



THÉATRE

DE

MME ANCELOT

Marguerite Louise Virginie (Chardon) 1792-18

MARIE OU TROIS ÉPOQUES
ISABELLE OU DEUX JOURS D'EXPÉRIENCE
MARGUERITE
UN MARIAGE RAISONNABLE
CLÉMENCE OU LA FILLE DE L'AVOCAT
LE CHATEAU DE MA NIÈCE
GEORGES OU LE MÊME HOMME



PARIS

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

M DCCC XLI

INTRODUCTION.

Les femmes dont les ouvrages ont eu quelque succès ont presque toujours fait comme les ambitieux qui réussissent et qui se plaignent ensuite des inconvénients attachés à la puissance.

Est-ce prudence pour éloigner ceux qui seraient tentés de leur disputer la place?

Est-ce sagesse pour préserver de mécomptes ceux qui seraient entraînés par une trompeuse illusion, dont ils ont reconnu la vanité?

Je ne sais, — mais soit que j'aie moins de prévoyance, ou bien que j'aie eu plus de bonheur, je dois à la vérité de dire qu'ayant tenté la plus périlleuse des épreuves en littérature, celle du théâtre, je n'ai eu ni à m'en plaindre ni à m'en repentir.

Le public, de qui dépend la destinée des ouvrages représentés sur la scène, et qui est parfois sévère pour des hommes pleins de talents et de force, a mis une bonne grâce infinie à se souvenir avec moi qu'il est généreux de protéger la faiblesse!

Peut-être aussi, n'ayant pas calculé en écrivant les avantages de la publicité, ne me suis-je pas aperçue de ses inconvénients.

Entraînée par mon penchant et par les circonstances à composer et à faire jouer des comédies, trouvant naturellement, par les succès qu'avait obtenus M. Ancelot, des relations tout établies avec les théâtres, et la route tout ouverte, je m'y suis engagée sans difficultés. Mais je n'ai ni craint, ni désiré la renommée; je n'y ai pas pensé.

Écrire ne me semble pas un fait extraordinaire qui doive attirer l'attention par lui-même; ce n'est pas plus singulier que de parler. La conversation a même des difficultés de plus. Il lui faut une présence d'esprit, une vivacité et un à-propos qui ne laissent pas toujours la possibilité de choisir les idées et les expressions. Écrire, c'est parler avec réflexion, et un peu plus haut. Voilà tout!

Seulement, comme alors on parle après avoir réfléchi, il n'est guère permis de manquer de raison : comme on parle d'une voix plus élevée, il n'est pas trop permis de manquer d'esprit; et comme on parle pour tous, il n'est jamais permis de dire des choses dangereuses pour qui que ce soit.

C'est surtout lorsqu'il s'agit d'ouvrages dramatiques que ce qu'on écrit

acquiert de l'importance; car le moyen le plus prompt et le plus puissant de communiquer sa pensée est bien certainement le théâtre. Quelle force les écrivains d'un grand talent n'y peuvent-ils pas trouver pour faire arriver à l'intelligence des vérités qui l'éclairent, à l'âme des sentiments qui l'élèvent, au cœur des impressions qui le consolent?

Il faut souvent bien des mois pour que le meilleur livre ait autant de lecteurs qu'une pièce a de spectateurs en peu de jours; et le talent des acteurs ajoute une force prodigieuse à la pensée, à l'expression et aux situations.

Plus la foule renfermée dans une salle de spectacle est considérable, plus l'émotion est rapide et profonde : on s'anime, on s'exalte pour une action qu'on admire; on rougit du défaut montré sous un aspect odieux ou ridicule; on se sent du courage, de la grandeur d'âme, de la pitié, avec les personnages que l'on voit courageux, grands et bons. Le théâtre est une puissance infinie; car ses effets, s'exerçant sur l'âme, sont incommensurables comme elle.

Certes, de faibles ouvrages tels que les miens ne peuvent avoir une bien grande importance. Mais c'est pourtant y donner un intérêt que d'en espérer une bonne influence, quelque légère qu'elle soit.

Un but moral dans un objet d'art, c'est le feu divin dérobé au ciel pour animer la statue.

Plaire et amuser d'abord, dira-t-on? Oui, mais *Gil Blas* et *Don Quichotte*, par exemple, ne sont-ils pas remplis de hautes et sévères leçons? et ne rencontre-t-on pas chaque jour bon nombre de gens qui n'ont jamais eu une idée utile, et qui n'en sont pas moins mortellement ennuyeux?

Peut-être en cet instant plus qu'à toute autre époque, ceux qui parlent aux hommes rassemblés ont-ils une mission plus grave, et ne doivent-ils présenter que de nobles idées? Quand la société calme et forte repose doucement sur des bases immobiles, il suffit de donner à l'esprit quelques frivoles amusements, quelques délassements sans dangers; mais à présent la foule active et agitée cherche partout des prétextes de trouble. Cette foule, inquiète au milieu des intérêts matériels qui ne peuvent lui suffire, aurait besoin de rattacher ses pensées à quelque grand sentiment. Quand on a usé de toutes les fausses théories, et qu'on a abusé de l'égoïsme, il ne reste plus qu'à en appeler aux généreux mouvements du cœur, et il serait bien d'essayer de raviver, s'il est possible, par la peinture des dévouements exaltés et des vertueux sacrifices, cet enthousiasme et cette admiration qui les font naître.

Dans les ouvrages importants et d'un ordre élevé, peut-être y aurait-il pour les écrivains à chercher la beauté dans les caractères, comme les grands artistes ont cherché la beauté dans les formes extérieures? Est-ce que montrer les plus hautes perfections de l'âme sans sortir de la vérité, les faire admirer et aimer, ne serait pas arriver, en littérature, à ce génie dont Raphaël a empreint ses figures de vierge, et que le sculpteur de l'Apollon a su trouver pour sa statue?

Même dans de petits ouvrages, cette idée peut encore donner du charme à la composition la plus frivole : car il y a de beaux types dans tous les rangs, et ce qui est simple est loin d'être grossier.

J'avoue que le grotesque et surtout l'ignoble dans les arts me révolte, et

que j'aurais dit comme Louis XIV en voyant les tableaux de Teniers dont on avait orné son cabinet : *Otez-moi vite tous ces magots.*

Mais après avoir réfléchi longtemps à ce qui est bien, on répète encore ce mot qui me revient sans cesse : *Je sais ce que je veux; le ciel sait ce que je peux.*

J'attribue la plus grande partie de la bienveillance qu'ont obtenue mes comédies á ce qu'en essayant toujours d'exalter les délicates susceptibilités du cœur et les générosités de l'âme aux dépens des intérêts matériels et de l'égoïsme, j'ai excité de douces sympathies : car il en est des ouvrages comme des personnes; on les aime pour ce qu'il y a en eux de noble et d'élevé.

C'est surtout en faisant paraître un recueil de comédies représentées avec bonheur sur différents théâtres que l'on pourrait dire : *Je rends au public ce qu'il m'a prêté*, puisque non-seulement ces comédies sont le fruit des observations qu'il a fait naître, mais leur réunion est la suite du suffrage accordé par ce même public à chacun des ouvrages qui la composent.

Ce volume réunit donc sept comédies que j'ai fait représenter sur trois théâtres : le théâtre Français, le théâtre du Vaudeville et le théâtre du Gymnase.

J'avais ajouté à celles qui ont été jouées sur ces deux derniers théâtres des couplets que j'ai retranchés pour leur laisser leur forme première de comédies.

Je ne les ai pas rangées dans ce volume par ordre de date; mais j'ai fait trois divisions d'après leur nombre d'actes :

Trois pièces en trois actes;
Deux pièces en deux actes;
Deux pièces en un acte;

Et c'est en suivant cette division que je dirai quelques mots sur chacune d'elles.

Les pièces en trois actes sont :

MARIE ou TROIS ÉPOQUES,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le 11 octobre 1836.

Lorsque je composai cette comédie, je m'étais déjà essayée dans plusieurs ouvrages dramatiques joués sur différents théâtres; mais, non contente de n'y avoir jamais attaché mon nom, je m'étais encore entourée d'un tel mystère, j'avais tellement exigé le secret de ceux qu'il avait fallu mettre dans ma confidence, que mes amis les plus intimes, et que je voyais presque tous les jours, ignoraient complètement que j'eusse écrit quelque chose.

Naturellement timide, le public et les journaux m'inspiraient une très-grande frayeur.

L'idée de *Marie* me vint à l'occasion d'une pièce donnée à la Porte Saint-Martin (*Dix années de la vie d'une Femme*). C'est une jeune fille bien élevée qui tombe au dernier degré du vice en sacrifiant tout à ses

passions. Je ne pus m'empêcher de penser alors combien de sacrifices, au contraire, les femmes font habituellement dans le cours de leur vie pour remplir tous leurs devoirs comme fille, femme et mère; et ma comédie de *Marie ou Trois époques* se dessina tout de suite très-nettement à mon esprit.

Ce fut alors aussi que je remarquai que tous les ouvrages de théâtre étant presque exclusivement composés par des hommes, les caractères de femme y étaient ordinairement peu nombreux et peu développés; que, souvent même, ils manquaient de vérité, et que les mieux tracés laissaient toujours beaucoup à désirer, parce qu'ils montraient ce qu'il y a d'extérieur et de superficiel dans les habitudes des femmes, sans laisser apercevoir ce que leur cœur renferme de sentiments profonds ou intimes. Il me sembla qu'il y avait là beaucoup à dire, et, dès ce moment, je cherchai dans les ouvrages qui me vinrent à l'esprit à donner aux rôles de femme le plus de développement et de vérité qu'il me fut possible.

Dès que ma comédie de *Marie* fut achevée, je vis que le grand talent de mademoiselle Mars rendrait admirablement toutes les parties du rôle: ces joies de la jeunesse, comprimées par un grand dévouement filial; cette passion de la femme, combattue par de sévères devoirs, et cette espérance de bonheur, sacrifiée à la tendresse maternelle. Je ne m'étais pas trompée : mademoiselle Mars eut dans ce rôle un immense succès. Mais, pour le lui offrir, ce rôle; pour faire recevoir la pièce au Théâtre-Français; pour donner moi-même des soins aux répétitions, il se trouva qu'il avait fallu mettre une centaine de personnes dans ma confidence. Si ce que trois personnes savent n'est plus un secret, jugez quand il y en a cent! J'acceptai donc la responsabilité tout entière d'un ouvrage fait par moi seule, et quand le public demanda le nom de l'auteur, ce fut le mien qu'on prononça devant lui. C'était la première fois qu'il l'entendait ainsi, et j'ai mille grâces à rendre pour la manière dont il l'accueillit.

Je n'assistais pas à la représentation. Seule chez moi, je vis accourir mes amis tout joyeux : bientôt des connaissances, et même des personnes que je ne connaissais pas, vinrent me féliciter; ma maisonnette était remplie de monde : je vis bien que j'avais obtenu un grand succès. On n'a tant d'amis que cela que lorsqu'on est heureux!

Je ne puis encore maintenant me rendre compte de la singulière impression que j'éprouvai quand je voulus assister dans une loge à la seconde représentation; quand je vis le rideau se lever devant cette salle toute remplie de monde, et que j'entendis prononcer quelques phrases. Mon premier mouvement fut de me lever et de me sauver : il me sembla que le fond de mon cœur et de ma pensée s'ouvrait à une foule curieuse venue pour les juger, et j'aurais quitté la loge si les personnes qui étaient avec moi ne m'eussent retenue, et si je n'avais pas été si tremblante qu'il m'eût été impossible de faire un pas. Depuis, je me suis efforcée de détruire cette émotion; mais je n'ai jamais pu complètement réussir à la faire disparaître; et voir jouer une de mes pièces, même à la vingtième représentation, me cause toujours une incroyable frayeur.

Marie fut jouée avec succès dans toutes les villes de province et à l'étranger; elle fut traduite en allemand, en espagnol, en italien et en russe: j'eus partout à me louer de ce public que j'avais tant redouté.

Quant aux journaux, je n'igorais pas qu'ils étaient parfois très-sévères; mais j'en lisais peu; je ne savais guère le nom que de quatre ou cinq, et je ne connaissais que deux ou trois rédacteurs. D'après l'avis de personnes dont l'intérêt pour moi est sincère, je pensai à réclamer l'indulgence de mes juges, et je priai l'un de mes amis de me donner la liste de tous les journaux qui rendent compte des pièces de théâtre. J'avais demandé la liste complète; cela fut long; et l'avant-veille seulement de la première représentation de *Marie*, on m'apporta une liste contenant les titres de cent huit journaux, quotidiens ou autres, qui tous, dans un temps donné, parlaient des pièces nouvelles jouées au Théâtre-Français.... Que faire?.... Avec ma répétition générale, mes occupations et mes préoccupations, je n'avais pas deux heures dont je pusse disposer : je dis alors comme le pilote forcé d'abandonner son esquif à la tempête : *A la grâce de Dieu!*

Les journaux furent très-bons pour moi et très-indulgents pour mon ouvrage; mais ils m'inspirent encore une grande terreur.

Il m'était venu en écrivant *Marie* quelques idées sur les femmes, que j'exprimai dans une préface tirée seulement à vingt-cinq exemplaires. La bienveillance que l'on m'a montrée me décide à l'imprimer ici en tête de cette comédie, dont elle m'avait semblé le complément : car les préfaces ne sont plus une justification de l'ouvrage qu'elles précèdent ou une manière de dicter au public le jugement qu'il en doit porter. Nous vivons dans un temps d'indépendance où chacun ne veut former son opinion sur toute chose qu'avec ses propres lumières. Mais alors chacun devient curieux de tous les détails qui lui montrent les idées, et même le caractère de l'auteur qu'il veut juger avec connaissance de cause. Aussi, quand vous avez fait de grands efforts pour plaire au public, et que vous avez excité ses sympathies, il désire que vous lui parliez de vous; et ce public, ce redoutable maître aux mille pensées et aux mille voix, aime alors à entendre votre voix lui révéler votre pensée, et il vous sait gré de causer intimement avec lui comme avec un ami.

ISABELLE ou DEUX JOURS D'EXPÉRIENCE,

Comédie en trois actes et en prose, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 15 mars 1838.

Entre l'époque où avait été jouée *Marie* et celle où *Isabelle* entra en répétition, j'avais fait représenter au Théâtre-Français une comédie en un acte, intitulée *le Château de ma Nièce*. Mlle Mars y fut charmante, et ce succès avait encore attiré du monde au milieu des chaleurs du mois d'août. Mais la direction du théâtre avait changé, elle était dans des mains malheureuses qui prenaient l'injustice pour l'habileté, et qui amenèrent un inconcevable désordre dans toute cette administration difficile. Ce ne fut plus que disputes et procès; et comme dans ce théâtre rien ne lie la direction avec l'auteur, s'il n'a pas fait à l'avance un traité particulier, qu'alors tout le monde était maître et que personne n'obéissait, il était impossible de faire écouter ses réclamations par qui que ce fût. C'était le despotisme exercé par l'anarchie.

Par suite d'un genre d'administration singulier, en usage alors à cet

infortuné Théâtre-Français, le succès de mes deux ouvrages, *Marie* et le *Château de ma Nièce*, le monde qu'ils avaient amené dans la salle, et les avantages qui en étaient résultes, avaient décidé la direction à n'en plus laisser jouer un autre de moi. Cela blessait quelques susceptibilités puissantes, et il est impossible de se faire une idée des difficultés de tous genres qu'on opposa à la représentation d'*Isabelle*. Il fallut lutter contre une mauvaise volonté qui se signalait à chaque instant, et je regardais cette pièce comme perdue, lorsque arriva le moment de la représenter.

J'acquis alors une conviction qui me fit un grand plaisir ; c'est que quand il y a du mérite dans un ouvrage, eût-il d'ailleurs de grands défauts, toute la malveillance possible n'empêche pas le public de l'écouter et de le protéger.

La pièce réussit à la première représentation : j'eus même à subir deux fois la même épreuve ; car l'Odéon était alors exploité par le Théâtre-Français, et *Isabelle* y réussit également devant un nouveau public. La direction n'eut plus après cela qu'à cesser de jouer la pièce, et c'est ce qu'elle fit, quoique les recettes qu'elle produisait fussent encore plus élevées que n'étaient celles des autres onvrages que l'on donnait à cette époque.

On a remplacé depuis cette funeste direction : sans doute celle qui lui succède tâchera de sauver de sa perte probable ce beau théâtre, monument de la gloire littéraire de la France. Mais il faudrait d'abord que les chances y fussent égales pour tous : la justice n'est que la raison mise en action ; ce n'est pas seulement une vertu, c'est la condition nécessaire de l'existence durable de toute chose en ce monde. Il n'est rien qui puisse subsister lorsque la justice envers tous est immolée aux petites passions ou aux petits intérêts personnels de quelques uns.

Puis, au milieu des nombreux théâtres qui l'entourent, le Théâtre-Français devrait garder sa spécialité, et ne représenter en ouvrages nouveaux que ceux qui peignent des passions, expriment des idées et montrent des caractères. Laissant aux scènes secondaires les spectacles faits pour les yeux et les ouvrages qui ne peuvent exciter qu'un intérêt de curiosité, c'est à l'esprit et au cœur qu'il devrait s'adresser : il faudrait que le public fût toujours sûr de trouver au Théâtre-Français la partie élevée et intellectuelle de l'art dramatique.

Isabelle est mon ouvrage de prédilection, pour le fond comme pour les détails. Mais peut-être la mélancolie qui règne dans cette pièce est-elle plus intéressante à la lecture que dramatique à la scène.

Depuis cette comédie, j'ai porté mes ouvrages à d'autres théâtres, et je n'en ai plus fait représenter sur le Théâtre-Français.

MARGUERITE,

Comédie en trois actes et en prose, représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 3 octobre 1840.

C'est peut-être par une suite naturelle du mouvement qui entraîne toute chose en France depuis un demi-siècle, mais, à mesure que le premier théâtre perdait de sa spécialité et de sa supériorité, et qu'il descen-

dait de sa sphère élevée et délicate, les théâtres secondaires s'élevaient au contraire et semblaient se partager son héritage. Il y a maintenant à Paris trois excellents théâtres de comédie : le Vaudeville, le Gymnase et les Variétés, qui ont chacun une troupe complète de comédiens, parmi lesquels se trouvent des acteurs et actrices de premier ordre, pouvant jouer la comédie sérieuse, dramatique ou gaie, avec un parfait ensemble et souvent une réelle supériorité.

Aussi cette comédie en trois actes, *Marguerite*, fut-elle jouée admirablement au théâtre du Vaudeville : des acteurs pleins d'intelligence contribuèrent beaucoup à son succès, et l'assurèrent par leur zèle. Un mois était à peine écoulé que la pièce avait atteint sa trentième représentation.

Quand il n'y aurait dans ces théâtres-là que l'immense avantage de la grande publicité, cela suffirait pour les faire rechercher par les écrivains qui ont quelque foi dans leur ouvrage ; à bénéfice égal et même inférieur, quel auteur ne préférerait pas que son œuvre fût entendue par trente mille personnes que par quelques centaines de spectateurs ?

Marguerite est une de mes pièces les plus heureuses ; car les ouvrages subissent les conditions de la destinée humaine. Il y en a qui ont du bonheur ou du malheur par des circonstances tout à fait étrangères à leur plus ou moins de mérite.

Marguerite me vint donc à l'esprit dans un jour heureux : à peine achevée, j'eus le choix de deux théâtres pour la faire représenter. Les acteurs que j'ai choisis, et qui convenaient parfaitement aux rôles étaient disponibles ; la pièce fut apprise et jouée avec succès en trois semaines, et aucun accident n'interrompit les représentations.

Si quelqu'un s'étonnait de la remarque que je fais là, ce serait sans doute une personne ayant le grand bonheur ou le grand malheur de n'avoir jamais rien fait et de ne s'être jamais intéressée à rien ; car ceux-là seuls qui n'ont jamais rien entrepris croient que tout est facile. Dès qu'on a désiré, entrepris ou exécuté quoi que ce soit, dépendant du concours des autres, on sait toutes les difficultés qui se présentent naturellement à la prévoyance la plus active et toutes les mauvaises chances imprévues qui peuvent étonner la prévoyance la plus ingénieuse.

Les esprits sérieux de ma connaissance se moquent de ce qu'ils appellent mes folles superstitions pour les jours heureux ou malheureux, et pour mille indices de joie ou de chagrin que je trouve dans des objets matériels n'ayant aucun rapport avec ce que je crains ou désire, et qui ne peuvent exercer aucune influence, ni directe ni indirecte, sur les choses auxquelles ma pensée les associe.

Mais quand de grands plaisirs, ou de grands chagrins, dépendent d'un événement qui se passe en quelques heures par le concours d'un nombre infini de personnes, il est permis de redouter des chances contraires que l'on n'a pu deviner et que, faute d'autre mot, on nomme le hasard. Buffon dit que l'homme est naturellement le plus peureux des animaux, parce que sa raison lui montre mieux tous les dangers. Les plus craintifs sont donc les plus raisonnables ; et cette vague frayeur de maux qu'on ne devine pas est la preuve de la plus forte dose de raison possible ; témoin les plus grands hommes, qui eurent les plus petites superstitions. Pompée et César avaient leurs bons et leurs mauvais augures les jours de bataille ; le

costume que Napoléon portait dans ses premiers triomphes, le soleil qui les avait éclairés, l'ami qui en avait été le témoin, lui semblaient parfois des garanties contre un destin différent. Il en rassurait son âme inquiète dans les moments décisifs.

Belle superstition d'un grand esprit ! Fille de la raison et non de l'aveuglement, qui craint encore et qui cherche à tromper la crainte par des moyens surnaturels, quand elle a épuisé pour réussir tout ce que la nature lui a donné ; car elle sait que l'intelligence humaine est bornée ; qu'au-delà de ce qui est possible pour elle, reste une volonté plus puissante qui peut anéantir toutes les combinaisons et changer en un instant toutes les destinées.

Si la force du plus grand génie des temps modernes s'augmentait de sa confiance dans une redingote grise quand ses gigantesques projets devaient disposer du sort du monde, comment peut-on s'étonner que la faiblesse d'une femme s'appuie sur quelques ornements de toilette pour y placer une idée de bonheur, quand elle forme le difficile projet d'obtenir de la foule assemblée quelques nouvelles sympathies pour les légères créations de sa pensée ? N'est-il pas excusable alors d'attacher des espérances aussi vagues à des pressentiments mystérieux ?

Mais il est une cause trop connue et qui est loin de dépendre d'un hasard mystérieux, qui me semble en cet instant être favorable aux auteurs de comédies. Le public commence à se lasser des théâtres de musique ; la faiblesse désolante de la voix des chanteurs, et la force épouvantable des instruments de l'orchestre, ont fatigué la patience et les oreilles des plus intrépides amateurs ; les femmes élégantes et les hommes distingués cherchent un asile pour se réfugier contre un plaisir qui doit nécessairement à la longue les rendre sourds ou stupides. Si l'on pouvait leur offrir ailleurs des comédies intéressantes jouées avec talent, des mots spirituels dits avec grâce, peut-être trouveraient-ils que cela vaut mieux que des bémols manqués ou des triples croches estropiées; et il se pourrait qu'une noble action, bien représentée, une observation fine bien piquante, un sentiment vrai bien exprimé finissent par produire un effet aussi agréable que le choc assourdissant des éclatantes cymbales ou l'effroyable harmonie d'un trombone !

CLÉMENCE ou LA FILLE DE L'AVOCAT,

Comédie en deux actes et en prose, représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 26 novembre 1839.

J'avais souvent dans mon enfance entendu vanter et vu honorer la profession d'avocat, qui était celle d'une grande partie de ma famille, dans la ville de Dijon, ancienne ville de parlement, où le barreau, très-distingué, jouissait d'une immense considération, et où mon grand-père avait acquis une très-belle réputation par son talent et son désintéressement.

J'avais encore l'esprit tout plein de mille traits de ces hautes probités anciennes, où l'on mettait son honneur à sacrifier sa fortune à un noble

sentiment et à immoler ses intérêts à ceux de la justice ; car il y a des anecdotes, des événements et des bons mots de famille qui transmettent ainsi de génération en génération certaines idées et certains principes, et sont comme un héritage de pensées, qui du moins ne peut être ravi à l'héritier qui veut les conserver.

Ces principes sévères, ces douces traditions des simples vertus d'une modeste famille de province, recueillies pendant l'enfance, et transportées loin du calme séjour qui les vit naître, ressemblent à ce bâton noueux du voyageur, coupé sur le sol paternel, pour être son soutien dans ses jours de faiblesse, l'appui de sa marche vacillante quand la route est inégale et dangereuse, et sa défense lorsque le péril devient si grand que sa seule force personnelle n'aurait pu suffire pour le vaincre.

En toute chose, lorsque je me suis aidée de quelques souvenirs de ma famille, ils m'ont toujours porté bonheur : il en fut ainsi pour cette comédie. J'eus un plaisir infini à tracer le caractère de l'avocat ; c'était un résumé des idées que j'avais gardées de la noblesse de cette profession, et je crois que la situation du second acte met bien en contact les sentiments forts et intimes de l'âme avec les devoirs d'un honneur austère. Cette situation était regardée, par quelques amis auxquels j'avais lu la pièce, comme dangereuse au théâtre ; mais pour moi cet ouvrage m'a inspiré peu d'inquiétude, et le public m'a prouvé que je ne m'étais pas trompée quand j'espérais qu'il sympathiserait avec le grand sacrifice de l'avocat, quoiqu'il soit l'effet d'une vertu peu commune.

GEORGES ou LE MÊME HOMME,

Comédie en deux actes et en prose, représentée pour la première fois au Gymnase dramatique, le 7 mai 1840, sous le titre *les Honneurs et les Mœurs*.

La destinée de cet ouvrage m'inspirait de grandes craintes dans les derniers jours qui précédèrent sa représentation. Il arrivait au public tronqué, défiguré ; il en était resté quelque chose dans les bureaux de la censure, quelque chose aussi dans ceux de la direction du théâtre ; il avait même perdu jusqu'à son titre. *Je n'ai pas eu le temps d'être plus court*, disait un écrivain ; moi, j'ai vu le moment où, à force de prolonger le temps des répétitions, ma pièce aurait été tellement abrégée qu'il n'en serait plus resté qu'une scène ; et pourtant déjà le cadre du théâtre ne m'avait pas permis de développer assez largement ma pensée, et de la rendre claire et nette.

Puis il y a des théâtres où le public va chercher une distraction d'un moment, et où il n'aime pas à trouver des sujets de tristes réflexions sur les misères de la vie réelle.

J'ai remarqué plus d'une fois que représenter exactement les torts ou les malheurs de la société actuelle n'est pas un moyen de plaire au public de nos jours : il préfère quelques gracieuses fictions ou quelques folies qui l'arrachent au présent. Pour lui, le plaisir du soir, c'est l'oubli de la vie du jour !

Cette pièce, que je crois pourtant prise dans la vérité, ne plut pas beaucoup au public, et n'eut qu'une vingtaine de représentations.

Les pièces en un acte que j'ai fait jouer sont :

UN MARIAGE RAISONNABLE,

Comédie en un acte et en prose, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 4 novembre 1835.

Cette comédie fut jouée un an avant *Marie*, et sans mon nom ; mais les petits détails de cet ouvrage sont si féminins, ce sont de si minutieux secrets du cœur, que plus d'un journaliste devina et indiqua dans le compte rendu de la pièce, après sa réussite, que c'était la main faible et légère d'une femme qui l'avait tracée. Leur bienveillance en cette occasion a été une des raisons qui me déterminèrent, depuis cette pièce, à paraître aux répétitions, et à mettre mon non à toutes celles que j'ai écrites.

LE CHATEAU DE MA NIÈCE,

Comédie en un acte et en prose, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français le 8 août 1837.

C'est avec un soin minutieux que j'écrivis le dialogue de cette petite comédie, et surtout le rôle de la présidente. C'était une petite miniature que je destinais à un petit théâtre de société, et j'avais tracé le rôle de la présidente avec l'idée de le jouer moi-même chez M. le comte Jules de Castellane, ce protecteur zélé des arts, qui a révélé au public plus d'un artiste inconnu, et qui ne demande d'autre récompense de ses peines et de la belle hospitalité qu'il donne aux talents que de leur ouvrir la route de la fortune et de la gloire.

Mais quoique j'eusse écrit chaque phrase avec l'idée que je la prononcerais au milieu d'une société dont j'étais connue, et dont je connaissais moi-même la plus grande partie, la frayeur m'empêcha d'exécuter mon projet.

C'était à l'époque des représentations de *Marie*, et je pensai que si l'attention et la curiosité du public m'avaient tant troublée lorsque les acteurs la jouaient devant moi, je serais bien autrement effrayée quand ce serait à moi de faire entendre ce que j'avais écrit, et qu'il me serait probablement impossible de dire un seul mot. Je renonçai donc à jouer ma pièce, et j'offris le rôle à mademoiselle Mars, qui le rendit avec une grande perfection. Cette petite comédie a été jouée souvent depuis dans des châteaux par des amateurs, et elle est revenue ainsi d'elle-même à sa première destination.

Je n'ai pas prétendu faire ici une analyse des sept comédies renfermées dans ce volume, encore moins les juger. Les journaux ont eu pour chacune de longs et nombreux articles, et ce n'est pas à moi qu'il appartient de dire ce que j'en pense. Nos ouvrages font presque partie de nous-

mêmes; et qui ne voudrait pouvoir cacher ses défauts quand on ne peut les corriger? Ce qu'on perd en ce genre est toujours autant de gagné.

J'ai voulu seulement exprimer ici quelques idées venues à l'occasion de ces ouvrages; souvenirs près de s'effacer, que j'attache à ce qui les fit naître, pour garder quelque chose du temps qui s'échappe si vite et laisse si peu de traces.

Mais après avoir repassé ainsi dans mon esprit toutes les épreuves auxquelles je me suis exposée, je ne crois devoir en détourner personne: j'encouragerai même d'autres femmes à les tenter, et cela pour elles-mêms! Nul n'a su parmi les gens désœuvrés, et dont la vie n'eut aucun but sérieux, ce que l'âme peut avoir de grands plaisirs et de joies infinies en passant des graves idées qui l'élèvent aux frivoles distractions qui l'égaient. La vie sérieuse, mêlée avec de futiles joies, développe seule toute la puissance de bonheur que l'on a reçue du ciel; mais c'est seulement quand les occupations de l'esprit n'arrachent à aucun des devoirs, à aucun des liens de la vie ordinaire des femmes, qu'elles apportent de vives jouissances. Elles peuvent tout embellir; elles ne sauraient rien remplacer.

Après quelques heures de ces réflexions qui enlèvent la pensée aux petits ennuis et aux petits détails matériels, et la portent vers quelques idées générales ou quelques nobles rêves, on se sent meilleur pour ce qui nous entoure, on compatit davantage au malheur, on aime mieux ses amis, on est plus disposé à se dévouer à ses affections et à s'oublier pour les autres; puis aussi l'on redevient plus enfant, on s'amuse d'un rien : une fleur qui s'épanouit, un rayon de soleil qui brille, un papillon qui vole, tout vous enchante; ici c'est un ruban qui vous charme, là une robe qui vous ravit; les mille inutilités nécessaires à la toilette d'une femme reprennent leur empire heureusement : car un mot spirituel n'a qu'un certain nombre de gens qui le comprennent, un sentiment délicat n'est pas toujours bien senti, et une bonne action passe souvent inaperçue; mais une parure élégante et qui sied bien, mais une robe de Camille et un chapeau d'Herbaut, voilà qui enlève tous les suffrages : alors on a tout ce qu'il faut; quelques, vertus pour soi, quelques talents pour ses amis, et quelques défauts pour le monde.

Pour parler sérieusement, ce qui ne m'est pas toujours facile, car ma pensée passe continuellement de la gravité à la plaisanterie, et pour moi l'enthousiasme est presque toujours suivi de l'ironie, peut-être parce que les choses importantes de ce monde n'ont qu'une valeur relative qui disparaît tout à coup devant certaines idées plus élevées, peut-être aussi parce que le ciel envoie une grande mobilité à notre esprit pour parer à l'instabilité de ce qui nous occupe; mais enfin je reviens, après cette plaisanterie, aux idées graves que j'exprimais tout à l'heure, et je dirai que je crois les ouvrages des femmes plus utiles à notre époque qu'à toute autre. La vie politique rend les hommes plus positifs, la liberté est rude de sa nature, et l'égalité est parfois un peu brutale. N'y a-t-il pas de nos jours jusqu'à des hommes d'état qui s'adressent du haut de la tribune des injures grossières pour représenter cette démocratie dont ils devraient élever les idées jusqu'à eux au lieu d'abaisser leur langage jusqu'à elle? Si quelque chose peut retenir encore la société contre le courant qui l'entraîne dans cette route, les femmes seules doivent avoir assez d'empire pour cela, non

seulement en exerçant leur puissance sur ce qui les entoure, mais en opposant encore leurs douces et gracieuses idées aux idées rudes et sauvages qui veulent tout dominer à présent.

Mais il faut qu'elles restent bien et plus que jamais dans la sphère modeste et réservée qui leur convient, et que la nature leur assigne. Et pourquoi ne s'y trouveraient-elles pas bien? Si les devoirs des femmes sont austères, il en est de rudes pour les hommes. Depuis l'ouvrier dont le corps s'épuise dans de pénibles travaux qui dépassent ses forces, jusqu'à l'ambitieux dont l'âme s'énerve dans de petites intrigues qui éteignent ses facultés; depuis le soldat qui expose sa vie tous les jours pour le pays, jusqu'au spéculateur qui se donne vingt ans le tourment de la ruine pour arriver au plaisir de la fortune, chacun a sa part de peine en ce monde, et l'échange que font les femmes d'un peu de liberté pour beaucoup de repos ne me semble pas un mauvais marché.

Que deviendrait la société si les femmes ne restaient pas en ce moment étrangères aux affaires, indifférentes aux calculs d'argent, et en dehors des discussions politiques, et ne gardaient pas dans la vie rêveuse et retirée les saintes émotions du cœur avec les poétiques inspirations de la pensée, pour les reporter ensuite, par leurs paroles et leurs écrits, dans cette société qui s'endurcit et se matérialise chaque jour?

C'est dans la retraite et le calme du foyer de famille que naissent les douces rêveries, les saintes croyances et les observations fines et ingénieuses! Plus la vie des hommes est rude, publique et agitée, plus celle des femmes doit donc être douce, tranquille et réfléchie, afin que les religieuses pensées gardent toujours un culte, que l'amitié ait encore quelque chose de tendre et d'exalté, et que l'amour ne perde pas tout ce qu'il a de délicat et d'idéal.

Le théâtre ne doit-il pas, il me semble, vivre de tout cela, et tirer ses plus grands effets de ce que l'âme a de plus élevé, de plus tendre et de plus intime?

MARIE

OU

TROIS ÉPOQUES,

Comédie en trois actes, en prose. Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 11 octobre 1836.

PRÉFACE.

Mon nom, pour la première fois, est livré au public.

Si je n'ai pas reculé devant les dangers de cette publicité, c'est preuve de crainte et non d'audace.

Entre égaux, on ne se doit que justice ; à plus faible que soi, l'on accorde protection, et l'on est généreux pour qui a besoin d'appui.

Loin d'avoir plus de sévérité à craindre, une femme a donc plus d'indulgence à espérer en se faisant connaître, car on exigera moins.

Un homme développe dès l'enfance, par des études sévères, la force de son intelligence : une rude éducation, de graves intérêts à débattre, des relations avec toutes les classes de la société et les épreuves de la vie politique, grandissent et multiplient ses émotions et ses pensées.

Une femme s'élève dans la retraite, sous la mystérieuse réserve de sa mère ; ce qu'elle apprend ensuite par elle-même des choses de la vie se borne à des observations sur les salons où son existence est renfermée : comme si tout le bonheur tenait à l'ignorance du vrai, ceux qui l'aiment cherchent à lui en cacher une grande partie, et souvent pour elle la vérité n'apparaît tout entière qu'avec le malheur.

On ne lui demandera donc pas plus qu'il ne lui a été donné.

Mais si ce qu'elle a entrevu ou deviné éveille en elle des idées justes, bonnes et utiles, n'y a-t-il pas assez de mal en ce monde? pourquoi voudrait-on qu'il y eût du bien perdu? peut-être même est-il, à notre époque, certains détails de la vie intime abandonnés à l'observation des femmes ; car, depuis que la possibilité s'est présentée pour tous les hommes de prendre part aux grands intérêts de la politique, et de s'y faire de hautes renommées, ils sont plus distraits des petits détails de salon, et plus insouciants des petits succès qui suivent de légers ouvrages ; ils semblent même encourager de plus faibles mains à les essayer, comme les opulents propriétaires qui sourient en voyant ramasser les épis oubliés à dessein pour la joie des glaneurs.

D'ailleurs, il y a tant d'individualité dans le talent, et le même objet observé de deux places différentes change tellement d'aspect, qu'un sujet présenterait certainement à une femme d'autres idées que celles qu'il éveillerait dans l'esprit d'un homme.

Deux voyageurs ont beau partir du même point, si l'un, libre et fort,

court sur tous les chemins, jette son temps et sa vie à tous les dangers et à tous les hasards, et que l'autre chemine craintif et paisible, bornant ses minutieuses observations au modeste sentier qu'il parcourt lentement, n'y pourra-t-il pas découvrir ce qui échapperait à l'ardente impatience du hardi voyageur? Et, arrivés tous deux au but, le récit de chacun n'aura-t-il pas besoin du secours de l'autre pour être complet.

L'esprit des femmes voit peut-être mieux ce qui s'examine de près que ce qui se regarde de loin; ce qui se considère dans les détails que ce qui se juge dans l'ensemble; ce qui se sent que ce qui se discute. Elles sont sous l'impression des arts bien avant de les comprendre; elles devinent souvent avant de connaître; et le cœur des femmes sent quelquefois plus juste dans des choses où l'esprit de l'homme voit toujours plus loin.

Qui dira comme elles ces mille petits secrets de vanité qui les agitent et qui les blessent? Qui devinera mieux ces innocents mensonges du cœur qui ne trompent que ceux qui les font? Qui sentira plus profondément le malheur des passions combattues, et le malheur plus grand encore de ces passions trop violentes pour les obstacles, rendues plus puissantes par la force qui les comprime, et qui renversent, brisent et détruisent tout ce qui devait les arrêter? Qui saura mieux combien est glacé le froid mortel de l'égoïsme, ce vice attaqué par toutes les vertus et toujours le plus fort? Qui plaisantera plus gaîment de la naïve prétention avec laquelle un imbécile se donne une peine infinie pour être un sot? Et qui pourra plus vite venger le mérite modeste accablé par l'impertinence, en faisant d'un mot piquant une justice improvisée; condamnant le coupable..... au ridicule?

Peut-être aussi sera-t-il plus facile à la femme de trouver les nuances de sentiment qui vont à l'âme, que les raisonnements qui parlent à l'intelligence; mais, au spectacle, les émotions vraies font plus d'effet encore que les idées justes, le cœur étant plus facile à entraîner que l'esprit à convaincre.

Un nombre infini d'ouvrages de théâtres présentent toutes les situations où l'homme peut se trouver, montre ses passions avec toutes leurs nuances, son caractère avec toutes ses variétés; mais il me semble qu'il reste beaucoup à dire sur les modifications que l'éducation et la situation de la femme dans la société apportent à son caractère, à ses idées et à ses sentiments; et qu'il y a là des secrets de malheur, de joie, de courage et de vertu qui n'ont point été révélés, et qu'il ne serait pas sans intérêt et sans utilité de faire connaître.

En formant le plan de *Marie ou Trois Époques*, j'ai donc eu un but et une pensée; mais ce n'est point d'ajouter quelque chose à tout ce qui a été écrit sur le malheur de la destinée des femmes, telle que la nature, les lois et l'opinion l'ont faite. Non, car je ne sais personne, en ce monde, qui soit exempt de devoirs, de dangers et de chagrins.

Quel homme, pour rester réellement vertueux, n'a pas eu des passions à combattre, des désirs à étouffer, des haines à vaincre, des devoirs à remplir, une conscience à satisfaire plus exigeante que les lois, un cœur à contenter plus délicat que l'opinion?

Les éléments du bonheur existent, mais dispersés de manière à n'être que rarement réunis; de plus, l'instabilité des événements et la mobilité des passions varient à l'infini les chances du malheur.

Comment décider si les femmes ont une part plus grande en cet héritage commun à tous, puisque le trouble, le mal et les regrets naissent pour tous de ce choc entre des intérêts, des principes, des devoirs et des passions dont nul n'est exempt ?

C'est de cette lutte continuelle que jaillit le drame de la vie, et ce drame aura par conséquent toujours de féconds sujets dans le sort le plus simple et le plus obscur. L'existence la plus paisible et le caractère le plus calme ont leurs combats intimes, violents et cruels. Que ce soit au nom de la religion, de la vertu, de la bonté ou de la tendresse, est-ce qu'il n'y a pas sans cesse des sacrifices à faire?

Mais il est naturel que les femmes sentent plus vivement, et peignent d'une manière plus énergique ceux qui leur sont départis. Qui désignera les écueils, les obstacles et les périls d'une route mieux que celui qui l'a parcourue ?

Le caractère de la femme, tel que j'ai cherché à le développer dans ma pièce, est plutôt un type qu'une exception ; aussi n'ai-je voulu, pour l'action du drame, que des circonstances très-simples et qui se rencontrent habituellement dans la vie réelle.

Il est rare qu'un mariage se fasse avec toutes les conditions qui peuvent promettre le bonheur; et la première action de la vie d'une jeune fille est souvent un sacrifice dont elle ne connaît toute la valeur que quand il est devenu irrévocable.

Ainsi, mariée et entourée de dangers, une femme n'a-t-elle pas à traverser ces jours agités de la jeunesse, où les passions parlent si haut qu'elles empêchent souvent de rien entendre.

Puis vient le triste moment ou une femme survit à sa beauté, sa seule puissance incontestée ; alors sa situation ressemble assez à celle d'un roi, qu'une abdication involontaire condamne au bonheur forcé d'une vie paisible et sans dangers.

J'ai voulu montrer dans mon ouvrage quelques unes de ces épreuves délicates qui peuvent se trouver dans la vie d'une femme, et commencer parfois avec son premier désir, pour finir avec son dernier regret, et je l'ai présentée s'immolant elle-même à sa tendresse de fille, à ses devoirs de femme, à son amour de mère, sachant vaincre dans ces combats intérieurs de l'âme entre les vertus et les passions, triomphes sans gloire, qui n'ont que le ciel pour témoin, et dont l'histoire n'est inscrite que dans la trace des larmes qu'ils ont coûtées; et j'ai voulu aussi faire voir cette femme, après tant de sacrifices, restant heureuse seulement par le sentiment noble, élevé et généreux qui remplit son âme ! Mais c'est bien le cas de dire ici : Je sais bien ce que je veux, le ciel sait ce que je peux.

Peut-être est-il une remarque à faire qui trouve naturellement place ici, dans ces idées jetées au hasard sur les femmes, avant une pièce de théâtre qui est le développement du cœur d'une femme, tracé par une d'elles, et cette remarque la voici : La vie des femmes est-elle heureuse et digne, leur esprit étendu et élevé, le bonheur de tous y gagne quelque chose, et la jeunesse ne cesse pas certes d'avoir toutes ses joies, parce que l'âge mûr évite quelques uns de ses regrets en échappant à l'ennui par l'étude, le travail et la réflexion ; car ne peut-on pas remarquer que dans les temps chevaleresques, où l'existence des femmes avait quelque chose d'imposant, de noble et de digne, où leur influence était ostensiblement reconnue, il

y avait plus d'héroïsme dans les actions des hommes; que la cupidité et l'avarice dominent surtout dans les temps et dans les pays où les institutions politiques et les habitudes de la vie éloignent les hommes des salons? Ne semblerait-il pas que l'amour de la gloire passe en première ligne dans la société où les femmes sont quelque chose, comme l'amour de l'argent passe avant tout dans celles où elles ne sont rien? Et si l'élévation des idées et la délicatesse des sentiments devenaient les premières et les vraies distinctions de ce monde, cela ne vaudrait-il pas bien ce qu'on y voit?

Voilà de bien graves réflexions, à propos d'un ouvrage bien peu important; mais la pensée ne suit-elle pas involontairement le premier chemin qui s'ouvre devant elle, et qui la mène, à son insu, loin du point d'où elle est partie? Souvent ce qui semble le plus futile l'entraîne à des idées pleines de tristesse, et ce qui est sérieux et austère amène après soi l'ironie. Et pourquoi les plus frivoles inutilités n'éveilleraient-elles point parfois de sévères pensées? N'en vient-il pas de si plaisantes sur ce que le monde regarde comme très-grave et très-important?

PERSONNAGES.

Le comte de SIVRY, général de l'Empire.
De MELCOURT.
CHARLES D'ARBEL.
FORESTIER, riche capitaliste.
MARIE, fille de M. de Sivry.
ALBERTINE, comtesse d'HORBIGNY, sa cousine.
FANNY, jeune modiste, leur protégée.
CECILE, fille de M. et Madame Forestier.
Deux domestiques.

La scène se passe à Paris. Le premier acte, en 1818, chez M. de Sivry, rue de Rivoli; le deuxième, en 1826, chez M. Forestier; le troisième, en 1834, dans le même appartement qu'au premier acte.

MARIE

OU

TROIS ÉPOQUES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant chez M. de Sivry. Porte au fond. Portes latérales, l'une conduisant dans l'appartement de Marie, l'autre dans celui de M. de Sivry. A gauche de l'acteur, une table avec des livres et tout ce qu'il faut pour dessiner ; à droite, un secrétaire ouvert dans lequel on aperçoit une boîte d'acajou.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, *seul.*

(Il arrive gaiement par le fond, un bouquet à la main, et parle à la cantonade.)

Je vais attendre ! (*Il place le bouquet dans un vase sur la table, et regarde autour de lui avec gaieté.*) Voilà son dessin, sa broderie, ses livres !... tout ici est plein de Marie !... Comme on y est bien !... c'est là que je la vis pour la première fois ; qu'elle me parut charmante !... et depuis... combien j'ai découvert de grâces et de vertus dans Marie ! un esprit si juste et si naïf !... une sensibilité si vive, une douceur si constante ! oh ! pouvais-je ne pas l'aimer ?... Aussi, c'est mon premier, ce sera mon seul amour !... oh ! oui, toujours !...

SCÈNE II.

CHARLES, MARIE.

(Elle accourt essoufflée, a entendu les derniers mots de Charles, et lui tend la main.)

MARIE.

Toujours.

CHARLES.

Chère Marie ! vous êtes donc venue bien vite ?

MARIE, *souriant et mettant la main sur son cœur.*

Croyez-vous que cela soit nécessaire pour qu'il batte ainsi ?

CHARLES, *joyeux.*

C'est aujourd'hui !... enfin !

MARIE.

Oh ! je ne l'ai pas oublié !... et d'abord, puisque c'est jour de fête,

il me faut ma parure. (*Elle prend le bouquet et le place à sa ceinture.*) Je le porterai toute la journée, et ce soir je vous le rendrai!... et vous le garderez en souvenir de ce beau jour.

CHARLES.

Voyez, comme ce matin le ciel est pur et le soleil brillant!...

MARIE.

Vous savez bien que ce n'est pas le soleil qui fait les beaux jours!... mais il vient pour parer celui-ci; tant mieux!... Dès cinq heures, tous les oiseaux des Tuileries chantaient plus joyeux qu'à l'ordinaire.

CHARLES.

Et cette nuit, la lune jetait sur vos fenêtres une lumière si vive et si douce!... c'était comme un rayon de bonheur venant du ciel

MARIE, *tendrement.*

Charles, comment étiez-vous là, cette nuit, à l'heure où l'on doit dormir?...

CHARLES.

Comment entendiez-vous les oiseaux, à l'heure où vous dormez habituellement?...

MARIE, *souriant et soupirant.*

C'est que c'est aujourd'hui.

CHARLES.

Ah! oui; aujourd'hui, Marie, votre père a promis de fixer le jour de notre mariage. Que de bonheur dans ce mot-là!... unis pour jamais!...

MARIE.

Ne le sommes-nous pas déjà dans nos cœurs?...

CHARLES.

Il y a un an, Marie, que je vous vis pour la première fois, là, assise près de cette table.

MARIE.

Mon père était ici, lisant la lettre qui vous recommandait à lui.

CHARLES.

Et moi, je contemplais une belle jeune fille qui ne levait pas les yeux de son travail, et pourtant rougissait sous mes regards qu'elle ne voyait pas! Puis, nos yeux se rencontrèrent, et mon bonheur, ma vie, dépendirent de Marie.

MARIE.

Et le bonheur, la vie de Marie, dépendirent de vous, Charles.

CHARLES.

Bientôt je parlai de mon amour à votre père, qui déjà l'avait deviné.

MARIE.

Et il vous dit: « Le quinze mars est le jour de la naissance de

ma fille, et, quand ce jour arrivera, si vous vous aimez encore... » Oh! c'est mal à lui d'avoir dit si!

CHARLES.

Mais il ajouta : « Alors je vous donnerai Marie. »

MARIE.

Et nous nous aimons bien plus encore qu'il y a six mois.

CHARLES.

Je vous connais davantage; j'ai appris près de vous tout ce qu'il peut y avoir de charme dans la tendresse unie à la vertu.

MARIE.

Nous savons que tous nos goûts sont semblables : ce qui me plaît le plus, c'est ce que vous aimez le mieux ; en même temps les mêmes pensées viennent à notre esprit, et les mêmes émotions à notre cœur.

CHARLES.

Et pourtant, Marie, vos idées étaient d'abord si sévères, que vous repoussiez mes paroles d'amour.

MARIE.

Je devais être craintive, moi, qui n'eus pas de mère pour diriger ma jeunesse; vous le savez, mon ami, je me suis élevée seule.

CHARLES.

Cette tante dont vous m'avez parlé?...

MARIE.

Une bonne vieille religieuse, étrangère au monde, encore plus que mon père, qui, lui, général de l'empereur, ne l'a quitté que forcément, il y a trois ans, lors du départ pour Sainte-Hélène.

CHARLES.

Et qui, depuis, cherchant dans des entreprises d'industrie une vie active dont il s'était fait une habitude et un besoin, semblait vous oublier.

MARIE.

Il m'aime avec tendresse, m'entoure d'un luxe inutile, de maîtres de tous genres; mais les choses de la vie du monde, je les ignore! .. pour me conduire, je n'ai pu consulter que ma raison et mon cœur.

CHARLES.

Oh! qu'ils vous ont bien inspirée!...

MARIE.

Il me semblait qu'il y avait des choses que le cœur d'une jeune fille ne pouvait apprendre que de sa mère, et je passais des heures entières à rêver, incertaine et insouciante de tout!... puis, un jour, cette vie monotone s'anima; ces mots de tendresse que je chantais sans les comprendre, ils eurent un sens qui fit trembler ma voix; ces figures que ma main dessinait prirent une expression pour moi; je sentis la poésie, les arts, que, jusqu'alors, je n'avais fait qu'ap-

prendre; mes journées se composèrent de crainte, d'espoir, de trouble et d'attente!... Je ne devinais pas ce qui avait ainsi changé toute ma vie, ce qui avait donné une âme à tout!... oui, moi, je l'ignorais encore, Charles!... (*souriant*) vous le saviez déjà vous!... (*Elle lui tend la main qu'il baise.*) Je vous aimais!...

CHARLES.

Alors, il me vint une idée terrible : votre père, disait-on, avait triplé sa fortune; il devait être ambitieux pour sa fille riche et belle... et moi, je n'avais rien qu'une modeste place! oh!... comme je tremblais quand je vins le trouver!... mais lui, souriant avec une admirable bonté : « Enfant, me dit-il, pourquoi tremblez-vous?... je ne suis qu'un vieux soldat, mais moi aussi, j'ai eu vingt ans, et je ne l'ai pas tellement oublié que je vous eusse laissé chaque jour près d'une jolie fille, si je ne m'étais dit : Le fils de mon ancien compagnon d'armes peut aussi devenir le mien. »

MARIE.

Comme il est bon, mon père!... mais il n'est pas aussi riche qu'on le croit : je sais même que des pertes récentes ont fort diminué cette fortune qui vous effrayait.

CHARLES.

Vous croyez?

MARIE.

Mon père ne parle pas de ses affaires; mais je l'en vois parfois très-préoccupé; il reste là, absorbé dans ses calculs!... (*Elle va au secrétaire.*) Voyez!... des chiffres! autrefois c'étaient des cartes, des plans!... alors, mon père était plus gai; il parlait de ses campagnes.

CHARLES.

Que voulez-vous? trois ans de paix! plus de batailles!... plus d'ennemis à vaincre! c'est triste! que dirons-nous donc, nous jeunes gens qui n'avons pas eu notre part de sa gloire?

MARIE, *elle ouvre la boîte qui est dans le secrétaire, et en laisse retomber vivement le couvercle en jetant un cri.*

Ah!...

CHARLES.

Qu'est-ce donc?

MARIE

Rien! un enfantillage! je n'aime pas à voir et à toucher des armes, et cette boîte renferme des pistolets anglais, que M. de Melcourt a rapportés pour mon père, à son dernier voyage à Londres.

CHARLES.

Cette frayeur, quand justement nous parlions de gloire!

MARIE.

Oh ! la gloire !... c'est beau !... de loin !... mais elle valait mieux à mon père que tous ces calculs, où il pourrait bien compromettre sa fortune.

CHARLES.

Je suis jeune, j'ai un long avenir de travail, je parviendrai !... et c'est à moi que Marie devra tout ce qu'elle pourra désirer.

MARIE.

Ne me connaissez-vous donc pas encore assez, Charles, pour savoir que votre attachement ne me laisse rien à désirer ?

CHARLES.

Je veux que votre cousine, madame d'Horbigny, si brillante, si élégante, n'excite jamais votre envie ! que vous soyez comme elle.

MARIE, *effrayée et gracieuse.*

Moi, comme Albertine ? moi, qui la plains si souvent ! moi, qui ne puis la comprendre !

CHARLES.

Madame d'Horbigny, veuve depuis trois ans, court le monde et les fêtes.

MARIE.

Il faut tant de plaisirs pour remplacer le bonheur !... mais moi, qu'ai-je besoin de parure ?... je ne veux être jolie que pour vous ! que les autres femmes aient des diamants, de riches toilettes, des bals, des succès !... n'ai-je pas mille fois mieux que tout cela ?... votre amour.

CHARLES.

Oh ! que la vie est belle !... quel est le censeur chagrin qui oserait dire que le bonheur n'existe pas ?

SCÈNE III.

MELCOURT, MARIE, CHARLES. *Il est entré sur les derniers mots et les a entendus.*

MELCOURT, *avec ironie.*

Il aurait certes grand tort !... tous les hommes sont bons, toutes les femmes sont fidèles, et tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes possibles.

MARIE.

Ah ! monsieur de Melcourt !...

CHARLES.

Comme à l'ordinaire, commençant par se moquer de notre bonheur.

MARIE, *souriant.*

Est-ce par envie ou par regret ?...

MELCOURT.

Peut-être bien l'un et l'autre. Mais je croyais trouver ici M. de Sivry, qui m'a demandé, et non venir en tiers dans un entretien qui ne les supporte guère.

MARIE.

Mon père est sorti dès le matin, et n'est pas encore rentré ; je ne l'ai pas vu ce matin.

MELCOURT.

Deux fois il a passé chez moi en mon absence, lui, que ses affaires occupent si exclusivement ! aussi ai-je pensé que des choses importantes lui faisaient souhaiter de me voir, et je suis arrivé en toute hâte.

CHARLES.

Moi aussi, j'étais ici pour l'attendre.

MELCOURT.

Rien que pour cela ?... eh bien ! j'aurais gagé, quand je suis entré, que vous n'attendiez personne ?

MARIE.

Tenez, voilà trois mois, monsieur Melcourt, que M. Charles, votre ami, vous amena chez mon père ; vous reveniez, nous dit-il, d'un voyage de plusieurs années, entrepris seulement par curiosité ..

MELCOURT.

Oui... à vingt-trois ans, j'avais assez de Paris ; il m'avait ôté le premier des biens, mes illusions de jeune homme !... je ne devais rien à ce monde qui n'avait pas même pris la peine de me tromper .. je partis.

MARIE, *souriant.*

Mais vous êtes revenu ?...

MELCOURT.

Après quatre années de voyages, me voici de nouveau à Paris ; car si c'est le pays du monde où l'on a le plus de sujets de chagrin, c'est celui où l'on a le moins le temps de les sentir.

MARIE.

Ainsi, vous avez vingt-sept ans, de la fortune ?...

MELCOURT.

Depuis peu...

CHARLES.

Tous les plaisirs, tous les succès du monde s'offrent à ous !...

MARIE.

Et cependant, vous ne voyez jamais que le mauvais des choses !... cela n'est pas naturel !... les méchants doivent être des malheureux que personne n'a aimés !... mais vous !...

MELCOURT, *avec dèdain.*

Aimé?... l'amitié, c'est le besoin qu'on a les uns des autres!... et l'amour?... n'en parlons pas!... vous ne perdrez que trop tôt les idées. . que je n'ai plus...

CHARLES *et* MARIE, *ensemble, se regardant.*

Jamais!

MARIE.

Depuis trois mois, j'observe, j'hésite; mais aujourd'hui j'ai deviné, monsieur de Melcourt.

MELCOURT.

Vous avez deviné? Et quoi donc?...

MARIE.

D'abord, vous êtes bien meilleur que vous ne voulez le paraître.

MELCOURT.

Il y a tant de gens qui veulent paraître meilleurs qu'ils ne sont.

MARIE.

Puis, vous dites toujours du mal des femmes en général.

CHARLES.

Ce qui prouverait que vous avez eu à vous plaindre d'une en particulier.

MELCOURT.

C'est possible.

MARIE.

Ensuite, il y en a une que vous critiquez, que vous blâmez toujours quand elle est là, et que vous ne permettez à personne de blâmer quand elle n'y est pas. Alors, j'ai compris que vous l'aimiez, et que...

MELCOURT.

Oh! n'achevez pas!... vous vous trompez. Moi! l'aimer encore! non, non! je n'y pense plus depuis longtemps.

MARIE.

Albertine est étourdie, mais son cœur est bon, et je l'ai surprise rougissant à ces mots amers que vous lancez, et qui prouvent que vous l'aimez encore, puisque vous lui en voulez toujours.

MELCOURT, *avec ironie.*

Moi! lui en vouloir? parce qu'elle a fait ce que toute autre eût fait à sa place.

CHARLES, *vivement.*

Oh! non! il est des femmes incapables de cette indigne perfidie!

MELCOURT, *avec ironie.*

Quoi donc?... je l'aimais, sa main m'était promise, elle m'avait dit que toute sa tendresse m'appartenait, qu'elle n'aimerait jamais que moi... M. le comte d'Horbigny lui offrit un titre et une fortune... eh bien! elle accepta, me trompa jusqu'au dernier moment,

pour que mon désespoir ne vînt pas troubler ses projets. Eh ! mon Dieu ! que d'autres femmes en ont fait autant !... Celles qui nous restent fidèles, c'est, je le parie, qu'il leur a manqué une bonne occasion de ne pas l'être.

CHARLES.

Oh ! Melcourt !

MARIE.

Voilà qui est si injuste, que cela ôterait l'envie de vous servir.

SCÈNE IV.

MELCOURT, MARIE, FANNY, CHARLES, MADAME D'HORBIGNY.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame la comtesse d'Horbigny.

MELCOURT, *à Marie.*

Adieu, Mademoiselle.

MARIE, *le retenant.*

Non ; restez, monsieur de Melcourt. Il vaut mieux attendre ici mon père, qui sans doute veut vous parler. D'ailleurs, j'ai l'espoir que cette journée, qui doit fixer mon bonheur, ne sera pas inutile au vôtre.

MADAME D'HORBIGNY, *entrant avec Fanny.*

Bonjour, Marie ; je vous salue, Messieurs. (*A Marie.*) Voici Fanny, ta protégée, que j'ai trouvée dans l'antichambre, et qui hésitait à entrer ; mais quand j'ai su qui était avec toi, je l'ai décidée.

MARIE.

Voilà une confiance qui prouve en votre faveur, Messieurs.

MADAME D'HORBIGNY.

C'est selon ! monsieur Charles d'Arbel trouve tout bien... monsieur de Melcourt trouve tout mal ; cela dispense de l'incertitude, et l'on peut, avec ces messieurs, faire tout ce qui passe par la tête, sans s'inquiéter de leur opinion.

CHARLES.

Ah ! Madame !

MARIE.

Avancez, Fanny, avez-vous donc quelque chose à me dire ?

FANNY, *avec embarras.*

Oui, Mademoiselle, parce que vous m'aviez dit de revenir aujourd'hui au sujet de mon mariage.

MADAME D'HORBIGNY.

Il paraît que tu lui as fait des promesses, que tu t'es occupée de son avenir ? tu es si bonne !

MARIE.

Fanny te doit plus qu'à moi : c'est ta filleule, tu l'as fait élever,

tu l'as placée... (*Se tournant vers Melcourt.*) Mais elle cache tant ce qu'elle fait de bien, qu'elle ne s'en souvient seulement plus elle-même.

MADAME D'HORBIGNY, *riant.*

Oui, je l'oublie si complètement, que je ne savais plus ce qu'était devenue la pauvre Fanny, lorsque j'appris que tu m'avais remplacée. Il est vrai que je n'ai pas une minute... Les bals, les fêtes, le monde, engagent plus qu'on ne croit. On veut aller quelque part, eh bien ! il se trouve qu'il faut aller partout!... c'est une multitude de devoirs et de plaisirs qui ne peut nous laisser le temps de rien faire, et à peine celui de savoir s'il est bien vrai que nous nous amusons.

MARIE.

Ah ! Albertine !

MELCOURT.

N'interrompez pas madame; les découvertes que sa franchise nous fait faire...

MARIE.

Ne vous apprendront rien que son âge et sa situation n'excusent.

MADAME D'HORBIGNY.

Merci, Marie ! je dois à ma folie de faire mieux ressortir ta raison, quoique je sois ton aînée de six ans, et tu t'acquittes... Mais revenons à Fanny. Tu lui a promis qu'aujourd'hui tu arrangerais son mariage avec Justin, car il paraît qu'il y a un Justin, un garçon horloger.

FANNY.

Hélas ! Madame, il n'y en a plus.

MADAME D'HORBIGNY.

Comment ?... Est-ce que l'inconstance...

MELCOURT.

Serait descendue des salons à la boutique?... On voit bien qu'il n'y a plus de priviléges !

CHARLES, *à Fanny.*

Parlez, mon enfant, tout le monde ici s'intéresse à vous; mademoiselle de Sivry vous avait promis de contribuer à votre mariage, de fournir la toilette de noce, et je voulais être de moitié dans ses projets; qui donc a pu les déranger ?

FANNY, *avec embarras.*

Je n'épouserai pas Justin.

MARIE.

Mais c'était un si honnête garçon, disiez-vous, un si bon sujet ! il vous aimait tant !

FANNY.

Tout cela est vrai.

MARIE.

Eh bien ?

FANNY.

Eh bien ! je ne l'aime plus, moi !

MELCOURT *et* CHARLES.

Ah ! ah !

MADAME D'HORBIGNY, *riant.*

Vraiment ?

MARIE.

Mais ce n'est pas possible.

FANNY.

Il paraît que si, Mademoiselle.

(Melcourt rit.)

MARIE.

Qu'a-t-il fait pour vous déplaire, et vous forcer ainsi de renoncer à un bon mariage ?

FANNY, *d'un ton dédaigneux.*

Un bon mariage ?... pour la première demoiselle d'un magasin ?... Savez-vous qu'on a vu souvent des jeunes filles sans fortune épouser des hommes qui avaient cinquante mille livres de rentes... Oui, cela s'est vu.

MELCOURT.

Très-souvent ! dans les romans.

MADAME D'HORBIGNY, *riant.*

Est-ce qu'il y aurait quelque riche parti qui se présenterait ?

FANNY, *hésitant.*

Mais... oui... Madame.

MARIE.

Ah ! Fanny !

MADAME D'HORBIGNY.

Qui est-ce donc ?

FANNY.

Un homme bien comme il faut... car il a de l'argent, qu'il n'en sait que faire.

MADAME D'HORBIGNY.

Un jeune homme ?

FANNY.

Oh ! non !... il faut se défier des jeunes gens ! mais il a plus de quarante ans ; il ne peut pas vouloir me tromper.

MARIE.

Et Justin ?

FANNY

Justin ?... le pauvre garçon ! je n'y pense plus ; il faut se faire une raison.

MARIE.

Vous faire une raison?... c'est-à-dire vous consoler, avec de l'argent, du malheur de celui qui vous aime? et qui le consolera, lui? (*Jetant les yeux sur madame d'Horbigny.*) Non seulement vous lui enlevez l'amour que vous lui aviez promis; mais l'homme qu'on a trompé devient méfiant, triste, méchant quelquefois... à force d'être malheureux.

MELCOURT, *avec amertume.*

Qui songe à cela?... pourvu qu'on s'amuse, qu'on brille!...

MARIE, *passant près de madame d'Horbigny.*

Ah! c'est qu'on est étourdie, irréfléchie! on a tort!... n'est-ce pas, Albertine, que Fanny a tort? qu'il vient un moment où l'on regrette l'ami sincère qu'on a sacrifié à de folles vanités?... où l'on pense à son chagrin?... où l'on sent que tous les plaisirs du monde sont loin de donner autant de bonheur que la joie de celui qu'on aime?

MADAME D'HORBIGNY, *prenant la main de Marie.*

Peut-être as-tu raison.

CHARLES, *qui a passé à la droite de Melcourt.*

Mon ami, vous voyez, le chagrin cède à la voix de Marie... oui, vous serez aimé... votre joie égalera la mienne.

MELCOURT.

Que c'est beau la jeunesse!... on a tant de bonheur dans l'âme, qu'on en veut donner à tout ce qui vous entoure! Merci, mon ami; moi, j'ai vieilli vite, le bonheur m'a manqué de parole, et c'est sa faute si je ne crois plus en lui.

DE SIVRY, *en dehors.*

M. de Melcourt est-il venu?...

MARIE.

C'est la voix de mon père!... Fanny, éloignez-vous; mais ne quittez pas la maison; il faut que je vous parle encore... à toi aussi, ma cousine.

(Fanny sort.)

MADAME D'HORBIGNY.

Oui, Marie, je te reverrai...

MARIE, *à demi-voix, à madame d'Horbigny.*

Si j'allais arranger... trois mariages... pour le même jour?...

CHARLES.

Voici M. de Sivry.

MARIE.

Nous reparlerons de tout cela tantôt.

SCÈNE V.

CHARLES, MELCOURT, DE SIVRY, MARIE, MADAME D'HORBIGNY.

DE SIVRY, *entrant.*

Ah! monsieur de Melcourt!... (*S'adressant aux autres.*) Pardon!...

MADAME D'HORBIGNY, *frappée de son air triste et préoccupé.*

Qu'y a-t-il?

CHARLES, *à part.*

Quelle tristesse!

MARIE, *allant à lui.*

Qu'avez-vous, mon père?

DE SIVRY, *d'un air contraint.*

Rien!... (*A madame d'Horbigny.*) J'ai l'honneur de vous saluer, Madame!... Bonjour, Messieurs.

MARIE.

Mon père... vous êtes souffrant?

DE SIVRY.

Non, mon enfant! non!... quelques affaires pour lesquelles je voulais vous parler, monsieur de Melcourt, car votre amitié...

MELCOURT.

Vous est toute dévouée, n'en doutez pas.

DE SIVRY, *à madame d'Horbigny.*

Veuillez m'excuser, Madame!... mais un intérêt important...

MADAME D'HORBIGNY.

Vous gêner avec moi, général, une parente!...

DE SIVRY.

Vous permettez donc?... (*A Melcourt sur le devant, pendant que Marie et madame d'Horbigny vont s'asseoir à droite près du secrétaire, et que Charles cause bas avec elles.*) Deux fois, Monsieur, je suis allé chez vous, ce matin, voici pourquoi : je souhaiterais avoir quelques renseignements positifs sur un homme avec qui vous êtes lié depuis longtemps, il me semble.

MELCOURT.

Qui cela?

DE SIVRY.

M. Forestier.

MELCOURT.

Oh! il m'est fort connu!... mais à vous aussi!... il parle de vous comme d'un ami! n'êtes-vous pas même liés d'intérêts?

DE SIVRY.

Il y a six mois, le besoin de fonds pour l'exploitation des mines qui m'occupent me fit avoir recours à lui.

MELCOURT.

C'est un bon homme, au fond, mais très-habile en affaires ; il se vante de n'en avoir jamais fait que d'excellentes, et de s'être toujours trouvé en bénéfice même dans celles où ses associés étaient en perte.

DE SIVRY, *tristement.*

C'est-à-dire que leur argent passait de leurs mains dans les siennes.

MELCOURT.

Il entend merveilleusement les affaires.

DE SIVRY, *tristement.*

Voilà ce que je craignais.

MELCOURT.

Il cache une grande finesse sous des manières simples et communes... fils de gens du peuple, il ne reçut pas d'éducation ; la délicatesse des formes et du langage lui est inconnue, mais il a de bonnes qualités : mon père l'aida dans le début de sa fortune ; il se le rappelle souvent, et m'assure d'une reconnaissance que jamais, il est vrai, je n'ai eu l'occasion de mettre à l'épreuve.

DE SIVRY.

Peut-être pourriez-vous ?... Mais j'abuse de vos offres de service.

MELCOURT.

Parlez, Monsieur, c'est à un ami que vous vous adressez.

DE SIVRY.

Il faut donc vous avouer que des embarras survenus dans mes affaires me mettent entièrement à la disposition de M. Forestier ! croyez-vous pouvoir ?...

MELCOURT.

Oui je me flatte d'en obtenir quelque chose. Je vous le répète, ce n'est pas un méchant homme ! bien au contraire.

DE SIVRY.

Déjà il m'a fait une proposition qui arrangerait tout... mais qu'il ne dépend pas de moi seul d'accepter.

MELCOURT.

Voulez-vous que je le voie, que je lui parle, et que je vous l'amène, quand je l'aurai disposé à faire ce qui pourra vous convenir ?

DE SIVRY.

C'est justement ce que je désirais.

MELCOURT.

Rien n'est plus simple et j'y vais à l'instant...

DE SIVRY.

Merci, monsieur de Melcourt, merci.

(Il le reconduit.)

MADAME D'HORBIGNY, *à Marie, en se levant.*

Je vais faire quelques visites, et je te retrouverai avant dîner.

MARIE.

Oui !... je vais parler à mon père, car c'est le jour fixé pour les arrangements de mon mariage... (*gaiement*) et qui sait ? Au revoir Albertine.

MADAME D'HORBIGNY.

Adieu donc, chère amie.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

CHARLES, DE SIVRY, MARIE.

DE SIVRY.

Voulez-vous, monsieur d'Arbel, aller m'attendre dans mon cabinet ? Je désire vous parler, et je vous rejoindrai dès que j'aurai dit quelques mots à ma fille.

CHARLES.

Je suis à vos ordres, Monsieur.

(Il sort par la porte à gauche de l'acteur.)

SCÈNE VII.

DE SIVRY, MARIE.

MARIE, *très-gaie.*

Eh bien, mon père?

DE SIVRY, *triste.*

Marie !

MARIE.

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance.

DE SIVRY.

Je ne l'ai pas oublié.

MARIE, *gaiement.*

Et vous pensez bien que ce n'est pas moi qui l'oublierai.

DE SIVRY.

Toutes mes affections n'ont eu qu'un objet, ma fille !...

MARIE, *d'un ton caressant.*

Et ce que j'ai le plus aimé, c'est mon père.

DE SIVRY.

Est-il bien vrai ?...

MARIE, *hésitant un peu.*

Mais... oui !...

DE SIVRY.

Et si je demandais à la tendresse de ma fille un sacrifice?...

MARIE.

Un sacrifice?...

DE SIVRY.

Si la nécessité m'obligeait à exiger d'elle...

MARIE.

Quoi donc?

DE SIVRY.

Il y a quelquefois, mon enfant, de bien rudes épreuves dans la vie; on forme des projets; tout semble se réunir pour en rendre l'exécution possible; puis...

MARIE.

Expliquez-vous...

DE SIVRY.

Oui; tu peux tout comprendre, Marie.

MARIE.

Que mon père n'ait rien de caché pour moi.

DE SIVRY.

Écoute et tu jugeras. Pendant vingt ans, Marie, nous avons vécu en France pour un seul mot, la gloire!... mais au fond de notre âme, il y en avait un encore plus sacré, l'honneur! Avant de parer son nom d'un grand éclat, on devait le garder pur!... La gloire, elle nous manque de parole!... L'honneur seul est resté!.... s'il fallait tout perdre, ton père n'y survivrait pas, vois-tu.

MARIE.

Mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

DE SIVRY.

Tu le sauras.

MARIE.

Oh! parlez, mon père!... votre tristesse, ce ton solennel, m'inquiètent et m'épouvantent... déjà je soupçonnais...

DE SIVRY.

C'est pour toi surtout que je souffre.

MARIE.

Moi?... Quel mal peut me menacer tant qu'il me reste mon père!... et lui?...

DE SIVRY, *faisant un mouvement.*

Charles!...

MARIE.

Oh! oui, mon père.... c'est encore votre enfant : nous vous aiderons tous deux à supporter vos chagrins.... car j'ai deviné!...

DE SIVRY.

Quoi?

MARIE.

De malheureuses spéculations ont dérangé votre fortune!... qu'importe pour moi?... entre vous et lui que pourrai-je désirer?.... Nous quitterons Paris! Ce luxe, ces domestiques, vous ne les aviez que pour moi!.... habitué à la vie des camps, vous ne souffrirez pas des privations... et moi, est-ce que je les sentirai, quand vous serez là... tous deux?...

DE SIVRY, *la pressant sur son cœur.*

Chère enfant!... (*S'écartant et à part.*) Ah! je ne peux pas!... je n'en aurai jamais le courage!...

MARIE.

Aujourd'hui même prenons une résolution : renoncez à ces affaires qui vous ont rendu triste et soucieux!... Il n'y a pas de déshonneur dans la pauvreté. Nous irons dans quelque village!... Oh! je connais son cœur, il n'hésitera pas à nous suivre, et, comme moi, il sera heureux partout, avec votre tendresse et..... mon amour.

DE SIVRY, *à part.*

Les séparer!... c'est impossible!... oh! que je souffre!...

MARIE.

Vous ne répondez pas, mon père?...

DE SIVRY, *à part.*

Que lui dire?...

MARIE.

Et M. Charles, qui vous attend, là, dans votre cabinet?... Oh! il pensera comme moi! voyez-le, mon père!... laissez-nous vous consoler, et vous faire oublier tout le reste!... Si le monde méprise ceux qui sont pauvres, qu'importe à ceux qui n'ont pas besoin du monde?...

DE SIVRY.

Toujours bonne!..... chère Marie!...

MARIE.

Ce jour, mon père, vous l'aviez désigné depuis longtemps...

DE SIVRY.

Pour la joie... et non pour le malheur.

MARIE.

La fortune nous quitte?... mais le bonheur vient; allez, ce n'est pas un mauvais jour.

DE SIVRY.

Ce jour déjà, Marie, il fut autrefois bien funeste pour moi!... ta mère mourut... pour t'avoir donné la vie!

MARIE.

Ma pauvre mère!...

DE SIVRY.

Malade, et convaincue qu'elle ne survivrait pas à ses souffrances, sa tendresse de mère s'étendit sur le moment où elle ne serait plus là !.... sa dernière pensée fut pour son enfant, car je trouvai dans son secrétaire ce papier cacheté qui porte ces mots, écrits d'une main mourante : « A ma fille ! » (*Il a tiré le papier de sa poche.*) Voilà pourquoi j'avais choisi le jour de ta naissance pour fixer ton sort ! je souhaitais que tout le rendît solennel et imposant pour toi !.... que ce jour-là, ta mère me vît, du haut du ciel, assurer ton bonheur, et qu'elle nous bénît tous deux.

MARIE.

Cet espoir n'est pas perdu, mon père.

DE SIVRY.

La fortune...

MARIE.

J'y renonce sans peine.

DE SIVRY.

Et... s'il fallait ?...

MARIE.

Quoi donc, mon père?...

DE SIVRY.

Renoncer... à Charles?...

MARIE.

Oh !... cela... c'est impossible !...

DE SIVRY.

Il t'en coûterait beaucoup ?...

MARIE.

Rien !... que ma vie !...

DE SIVRY.

La vie !... ah !... (*A part.*) Comme elle l'aime !... je ne parlerai pas !... non !... je ne puis pas parler !...

MARIE, *inquiète et troublée.*

Mon père !...

DE SIVRY.

Tiens, mon enfant, prends ce papier : le moment est venu où tu dois le lire ; je ne sais pas, moi, ce que te demandait ta pauvre mère !... Adieu, ma fille !...

(Il lui remet le papier cacheté et sort par la porte de gauche.)

SCÈNE VIII.

MARIE, *seule.*

Il sort.... il ne s'explique pas ! oh ! mon Dieu ! et cette lettre !... quel trouble s'empare de moi !... ma mère !... (*Elle ouvre la lettre*

et lit.) « Mon enfant, toi que j'aime et qui ne me connaîtras pas, « que l'âme de ta mère communique au moins à la tienne une de « ses pensées; reçois de mon cœur, qui va cesser de battre, cette « tendresse pour ton père qui fut mon seul bonheur en ce monde. « J'étais pauvre, sans parents, abandonnée, il me recueillit!... il y « a dans son cœur des trésors de dévouement et d'affection qui « valent plus que les richesses qu'il me donna, et ce que je regrette « en mourant, c'est la dette de reconnaissance et d'amour que je « te laisse à acquitter envers lui!... Mais, je t'en supplie, ma fille, « que ce dernier vœu de ta mère soit religieusement accompli!... « Tout pour le bonheur de celui à qui je dus tout le mien! et les « bénédictions de ta mère descendront pour toi du ciel, où je vais « prier pour vous deux. Ta mère. » (*Elle baise la lettre et essuie une larme.*) Ma pauvre mère!...

(Elle reste silencieuse et pensive.)

SCÈNE IX.

MARIE, CHARLES.

CHARLES.

O ciel! Marie, que viens-je d'apprendre?...

MARIE.

Quoi donc?

CHARLES.

J'étais là, attendant votre père avec impatience, car c'était de notre mariage qu'il devait me parler... eh bien! il n'en parle pas.

MARIE.

Comment?

CHARLES.

Je veux l'interroger, mais il semble ne pas m'entendre et me dit: Un riche mariage s'offre pour ma fille, qui la mettrait dans une position très-brillante...

MARIE.

Un mariage?...

CHARLES.

Votre père ajoute, il est vrai, que j'ai sa parole, que vous êtes libre, et que rien au monde ne le déciderait à forcer votre consentement; mais il voudrait vous voir heureuse, répète-t-il, et...

MARIE.

Eh bien?....

CHARLES.

Et moi qui n'ai rien...

MARIE.

Rien?... et mon amour, Charles?...

CHARLES.

Ah ! je respire !... mon cœur était si troublé... je ne sais quel effroi s'était emparé de moi; je suis venu tremblant, désespéré....

MARIE, *d'un ton de reproche.*

Ah !...

CHARLES.

Pardon, Marie... ma vie dépend de vous...

MARIE.

Des soupçons !... Quand on s'aime comme nous et qu'on s'est dit: Toujours !...

CHARLES.

Oh ! oui... toujours !...

SCÈNE X.

MELCOURT, MARIE, CHARLES.

MELCOURT, *entrant sur le dernier mot.*

Toujours !... (*Charles quitte vivement la main de Marie.*) Je viens encore mal à propos, et de plus, cette fois, je ne suis pas seul.

CHARLES.

Je me retire.

MARIE.

Et moi, je vais près de mon père !... à bientôt, Charles.

(Marie et Charles sortent après avoir salué Melcourt ; Charles par le fond, Marie, par la porte de gauche.)

SCÈNE XI.

MELCOURT, *puis* FORESTIER.

MELCOURT.

J'ai bien fait de devancer M. Forestier !... le père au désespoir !... la fille parlant d'amour ! chacun pour soi !... voilà le monde ! (*A M. Forestier qui entre.*) Arrivez, Monsieur, et veuillez attendre ici que j'aie prévenu le général.

FORESTIER.

Répétez-lui ce que je viens de vous dire; mon dernier mot est dans la lettre que je lui ai écrite ce matin ; sa réponse est incompréhensible !... Ces gens du monde n'entendent rien aux affaires, et quand ils parlent de nous autres qui avons fait fortune, ils nous traitent de sots et d'imbéciles !... Mais à quoi diable sert donc leur esprit, je vous le demande ?... Voyez le général, monsieur Melcourt, et faites-lui bien sentir que je propose une affaire excellente pour lui.

MELCOURT.

Allons, j'y vais, Monsieur.

SCÈNE XII.

FORESTIER, *seul.*

Enfin, ce que je cherchais depuis des années vient s'offrir à moi!... tous mes vœux peuvent être comblés... j'ai poursuivi la fortune avec acharnement, je désire avec autant d'ardeur la considération qui s'attache au rang et à la famille ! Eh bien ! je l'aurai ; mon argent me servira à l'obtenir!... Ah ! ils seront bien attrapés, ceux qui disent : Il est riche, mais il est commun ! mais il a pour parents de pauvres gens grossiers!... Ah ! bien oui!... un comte, un général!... une famille noble, considérée!... voilà ce qu'un peu d'adresse va m'assurer!... Mais c'est un coup de partie qui ne se retrouverait peut-être jamais, si je le manquais aujourd'hui!... il faut que ce mariage se fasse : il le faut pour moi ; il le faut pour le général qui est perdu sans cela ; il le faut aussi pour cette jeune fille qui est vraiment charmante!.... Depuis que je la connais, que de fois me suis-je dit : C'est là la femme qu'il me faut!... cette idée m'a poursuivi!... Marie a vraiment fait impression sur moi!... j'ai travaillé vingt ans pour être heureux; eh bien ! il me semble maintenant que si je n'obtenais pas cette jeune fille, il me resterait toujours quelque chose à regretter... Il faut donc réussir!... elle hésitera peut-être?... nous saurons la contraindre à consentir à son bonheur. Voici sûrement M. de Sivry?... tenons-nous bien?... Oh! sa fille!...

SCÈNE XIII.

MARIE, FORESTIER.

FORESTIER, *à part.*

Toujours jolie!... mais bien triste!...

MARIE, *à elle-même.*

Mon pauvre père!...

FORESTIER.

M. de Sivry vous envoie-t-il m'apporter sa réponse?...

MARIE.

Quelqu'un!... pardon, Monsieur.

(Elle veut s'éloigner.)

FORESTIER.

Oh! ne vous éloignez pas!... j'attends ici monsieur votre père.

MARIE.

Plongé dans un profond chagrin, il ne veut recevoir personne.

FORESTIER.

Pourtant, M. de Melcourt...

MARIE.

Lui seul était attendu, et il est venu il y a peu d'instants.

FORESTIER.

Excusez mes questions.... c'était de ma part qu'il venait.... qu'a-t-il dit?

MARIE.

Je n'ai pu comprendre..

FORESTIER.

Comment?...

MARIE.

J'ai seulement entendu mon père répondre : Je refuse, et, qu'on me laisse!...

FORESTIER.

Mais vous savez ce qu'il refusait ainsi?

MARIE.

Non, Monsieur.

FORESTIER.

Ah!...

MARIE.

Alors, mon père a congédié M. de Melcourt; puis il m'a embrassée sans dire un mot... mais une larme est tombée sur mon front... et je venais ici sans savoir où j'allais... le cœur serré, la tête brûlante... je n'avais jamais vu pleurer mon père, Monsieur!... oh!... il ne m'a pas tout dit!... que me cache-t-il?...

FORESTIER.

Bien des choses!... d'abord... mais je n'y puis rien concevoir...

MARIE.

Tous les secrets de mon père vous sont-ils donc connus?

FORESTIER.

Oui, et de plus moi seul je pouvais réparer ses malheurs.

MARIE.

Vous! ah! Monsieur!...

FORESTIER.

Moi... et vous!

MARIE.

Comment?

FORESTIER.

Quel motif peut-il avoir eu de vous laisser ignorer?...

MARIE.

Quoi donc?

FORESTIER.

Que votre mariage avec un homme riche pouvait...

MARIE.

N'achevez pas, Monsieur!... mon père n'a pas osé le dire, parce qu'il savait...

FORESTIER.

A votre tour, mademoiselle, n'achevez pas! cet arrêt est pénible!... que celui qu'il condamne ne l'entende pas au moins de votre bouche!

MARIE.

Quoi! vous, Monsieur!...

FORESTIER.

J'avais cru... que si mon mérite, mon affection, ne suffisaient pas à obtenir grâce pour moi, la tendresse d'une fille pour son père parlerait en ma faveur.

MARIE, *avec étonnement.*

Est-il possible!...

FORESTIER.

J'ai soixante mille livres de rente, de plus, trois cent mille francs dans les usines qu'exploite M. de Sivry; l'affaire va mal entre ses mains; si je retire mes fonds, qu'il s'est engagé à me rendre ces jours-ci, il est perdu.

MARIE.

Oh! vous ne serez pas si cruel!...

FORESTIER.

Je lui ai fait une offre magnifique; il garde sa réputation intacte, de la fortune; vous, mademoiselle, vous aurez le luxe auquel vous êtes habituée, et même davantage : bijoux, voiture, tout ce qu'aiment tant les femmes!... un mari qui n'est pas encore trop mal!... un nom.... diable, ce n'est pas un nom du faubourg Saint-Germain, c'est vrai; mais allez voir à la Bourse, ce nom-là vaut de l'or, et, de notre temps, il n'y a de réel que la richesse!... l'argent est le roi du monde.

MARIE.

C'est possible.

FORESTIER.

C'est vrai! à vingt ans, je n'avais pas le sou, et je m'aperçus que le plus ou le moins de considération dépendait du plus ou du moins de ce métal blanc et jaune, dont je manquais absolument. Je me dis : Il faut faire fortune!... cela m'a pris vingt ans, c'est beaucoup, mais enfin j'ai réussi! maintenant, je veux que mon argent me donne le plus de jouissances possible; mais je ne suis pas un égoïste, moi! je pense qu'être heureux à deux, c'est être heureux deux fois, et je veux faire partager ma richesse à une jeune et belle femme, bonne, aimable et bien élevée!... la jeunesse amène la joie; j'aime à m'amuser et je n'en ai pas encore eu le temps!... de plus, je veux m'allier à un homme honorable, je le sauve d'un malheur certain, et je me charge à la fois de la fortune du père, et du bonheur de la fille

MARIE.

Et si, malgré sa tendresse pour son père, il était impossible à la fille d'accepter?...

FORESTIER.

Rien n'est impossible, puisqu'elle est libre!

MARIE.

Mais...

FORESTIER.

Eh bien?...

MARIE.

Libre... oui... mais si son cœur...

FORESTIER.

S'était déjà donné?...

MARIE.

Vous-même... vous refuseriez, n'est-ce pas?

FORESTIER.

Cela dépend.

MARIE.

Si elle vous disait : Avant le malheur qui vient de nous frapper... un projet de mariage...

FORESTIER.

Que de projets de ce genre ne voyons-nous pas manquer chaque jour!

MARIE.

Un jeune homme...

FORESTIER.

Sans fortune, je le parie?...

MARIE.

Sans fortune!

FORESTIER.

Qui ne peut donc sauver son père!

MARIE.

Mais qu'elle aimait, monsieur... cet aveu..

FORESTIER.

Eh bien, cet aveu...

MARIE.

Ne doit-il pas prouver...

FORESTIER.

Qu'elle est incapable de tromper.

MARIE.

Qu'elle ne peut être à un autre...

FORESTIER.

Oh!...

MARIE.

Sans mourir de chagrin.

FORESTIER.

On ne meurt pas de chagrin dans un élégant hôtel, avec une loge aux Italiens et des bals.

MARIE.

Monsieur !..

FORESTIER, *à part.*

Il y a des idées romanesques dans cette jolie tête-là, parce qu'elle ne sait pas toute la vérité : quelle qu'elle soit, il faut qu'elle la connaisse. (*Haut.*) M. de Sivry s'est trompé dans ses spéculations.

MARIE.

Je le sais.

FORESTIER.

Il est ruiné.

MARIE.

Avec sa retraite, nous vivrons dans un village.

FORESTIER.

Lui !... il ne vivra pas... il ne pourra pas y vivre.

MARIE.

Dès sa jeunesse, il fut accoutumé aux privations.

FORESTIER.

Il en est une à laquelle il ne pourra pas, il ne voudra pas s'habituer.

MARIE.

Qu'entends-je ?

FORESTIER.

Vous dites que vous avez vu pleurer votre père ? Croyez-vous donc que ces larmes coulaient pour sa fortune ?

MARIE.

Pour sa fille, sans doute ?

FORESTIER.

Pour un bien... plus cher peut-être pour lui que son enfant.

MARIE.

Lequel ?

FORESTIER.

L'honneur !

MARIE.

L'honneur ?

FORESTIER.

M. de Sivry ne perd pas seulement ce qu'il possédait, mais encore ce que la confiance des autres avait placé dans ses mains.

MARIE.

Il ne me l'a point dit.

FORESTIER.

C'est tout simple ! il craignait de vous affliger !... mais je le sais, moi ! des gens qui croyaient en son honneur, et qui avaient raison d'y croire, lui ont remis leurs intérêts, leur fortune ; ils perdront tout !... Bon nombre de fripons dans ce monde spéculent sur la crédulité : comment ne pas confondre avec eux l'homme qui vous enlève ce que votre bonne foi lui avait confié ?

MARIE.

Oh ! Monsieur !

FORESTIER.

Qui saura distinguer au juste l'intrigant qui vous vole votre argent, de l'honnête homme malheureux qui vous le fait perdre ? Le monde ne se donne pas la peine d'y regarder de si près, et tous deux sont également déshonorés.

MARIE.

O ciel ! c'était cela !

FORESTIER.

Comprenez-vous maintenant ?

MARIE.

Ah! je comprends tout !... cette larme brûlante dans des yeux qui n'en avaient jamais versé... ce morne désespoir !... Et vous pourriez le sauver, Monsieur ?

FORESTIER.

Je l'espère.

MARIE.

Vous le pouvez ?... Ah ! vous le voudrez, n'est-ce pas ?... vous le sauverez !... vous rendrez au bonheur le meilleur des hommes, et toute une famille qui bénira votre nom !

FORESTIER.

Je ne demande pas mieux ! cette famille devenant la mienne, ce sera mon devoir.

MARIE.

Mais vous voyez bien que c'est impossible, puisque mon père ne l'a pas ordonné.

FORESTIER.

Il a manqué de courage devant les larmes de sa fille.

MARIE.

Il m'aime donc bien? car le courage, il n'en manquait pas autrefois, quand il fallait risquer sa vie.

FORESTIER.

Oh ! certes, il ne manquerait pas encore de celui-là.

MARIE.

Sa vie ?... Il disait, ce matin : Je l'ai exposée vingt ans pour la

gloire ; mais l'honneur m'est plus cher encore !... Ah !... mon bonheur, s'il le payait d'un tel prix ?... Oh ! mon Dieu !

FORESTIER, *à part.*

Que dit-elle ? Après tout ! j'ai voulu la forcer d'être heureuse et riche, mais si elle ne veut pas...

MARIE.

Monsieur, n'a-t-on point parlé quelquefois de gens à qui le dérangement de leurs affaires donnait l'idée de s'ôter la vie ?

FORESTIER.

Hélas ! trop souvent.

(Un domestique entre.)

MARIE.

Que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur demande tous ses papiers, et...

(Il approche du secrétaire, et va pour prendre la boîte d'acajou.)

MARIE, *avec terreur.*

Et cette boîte ?

LE DOMESTIQUE.

Il m'a bien expliqué que c'était cela qu'il voulait.

(Marie a posé la main sur la boîte.)

MARIE, *à part.*

Je devine tout ! mon père ! il voit le déshonneur pour lui ou le désespoir pour sa fille...

FORESTIER, *à part, de l'autre côté du théâtre.*

Oh ! oui ! insister davantage ne serait pas bien... pas délicat peut-être.

MARIE, *à elle-même.*

Oh ! son adieu !... mais c'était un dernier adieu !... il veut mourir, et j'hésiterais?... Non !... oh ! je n'hésite pas !... ma mère, tu le vois, je n'hésite pas !... Joseph, allez...

LE DOMESTIQUE.

Mais monsieur la demande.

MARIE.

Non ; laissez !... c'est moi qui la lui porterai. Joseph, allez, et dites-le-lui ! (*Joseph s'éloigne.*) Dites-lui aussi... (*Joseph s'arrête : elle a l'air de prendre une résolution.*) Dites-lui que je le prie de recevoir M. Forestier, qui va lui parler... à l'instant.

(Marie fait un geste au domestique qui sort.)

FORESTIER, *étonné.*

Moi ?

MARIE, *à Forestier.*

Allez trouver mon père, Monsieur !

FORESTIER.

Que lui dirai-je ?

MARIE, *avec effort.*

Vous lui direz... que vous êtes envoyé par moi.

FORESTIER.

Pour ?

MARIE.

Pour le remercier.

FORESTIER.

Le remercier...

MARIE.

De... ce qu'il vous donne... la main de sa fille.

FORESTIER, *avec joie.*

Ah ! que je vous rende grâce d'abord !

MARIE.

Allez, Monsieur, allez trouver mon père.

FORESTIER.

Quoi ! vous ordonnez...

MARIE.

Je vous en prie.

FORESTIER.

J'obéis.

SCÈNE XIV.

MARIE, *seule.*

O ma mère! du haut du ciel, bénis ta malheureuse enfant !... Il se serait tué !... J'ai fait mon devoir !.... mais lui ?... lui ?... que du moins un dernier adieu.. qu'il sache ce qui se passe là !... (*Elle se place au secrétaire, et écrit, en prononçant haut les phrases de sa lettre.*) « Vous savez combien je vous aimais ?.. Le mal affreux qui serre mon cœur me tuera, j'espère... une longue vie avec une pareille douleur... ce serait un affreux supplice... mais le devoir a parlé !... Priez le ciel pour moi, qu'il me donne force et courage... et que la vertu nous console.... de notre amour.» (*Elle se lève vivement.*) Quelqu'un !

(Elle place la lettre dans le tiroir du secrétaire.)

SCÈNE XV.

MARIE, MADAME D'HORBIGNY.

MADAME D'HORBIGNY.

Je suis de parole ; me voici de retour.

MARIE.

Ah !

MADAME D'HORBIGNY.

Et j'aperçois ton père avec M. Forestier.

MARIE, *à part.*

Mon Dieu ! soutenez mon courage.

SCÈNE XVI.

MARIE, DE SIVRY, MADAME D'HORBIGNY, FORESTIER, MELCOURT.

(Melcourt est entré par le fond ; M. de Sivry et Forestier par la porte de gauche.)

FORESTIER, *joyeux.*

Eh bien ! il n'a pas fallu longtemps, nous sommes d'accord !. faites-moi votre compliment, madame la comtesse.

MADAME D'HORBIGNY.

Et de quoi donc, Monsieur, faut-il que je vous complimente ?

MELCOURT.

M. de Sivry me semble rassuré.

DE SIVRY, *les yeux fixés sur Marie.*

Oui, je dois l'être... car, Marie, ce que m'a dit M. Forestier...?

MARIE.

Est vrai, mon père.

DE SIVRY.

Allons !... (*S'adressant à Melcourt et à madame d'Horbigny.* Je vous fais part du mariage de ma fille avec M. Forestier.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES, *arrivant au fond et entendant cela.*

CHARLES, *à part.*

Ciel !

FORESTIER.

Des affaires importantes se terminent ainsi à la satisfaction de tous.

DE SIVRY, *remarquant l'émotion de Marie, et lui prenant la main.*

Marie, vous pâlissez.

MARIE, *essayant de sourire.*

Non, mon père ! je suis.... bien !.. c'est volontairement que j'épouse M. Forestier.

CHARLES, *à part.*

Volontairement !..

MELCOURT.

Encore une !

MADAME D'HORBIGNY, *à part.*

Elle qui me blâmait tant !

CHARLES.

Sortons ! sortons !

FORESTIER, *à lui-même.*

Enfin voilà toutes mes espérances réalisées à jamais !

MARIE.

Oh ! mes beaux rêves !.. perdus sans retour !

(Son père témoigne quelque inquiétude ; elle se jette dans ses bras. — La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME D'HORBIGNY, MELCOURT, MARIE.

MARIE.

Eh bien ! Albertine, me voici comme toi ; des bals tous les jours ! pas une heure de repos ! pas une minute de raison !

MELCOURT.

C'est la vie de tout le monde ; vous, seulement, madame, vous aviez imaginé de vivre comme personne : huit ans de mariage... perdus.

MADAME D'HORBIGNY.

Oui, mais cet hiver, Marie se jette dans le tourbillon avec une telle fureur, qu'on dirait vraiment qu'elle veut, en quelques mois, réparer ces huit années de sagesse.

MARIE.

J'ai vingt-cinq ans.

MELCOURT.

C'est le plus bel âge !... la beauté n'a encore rien perdu, et l'esprit a déjà beaucoup gagné !

MADAME D'HORBIGNY.

N'est-ce pas ? je me le dis tous les jours ! Savez-vous que c'est effrayant de vieillir ? heureusement on en est encore bien loin, à notre âge !... car nous sommes du même âge.

MARIE, *souriant.*

A présent !

MELCOURT.

Oui, car autrefois... mais il paraît, mesdames, que l'une de vous va plus vite que l'autre.

MARIE.

Ne voyez-vous pas ce que c'est, monsieur de Melcourt?..... la vieillesse effraie tant la comtesse d'Horbigny, elle a si grande peur, qu'elle commence déjà à reculer.

MELCOURT, *riant.*

Ah! ah! c'est juste.

MADAME D'HORBIGNY, *à part.*

Il applaudit à ses malices! il l'encourage! (*Haut.*) Si chacun disait toute la vérité?

MARIE.

Eh bien?

MADAME D'HORBIGNY.

Est-ce qu'on ne pourrait pas penser qu'il est des femmes qui n'ont pas peur, elles, que rien n'effraie, ni l'idée que leur esprit n'est qu'un petit trait malin qui va blesser au hasard, même leurs amis, ni la réflexion que leur insatiable désir de plaire...

MELCOURT, *d'un ton galant, en regardant Marie.*

Il y en a qui plaisent sans le vouloir, sans y songer.

MADAME D'HORBIGNY, *à part.*

Allons! c'est Marie qui l'occupe maintenant (*Haut.*) Oui; il en est dont la coquetterie donne à tous des espérances.

MARIE.

Pourquoi pas?.... on est contente d'être jolie, on cherche à être aimable... Eh bien! on s'amuse! et, si l'on plaît, s'il se trouve des gens qui nous aiment, permis à eux! Ils peuvent même espérer à leur aise! cela n'engage à rien.

MADAME D'HORBIGNY.

Est-ce Marie qui parle ainsi?

MELCOURT.

Sans doute! formée par ce monde où la première condition est de plaire, d'éblouir, d'avoir des succès à tout prix, pour l'étonnement des sots, le dépit des envieux et l'admiration de tous.

MADAME D'HORBIGNY, *à part.*

L'un est devenu fat et l'autre coquette! Ils s'entendent à merveille!

MARIE.

Ces folies?.... Eh bien! elles remplissent la vie! Sais-tu que ce soir, j'ai trois bals?... je vais à tous! le dernier finira au jour: puis, demain, à peine une heure pour aller prendre l'air au bois! Mon mari m'a fait présent d'une délicieuse calèche! C'est tout au plus si l'on a le temps nécessaire pour la toilette, on est toujours en re-

tard ! mais rien n'est de mauvais goût comme d'arriver trop tôt, n'est-il pas vrai ? Il faut paraître n'avoir qu'une minute, arrachée à l'empressement de ceux qui nous entourent, qui nous obsèdent!... N'est-ce pas comme cela qu'on doit dire, monsieur de Melcourt ?

MELCOURT.

Certainement.

MARIE.

Oui !... des bals !.... des fêtes !.... ce tourbillon qui emporte mes heures, mes pensées, me fait du bien ! Cette foule, ce bruit, ce mouvement, cela soulage ! Mais comment se fait-il que ces salons soient si pleins, ces jeunes femmes si empressées, ces assemblées si nombreuses ! Y a-t-il donc tant de gens qui cherchent à s'étourdir, qui ont des idées à fuir, ou des souvenirs à oublier ?

MELCOURT.

Que dites-vous ?

MARIE, *souriant avec amertume.*

Rien ! rien ! si ce n'est que nous allons tous au bal ce soir, et que je compte sur beaucoup de plaisir.

MADAME D'HORBIGNY.

Je ne prends pas, comme toi, les choses au sérieux ou en folie !... car, depuis quelques mois, ton caractère est devenu si inégal, si fantasque, que, pour ne pas se brouiller avec toi, il faut vraiment toute mon amitié.

MELCOURT.

Vous voulez dire toute votre insouciance.

MADAME D'HOBBIGNY.

C'est possible !..... oui, moi, je ne pense guère qu'à une chose, m'amuser ! Je suis restée indépendante par goût et par calcul; dans le mariage, il faut n'avoir jamais qu'une volonté à deux, et j'en ai toujours plusieurs à moi toute seule.

MELCOURT.

Puis, il faut donner une part de sa tendresse, et...

MADAME D'HORBIGNY.

Mon Dieu ! je n'ai jamais haï ni adoré personne ; je vois le monde comme un spectacle : du bon ! du mauvais ! Les premières loges sont chères et dangereuses ; mais une bonne place, tout voir et ne s'inquiéter de rien... c'est ce qu'il faut !... les prétentions et les travers ne manquent pas ; on débusque la vanité d'une position ? elle s'installe dans une autre ; on établit l'égalité ? Chacun se croit le premier !... On n'ose plus être vain de sa noblesse ? on l'est de son argent. N'y a-t-il pas toujours de quoi rire, et la sottise et la vanité donnent-elles jamais leur démission ?

MARIE, *souriant.*

Et nous avons, nous, le spectacle d'un philosophe en robe de bal.

MADAME D'HORBIGNY.

Cela vaut mieux que d'être agitée, folle ou triste! Du reste, voici quelqu'un à qui on ne reprochera pas de vivre d'une vie rêveuse et idéale... ton mari.

SCÈNE II.

MELCOURT, FORESTIER, MARIE, MADAME D'HORBIGNY.

FORESTIER, *à Melcourt, d'un ton sec.*

Bonjour, monsieur de Melcourt! (*A madame d'Horbigny.*) Ah! je vous salue, belle cousine. (*Regardant Marie.*) Bien! bien! à la bonne heure! voilà une toilette! Enfin, vous vous êtes décidée à vous parer de vos diamants! j'ai donc le plaisir de vous voir mise comme une femme qui a cent mille livres de rentes et un mari qui ne lui refuse rien!... Vraiment, vous avez parfois des toilettes si simples qu'on pourrait croire que je ne suis pas riche ou que je suis avare! et Dieu merci! l'argent ne vous manque pas!

MARIE.

Votre générosité envers moi et envers mon père a toujours excité ma reconnaissance.

FORESTIER.

Votre père veut vivre à la campagne? eh bien! je l'ai installé, comme un prince, dans la belle terre que j'ai achetée à douze lieues de Paris. Vous allez dans le monde? je veux que vous ayez les plus riches parures, qu'on dise : Quelle est donc cette femme qui a les plus beaux diamants, les plus beaux chevaux?... c'est la femme de Forestier..... de M. le baron Forestier; car, vous ne savez pas? je viens de me faire faire baron! c'est une surprise que je vous ménageais! Ce soir, au bal, on annoncera madame la baronne Forestier!... Ça fait bien, n'est-ce pas?

MELCOURT.

Oh! certainement! les titres aujourd'hui sont comme ces vieilles armures de nos pères, qui ne servent plus, mais que chacun s'amuse à essayer.

FORESTIER, *à sa femme qui rit.*

Allez-vous encore, Madame, vous moquer de mes idées, applaudir aux sarcasmes de monsieur et me contrarier?

MARIE.

Moi? oh! jamais, Monsieur!

FORESTIER.

Dans les grandes occasions, je ne dis pas, et même, vous vous soumettez de bonne grâce dans les petites.

MADAME D'HORBIGNY.

Voilà le *nec plus ultrà* de l'obéissance féminine, il me semble! et vous avez grand tort de vous plaindre.

FORESTIER, *à Marie.*

Soit! mais au fond, vous avez de l'antipathie pour les gens qui me plaisent... et de l'amitié pour ceux qui me sont désagréables.

MARIE.

Est-ce parce que j'ai pris à mon service, depuis trois mois, cette pauvre Fanny?

MADAME D'HORBIGNY.

J'ai été la première à te dire que tu ne devais pas avoir cette jeune fille chez toi.

MARIE.

Tu sais que, dans les premières années de mon mariage, je n'avais plus entendu parler d'elle, ni de son Justin, ni de l'homme riche qu'elle s'était flattée d'épouser.

(Mouvement de Forestier; madame d'Horbigny le regarde en souriant.)

MADAME D'HORBIGNY.

Pour échapper aux railleries de ses compagnes, elle quitta Paris avec une dame anglaise et voyagea plusieurs années.

MARIE.

Je la trouvai pauvre et malade; elle revint près de moi, triste et découragée. Je lui offris un asile, elle accepta; il y a si peu de ressources pour une pauvre fille!... M. Forestier, que j'avais eu le tort de ne pas consulter sur cette affaire, me parut d'abord mécontent; mais il me semblait qu'il avait fini par la prendre aussi en amitié.

MADAME D'HORBIGNY, *regardant Forestier avec malice.*

A vrai dire, je le croyais aussi.

FORESTIER.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

MARIE.

De quoi donc?

FORESTIER.

De quoi? tenez, pour ne citer qu'un exemple, M. Charles d'Arbel.

MARIE.

M. d'Arbel!

MADAME D'HORBIGNY, *à Forestier.*

Vous l'avez pris dans une singulière affection.

FORESTIER.

Et ma femme, dans une haine singulière! écoutez: au moment où, voulant me retirer entièrement des affaires, j'allais en terminer une très-importante, l'homme avec qui je traitais, meurt, et laisse son bien à un neveu: ce neveu était M. d'Arbel que je ne connaissais pas du tout.

MELCOURT.

Pauvre neveu, qui se trouva tout à coup riche héritier.

FORESTIER.

Oui, mais qui, simple, bon, honnête, s'en rapporta complètement à moi, et me témoigna tant de confiance, qu'il était impossible de ne pas prendre de l'amitié pour lui; si vous saviez tout l'intérêt qu'il m'a montré!... Pourtant, comme il aimait l'étude, la retraite, j'ai eu beaucoup de peine à le décider à venir ici.

MELCOURT.

Vraiment?

FORESTIER.

J'ai été obligé de l'y contraindre! et je m'en suis presque repenti! Marie le reçoit mal; il s'en est aperçu, car je vois qu'il a de l'éloignement pour elle; ils sont sans cesse à se dire des mots aigres et piquants, et tout cela, parce que je l'aime, moi, ce jeune homme.

MADAME D'HORBIGNY.

Ah! ah!

FORESTIER, *à Marie.*

Tâchez donc, ma chère, d'être plus aimable, ce soir! il va venir.

MARIE.

Encore?

FORESTIER.

En ce moment même, j'attends de lui un nouveau service.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. d'Arbel.

SCÈNE III.

MELCOURT, CHARLES, FORESTIER, MARIE, MADAME D'HORBIGNY.

FORESTIER.

Ah! mon ami! j'annonçais votre visite à ces dames. (*Charles salue d'un air très-froid.*) Je vous dirai d'abord que j'ai disposé de votre soirée; vous accompagnerez ces dames au bal, car je ne peux pas y aller.

MARIE, *vivement.*

M. de Melcourt doit nous y retrouver.

FORESTIER.

Cela n'empêche pas!..... (*A part.*) Toujours M. de Melcourt. (*Haut.*) Au reste, monsieur d'Arbel, j'attends plus encore de votre complaisance et j'ose dire de votre amitié, car, voyez-vous, moi, je vous regarde comme un ami! Mes relations d'affaires avec les hommes ont été nombreuses; eh bien! vous êtes le seul vraiment désintéressé, bon et loyal, que j'aie rencontré: de plus, il y a dans

vos manières un air d'intérêt, d'affection pour moi, auquel je suis très-sensible!... A présent que je suis riche, que je suis à la veille de n'avoir plus rien à faire, qu'est-ce qu'il me faut à moi? des amis.

CHARLES.

Que puis-je pour vous obliger?

FORESTIER.

D'abord, je suis contraint d'avouer ce que je cachais encore, c'est que ce voyage à Bordeaux, dont je parlais depuis quelque temps (*à sa femme*) et où vous avez refusé de m'accompagner, est forcément très-prochain; je pars cette nuit.

MARIE.

Cette nuit?

FORESTIER.

Ce sera mon dernier voyage, et désormais je ne vous quitterai plus. Dans quelques mois, tout sera pour jamais fini; plus d'affaires, plus de spéculations, mais jusque-là, j'ai encore quelques intérêts ici, et j'ai compté sur M. d'Arbel pour y veiller en mon absence.

MARIE, *vivement.*

Y pensez-vous, Monsieur?

CHARLES.

Pour ce qui regarde vos intérêts, je suis à vos ordres. Mais pour acccompagner ces dames au bal, vous voudrez bien m'en dispenser, je l'espère.

MADAME D'HORBIGNY.

M. d'Arbel est aimable.

FORESTIER.

Oh! ce refus me contrarie! au reste, arrangez-vous avec elles: il faut que je vous quitte pour quelques instants; vous voudrez bien m'attendre ici, n'est-il pas vrai?

MARIE.

Il est indispensable que je rentre chez moi, et vous me permettrez de laisser à ma cousine le soin de tenir compagnie à ces messieurs.

MADAME D'HORBIGNY.

Moi? pas le moins du monde!... nous ne partirons point pour le bal avant une heure, je vais l'employer à faire une visite. (*A demi-voix à Marie.*) Rester avec ces messieurs! l'un ne s'occupe que de lui, l'autre ne s'occupe de personne! Ils sont vraiment bien amusants!.....

MELCOURT.

Mon Dieu! que personne ne se gêne! nous attendrons fort patiemment ensemble.

(Marie salue et sort par une porte latérale; madame d'Horbigny sort par le fond, ainsi que Forestier.)

SCENE IV.

MELCOURT, CHARLES.

MELCOURT.

Je me trouve seul avec vous pour la première fois depuis que vous êtes à Paris, Charles, il me semble que vous me fuyez.

CHARLES.

Moi ?...

MELCOURT.

Depuis trois mois, vous venez ici et vous allez dans le monde; mais sans faire attention à ce qui s'y passe, sans voir seulement les gens qui sont à vos côtés, et moi pas plus que les autres.

CHARLES.

Ah ! je n'ai pas oublié, Melcourt, que nous fûmes amis.

MELCOURT.

Je ne vous ai pas revu depuis ce triste jour où vous vouliez vous tuer, m'a-t-on dit, parce qu'elle était infidèle, comme si l'on se tuait pour cela !... Toutes les bonnes raisons que vous m'aviez données pour justifier sa cousine d'avoir épousé le comte d'Horbigny, il paraît qu'elles étaient bien loin, quand Marie épousa M. Forestier ?

CHARLES.

Oh ! que j'ai souffert !

MELCOURT.

Sans doute ; l'expérience s'achète par le malheur : on arrive dans le monde avec des vertus et des passions ; c'est moitié plus qu'il n'en faut pour être dupe et malheureux (*avec intention*); mais les gens d'esprit mettent vite cela de côté, et rendent aux autres ce qu'ils en ont reçu : ils ont été trompés ? eh bien ! ils trompent à leur tour, n'est-il pas vrai ?

CHARLES.

Moi, tromper quelqu'un ?

MELCOURT.

Pourquoi pas ? un mari, par exemple !

CHARLES.

Comment l'entendez-vous ?

MELCOURT.

Parbleu, comme tout le monde l'entend. On surprend son amitié pendant qu'il est occupé ailleurs ; car M. Forestier, ennuyé de sa femme autant qu'elle est ennuyée de lui, cherche des distractions et les choisit de manière à ne pas faire grand honneur à la délicatesse de son goût ; mais il est fort confiant, il vous attire chez lui, et une fois admis dans l'intimité de la femme qu'on aime...

CHARLES, *vivement.*

Arrêtez !.... je suis honnête homme, Monsieur, et je n'ai donné à personne le droit d'en douter.

MELCOURT.

Qui dit le contraire ?.... est-ce qu'il ne vous est jamais arrivé de rencontrer des hommes ayant séduit la femme de leur ami, ou supplanté cet ami dans l'emploi qu'il sollicitait, ou profité de ses mauvaises spéculations, et qui n'en sont pas moins reçus partout comme de fort honnêtes gens ?

CHARLES.

Vous êtes dans l'erreur ! et ce que vous dites fût-il vrai, mes idées, mes principes...

MELCOURT.

Des principes ! des vertus ! mais alors, vivez dans la retraite ! ne vous jetez pas dans ce tourbillon à la suite d'une femme vaine et coquette ! voyez plutôt : dans le monde, les gens vertueux, quand il s'en trouve, sont toujours maussades... comme vous, au reste.

CHARLES.

Ah !...

MELCOURT.

Et c'est tout simple !.... ils voient les autres réussir par de petits moyens qui leur répugnent, et avec des vices qui les dégoûtent ; ils prennent de l'humeur, en reconnaissant que leur vertu n'est qu'une monnaie d'or qui n'a pas cours ! Mon Dieu ! on ne les comprend même pas. Moi, je vous ai cru, je l'avoue, le projet arrêté de reprendre vos anciens droits sur le cœur de Marie.

CHARLES.

D'abord, je suis loin de l'aimer maintenant.

MELCOURT.

Comment donc êtes-vous ici ?

CHARLES.

J'étais parti, décidé à ne jamais la revoir, et j'aurais tenu ma promesse ! Je passai plusieurs années en Allemagne. Pourtant, s'il faut tout dire, son souvenir ne pouvait me quitter : ce qui sans cesse occupait ma pensée, c'était la peine que je prenais à chercher comment ce cœur, si naïf et si tendre, avait pu, comme les autres, devenir intéressé et perfide ; je voulais me figurer quels pouvaient être ses sentiments et ses idées. Enfin, je fus contraint, il y a quelques mois, de venir à Paris : mon intention était d'y terminer promptement mes affaires et de m'en éloigner de nouveau. Un jour, le lendemain de mon arrivée, c'était par une de ces belles soirées d'automne ; la foule se pressait aux Tuileries, je m'y étais arrêté, et je regardais, malgré moi, ces fenêtres de la rue de Rivoli, où jadis j'avais si souvent vu Marie ; je me souvenais de toutes ces belles es-

pérances, de tous ces projets formés dans ma jeunesse pour ma vie tout entière, et brisés par les mains de cette jeune fille, à qui mon amour avait confié tout mon bonheur. Je la voyais encore fraîche, naïve et joyeuse!.... une voix à mes côtés me fit tressaillir, et mes regards tombèrent sur une jeune femme pâle et triste qui caressait un enfant.... c'était Marie avec sa fille!.... Ce que j'éprouvai, je ne puis le dire!:.. l'idée de lui parler ne me vint pas, je tremblais, il me semblait que j'allais mourir! Ce qui se passa, je n'en sais rien. Quand je revins à moi, j'étais à l'autre extrémité des Tuileries, la tête appuyée dans mes mains et le visage couvert de larmes.

MELCOURT.

Ah! et vous dites que vous ne l'aimez plus?

CHARLES.

Le lendemain, il se trouva que c'était son mari avec qui j'avais affaire; je lui laissai le soin de tout arranger à son gré, et, au bout de peu de temps, sa confiance m'initia à tous les détails de sa vie intérieure. Marie, folle des bals, des fêtes, des plaisirs, négligeait son enfant, contrariait son mari. Je la revis moi-même au milieu de ce monde où elle cherchait à plaire; ses yeux me rencontrèrent sans que son cœur fût ému, sans qu'un souvenir de notre amour éveillât un regret: entourée de jeunes fous, souriant à leurs propos, elle ne se souvint plus seulement qu'elle m'avait aimé; légère, coquette, maligne, enivrée de ces louanges qu'elle cherche avec avidité, ce n'est plus Marie... rien ne me rappelle la jeune fille que j'adorais, et je vous jure qu'une pareille femme est sans danger pour moi.

MELCOURT.

Et je vous crois aussi peu dangereux pour elle; des mots aigres échangés parfois entre vous m'ont prouvé qu'il ne lui reste au cœur que cet éloignement et ce dépit qu'on ressent pour ceux envers qui l'on a eu des torts. Mais, faut-il vous dire toute ma pensée? éloignez-vous de Marie: votre indifférence ne me paraît pas assez assurée pour que vous ne puissiez lui devoir de nouveaux chagrins.

CHARLES.

Vous vous trompez. Elle peut faire maintenant tout ce qui lui plaira, sans que j'en prenne aucun souci. Avant peu, je serai séparé d'elle pour toujours, et sans regrets, je vous le proteste.

MELCOURT.

Vous ferez bien! car vous me semblez plus disposé à vous irriter du mal qu'à en profiter.

CHARLES.

Que voulez-vous dire?

MELCOURT.

Madame Forestier est devenue une étourdie qui ira vite et loin.

CHARLES.

Comment?

MELCOURT.

Voici la marche ordinaire : une femme qui ne peut aimer son mari se chagrine d'abord, s'ennuie ensuite, puis se jette dans le monde, pour s'étourdir et se distraire : Marie en est là! mais ce bruit sans intérêt, cette foule indifférente, cette cohue, où l'esprit ne peut trouver place, et où le cœur est inutile, une femme distinguée n'y tient pas longtemps! Qui remplace alors ce mouvement de tous les jours, je vous le demande? Marie n'est plus la simple et bonne Marie; c'est une femme vaine et coquette, elle en a la frivolité; un homme du monde un peu adroit lui en fera facilement avoir les torts.

CHARLES.

Oh! ce serait affreux!

MELCOURT.

Voilà un grand mot pour une chose très-ordinaire.

CHARLES.

Profiter du malheur ou de la folie d'une femme?

MELCOURT.

Pourquoi pas?

CHARLES.

Lui faire oublier ses devoirs?

MELCOURT.

Si elle consent à ne s'en plus souvenir!

CHARLES.

Auriez-vous le projet de l'attaquer?

MELCOURT.

Auriez-vous celui de la défendre?

CHARLES.

Ah! ne le tentez pas.

MELCOURT.

Des menaces?..... diable!..... cela rendrait l'entreprise plus piquante.

CHARLES.

Ces projets de séduction ne sont plus de notre temps : la société est d'une sévérité qui ne les tolère plus.

MELCOURT, *souriant avec ironie.*

Oh! certes!... elle ne permet plus d'attacher de l'importance à l'amour, et ce siècle, qui perfectionne tout, en a banni le sentiment moral qui l'excusait. Nos jeunes gens, pour échapper aux passions profondes, ont fait d'une noble affection quelque chose de moins qu'un plaisir; mais enfin, tel qu'il est, caprice ou passe-temps, il occupe encore une bonne place dans la vie! Le ministre,

en préparant ses projets de lois, l'ambassadeur, en rédigeant ses protocoles, le juge, au milieu de ses procès, les plus grands hommes, comme les plus vulgaires, rêvent encore à leurs idées ou à leurs espérances d'amour. Seulement on met l'égoïsme à la place du dévouement; la grossièreté à la place de la tendresse, on recouvre le tout d'hypocrisie... et l'on appelle cela de la vertu!... voilà toute la différence.

CHARLES.

Ah!... je connais de notre temps, Monsieur, des gens vertueux, irréprochables; et ceux dont vous parlez, dont vous adoptez les principes, il faut empêcher qu'ils approchent de ces femmes faibles ou frivoles pour lesquelles ils peuvent devenir dangereux.

MELCOURT.

Que vous importe?

CHARLES.

Non, Marie ne vous écoutera pas! vous ne...

MELCOURT.

Vous êtes fou, mon ami... et vous l'aimez encore.

CHARLES.

Non, Monsieur, je ne suis pas fou, et je ne l'aime plus! mais je ne sais pourquoi, depuis que vous parlez, tout mon cœur se révolte contre vous. Celui qui la séduirait, qui la rendrait coupable... eh bien! malheur à lui! il aurait ma vie ou j'aurais la sienne!

MELCOURT.

Quelle plaisanterie!

CHARLES.

Et pourtant Marie, je la hais, je la méprise.

(Marie est entrée par la porte de gauche et s'est arrêtée; Melcourt l'aperçoit.)

MELCOURT.

Arrêtez!

CHARLES.

Ah! c'est juste! sortons, sortons.

SCÈNE V.

MARIE, *seule. Elle est restée immobile au fond, et s'avance dès qu'ils sont sortis.*

Haïe!... méprisée!... puis, des mots cruels qui me frappent, des regards qui me déchirent.. et des bals, des fêtes, du bruit! tout cela passe et repasse dans mon esprit... je ne me sens plus penser... je ne me sens plus vivre!... Est-ce bien moi?... pauvre Marie!...

SCÈNE VI.

MARIE, FORESTIER, CHARLES.

FORESTIER, *amenant d'Arbel presque de force.*

Eh ! non, monsieur d'Arbel, mille fois non !... vous rentrerez... que signifie cette querelle avec M. de Melcourt ?

CHARLES.

Rien, rien, je vous jure.

FORESTIER.

C'est un fat qui se moque de tout, et qui se soucie autant de la réputation d'une femme, que... (*Apercevant Marie.*) Ah! vous êtes ici, Madame ?

MARIE.

Je me retire.

FORESTIER.

Non, restez! je ne suis pas fâché, avant mon départ, de vous dire une fois ce que je pense; car, voyez-vous bien, ce M. de Melcourt, sans cesse sur vos pas...

MARIE.

Éloignez-le si vous voulez, Monsieur, recevez ou chassez qui vous plaira, je n'oppose aucune volonté à la vôtre, aucun désir, aucun regret!... que m'importe ce qui se passe ici ?... ce que vous ordonnez chez vous? ce que vous exigez de moi ? mon sort est... ce qu'il est!... je me soumets, je ne crains ni n'espère plus rien.

CHARLES, *à part.*

Que dit-elle ?

FORESTIER, *avec étonnement.*

Que signifie cela ? on croirait à vous entendre que vous êtes désolée, désespérée ? que je suis, moi, cruel, injuste, méchant?

MARIE.

Oh ! non, non, je ne dis pas cela !

FORESTIER.

Je sais bien que la différence de nos âges, de notre éducation, de nos idées, a jeté du froid entre nous : puis... mais j'ai cherché, j'ai désiré votre bonheur! (*Avec amitié.*) Marie, avez-vous donc été si malheureuse avec moi ?

MARIE, *d'un ton affectueux.*

Pardonnez ! depuis quelque temps, je ne suis pas bien ; mon humeur s'en ressent... mais je ne veux pas que vous me croyiez ingrate envers vous !... non ; vous m'avez rendue heureuse, et c'est moi qui ai tort !

FORESTIER.

Peut-être la vie que vous menez est-elle trop fatigante ?... ces

veilles continuelles... (*s'adressant à Charles*) pour une femme qui n'y est pas habituée?

CHARLES.

Comment? chaque jour ne voit-il pas, depuis longtemps, les plaisirs et les fêtes se succéder pour madame?

FORESTIER.

Longtemps? eh! mon Dieu! non; c'est depuis trois mois seulement.

CHARLES.

Depuis trois mois?

MARIE, *voulant interrompre son mari.*

Il fallait, disait-on, faire comme tout le monde, puis, vous-même vous le souhaitiez... et jamais je ne vous vis si content que le jour où, parée pour le bal, je vous priai de m'y conduire.

FORESTIER.

Oui, sans doute, je croyais que notre maison allait devenir animée et joyeuse; que vous recevriez mes amis, que vous jouiriez enfin des avantages de notre fortune, avantages que vous avez toujours paru dédaigner, et que vous renonceriez à cette vie solitaire que je ne pouvais vous faire quitter.

CHARLES, *un peu vivement.*

Quoi! Madame, vous avez passé des années dans la retraite?

MARIE, *cherchant à empêcher son mari de reprendre, et souriant.*

Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? que de femmes vivent ainsi, et trouvent dans la solitude un bonheur que le monde ne donne pas.

FORESTIER.

Il était joli votre bonheur! comment vous trouvais-je quand j'allais vous surprendre dans cette petite chambre où vous passiez vos journées?

CHARLES, *avec un intérêt qu'il cherche à cacher.*

Comment donc?

MARIE.

A lire, à peindre, à chanter... que peut-on faire de mieux quand on est seule?

FORESTIER, *à Charles.*

Imaginez-vous que je lui avais donné les plus beaux meubles dans un appartement magnifique, un boudoir délicieux; eh bien! où avait-elle confiné sa vie?

MARIE.

Mais qu'importe à monsieur?

CHARLES.

Oh! si fait! si fait!... (*A Forestier.*) Continuez, je vous prie.

FORESTIER.

Oui, quand ce ne serait que pour la singularité du fait! Figurez-

vous que du matin au soir, elle se tenait dans une petite chambre, sans autres ornements que quelques vieux meubles apportés de chez son père, un secrétaire, une table, un vase avec un bouquet de fleurs séchées !... un dessin... toujours le même qu'elle recommençait quand il était fini !... deux ou trois antiques romances qu'elle répétait sans cesse !

CHARLES, *ému par ce qu'il vient d'entendre, à part.*

Oh ! mon Dieu ! serait-il possible !

MARIE, *souriant.*

Les femmes sont si capricieuses, si bizarres !

FORESTIER.

Je sais qu'il faut respecter leurs caprices, et j'avais fini par vous laisser faire !... (*A Charles.*) Toujours seule, dans sa retraite, ou bien assise aux Tuileries, avec son enfant et perpétuellement à la même place !... devant les fenêtres de l'appartement qu'elle occupait, dans la rue de Rivoli, avant notre mariage.

MARIE.

En vérité, je ne me doutais guère qu'on donnait quelque attention à des choses que je faisais, moi, sans réflexion, sans...

FORESTIER.

Oh ! je ne me rappelle tout cela que par l'effet que cette vie produisit sur vous.

CHARLES.

Quel effet ? qu'arriva-t-il ?

MARIE.

Mais rien ! rien du tout !

FORESTIER.

Rien ? par exemple !... quand un jour, il y a trois mois, on vous ramena mourante des Tuileries, où vous vous étiez trouvée mal !...

CHARLES.

Des Tuileries ? il y a trois mois ? et malade ?...

FORESTIER.

Elle l'était déjà ; mais comme elle ne se plaignait jamais, je ne m'étais pas aperçu de son changement. Sa cousine m'avertit et je compris que cette vie triste et monotone ne convenait pas plus à son âge qu'à notre situation. Des gens riches comme nous qui ne voyaient personne, c'était ridicule ! et moi qui m'étais marié pour m'amuser... j'en étais pour mes frais !

CHARLES.

Mais... cette maladie ?

MARIE.

C'était fort peu de chose !... un violent accès de fièvre, de délire ! mais le calme... et la raison revinrent bientôt !

FORESTIER.

Grâce à ce que je fermai sans retour la porte de la cellule, et que j'exigeai absolument les distractions!... mais on ne s'en est pas mal trouvé!... car, Dieu merci, on court maintenant après elles avec une telle ardeur, que cela a plutôt l'air d'une folie que d'un plaisir! pourtant, je ne dirais rien là-dessus, si les assiduités d'un fat n'avaient été remarquées; et tenez, votre cousine elle-même semble en prendre de l'humeur... je ne sais pas trop pourquoi!...

MARIE.

Oh! je ne pensais pas, je l'avoue, que j'aurais jamais à me défendre... pour M. de Melcourt.

FORESTIER.

Que voulez-vous? ce qui m'a été dit m'a rappelé notre mariage...

MARIE.

Notre mariage?

FORESTIER.

Votre connaissance avec M. de Melcourt l'avait précédé; vous deviez épouser un jeune homme... dont on ne m'a jamais dit le nom?

MARIE.

Jamais vous ne me l'avez demandé.

FORESTIER.

C'est vrai! sans cesse occupé d'affaires importantes, plein de confiance en vous d'ailleurs...

MARIE.

Ai-je donc mérité de la perdre?

FORESTIER.

Je suis bien loin de penser cela; mais enfin, si ce jeune homme était M. de Melcourt!...

CHARLES.

Qui donc vous a dit qu'un jeune homme?...

MARIE.

Ne se fait-il pas chaque jour des projets de mariage qui peuvent manquer!... rien n'est plus commun, et...

CHARLES.

Et l'on trompe celui que l'on épouse!...

FORESTIER.

Ah! Marie n'a trompé personne, Monsieur, je dois lui rendre cette justice! je pensais, moi, que cette idée de jeune fille ne pouvait laisser des traces bien profondes, et je n'y attachai pas grande importance, je l'avoue; je crus que l'opulence, les plaisirs et mon affection lui feraient tout oublier!... mais Marie, toujours triste et malade... mais ce Melcourt qui revient sans cesse depuis quelque temps, mais mon départ...

MARIE.

Monsieur!... votre inquiétude serait un outrage!

FORESTIER.

Je ne veux pas vous offenser!... mais si celui qui dut vous épouser est là...

MARIE.

Je renonçai à lui en vous donnant ma main, et je vous réponds que je puis le revoir sans danger.

FORESTIER.

Mais il vous aimait!

MARIE.

Il ne m'a point pardonné sans doute!...

FORESTIER.

Soit! parce qu'il ignore les circonstances... mais on s'explique, on parle!...

MARIE, *avec dignité.*

On se tait, Monsieur!

FORESTIER.

Bah! si l'on se voit tous les jours, la vérité peut échapper.

MARIE.

On doit la retenir.

FORESTIER.

On dit: Je me suis mariée malgré moi!

MARIE.

Non, Monsieur, on ne le dit pas.

FORESTIER.

Laissez donc! est-ce que je ne connais pas le cœur humain? un beau jour il y a un moment de confiance; on dit: « Je repoussais la « fortune, j'aurais préféré la misère avec celui que j'aimais; ne « me croyez ni perfide, ni infidèle!... mais mon père!... il était « déshonoré!... il voulait se tuer!... le pistolet approchait de son « front!.. ma main ne put le détourner qu'en se donnant à un « autre!... » (*Se tournant vers Charles.*) Car, voyez-vous bien, mon ami, voilà la vérité!

CHARLES, *très-ému.*

Ah!

FORESTIER.

Et quand on a dit cela, quand il sait tout... et il le saura, s'il ne le sait déjà!... Eh bien, qu'arrivera-t-il?

MARIE.

Monsieur!... Monsieur!... par grâce!...

FORESTIER.

Qu'avez-vous donc?

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Les chevaux de poste viennent d'arriver, et il y a là quelqu'un qui désirerait parler à M. le baron avant son départ; il dit que c'est très-important.

FORESTIER.

Ah! oui, j'y vais... mais les chevaux de poste attendront, je ne suis pas encore disposé à partir... je vous reverrai, ma chère amie, et vous aussi, monsieur d'Arbel! je reviens dans un instant. (*Bas à Charles.*) Parlez-lui en mon absence, et tâchez qu'elle me délivre de ce Melcourt.

SCÈNE VII.

MARIE, CHARLES.

MARIE, *à elle-même.*

Seule avec lui!... ah! sortons!...

CHARLES.

Marie! vous éloigner!... me quitter!...

MARIE.

Adieu!

CHARLES.

Oh! vous resterez! vous saurez ce que mon cœur renferme... vous m'entendrez vous dire ce qu'il y a d'amour...

MARIE, *agitée et contrainte.*

Silence!...

CHARLES.

Après huit années de souffrances, de regrets et de douleurs, vous m'écouterez!

MARIE.

Je ne veux, je ne peux rien entendre! le passé!... il est oublié!... n'en parlons plus! n'en parlons jamais! M. d'Arbel est l'ami de mon mari; c'est à ce titre qu'il vient chez moi, que je le vois!... mais rien de plus!... s'il disait un mot, je me croirais obligée de le fuir.

CHARLES.

Ah! pourquoi le craindre?

MARIE.

Moi! le craindre?... mais où voyez-vous cela?

CHARLES.

Pourquoi ce trouble? cette contrainte?

MARIE, *parlant très-vivement.*

Moi!... mais je suis calme!... très-calme!... Pourquoi serais-je troublée?... autrefois!... peut-être!... une jeune fille a des idées, des impressions, des sentiments qui peuvent l'agiter!... mais une

femme mariée?... elle sait qu'elle a des devoirs; qu'y manquer est impossible!... qu'un regard, un mot, peuvent donner des espérances! qu'elle doit veiller sur ses moindres paroles!...

CHARLES.

Marie! arrêtez!

MARIE.

Je ne suis pas libre, moi! j'ai un mari à qui je dois de la reconnaissance, de l'affection! quant à de l'amour, je n'en ai pas... je n'en ai pour personne!...

CHARLES.

Ah! vous cherchez à vous tromper vous-même.

MARIE.

Que dites-vous?

CHARLES.

Ne sentez-vous pas, Marie, qu'il y a des paroles qui ne trompent pas?... Ce que vous voulez me cacher, ne viens-je pas de l'apprendre? ce que vous éprouvez, est-ce que je ne l'éprouve pas moi-même?

MARIE, *troublée.*

Non! non!

CHARLES.

Ah! pendant huit ans, j'ai trop souffert de mon erreur! la vérité, je la veux tout entière!... Je la veux de la bouche de Marie!

MARIE.

Jamais!...

CHARLES.

Grâce pour moi qui t'aimais encore en te voyant infidèle et parjure!... Répète-moi que tu n'as jamais cessé de m'aimer!... (*Marie veut l'empêcher de parler, il continue.*) Ces larmes versées pendant tant d'années... cette main qui tremble dans la mienne... ce trouble... ce silence même .. tout ne le dit-il pas?

MARIE.

Laissez-moi donc le taire!

CHARLES.

N'est-ce pas ma vie tout entière qui dépend de Marie! n'est-ce pas toute son âme que jadis elle m'avait donnée? pour un cœur comme le sien peut-il y avoir deux amours? c'est moi qu'elle regrettait, qu'elle pleurait... qu'elle aime encore!... Ah! je n'en puis douter!... parlez, Marie!

MARIE.

Oh! non! non! laissez-moi!... Puisque je ne peux rien vous cacher, ni rien vous apprendre... adieu!

CHARLES, *reculant.*

Quelqu'un !

MARIE.

Ah ! c'est Fanny !

SCÈNE VIII.

FANNY, MARIE, CHARLES.

FANNY.

Pardon ! je croyais trouver Madame seule !... Je vais me retirer.

MARIE.

Avez-vous donc quelque chose de si important à m'apprendre ? mon Dieu ! vous avez l'air toute troublée !

FANNY.

On le serait à moins ! je viens dire à Madame qu'il faut que je quitte sa maison.

MARIE.

Me quitter ?... et pourquoi ?...

FANNY.

Je ne peux pas, je ne dois pas y rester plus longtemps.

MARIE.

Ah ! je comprends... c'est ma faute.

FANNY.

Non, ce n'est pas Madame qui est cause...

MARIE, *à Charles.*

J'ai des torts envers elle, cette pauvre Fanny !... oh ! c'est que j'étais bien brusque, bien impatiente !... je l'ai grondée... elle n'a pas été heureuse près de moi ! c'est mal !... mais, voyez-vous, quand on ne peut rien pour son bonheur à soi, on n'a pas de courage pour s'occuper de celui des autres ! je réparerai cela, Fanny, et je vous tiendrai compte du passé !

CHARLES.

Qu'elle est bonne !

FANNY.

Ah ! cette bonté... je ne l'accepterai pas...

MARIE.

Comment, Fanny, vous m'en voulez encore ?

FANNY.

Moi ? vous en vouloir !... au contraire !... et je me sens prête à pleurer !

MARIE.

Quel malheur vous arrive-t-il donc ?

FANNY,

Ce n'est pas seulement à moi qu'un malheur peut arriver si je reste.

MARIE.

A qui encore ?

FANNY.

Hélas ! c'est à vous aussi, Madame.

MARIE.

A moi ?

CHARLES.

Un malheur à madame ! parlez, mon enfant, parlez vite.

FANNY.

C'est que je n'ose...

MARIE, *souriant.*

Ne craignez pas de parler devant M. d'Arbel. Si je dois entendre quelque chose de fâcheux, hâtez-vous de le dire pendant qu'un ami est là pour consoler.

FANNY.

Eh bien ! je parlerai ! Madame est si bonne !... Il faut que je m'éloigne, car je sens bien qu'en demeurant près de monsieur...

MARIE.

Monsieur ?...

FANNY.

Oui, le mari de Madame ! oh ! il me connaît depuis longtemps, et c'est ce qui me faisait hésiter à entrer chez vous, quand vous m'avez recueillie dans ma misère ! Autrefois même, il m'avait promis de m'épouser... mais il me préféra Madame, c'était bien naturel.

MARIE.

Qu'entends-je ?

FANNY.

Que vous dirai-je ? A présent, si je l'en crois, il n'est pas heureux... et, en me voyant sans cesse...

CHARLES.

Oh !

FANNY.

Il faut que je parte.

MARIE.

C'est bon, Fanny ! c'est bon ! Laissez-nous.

FANNY.

Est-ce que Madame refuserait ?

MARIE, *d'un ton amical.*

Sortez, Fanny, sortez ; vous êtes une honnête fille ! Plus tard, nous causerons... Allez !

SCÈNE IX.

MARIE, CHARLES.

MARIE, *avec un dépit amer.*

Tant de sacrifices! s'être condamnée à ce cruel mariage, et se voir trompée sans combat!... Nous repoussons celui que rien ne peut remplacer pour nous!... Nous renfermons souvent dans notre cœur un secret qui nous tue!

CHARLES, *d'un ton ironique.*

Oh! vous êtes à l'abri de ce chagrin, vous qui n'aimez pas, disiez-vous tout à l'heure.

MARIE.

Moi!

CHARLES.

Vous qui n'avez jamais souffert!

MARIE.

Mon Dieu!

CHARLES.

Qui n'eûtes pas un regret.

MARIE.

Oh! ne dites pas cela! ce que je veux cacher m'échapperait... car il y a là un poids, une douleur...

CHARLES.

Non!... non!... vous n'aimez rien!

MARIE.

Ce mal qui brise mon cœur depuis huit années...

CHARLES.

Vous êtes si heureuse!

MARIE.

C'est plus que je n'en puis supporter.

CHARLES.

Ah! vous ne regrettiez pas notre amour.

MARIE.

O mon Dieu! moi qui fus prête à céder à mon désespoir! Ma force, ma santé, ma vie, se sont usées dans cette lutte cruelle; parfois me croyant coupable, parfois me sentant généreuse. Ecoutez, Charles! dans les premiers temps de mon mariage, quand mon père fut sauvé du déshonneur, que je vis sa vieillesse heureuse et paisible, j'eus du courage, je me disais: C'est une noble action... elle m'a tant coûté!

CHARLES.

Et vous viviez solitaire, dédaignant cette opulence que vous aviez payée si cher?

MARIE.

Quand j'étais seule dans cette retraite, où je m'étais entourée des objets qui nous avaient vus ensemble, il me semblait vous revoir !... Je vous parlais, je vous entendais... et la vie pouvait encore se supporter ainsi... Mais ici, au milieu du luxe, le front paré de diamants, oh ! c'est alors que je souffrais... mon cœur se serrait, je rougissais... Il me semblait que j'avais vendu votre amour pour tout cela !... Je me sentais mourir.

CHARLES.

Chère, bien chère Marie !

MARIE.

Et cependant, je ne savais pas encore ce que c'était que souffrir ! souffrir ! Ah ! ce qu'une femme éprouve en se voyant haïe et méprisée de ce qu'elle aime... nul ne le dira !... Quand je vous revis la haine au cœur, le mépris dans les yeux, ma douleur fut plus forte que ma raison !... mes idées se troublèrent ; je voulus fuir ma pensée, mes souvenirs et moi-même. Je cherchai le mouvement, le bruit, la foule !... avec la mort dans l'âme... je me parais, je riais j'étais folle.

CHARLES.

Oh ! ne le vois-tu pas, Marie ? Tu es mon bien, mon trésor ! Tu m'appartiens !... Séparés, nous vivions encore des mêmes pensées, des mêmes douleurs ! Je souffrais quand tu souffrais ! Je pleurais quand tu pleurais ! Nous n'avons eu tous deux de bonheur que les jours passés ensemble ! Joie, larmes, désespoir, tout nous fut commun ! Une seule vie est la nôtre ! Nous séparer, c'est impossible... tu m'appartiens !

MARIE.

Que dites-vous ?

CHARLES.

Ne crois pas que je t'aie retrouvée pour laisser encore au sort le pouvoir de nous désunir !... oh ! ne pense pas à un nouveau sacrifice ! Le premier, tu l'as fait à ton père... A qui ferais-tu celui-ci ? A un homme pour qui tout peut te remplacer !... Rien ne te remplacerait jamais pour moi !

MARIE.

Il est certaines idées qu'il faut repousser. Placée entre tous les malheurs et toutes les séductions, l'amour peut perdre une femme.

CHARLES.

La sauver de l'isolement, des regrets, du désespoir.

MARIE.

Charles, taisez-vous !

CHARLES.

Laisse-moi te supplier !... te demander mon bonheur, ma vie, qui dépendent de toi seule !

MARIE.

Oh ! ne voyez-vous pas que je puis vous écouter, vous aimer plus que mes devoirs... plus que tout au monde ?

CHARLES.

Non ! non ! tu me repousseras ! Tu me laisseras mourir... tu ne m'aimes pas !

MARIE.

Je ne l'aime pas !

CHARLES.

Tu ne ferais rien pour mon bonheur !

MARIE.

Son bonheur !

CHARLES.

C'est le seul qui existe pour moi.

MARIE.

Heureux !... Il serait heureux !...

CHARLES.

Mille fois plus que je ne puis le dire !

MARIE.

Mon Dieu ! pardonnez-moi... ou donnez-moi des forces pour lui résister !... Charles ! je t'aime !

CHARLES.

Marie !

FORESTIER, *en dehors.*

Joseph, avez-vous dit à madame que je veux lui parler ?

(Charles s'éloigne de Marie.)

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur dispose tout pour son départ ; il voudrait voir Madame.

MARIE.

J'y vais. (*Le domestique sort.*) Charles, éloignez-vous pour quelques moments.

CHARLES.

Mais... je vous reverrai ?

MARIE.

Oui... bientôt !

CHARLES.

Et... pour ne plus vous quitter ?

MARIE.

Peut-être ; allez, Charles, allez !

CHARLES.

Oh ! que de bonheur !

(Il sort.)

SCÈNE X.

MARIE, *seule.*

Oui, je l'aime!... mais je ne serai ni fausse ni perfide... si je suis sans force contre l'amour, j'en aurai du moins contre ses dangers et ses malheurs! Mon mari saura tout! je vais tout lui avouer! la crainte ne m'arrêtera pas; que le monde et lui me maudissent et me repoussent!... j'accepte tous les maux que j'aurai mérités pour Charles!

SCÈNE XI.

FORESTIER, MARIE.

FORESTIER.

Ne voulez-vous donc pas me voir avant mon départ?

MARIE.

Au contraire, Monsieur... j'allais vous trouver, oui, je voulais vous voir, il le faut!... il faut que je vous parle... que je vous fasse un aveu... nécessaire.

FORESTIER.

Parlez!... mais auparavant, dites-moi, ne vous ai-je pas offensée tantôt?

MARIE.

En quoi donc?

FORESTIER.

Ce que j'ai dit devant M. Charles... c'était un peu indiscret.

MARIE, *balbutiant.*

Comment?

FORESTIER.

Tenez, Marie, j'ai peur qu'au milieu de toutes nos richesses vous ne soyez pas heureuse; vous ne me l'avez jamais dit, bonne et sage comme vous l'êtes.

MARIE, *à part.*

Ah! il faut que je parle.

FORESTIER.

Mais votre père, qui vous bénit chaque jour, il ne faut pas qu'il sache que vous pleurez; il en aurait trop de chagrin.

MARIE.

Mon père!...

FORESTIER.

Je le verrai demain, je passerai quelques heures avec lui, avez-vous à me charger de quelque chose?

MARIE, *à part*

Oh! que dirait-il, s'il savait?... Mon pauvre père!

FORESTIER.

Vous ne m'écoutez pas?... Et notre fille, notre petite Cécile, vous la soignerez bien en mon absence?

MARIE.

Ma fille!...

FORESTIER.

Cette chère enfant!...

MARIE.

Cet hiver... oui... je l'ai négligée!

FORESTIER.

Les bals, les fêtes... cela prenait bien du temps!... mais vous êtes une bonne mère, Marie!... puis, elle est si gentille! C'est tout votre portrait!... elle sera bien jolie!...

MARIE.

Pauvre petite! que deviendra-t-elle?...

FORESTIER.

Ce qu'elle deviendra?... une jeune fille charmante qui ne manquera pas de maris, je vous le jure!... l'héritière de gens très-riches, très-considérés... car la considération... c'est quelque chose! la probité du père... les vertus de la mère... eh bien! cela compte pour les enfants.

MARIE, *à part.*

O mon Dieu!

FORESTIER.

Mais vous me répondez à peine!... quelque chose vous occupe?... vous vouliez me parler?... qu'avez-vous à me dire?

MARIE.

Oui... je voulais... mais je ne sais plus vraiment...

FORESTIER.

De quoi est-il question?

MARIE, *très-troublée.*

Oui, de quoi est-il question?... de mon père... de ma fille, n'est-ce pas?

FORESTIER, *la regardant avec étonnement.*

De nous tous qui vous aimons, dont le bonheur dépend de vous, qui pouvons tous être heureux si vous êtes contente.

MARIE, *lui prenant la main.*

Répétez-moi cela!

FORESTIER.

Cette agitation... ce trouble... qu'avez-vous?

MARIE.

Parlez-moi de ma fille..... de mon père..... de mes devoirs..... de vous!

FORESTIER.

Qu'en est-il besoin ? Si tout à l'heure j'ai rappelé le passé, si j'ai montré de la défiance, pardonnez-le-moi ! quelquefois je suis chagriné de ne pas vous plaire... puis, cet éloignement que vous sembliez me témoigner m'a entraîné peut-être dans des démarches, dans des torts...

MARIE.

Monsieur...

FORESTIER.

Je vous le répète, pardonnez-moi ! En ménage, quand on s'aime, la femme est sûre de n'être pas malheureuse et le mari de n'être pas ridicule ! c'est beaucoup.

MARIE.

Hélas !

FORESTIER.

Moi, je ne sais que le positif de la vie : je suis ignorant de toutes ces petites susceptibilités du cœur d'une femme ; je vous aurai affligée, troublée, avec mes soupçons? eh bien ! voyez comme je vous aime et vous estime !... vous allez rester seule à Paris pendant des mois entiers !

MARIE.

Moi !.., rester seule !...

FORESTIER.

Sans doute ! Je vous laisse avec regret, mais sans crainte. Et maintenant... permettez : vous aviez quelque chose à me dire... et vous ne dites rien ?... il faut pourtant parler.

MARIE.

Non ! il faut se taire.

FORESTIER.

Comment ?

MARIE.

Si un désir insensé... mais non, je ne dois point parler, je ne parlerai pas.

FORESTIER, *à part.*

Que me cache-t-elle ?

SCÈNE XII.

FORESTIER, MARIE, MADAME D'HORBIGNY, MELCOURT.

MADAME D'HORBIGNY.

Je me suis un peu oubliée ; nous arriverons tard au bal !... Ah ! dites-moi, ce que je viens d'apprendre de M. de Sivry est-il vrai ?

MELCOURT.

Sans aucun doute.

MARIE.

Mon père ?

MADAME D'HORBIGNY.

Encore une obligation que vous aura notre famille, monsieur Forestier !

MARIE.

Qu'est-ce donc ?

FORESTIER.

C'est une surprise que je vous avais gardée pour demain matin, après mon départ : votre père s'ennuyait un peu dans la retraite, et pourtant ne voulait pas venir à Paris.

MADAME D'HORBIGNY.

Il pensait que la patrie qu'il a servie vingt ans avec honneur n'aurait pas dû l'oublier.

MELCOURT.

Oh ! la patrie a quelquefois besoin qu'on aide sa mémoire; et M. Forestier s'en est chargé.

MARIE.

Comment cela ?

FORESTIER.

J'ai fait valoir les droits du général, son nom glorieux à la guerre et irréprochable dans les affaires : non seulement, il rentre dans l'armée, mais il obtient un commandement.

MARIE.

Ce nouveau sujet de reconnaissance...

FORESTIER.

Je veux faire le bonheur de tous ceux que vous aimez ! (*A demi-voix.*) Ne pourrai-je donc rien pour le vôtre ?

MARIE, *comme prenant une résolution.*

Oui, vous pouvez... me promettez-vous de faire ce que je vous demanderai ?

FORESTIER.

Je vous en donne ma parole.

SCÈNE XIII.

CHARLES, FORESTIER, MARIE, MADAME D'HORBIGNY, MELCOURT.

(Charles semble contrarié de voir tout ce monde.)

FORESTIER, *allant au-devant de lui.*

Eh ! mon ami ! venez donc, que je vous fasse mes adieux et que je vous recommande encore Marie...

MELCOURT.

A lui ?

MADAME D'HORBIGNY.

Mais vous disiez, ce matin, qu'ils étaient ennemis.

FORESTIER.

Ce matin... mais j'espère qu'à présent...

MADAME D'HORBIGNY.

Ah !

MELCOURT, *à Charles.*

Vous avez vu madame? vous vous êtes expliqués ?

CHARLES.

Mais... oui.

FORESTIER.

Sûrement, Monsieur, je l'avais chargé de plaider ma cause.

MELCOURT, *à part.*

Et je gage qu'il a gagné la sienne... (*Haut.*) A merveille !

MARIE, *qui a été très-attentive au ton et aux mots de Melcourt, d'un ton grave et digne.*

Oui, à merveille, monsieur de Melcourt ! car j'ai appris les dangers que peut courir une femme entraînée par son cœur (*elle regarde Charles*) ; je sais maintenant que, malgré ses principes et ses devoirs, elle irait plus loin qu'elle ne voudrait... et qu'il est des périls auxquels on n'échappe que par la fuite.

CHARLES, *à part.*

Que veut-elle dire ?

FORESTIER, *saisissant la main de Charles.*

Ah ! que c'est bien à vous !

MELCOURT.

Si j'entends quelque chose aux femmes...

MARIE.

Les femmes, Monsieur? on les comprend rarement ; on les calomnie quelquefois et on les accuse toujours !... ainsi méconnues et découragées, elles sont faibles et peuvent devenir coupables ! estimées, aimées, elles trouvent des forces pour les sacrifices... mais leur courage est tout dans le cœur !... Monsieur Forestier, je pars avec vous.

FORESTIER.

Vraiment ? oh ! quel bonheur !

CHARLES, *à part.*

Ciel !

MADAME D'HORBIGNY.

Cela ressemblera à un enlèvement, et au milieu de l'hiver... c'est une grande folie.

MELCOURT.

Une grande sagesse !

FORESTIER, *serrant la main à Charles.*

C'est pourtant à vous que je dois cela, mon ami! que je vous ai d'obligations!...

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte, mêmes ornements et mêmes meubles.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANNY, MELCOURT.

(Au lever du rideau, Fanny arrange des fleurs dans un vase; Melcourt entre.)

MELCOURT.

Madame la baronne Forestier est-elle visible?

FANNY.

Pas encore, Monsieur; mais cela ne tardera pas: veuillez attendre un moment.

MELCOURT.

Jamais il n'y eut plus de difficultés pour la voir que depuis une année qu'elle est veuve.

FANNY.

Madame a fait elle-même l'éducation de mademoiselle Cécile, sa fille, elle ne la quitte presque pas, et, dans cet instant encore, elle est avec elle.

MELCOURT.

Mais cela ne pourra pas être toujours ainsi: le mariage de madame Forestier avec M. Charles d'Arbel...

FANNY.

Le contrat se signe aujourd'hui même, et c'est justement parce que le mariage devait se faire, parce qu'il ne laissera plus à madame la possibilité de disposer de tout son temps pour sa fille, que, pendant cette année de deuil, elle ne l'a pas quittée: aussi mademoiselle Cécile, à seize ans, a-t-elle des talents et une instruction rares!...

MELCOURT.

Ce n'est plus un enfant, mais une charmante fille.

FANNY.

Madame est si bonne!... que je suis sûre que c'est autant pour ne pas être distraite de l'éducation de sa fille, que par respect pour les convenances, qu'elle n'a pas voulu recevoir M. Charles d'Arbel, durant tout le temps de son deuil!... mais, aujourd'hui que la consigne est levée, il est venu de bon matin, je vous assure.

MELCOURT.

Je crois pardieu bien qu'il est pressé, depuis dix-sept années qu'il attend !

FANNY.

Et madame avait deviné sa visite, car elle était ici de bonne heure ; elle avait tout préparé !... Est-ce que cet appartement ne vous rappelle rien ?...

SCÈNE II.

FANNY, MARIE, *qui est entrée et a entendu la dernière phrase*, MELCOURT.

MARIE, *à Melcourt.*

Comment ? vous ne vous souvenez pas, monsieur Melcourt ? (*Fanny est sortie à l'entrée de sa maîtresse.*) Nous sommes ici dans le même lieu où j'ai connu Charles autrefois ; voilà le salon où je le recevais étant jeune fille ; la table où je dessinais à ses côtés, le secrétaire... car j'avais gardé tous ces meubles !... Dans un autre temps, j'en avais paré une petite retraite !

MELCOURT.

Et ce matin, quand Charles est revenu, il a tout retrouvé avec le cœur de Marie !... il a dû être bien heureux !...

MARIE.

Sa joie m'a rendu toute ma joie de jeune fille !... il nous a semblé que toutes ces années... que je ne veux pas compter... ces années de séparation, c'était un mauvais rêve, et que nous nous éveillions pour le bonheur.

MELCOURT.

Moi aussi, je me souviens !... je suis venu là, jadis, le cœur blessé et l'esprit disposé à tout voir en mal ; puis, le temps m'apprit à vous connaître !... Un jour... il y a huit années, je vis qu'il n'était pas d'infortunes et de douleurs si grandes qu'un cœur comme le vôtre ne pût vaincre avec courage !... La vertu raccommode avec les hommes !... Quand je vous vis tout sacrifier à vos devoirs, quand, depuis ce voyage à Bordeaux, je vous retrouvai calme et paraissant heureuse au milieu de tant de sacrifices, je devins meilleur... et cela, seulement, je crois, pour avoir le droit d'être votre ami.

MARIE, *d'un ton gracieux et affectueux.*

Vous voyez tout ce qu'on gagne à bien faire !... Mais, mon ami, vous me louez plus que je ne mérite : si les premières années de mon mariage furent pénibles, s'il me fallut du courage, un jour, le jour de ce départ, le reste ne me coûta plus ! Séparée de Charles, je savais que sa tendresse et son estime m'appartenaient, qu'il ne

doutait plus de mon cœur!... la vie fut douce et paisible!... les séductions qui entourent une jeune femme, elles n'existaient pas pour celle qui avait résisté à l'amour!... Mes devoirs me furent faciles; ma fille charma mes journées; mon mari... il fut heureux!... et maintenant je vais être à celui que j'ai tant aimé!... Oh!... je n'ai pas à me plaindre du sort!...

MELCOURT.

Enfin!... la vertu aura donc sa récompense sur la terre!

MARIE.

Et le chagrin passé rend le bonheur plus vif!... tout ce qui me le rappelle aujourd'hui me semble ajouter quelque chose à ma joie!... (*Elle s'assied devant le secrétaire.*) Voyez-vous ce secrétaire?... c'était ici que j'écrivais à Charles, quand notre mariage était arrangé!.. Eh bien! ce matin, je lui ai écrit là, pour lui dire: Venez!... comme autrefois!... et comme autrefois, il est venu!...

MELCOURT.

Il vous aime tant!

MARIE, *tirant des papiers du secrétaire.*

Et cette lettre?... oh! mon ami, quel souvenir!... quand, pour sauver mon père, je promis ma main, j'écrivis cette lettre pour Charles!... mais je ne pus la lui remettre; il ignora ma douleur et me crut coupable!... La voilà! je veux la garder! je souffrais tant, lorsque je l'écrivis, et je suis si heureuse en la revoyant aujourd'hui! Voilà encore d'autres lettres écrites par des amis... par mon père.... par ma fille, durant cette séparation de deux mois qui eut lieu, il y a un an.

MELCOURT.

Pendant la maladie de M. Forestier, ce mal contagieux, qui ne vous effraya point pour vous, mais qui fit trembler votre cœur de mère!

MARIE.

Ce sont les seuls moments où ma chère Cécile fut loin de moi: Albertine, madame d'Horbigny, dont le cœur est bon, quoi que vous en disiez...

MELCOURT.

Oui; elle se chargea de votre fille, c'est vrai... mais ce fut quelque chose de nouveau pour elle que de jouer un rôle de mère; et que ne donnerait-elle pas pour vaincre cet ennui qu'elle cherche à dissiper dans le monde, depuis tant d'années, et dont les plaisirs sont plutôt la cause que le remède.

MARIE.

Ma fille fut parfaitement avec elle pendant ces deux mois; et Cécile a même pris pour madame d'Horbigny une si tendre amitié, que la mienne s'en augmente encore. (*Elle renferme ses papiers.*)

Toutes ces vieilles lettres sont comme un inventaire du passé.

MELCOURT.

Heureux qui peut, ainsi que vous, ne trouver dans le temps écoulé que de nobles souvenirs et non de tristes idées.

MARIE, *qui s'est levée, tendant la main à Melcourt.*

Il m'aime encore!.... notre amitié nous reste!.... des sentiments vrais, des mots qui viennent du cœur et qui sont gravés là!.... c'est tout ce que la vie a de bon!... et quand elle nous a laissé cela, nous n'avons rien à lui reprocher.

MELCOURT.

Demandez à madame d'Horbigny si les années que le temps lui apporte la laissent d'aussi bonne humeur que vous?...

MARIE.

Ma cousine?... des années?... mais elle les oublie si bien, qu'elle croit que les autres n'y pensent plus!... Elle n'aura jamais que vingt ans.

MELCOURT

Elle n'a pourtant guère ménagé sa jeunesse pour vouloir qu'elle lui serve toujours.

MARIE.

Oh!... pauvre amie!... elle n'a rien aimé! et maintenant que les jouissances de vanité s'en vont, elle cherche encore ce monde qui n'a plus pour elle que des déceptions!... Je la plains!...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame la comtessse d'Horbigny.

MARIE.

Ah!...

SCÈNE III.

MADAME D'HORBIGNY, MARIE, MELCOURT.

MADAME D'HORBIGNY.

Enfin, je te rencontre! je suis venue deux fois hier, je n'ai trouvé que ta fille, ma chère petite Cécile, que j'aime tant, surtout depuis les deux mois où tu me l'as confiée : connaissez-vous, monsieur Melcourt, rien de plus aimable que cette enfant?..... Mais où est-elle donc?...

MARIE.

Là, tout près; mais si elle sait que tu es ici, je parie que nous allons la voir arriver, car elle a conservé une grande reconnaissance du temps passé près de toi.

MADAME D'HORBIGNY.

C'est qu'entre nous soit dit, elle s'amusait un peu plus que chez toi : je lui avais caché que la maladie de son père était dangereuse,

et j'inventais chaque jour quelque distraction? c'est toujours deux mois de plaisir qu'elle a gagnés!... mais que fais-tu donc, toi, depuis quelque temps ? impossible de te trouver?..... tu es invisible pour tes amis!...

MARIE.

Mille affaires viennent prendre tout mon temps dans des jours comme ceux-ci.

MADAME D'HORBIGNY.

Mais c'est qu'il aurait fallu justement que des jours comme ceux-ci ne vinssent pas avant que je t'eusse parlé.

MARIE.

Pourquoi cela ?

MELCOURT.

Vous allez voir que madame voulait être juge, ou conseil au moins, dans tous les apprêts, achats, corbeille et accessoires obligés d'un mariage.

MARIE.

Pas d'un mariage comme le nôtre.

MADAME D'HORBIGNY.

Oh! vous êtes à mille lieues de la vérité!..... mais je vais tout dire... même devant M. de Melcourt! c'est notre ami ?

MELCOURT.

J'espère que madame Forestier n'en doute pas.

MADAME D'HORBIGNY.

Oui, et quant à moi, je sais à merveille que nous ne nous entendons sur rien, que nous ne nous épargnons pas les malices et les épigrammes, et que nous ne nous aimons guère; mais il y a si longtemps que cela dure que nous sommes d'anciens amis.

MELCOURT, *avec ironie.*

Assurément!...

MADAME D'HORBIGNY.

Alors donc, je parle!..... Écoute, Marie, prends bien garde en épousant M. d'Arbel.

MARIE.

Comment que je prenne garde!...

MADAME D'HORBIGNY.

Je sais que tu l'aimes depuis longtemps, et qu'il le mérite. C'est un homme aimable, d'une figure charmante, car il ne change pas le moins du monde, il est toujours jeune! enfin c'est un des hommes les plus agréables qu'on puisse rencontrer.

MARIE, *riant.*

Est-ce pour cela qu'il ne faut plus l'aimer?...

MADAME D'HORBIGNY.

Non, ma chère !..... mais..... auras-tu le courage d'entendre la vérité ?...

MARIE.

Voyons, parle !...

MADAME D'HORBIGNY.

Eh bien! s'il faut te dire tout, j'ai des raisons de croire qu'il aime... une autre que toi.

MARIE.

Ciel !... est-il possible ?...

MELCOURT.

Non !... cela ne peut être !... puisque ce matin encore...

MARIE, *un peu rassurée.*

Mais oui !... ce matin, là, il me répétait que notre mariage ferait son bonheur.

MADAME D'HORBIGNY.

Écoute ; j'ai cru que la délicatesse m'obligeait à te faire cette confidence, et si je ne l'ai pas faite plus tôt, c'est que tu avais positivement défendu qu'on parlât de M. d'Arbel, qu'on prononçât même son nom; voilà pourquoi j'ai hésité jusqu'à ce moment ; Charles se regarde comme engagé avec toi, il t'épousera..... mais il a dans le cœur une passion... une vraie passion.. malheureuse...

MARIE, *vivement.*

Mais sais-tu, Albertine, ce que tu dis là ?... sais-tu que c'est ma vie que tu détruis d'un mot ?... que je ne survivrais pas à la tendresse de Charles ?... que je mourrais ?

MELCOURT.

Quelle autre femme pourrait vous remplacer pour lui ?

MARIE.

Ah ! je ne le laisserais pas à celle qu'il me préfère ! ses serments sont à moi ! aujourd'hui nous serons unis, elle ne le verra plus, elle ne se réjouira pas de ma douleur !

MADAME D'HORBIGNY

Eh mon Dieu ! elle n'eut jamais une semblable idée !..... elle lui a plu sans le vouloir !... elle ne l'aime pas !...

MARIE.

Tu vois donc bien qu'il m'aime encore, moi qui l'aime tant !...

MADAME D'HORBIGNY.

Je crus d'abord que c'était pour me parler de toi qu'il me cherchait.

MARIE, *étonné.*

Qu'il te cherchait ?... (*Riant.*) Quoi !... ce serait ?...

MADAME D'HORBIGNY.

Qu'y a-t-il là de surprenant et de risible?..... comme toi je suis veuve, je suis plus jeune que toi.

MARIE.

Plus jeune!...

MELCOURT, *souriant.*

Sans doute!... cela devait arriver... avec le temps!...

MADAME D'HORBIGNY.

Enfin, je le trouvais toujours sur mes pas, et comme tu lui avais interdit ta présence, moi j'en avais pitié!..... je lui disais combien ton mari t'aimait, car ton mari vivait encore, et c'est pour cela que le cœur de M. Charles chercha des consolations et que je ne refusai pas de lui en donner! Longtemps nous parlâmes de toi : d'abord il était triste, mais sa mélancolie se dissipa; il devint gai, joyeux même!... il parut avoir oublié le passé; il parlait d'espérance et de bonheur à venir; il cherchait à me plaire, lui qui, jusque là, n'avait fait de frais pour personne!.... pourtant, jamais il ne m'avoua son amour!..... seulement un jour, il avait, disait-il, un secret à me confier, d'où dépendait le reste de sa vie, il allait parler enfin!... ce jour-là nous apprîmes la mort de M. Forestier... tu étais libre... il ne me parla pas!... mais qui vient ici?... ah! c'est Cécile?...

SCÈNE IV.

MADAME D'HORBIGNY, CÉCILE, MARIE, MELCOURT.

CÉCILE, *accourant.*

Maman! maman!... si vous saviez tout ce qui arrive là-bas?.....

MARIE.

Quoi donc?

CÉCILE, *allant embrasser madame d'Horbigny.*

Ah? vous voilà!... (*A Melcourt.*) Bonjour, monsieur Melcourt.

MADAME D'HORBIGNY.

Qu'arrive-t-il?

CÉCILE.

Des choses superbes!... on dit que ce sont des cadeaux de noces!.. qui donc est la mariée?...

MELCOURT.

Madame votre mère.

CÉCILE, *avec un mouvement de chagrin.*

Ah! ma mère! (*Se jetant dans ses bras.*) Vous m'aimerez toujours? vous ne vous séparerez pas de moi?

MARIE.

Ma Cécile! me séparer de toi! mais c'est impossible!... notre enfant, c'est la moitié de nous-même. Dans des jours de tristesse, la

douce voix de ma fille, ses jeux, sa gaîté ranimaient mon cœur!... et quand le bonheur vient, je t'oublierais !... oh ! non!

CÉCILE.

Alors, quel plaisir, chère maman! nous serons deux pour vous aimer.

MADAME D'HORBIGNY.

Qu'elle est gentille !

MARIE.

Quoique je fusse bien sûre que les nouveaux liens où je vais m'engager ne nuiraient ni à ma tendresse ni à ton bonheur, j'hésitais à t'en parler. Maintenant, ma Cécile, tu sauras tout. Ma confiance va t'initier aux secrets de mon cœur. Tu n'es plus une enfant, et c'est de moi seule que tu dois tout apprendre.

CÉCILE.

Oh ! maman, je suis bien contente ! En vous voyant heureuse, il me semble que je le serai davantage : car toujours ma joie a dépendu de la vôtre ; votre bonheur est un présage du mien !..... Maman, moi aussi, j'ai une confidence à vous faire.

MARIE.

Toi?

MELCOURT.

Ne gênons pas ces douces effusions. Madame d'Horbigny, veuillez accepter mon bras. (*A Marie.*) Nous reviendrons.

MADAME D'HORBIGNY, *à Marie.*

J'ai dû te faire part de ce que je crois la vérité; si je me suis trompée...

MARIE.

Oh ! je ne puis pas t'en vouloir.

(Melcourt et madame d'Horbigny sortent.)

SCÈNE V.

CÉCILE, MARIE.

MARIE, *rêveuse, à elle-même.*

Ce qu'Albertine m'a dit... je n'y crois pas, certes..... et cela m'a troublée pourtant.

CÉCILE.

Là ! vous voilà rêveuse, et oubliant que je suis près de vous.... ce que c'est qu'une mariée !

MARIE.

N'as-tu pas dit que tu as quelque chose à me confier ?

CÉCILE.

Oh ! cela n'est pas pressé... mais votre mariage?...

MARIE.

Oui, tu as raison. Viens là, mon enfant!

(Elle s'assied, Cécile s'assied auprès d'elle sur un siége plus bas.)

CÉCILE.

Que je suis bien ainsi!... Ce sera toujours ma place.... toujours à vos côtés, n'est-ce pas?

MARIE.

Oh! certes! Mais écoute, ma fille : depuis un an, nous ne nous sommes pas quittées un seul instant; ton cœur et ton esprit se sont développés; ta raison même a devancé ton âge, et je me suis inquiétée, je l'avoue, de voir succéder si vite à l'insouciance d'une enfant le sérieux d'une jeune fille. Cependant, c'est heureux peut-être?..... Je ne craindrai pas de te dire qu'après toi, ce que j'aime le plus au monde, c'est celui à qui je vais m'unir.

CÉCILE.

Et je ne l'ai jamais vu!

MARIE.

C'est pour cela que je dis : après toi! car je n'ai rien voulu distraire de ces jours qui t'appartiennent encore exclusivement; et je m'en applaudis! A présent, Cécile, nous verrons plus de monde, et, dans les avantages de mon bonheur, je compte pour beaucoup la possibilité d'assurer le tien.

CÉCILE.

Comment?

MARIE.

Je veux penser à ton mariage.

CÉCILE, *faisant un mouvement.*

Me marier! moi!

MARIE.

J'éclairerai ta raison, sans commander à ton cœur. Je ne pense pas, moi, qu'il faille interdire tout examen et toute réflexion à une jeune fille, et la jeter ensuite dans le monde, ignorante des devoirs et des dangers qui l'attendent. Non! il ne faut pas même qu'elle croie que le bonheur récompense toujours la vertu; mais il faut qu'elle sache que les sacrifices qu'on lui fait laissent de douces impressions à l'âme, et que la situation des femmes est telle que le dévouement est une des lois de leur destinée, comme fille, comme femme et comme mère. Pourtant, et c'est là qu'est ma joie, chère enfant! tout me fait espérer que ta vie sera une belle exception. Tu choisiras toi-même.

CÉCILE.

Quoi! maman... si quelqu'un me plaisait... si j'aimais...?

MARIE.

Oh! je suis sûre que ma Cécile n'éprouvera de sympathie que

pour un noble caractère!... et alors, le mariage, ce lien si souvent malheureux, peut donner à la jeunesse un tel bonheur, que la douceur s'en répande jusque sur les froides années de la vieillesse!... La vie est un seul et unique souvenir!

CÉCILE.

Mon Dieu! qu'on doit être heureux en ce monde!

MARIE.

Une grande fortune, ma Cécile, aplanit bien des difficultés!... et tu seras très-riche.

CÉCILE.

Ah! quelle joie!

MARIE.

Comment? est-ce que tu aimerais l'argent?

CÉCILE.

Ce n'est pas pour moi!

MARIE.

Pour qui donc?

CÉCILE, *avec finesse et gaieté.*

Nous parlerons de cela plus tard... Aujourd'hui, maman, c'est de vous, de votre mariage qu'il s'agit. Pour le mien, nous verrons après. Il me suffit de savoir qu'on respectera ma volonté, qu'on approuvera mon choix, et qu'on me permettra de faire valoir les droits et le mérite de celui qui me plaît.

MARIE.

Qui te plaît?

CÉCILE, *souriant.*

Ou qui me plaira.

MARIE.

Oui; car tu ne peux avoir encore aucune idée de ce genre, n'est-ce pas, ma fille?

CÉCILE, *gaiement.*

Puisque je réserve mes confidences...

MARIE.

Mais, tu ne connais personne!... Il n'est pas venu de jeunes gens à la maison depuis plus d'une année.

CÉCILE, *avec gaieté et un petit air important.*

C'est cela!... je ne connais personne!.... je n'ai pas vu de jeunes gens!... je suis encore un enfant!... Vous oubliez, ma belle maman, que vous venez de me traiter en personne raisonnable, et que je le suis!..... Vous oubliez que je l'étais déjà depuis longtemps!..... que l'année dernière, pendant deux mois, j'ai été presque maîtresse de toutes mes actions, et que je voyais tous les jours une foule de beaux jeunes gens aux eaux de Baden, où m'avait menée notre cousine, madame d'Horbigny, et où j'étais vraiment plus raisonnable qu'elle;

car souvent, j'aurais mieux aimé rester à la maison, que de courir dans toutes ces parties de plaisir dont elle ne voulait pas manquer une seule.

MARIE.

Et c'est là? aux eaux de Baden? Eh bien! mais, dis-moi donc cela, je veux tout savoir.

CÉCILE, *souriant.*

Décidément, vous ne saurez rien aujourd'hui. Ce serait mal à moi de vous distraire. Soyez toute à votre prétendu, madame la mariée. Je veux que vous fassiez de la toilette.

MARIE.

Nous avons le temps de songer à ma toilette; c'est de toi que je veux m'occuper : ce que tu viens de me dire...

CÉCILE.

Encore une fois, non, maman; je ne vous dirai rien aujourd'hui!.. Et les cadeaux que vous n'avez pas encore vus!... tout cela pour vous occuper de moi! Oh! je ne veux pas le souffrir. Je vais vous aider à vous parer.

MARIE.

Ta gaieté me fait du bien. Je la regrettais depuis longtemps : elle eût manqué à un jour comme celui-ci!

CÉCILE.

Et il n'y manquera rien!... oui, j'étais triste... et ma tristesse s'est dissipée comme par enchantement. C'est un bon présage.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Le notaire de madame la baronne est arrivé.

MARIE.

Qu'il entre dans mon cabinet, où j'irai le retrouver. (*Le domestique sort.*) Adieu, ma Cécile; dans peu d'instants, tu viendras me rejoindre.

CÉCILE.

Oui; à bientôt!

(Elles s'embrassent.)

MARIE, *en sortant par la gauche.*

Il faut que je sache ce grand secret.

SCÈNE VI.

CÉCILE, *seule.*

Que je suis contente!..... Dès que maman sera mariée, je lui avouerai tout. Elle saura que, dans ce voyage, mon cœur s'est donné pour jamais au meilleur, au plus aimable des hommes; que depuis un an, je le regrette et je l'attends... car il m'aime! j'en suis sûre; mais je ne sais pourquoi, je n'aurais peut-être jamais osé en parler

à ma mère, sans son mariage à elle. Maintenant, je lui conterai toute la vérité. Oh ! je n'ai rien oublié !... C'était au bal : tout à coup il m'aperçut, et n'acheva pas sa phrase commencée ; et ses regards, pendant toute la soirée, ne me quittèrent pas un seul instant. Moi, je me sentis troublée. Personne ne m'avait jamais regardée ainsi ! Quand madame d'Horbigny, qui le connaissait déjà, lui permit de venir nous voir, je fus bien contente, et lui, il parut enchanté ! Il vint bien plus tôt qu'il n'avait dit.... et pourtant, je l'attendais déjà ; il était troublé, et moi, je me sentais rougir. Alors, je devinai tout de suite que nous nous aimions, car j'avais entendu dire à ma cousine que c'est toujours comme cela que l'amour commence. Ensuite, nous passâmes toutes nos journées ensemble. Ah ! il n'eût pas ainsi oublié tout le beau monde de Baden pour rester près de moi, et il n'eût pas souffert autant que moi quand je partis, s'il ne m'eût pas aimée ! Aussi, depuis ce temps, tous mes plaisirs d'autrefois ont cessé de m'amuser, et je ne sais comment il peut se faire que je sois devenue en même temps plus triste et plus heureuse. C'est qu'il reviendra, puisqu'il m'aime.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Charles d'Arbel.

SCÈNE VII.

CÉCILE, CHARLES.

CÉCILE.

Est-ce possible ? lui !

CHARLES.

Cécile !...

CÉCILE, *allant à lui.*

Ah ! j'en étais sûre ! je sentais bien qu'aujourd'hui était le jour du bonheur ! Enfin, je vous revois ! oh ! comme vous vous êtes fait attendre !... un an, c'était trop long !... et je n'osais parler de vous, même à ma mère. C'est la seule pensée de ma vie que je ne lui aie pas dite ; aussi, je n'y pouvais plus tenir, j'ai parlé.

CHARLES.

Quoi ! qu'avez-vous dit ? à qui avez-vous parlé ?

CÉCILE, *avec étonnement.*

Mais, à ma mère.

CHARLES.

Que lui avez-vous dit ?

CÉCILE.

Je ne sais comment cela s'est fait : ma mère parlait de mon bonheur ; alors tout de suite j'ai pensé à vous.

CHARLES, *avec tendresse.*

Ah ! Cécile ! est-il possible !... mon souvenir..

CÉCILE.

Je ne vous ai pas encore nommé, mais elle sait déjà que, loin d'elle, j'ai connu quelqu'un que je regrette tous les jours; car dans cette solitude où j'ai vécu depuis un an, il me semblait chaque matin que la journée ne se passerait pas sans vous voir, et le soir j'étais quelquefois si triste que ma mère disait: « Qu'as-tu donc, Cécile? » et je ne répondais pas... il aurait fallu dire:... C'est qu'il n'est pas venu.

CHARLES, *troublé, vivement et avec tendresse.*

Ah!... je ne vous oubliais pas! moi! votre image toujours... présente... ne me quittait pas un instant.

CÉCILE.

Mais vous êtes là : mes regrets, mes craintes, tout a disparu, comme si ce n'était rien qu'une année de chagrin. Je ne sens plus que ma joie: elle est revenue tout entière avec vous! et quand ma mère...

CHARLES.

À votre âge, on est si heureux!... on espère tout ce qu'on désire!...

CÉCILE.

Quel trouble!... qu'avez-vous?...

CHARLES.

Mais au mien! le passé!... ah! il faut que vous le connaissiez... le moment est venu où je dois tout vous expliquer.

CÉCILE.

Mon Dieu!... que vais-je apprendre?...

SCÈNE VIII.

CÉCILE, MADAME D'HORBIGNY, CHARLES.

MADAME D'HORBIGNY.

Ah!... vous êtes ensemble!... Eh bien, tu sais tout, Cécile?... es-tu contente?...

CÉCILE.

De quoi?

MADAME D'HORBIGNY.

De ce que M. Charles épouse ta mère.

CÉCILE.

Ma mère!!!

MADAME D'HORBIGNY.

Sans doute : est-ce que tout à l'heure elle ne t'a pas dit que c'était lui?...

CÉCILE.

Ma mère!...

MADAME D'HORBIGNY.

Ce matin je m'étais décidée à lui faire quelques objections; mais elle n'a pas paru en tenir compte: quand on aime... comme elle surtout... car on peut dire que cet attachement-là est toute sa vie!...

CÉCILE, *à part.*

O mon Dieu!

MADAME D'HORBIGNY.

On ne consulte que son cœur : et d'ailleurs, qui est-ce qui écoute les conseils?... Les conseils ne font plaisir qu'à ceux qui les donnent. Mais j'entends, je crois, la voix de Marie... Eh bien! Cécile, qu'est-ce donc? est-ce que tu pleures?

CÉCILE, *avec effort.*

Non! non!... je ne pleure pas!... je n'ai pas de chagrin!... mais je souffre .. j'ai besoin d'air... de repos!...

(Elle s'appuie sur le bras de madame d'Horbigny.)

CHARLES, *à part.*

Hélas!...

MADAME D'HORBIGNY.

On dirait que tu vas te trouver mal...

CÉCILE.

Oui... emmenez-moi... oh! je vous en supplie!... emmenez-moi d'ici?... j'entends ma mère... qu'elle ne me voie pas!... allons...

MADAME D'HORBIGNY.

Viens prendre l'air... un éblouissement... ce ne sera rien...

(Elle emmène Cécile par la droite.)

CHARLES, *à part.*

Oh!... que je souffre!... Marie!...

SCÈNE IX.

MARIE, CHARLES.

MARIE, *entrant.*

Tout est prêt... ah! c'est vous?... quel bonheur!... (*Elle lui tend la main.*) En attendant nos témoins qui ne vont pas tarder, causons un peu, Charles, là, comme autrefois!... (*Ils se placent à droite, près du secrétaire.*) Depuis bien longtemps, mon ami, je n'ai pas eu une pensée que je dusse vous cacher, et vous savez qu'un seul sentiment a rempli toute ma vie!...

CHARLES.

Et moi, Marie!... vous connaissez mon amour...

MARIE.

Oui... pourtant...

CHARLES.

Pourtant?...

MARIE.

Si vous aviez une pensée qui me fût inconnue?...

CHARLES.

Moi!...

MARIE.

Ne craignez pas de tout m'apprendre ! alors nous étions séparés pour toujours!... Moi-même, j'ai désiré... qu'une autre fût pour vous... ce que je ne pouvais être... Oui, j'ai désiré qu'elle vous aimât... j'ai eu ce courage!... votre bonheur m'était si cher!...

CHARLES.

Bonne Marie !

MARIE.

Et mon désir... ne fut-il jamais exaucé?... dites-le-moi, Charles?...

CHARLES.

Je ne cherchai jamais à remplacer celle qui ne pouvait avoir de rivale dans mon cœur, à qui j'appartenais, quoiqu'elle ne pût m'appartenir... celle à qui nulle ne ressemblait pour moi... si ce n'est peut-être...

MARIE, *avec anxiété.*

Ah!... il est une femme, Charles, qui vous a rappelé mes traits... ma tendresse... peut-être... (*Essayant de sourire avec indifférance.*) Eh bien! convenez-en donc, mon ami!... aimer une femme... à cause de sa ressemblance avec moi... mais... ce n'est pas être infidèle !...

CHARLES.

Pourtant ce n'était pas Marie!... nous n'avions pas des années d'amour et de douleur pour nous lier à jamais!... mais elle me rappelait...

MARIE.

Quoi donc?... parlez, je vous en prie.

CHARLES.

Elle me rappelait nos premiers jours d'espérance, qui furent si beaux.

MARIE.

Elle était bien jeune?...

CHARLES.

Dans les premières années de la première jeunesse! rieuse, confiante et gaie comme vous autrefois; souvent, en la regardant, je croyais vous voir à cet âge, et peut-être est-ce à cette illusion seule que je dus l'idée...

MARIE.

L'idée... de l'aimer, n'est-ce pas?...

CHARLES.

Non... seulement... mais ne parlons pas de cela, Marie.

MARIE.

Oh!... si fait!... continuez, Charles!... vous avez dit que seulement...

CHARLES.

Marie !...

MARIE.

Continuez!...

CHARLES.

Eh bien!... seulement, je crus lire dans son cœur ce sentiment naïf que jadis j'avais lu dans vos yeux.

MARIE.

Et... alors ?...

CHARLES.

Alors... j'appris que Marie était libre.

MARIE.

Sans regrets ?

CHARLES.

Oh ! avec bonheur !

MARIE.

Elle était jeune, elle !... les larmes n'avaient pas éteint le feu de ses regards; son cœur ne s'était pas flétri sous le poids du chagrin !... ce n'était pas le reste d'une vie malheureuse, qu'elle vous offrait!... c'était la jeunesse, la beauté, la joie, qu'elle aurait unies à votre destinée.

CHARLES, *troublé.*

Au nom du ciel!... cessez ce cruel langage!...

MARIE.

Ah ! vous avez pâli, Charles!... si vous l'aimiez ?...

CHARLES, *tendrement.*

Marie... ma belle Marie !... soyez mon amie, ma compagne, ma femme! voilà tous mes vœux!... votre amour est mon bien, et tant d'années de regrets et d'attente ont payé mon bonheur!

MARIE.

Eh bien! je vous crois, Charles, et je suis la plus heureuse des femmes.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. de Melcourt.

MARIE.

Voilà déjà un de nos témoins.

SCÈNE X.

MELCOURT, MADAME D'HORBIGNY, CÉCILE, MARIE, CHARLES.

MELCOURT, *entrant.*

Et certes celui qui partage le mieux votre joie.

MADAME D'HORBIGNY.

Allons, viens donc, Cécile !... tu es bien maintenant.

MARIE.

Oh ! oui, arrive, Cécile!... venez, mes amis !... Me voici donc au milieu de tout ce que j'aime ! que la vie sera belle ainsi !... toujours ensemble !...

MELCOURT.

C'est le moyen de ne pas s'apercevoir qu'on vieillit.

MADAME D'HORBIGNY.

Vieillir !... et où allez-vous chercher ces mots-là, monsieur de Melcourt ? Ah ! si j'étais de l'Académie !... comme je les ferais supprimer !..

MELCOURT t *souriant.*

Et la vieillesse aussi ?

MADAME D'HORBIGNY.

Il n'y a que les maladroits qui vieillissent ! Le temps est un poltron qui n'attaque point quand on fait bonne contenance ; on lui tient tête, on se moque de lui !... et s'il veut nous entraîner... eh bien !... on se retient.

MARIE, *souriant.*

C'est ce que nous ferons ; nous serons en force pour lui résister !... viens, ma Cécile !... (*A madame d'Horbigny et à Melcourt.*) Il y a encore son bonheur dont nous devons nous occuper ? (*Mouvement de Cécile : Marie l'examine.*) Mais comme elle est pâle aujourd'hui !...

MADAME D'HORBIGNY, *à Cécile.*

Ne sois donc pas ainsi troublée comme un enfant ! Ce mot de mariage a vraiment quelque chose de miraculeux ! quand on le prononce pour la première fois devant une jeune fille, elle est toute bouleversée, même lorsque ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

MELCOURT.

C'est un pressentiment.

MADAME D'HORBIGNY.

Pourquoi cette émotion ?... Vraiment, Marie, ta fille est d'une sensibilité !... je te l'ai dit souvent, si tu m'avais écoutée, son éducation eût été toute différente.

CÉCILE, *s'efforçant de sourire.*

Ma bonne mère !

MARIE.

Avant peu ton sort aussi changera... tu pourras choisir... il n'y aura pas d'obstacles... Ta jeunesse, à toi, sera heureuse !... (*Cécile essuie une larme sans que sa mère la voie.*) et il est des femmes dont les belles années se sont passées dans les larmes !... (*Elle regarde sa fille.*) Dieu !

CHARLES, *à part.*

Quel supplice !

MADAME D'HORBIGNY, *à mi-voix à Melcourt.*

Ce pauvre Charles !... comme il est troublé !... (*Haut à Cécile.*) Voyons donc, Cécile, quelle figure tu fais !.... pourquoi ne parles-tu pas à M. d'Arbel ?... c'est une ancienne connaissance..... et tu étais si contente avec lui.

MARIE, *se retournant avec surprise.*

Comment ?... mais... Cécile ne connaît pas monsieur.

MADAME D'HORBIGNY.

Si fait ! si fait ! ils étaient les meilleurs amis du monde aux eaux de Baden, l'année dernière.

MARIE, *stupéfaite.*

Aux eaux de Baden !

MELCOURT, *à part.*

Mon Dieu ! qu'est-ce que j'entrevois ?

MADAME D'HORBIGNY.

Tu sais bien que tu me l'avais confiée pendant la maladie de M. Forestier, et que nous avons passé six semaines à Baden ?.... M. d'Arbel ne nous a presque pas quittées...

MARIE, *avec une douleur concentrée.*

Ah !...

MADAME D'HORBIGNY.

Imagine qu'ils jouaient comme des enfants !.,... Cécile était d'une gaieté folle !. , et M. Charles... c'est, à vrai dire, le seul moment où il se soit montré tout à fait aimable !... C'est l'époque dont je t'ai parlé tantôt.

MARIE, *à elle-même, avec angoisse.*

Quelle idée !... mais non ! cela n'est pas possible ! oh !... non ! non !...

MADAME D'HORBIGNY.

Et, depuis ce temps, que de fois Cécile m'a dit : Est-ce qu'on ne reverra plus M. d'Arbel ?...

MARIE.

Ah !... Cécile disait cela ?...

MADAME D'HORBIGNY.

Je ne savais que répondre ; tu avais exigé de lui une année d'absence.

MARIE, *froide et digne.*

Et j'ai bien fait ; n'est-ce pas, monsieur d'Arbel ?...

CHARLES, *dans le plus grand trouble.*

Marie !...

MARIE.

Silence !.... (*Tirant madame d'Horbigny à l'écart.*) Je me sou-

viens ; ce matin tu m'as dit quelque chose..... il te voyait chaque jour !.... d'abord il était triste..... puis il devint joyeux !...

MADAME D'HORBIGNY.

Sans doute !... mais ce matin tu ne m'écoutais pas.

MARIE.

Il avait oublié le passé ?... il parlait d'avenir ? Je n'étais pas veuve alors... et Cécile était là !...

MADAME D'HORBIGNY.

Je te répète que nous avons passé près de deux mois tous les jours ensemble.

MARIE.

Oh ! mon Dieu !... il est donc vrai ?... ah ! je le disais à l'instant, il est des femmes..... bien malheureuses, pour qui le sort est sans pitié !...

MELCOURT.

Que dites-vous ?

MARIE.

Oui !.... il en est qui n'avaient pas mérité peut-être une destinée si cruelle !.... Moi, j'en connais une de ces femmes dont toute la vie fut affreuse !... Si vous saviez ?....

MELCOURT.

Quelles idées....

MARIE.

Elle allait être à l'époux que son cœur avait choisi !.... toute son âme, elle la lui avait donnée !... puis, vint un jour.... un jour affreux, où il fallut choisir entre son amant et son père, où il fallut devenir une fille dénaturée, ou une amante infidèle !...

CÉCILE.

Ah ! ce jour dut être affreux !...

MARIE, *vivement*.

Comment savez-vous cela ?... Non, vous ne comprendrez jamais ni sa douleur ni son courage !... Le sacrifice qui lui était commandé, elle le fit !... et pourtant rien ne peut exprimer la souffrance de son âme... cette souffrance horrible à laquelle elle ne céda point... dont elle triompha pour remplir son devoir de fille !.... Elle écrivit alors à celui qu'elle aimait..... lui apprit qu'elle renonçait à lui !.... cette lettre.... la voici !.... (*Elle va au secrétaire et prend la lettre.*) Je veux que vous y voyiez ce que peut le courage quand il est soutenu par la tendresse filiale !... Ecoutez !.... mais non !... (*à elle-même*) cette épreuve.... (*Haut.*) C'est vous qui lirez, Cécile !...

CÉCILE.

Moi ?...

MARIE.

Oui !... (*A part.*) voyons !...

MELCOURT, *à part.*

Que veut-elle faire ?...

CHARLES, *à part.*

Je tremble !...

MARIE.

Lisez, Cécile... lisez !... c'est votre mère qui vous l'ordonne.

(Elle lui a remis la lettre.)

CÉCILE, *lisant d'une voix émue.*

« Vous savez combien je vous aimais ! oui, toute mon âme était à « vous, mon ami !... »

(Elle lève involontairement les yeux sur Charles.)

MARIE, *l'examinant avec anxiété.*

Elle le regarde !...

CÉCILE, *lisant.*

« Le mal affreux qui serre mon cœur me tuera, j'espère !... »

(Elle regarde encore Charles.)

MARIE, *à part, avec désespoir.*

Oh oui !... plus de doute !... c'est elle !...

CÉCILE, *lisant.*

« Une longue vie avec une pareille douleur, ce serait un affreux « supplice, Charles !... »

(A ce nom elle s'interrompt.)

MARIE.

Oui, Charles !... il s'appelait Charles !... continuez. (*Cécile essuie une larme ; Marie dit à part :*) Elle pleure !...

CÉCILE, *lisant.*

« Que de larmes retomberont sur mon cœur !... car il faudra les « cacher !... »

(Sa voix s'affaiblit.)

MARIE, *à part.*

Oh !... comme elle souffrirait !... elle aussi !...

CÉCILE, *lisant.*

« Et si la mort ne vient pas, que de longues années il me faudra « souffrir... moi qui suis si jeune ! »

MARIE, *à part.*

Si jeune !... ma Cécile qui devait être si heureuse !...

CÉCILE, *lisant.*

« Mais le devoir a parlé, et, quel que soit l'avenir, je ne murmu- « rerai pas contre la Providence, si elle assure un bonheur qui « m'est plus cher que le mien !... »

(En lisant ces phrases, sa voix s'est raffermie.)

MARIE, *à part, avec joie.*

Sa voix se rassure !... bien !... bien !...

CÉCILE, *lisant.*

« Mon ami, priez le ciel pour moi !... (*elle est très-émue*) qu'il « me donne force et courage !...»

MARIE, *à part.*

Dieu ! on dirait que la vie va la quitter aussi !...

CÉCILE, *lisant.*

« Et que la vertu nous console de notre amour !...»

(Elle tend la lettre à Charles.)

MARIE, *prenant la lettre et soutenant sa fille.*

Ma fille !...

CÉCILE, *se jetant dans ses bras.*

Ma mère !...

MARIE, *l'embrassant avec transport et se tournant vers Melcourt et madame d'Horbigny.*

C'est ma fille !... c'est mon enfant !... toute petite, elle reposait sur mon cœur pour le consoler !... quand elle souffrait, son premier cri était : Ma mère !... et j'étais là !... oh ! comme on souffre des douleurs de son enfant !... comme on l'aime !... un jour... ah ! je ne l'oublierai jamais... un mal affreux la tenait mourante sur son berceau... tout était fini... avait-on dit !... mais je sentais, moi, qu'elle ne pouvait pas mourir sans sa mère !... je la réchauffai... je devinai son mal... je le guéris... elle ouvrit ses yeux... me tendit ses petits bras... Mon Dieu ! tu m'as donné un pareil moment, et j'ai osé me plaindre du sort !... et je perdrais le bien que tu m'as rendu !... Cécile, ma fille, ses fraîches couleurs, son doux sourire.... sa joie naïve... qui me rendrait tout cela ?... sa vie serait donc aussi affreuse que la mienne? .. mais son bonheur?... j'en dois compte au ciel !... à elle-même... à moi qui suis sa mère... sa mère... (*Elle pousse sa fille dans les bras de Charles.*) Vous ne me quitterez jamais ?... (*Charles et Cécile veulent tomber à ses pieds ; elle les arrrte, embrasse sa fille, et se tournant vers Melcourt et madame d'Horbigny.*) Elle sera heureuse !...

MADAME D'HORBIGNY.

C'était Cécile...

MELCOURT, *à Marie.*

Eh quoi !... toujours des sacrifices !... où sera donc la récompense ?...

MARIE, *radieuse, mettant la main sur son cœur.*

Là !... (*levant la main vers le ciel*) et là !...

ISABELLE,

OU

DEUX JOURS D'EXPÉRIENCE.

Comédie en trois actes et en prose, représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 15 mars 1838.

A M. X. B. SAINTINE,

Que cette nouvelle comédie porte avec elle un souvenir d'amitié pour vous, notre plus ancien ami ; pour vous qui avez attaché mon nom au plus charmant de vos ouvrages, à cette *Picciola*, ravissante création, si simple, si poétique et en même temps si originale; pour vous qui savez si bien quel trésor est réservé au noble cœur qui sent les joies de l'affection et les plaisirs de la pensée.

L'indulgence qui a, cette fois encore, accueilli mon ouvrage, m'inspire toujours plus de reconnaissance que d'orgueil : j'aime à croire à la bienveillance qui me protége, et j'ai plus de plaisir à compter sur les autres que sur moi-même ; car, dans la vie retirée que je mène habituellement par choix, j'éprouve que l'amitié est le bonheur et le charme de tous les instants, et je crois que la gloire ne doit pas servir à grand'chose au coin du feu.

Mais ce qui vaut mieux que la joie du succès, c'est le plaisir du travail : il n'a besoin ni de bruit ni de triomphe ; il me semble même que l'idée utile et bonne qu'on pourrait exprimer et publier devrait être comme l'arbre qu'on plante. Pourvu que son ombrage et ses fruits servent un jour aux autres, qu'importe le nom oublié de celui qui l'a planté ?

Il y a dans la pensée mélancolique qui préside à *Isabelle ou Deux jours d'expérience* une espèce d'austérité qui me faisait redouter beaucoup la première représentation ; puis on me parlait de méchants envieux et de tristes rivalités : car, si j'ai des amis et même des flatteurs, j'ai bien aussi quelques ennemis. Au milieu d'une ville comme Paris, est-ce qu'on ne rencontre pas un peu de tout? Et pourtant j'ai obtenu ce que je souhaitais. Quatre ouvrages de moi, joués au Théâtre-Français, ont été écoutés avec bienveillance : *Marie* et *Isabelle*, en trois actes; *un Mariage raisonnable* et *le Château de ma nièce*, en un acte; et maintenant je vais retrouver avec une joie infinie mes heures rêveuses et insouciantes, et cette vie de la pensée et du cœur qui passe à côté des choses de ce monde sans les sentir et sans les voir, et dont le bonheur idéal peut adresser à la destinée ce vers du Tasse :

Brama assai, poco spera e nulla chiede.

VIRGINIE ANCELOT.

Paris, le 16 mars 1838.

ISABELLE,

OU

DEUX JOURS D'EXPÉRIENCE.

PERSONNAGES.

LÉONCE DE COURTENAY.
ALBERT, COMTE DE MONTIGNY.
Le marquis DE TRÉNEUIL.
Le docteur DAMBLEVILLE, médecin.
CHARLOTTE, MARQUISE DE TRÉNEUIL.
ISABELLE DE MONVILLE.
MADAME DE COURTENAY, mère de Léonce.
MADEMOISELLE MONISTROL, gouvernante d'Isabelle.
UN DOMESTIQUE de madame de Courtenay.
UN CHASSEUR.

La scène est à Paris, en 1838.

Les personnages sont indiqués, en tête de chaque scène, dans l'ordre qu'ils doivent tenir au théâtre; le premier occupe la droite de l'acteur.

ACTE PREMIER.

Un salon assez vaste, mais simple, chez madame de Courtenay, rue Saint-Louis, au Marais. Porte au fond; portes à droite et à gauche. Une cheminée avec du feu, au premier plan, à gauche de l'acteur. Une table de chaque côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE COURTENAY, *assise à droite de l'acteur, fait de la tapisserie;* MADEMOISELLE MONISTROL, *debout près d'elle, lui prépare et lui tend des laines;* ISABELLE, *de l'autre côté du théâtre, est assise près d'une table où il y a tout ce qu'il faut pour dessiner; mais elle ne dessine pas : elle a l'air impatient et ennuyé;* LÉONCE *est debout près du feu; il s'appuie contre la cheminée et rêve: une brochure qu'il tenait à la main est tombée par terre.*

Il y a près de madame de Courtenay un siége plus bas, inoccupé.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*

M. le docteur Dambleville.

ISABELLE, *avec joie.*

Enfin quelqu'un !

MADAME DE COURTENAY.

Bonjour, monsieur le docteur.

DAMBLEVILLE, *salue tout le monde.*

Que personne ne se dérange, je vous prie, (*souriant*) et s'il le faut, je l'ordonne.

ISABELLE, *souriant et se levant vivement, tire un fauteuil.*

Monsieur le docteur, on aime beaucoup mieux les prières d'un ami que les ordonnances d'un médecin !

DAMBLEVILLE.

Ah ! vous permettez, Mesdames ? (*Il s'assied.*) Que l'on est bien ici ! Quand j'arrive au Marais, dans cette paisible rue Saint-Louis, et que j'entre dans cette maison si régulière et si calme, j'éprouve un sentiment de bien-être, et je me sens heureux au milieu d'une famille si complètement exempte des peines de la vie !

MADAME DE COURTENAY, *soupirant à part.*

Hélas !

DAMBLEVILLE, *désignant madame de Courtenay.*

Quel plaisir de voir, d'admirer une mère qui n'a vécu que pour son fils ! un fils (*il désigne Léonce*) si raisonnable, si sage ! trop peut-être !

MADAME DE COURTENAY, *tristement et regardant Léonce.*

Mon pauvre fils !

DAMBLEVILLE, *désignant Isabelle.*

Tenez, seulement en voyant mademoiselle de Monville, on se sent tout réjoui. Cette jeune personne charmante, qui retrouve au milieu de vous la famille qu'elle a perdue et donne de la joie à tout ce qui l'entoure.

ISABELLE, *à part.*

Comme si l'on pouvait donner ce qu'on n'a pas ?

DAMBLEVILLE, *désignant mademoiselle Monistrol.*

Puis cette bonne gouvernante, mademoiselle Monistrol, à qui sa tendresse pour l'enfant qu'elle a élevée...

MADEMOISELLE MONISTROL.

A fait quitter Paris : car on peut dire qu'ici, au Marais, l'on vit absolument comme en province ; et c'est dur quand on n'est qu'à quelques rues de la capitale. Mais je ne puis quitter cette chère Isabelle, et c'est pour elle que je regrette le monde dont elle est trop séparée.

DAMBLEVILLE.

Ah ! dans ce Paris que vous regrettez, combien d'intérêts qui se

froissent, de passions qui s'agitent, d'événements qui bouleversent toute l'existence en quelques heures! tandis qu'ici tout est tranquille, uniforme et...

ISABELLE, *vivement et gaiement.*

Et si l'on s'est ennuyé la veille, on a l'avantage d'être sûr qu'on ne s'amusera pas le lendemain.

MADAME DE COURTENAY.

Ah! Isabelle!

ISABELLE, *se lève, va près d'elle, s'assied sur le petit siége et dit d'un ton caressant.*

Pardon, Madame, ne me croyez pas ingrate! je vous aime comme si vous étiez ma mère!

MADAME DE COURTENAY, *l'embrasse sur le front et regarde Léonce qui fait un mouvement.*

Ma fille, vous êtes tant aimée ici!

DAMBLEVILLE, *qui a vu le mouvement de Léonce et qui s'est levé.*

Vous avez mal aux nerfs, monsieur Léonce : depuis un mois que vous êtes de retour d'Italie, votre pâleur et votre air souffrant nous inquiètent. En votre absence n'ai-je pas guéri madame votre mère? Et cette charmante mademoiselle de Monville, est-ce qu'on voit seulement qu'elle a été malade? J'en veux faire autant pour vous : c'est bien le moins. A peine arrivé, vous avez voulu vous charger de mon procès; mais si vous souffrez, vous plaiderez mal, et ma cause est perdue.

LÉONCE, *vivement.*

Je la gagnerai! il faudra bien que je la gagne!

DAMBLEVILLE.

Vous vous êtes fait avocat, je ne sais pas trop pourquoi?

LÉONCE, *simplement.*

Pour être utile, Monsieur.

DAMBLEVILLE.

Le talent de la parole est maintenant le premier moyen de parvenir : c'est vrai.

LÉONCE, *tristement.*

Je ne veux parvenir à rien.

DAMBLEVILLE.

C'est cela : triste, découragé... Vous êtes malade; et la santé est tout! la force, le talent, le génie! et mes craintes...

LÉONCE, *vivement.*

Soyez tranquille quand je défends vos intérêts; car tout ce que j'aime fut sauvé par vos soins! et soyez-en sûr, mon ami, le talent vient du cœur!

ISABELLE, *qui est restée près de madame de Courtenay à lui arranger des laines, lui dit d'un ton caressant.*

Oh ! pardonnez-moi, Madame !

MADAME DE COURTENAY, *tendrement.*

Chère Isabelle !

ISABELLE, *se levant, ainsi que madame de Courtenay.*

Oui, j'ai tort; et je ne comprends pas moi-même toutes les idées qui viennent m'agiter ! Ce n'était pas ainsi autrefois ! Quand, à quatorze ans, la dernière volonté de ma mère me confia à votre amitié, je ne regrettai qu'elle seule ! Ma vie était si douce près de vous que, pendant trois années, ma pensée ne devinait même pas qu'il pût exister des plaisirs au-delà de ce paisible séjour. Lorsque M. Léonce revint de ses premiers voyages, j'avais dix-sept ans. (*A Léonce*). Et vous vous le rappelez, n'est-ce pas ? je vivais alors comme l'oiseau qui vole, comme la fleur qui pousse, sans regrets, sans désirs, croyant que le charme de ces beaux jours ne pouvait jamais cesser.

MADEMOISELLE MONISTROL.

A quinze ans l'on est content de tout; mais plus tard il faut qu'une jeune fille voie le monde afin de choisir un mari.

ISABELLE, *riant.*

Oh ! ma bonne Monistrol ne pense qu'au mariage ! Elle trouve que c'est la plus belle invention de l'esprit humain.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Et je suis encore fille.

DAMBLEVILLE, *riant.*

Mais il paraît que vous voulez préserver les autres d'un pareil malheur ?

MADEMOISELLE MONISTROL.

Vous, par exemple ! c'est étonnant que vous n'ayez jamais pensé au mariage ?

DAMBLEVILLE.

Moi ? Mais, au contraire, j'y ai beaucoup pensé.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Ah ! vraiment !

DAMBLEVILLE, *riant.*

Puisque je suis resté garçon.

MADEMOISELLE MONISTROL.

A votre âge ! car vous avez bien...

DAMBLEVILLE, *l'interrompant.*

J'ai... j'ai... ma foi, je n'en sais rien ! Est-ce que je pense à mon âge ? Pourquoi faire ? Je compte mon argent, je compte mes malades; je puis les perdre, ou l'on peut m'en prendre ! Mais compter mes années, à quoi bon ? Je suis bien sûr que personne ne m'en prendra.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Toujours est-il que le mariage...

ISABELLE, *riant.*

A force de m'en parler et de me tourmenter, vous m'aviez fait consentir alors à épouser un certain marquis dont je ne me souciais pas le moins du monde.

MADEMOISELLE MONISTROL, *soupirant.*

Un homme qui peut devenir ministre! Ah! je ne m'en consolerai jamais.

ISABELLE.

Et moi je me suis bien vite consolée quand ce mariage a manqué. Mais, à dater de ce beau projet, tout fut changé. M. Léonce était parti une seconde fois, et brusquement, sans dire adieu à personne ; moi, je ne pouvais plus vous (*à madame de Courtenay*) distraire de son absence : car toute ma joie d'enfant avait disparu! Un désir insensé peut-être, mais qui m'agitait sans cesse, me portait vers le monde et les plaisirs dont je n'avais pourtant qu'une insaisissable idée ; je me souvenais de ma mère, brillante et belle, que des distractions, des fêtes et des hommages entouraient, et je m'apercevais alors pour la première fois de la solitude et du vide de nos journées. Mon cœur battait plus vite, et ma pensée, s'élançant au-devant de je ne sais quel bonheur mystérieux et sans nom, ne faisait que rêver et attendre; car rien ne remplissait mes heures oisives. Lorsque j'essayais de peindre, de faire de la musique, le pinceau tombait de ma main, mes doigts restaient immobiles sur ma harpe, et mon âme s'échappait malgré moi de ce paisible séjour.

LÉONCE, *faisant un mouvement, à part, avec joie.*

Tant de tristesse pendant mon absence...

ISABELLE.

L'uniformité de notre vie, ces semaines, ces mois qui s'écoulaient sans variété, sans événements, sans intérêt, m'accablaient, me tuaient! Je ne pouvais plus les supporter! Et ce fut alors que M. le docteur déclara que j'étais dangereusement malade. En effet, la force et la vie m'avaient quittée.

MADEMOISELLE MONISTROL.

C'était tout simplement que vous alliez mourir d'ennui.

MADAME DE COURTENAY.

Oh! mon Dieu! mais cette vie retirée n'est-elle pas celle de toutes les jeunes personnes bien élevées? Est-ce qu'elles doivent voir le monde avant leur mariage?

MADEMOISELLE MONISTROL.

Si elles ne voient personne, comment choisiront-elles un mari?

DAMBLEVILLE.

Mais mademoiselle Isabelle était au bal jeudi dernier.

ISABELLE.

Dans une de ces promenades que vous aviez ordonnées pour ma santé, monsieur le docteur, je rencontrai Charlotte, une amie d'enfance, plus âgée que moi de plusieurs années, et mariée depuis quelque temps à M. le marquis de Tréneuil. Elle vint me voir : et ce ne fut pas sans peine que j'obtins d'aller quelquefois chez elle et de paraître à quelques uns de ses bals.

MADAME DE COURTENAY.

Madame de Tréneuil est trop lancée dans le monde.

DAMBLEVILLE.

C'est une femme à la mode, très-riche et très-spirituelle; sa maison est brillante et recherchée; je ne manque pas une de ses soirées. Cela fait bien pour un médecin !

MADAME DE COURTENAY.

Oui ; mais pour une jeune personne ?

ISABELLE, *d'un ton caressant.*

Oh ! ne vous repentez pas d'avoir cédé à mes prières ! vous étiez trop sévère ! (*Elle l'embrasse.*) Voyez : je suis plus heureuse, et je vous aime encore davantage.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Qu'elle est charmante !

ISABELLE.

La belle chose qu'un bal ! Le premier jour, j'en fus éblouie ! Ces toilettes, ces fleurs, cette musique, cette foule, tout resta devant mes yeux bien longtemps après ! La nuit, le jour, quand je voulais lire, travailler, écouter, ma pensée n'était plus avec moi, elle était encore et toujours au bal !

MADAME DE COURTENAY, *à part.*

Hélas !

(Léonce retombe dans son état de tristesse.)

MADEMOISELLE MONISTROL.

Mais aussi quel bal ! C'est moi qui accompagnais mademoiselle de Monville.. Quelle fête ! quels...

DAMBLEVILLE, *riant.*

Quel rhumatisme vous avez gagné !

MADEMOISELLE MONISTROL.

La chaleur éteignait les bougies ; on a ouvert une fenêtre derrière moi, et, cela est vrai, j'ai gagné des douleurs dans la tête, un mal de dents affreux ; j'ai eu les pieds écrasés par les walseurs, et personne ne m'a adressé la parole ! A toutes les fêtes il y a des gens auxquels il en arrive autant ! Mais c'est un grand honneur et un grand plaisir d'y être admis

DAMBLEVILLE.

Certainement !

ISABELLE.

Ce qui m'enchantait, c'était toutes ces célébrités, ces orateurs, ces poëtes, ces artistes! Oh ! quand j'entendais prononcer un illustre nom, moi, craintive et timide ordinairement, eh bien ! je me pressais avec la foule, je cherchais celui qui le portait, j'épiais ses paroles, je voulais deviner sur son front, dans ses yeux, la puissance de sa pensée, la cause de cette renommée si brillante.

LÉONCE, *avec exaltation et saisissant les mains de Dambleville.*

Ah ! vous le voyez, mon ami, j'ai raison! Pour obtenir le talent et la gloire, ce n'est pas trop de consumer sa vie dans un noble travail, de renoncer aux plaisirs, au monde, à la fortune.

DAMBLEVILLE.

Où voyez-vous qu'on renonce à tout cela, s'il vous plaît? Votre gloire, à vous, est un trésor d'avare, qui ne profite qu'aux héritiers! Dans un temps d'industrie comme le nôtre, on escompte son immortalité, et quand on en a tiré un peu de bruit et beaucoup d'argent, on trouve qu'on a fait une bonne affaire.

ISABELLE.

Mais parmi tant de personnes, savez-vous, monsieur Léonce, quel nom me frappa tout de suite? Celui de ce jeune homme qui vous sauva la vie sur les bords du Tibre.

LÉONCE, *avec joie.*

Albert de Montigny ?...

ISABELLE.

Oh ! redites-nous donc encore les détails de cette soirée !..... Ils m'ont tant frappée !...

LÉONCE, *s'approchant d'elle et d'un ton un peu tendre.*

Quoi ! cela vous intéresse ?...

ISABELLE, *affectueuse.*

En pouvez-vous douter? Mais pourquoi nous aviez-vous quittées?...

LÉONCE, *gaiement.*

Le docteur avait dit qu'on échappait à sa pensée par le mouvement et les voyages, et je partis pour l'Italie. Eh bien! de tous les objets qui passèrent sous mes yeux, je n'avais rien vu, quand j'arrivai à Rome avec une fièvre ardente, qui ajoutait toute sa force aux pensées que j'avais voulu fuir. Un jour que j'essayais de m'y soustraire par la fatigue, mon cheval s'emporta; je sentis confusément que nous quittions la route, qu'à travers des pierres et des fossés nous suivions une pente rapide, effrayante; mais la fièvre et la fatigue, qui me laissaient encore le sentiment du danger, m'ôtaient l'envie et le pouvoir de m'y soustraire, et quand mon cheval se précipita dans le Tibre, je ne sais ce qui se passa; j'avais perdu connaissance.

ISABELLE, *avec affection.*

O mon Dieu ! mais vous deviez mourir !...

DAMBLEVILLE.

Je le crois bien ; il n'en faut pas tant !

LÉONCE.

En revenant à moi, j'appris qu'au retour d'une partie de plaisir, un jeune homme, ayant vu le danger qui me menaçait, s'était jeté à la nage pour m'arracher à une mort certaine. J'appris aussi que c'était un Français et qu'il devait quitter Rome sous peu de jours.

ISABELLE.

Et vous l'avez adressé à vos amis.

LÉONCE.

Mes offres de service, vous le pensez bien, ne pouvaient manquer à celui dont le dévouement venait de m'imposer une éternelle amitié. Je lui donnai donc des lettres de recommandation, et j'ai vu avec joie, à mon retour, que sa gaieté et son aimable caractère l'avaient fait accueillir par tout ce que le monde offre de plus brillant.

ISABELLE.

Quand je le vis, il me sembla que je retrouvais un ancien ami.

MADAME DE COURTENAY.

Et moi, avec quelle joie je reçus celui qui avait sauvé mon fils !

ISABELLE, *à Léonce.*

Que votre absence a été longue !

LÉONCE.

Et que j'ai eu de bonheur en vous retrouvant encore chez ma mère !

(Dambleville s'est approché de madame de Courteuay, qui examine attentivement Isabelle et Léonce : il lui parle bas.)

ISABELLE, *à Léonce.*

Pourtant vous êtes triste ?...

LÉONCE.

A peine si je peux vous voir un instant : le monde vous occupe, et je n'ai pu vous parler depuis mon retour.

ISABELLE

Ah ! je m'en plains autant que vous.

(Léonce fait un mouvement de joie.)

DAMBLEVILLE, *à madame de Courtenay comme continuant un entretien.*

Un accident et une maladie aussi graves ont dû avoir des suites.

LÉONCE, *riant.*

Des suites !... oh ! elles peuvent être bien heureuses.

(Un domestique a ouvert la porte du fond ; mademoiselle Monistrol va à lui et lui parle bas.)

ISABELLE, *à Léonce.*

Je désirais vous revoir.

LÉONCE, *joyeux et tendre.*

Isabelle !...

ISABELLE, *timidement.*

Monsieur Léonce !..

MADEMOISELLE MONISTROL, *revenant en scène.*

Madame la marquise de Tréneuil est là..... dans la chambre de mademoiselle Isabelle ; elle voudrait la voir quelques instants seulement et ne pas déranger madame de Courtenay.

ISABELLE.

J'y vais.

LÉONCE, *tristement.*

Vous éloigner encore ?...

ISABELLE, *à demi-voix.*

Je reviens... et si vous étiez seul ici ?...

LÉONCE, *avec joie.*

J'y serai !

ISABELLE, *à demi-voix.*

Vous saurez alors tout ce que mon cœur renferme.

(Elle sort avec mademoiselle Monistrol par la porte à droite de l'acteur.)

SCÈNE II.

MADAME DE COURTENAY, DAMBLEVILLE, LÉONCE.

LÉONCE, *à part, avec transport.*

O ciel ! est-ce possible ?... Son trouble... ses paroles.... Ah ! que je suis heureux !

DAMBLEVILLE, *à madame de Courtenay.*

Du temps, des soins, un bon régime, et monsieur Léonce...

LÉONCE, *très-gai.*

Eh ! docteur, je me porte aussi bien que vous ! Je défie la Faculté et toutes ses ordonnances, et je ne crois pas plus à leur pouvoir sur le corps que sur l'esprit.

DAMBLEVILLE, *riant.*

Révolté !... Et si je prouve que vous êtes malade ?

LÉONCE, *riant.*

Oh ! si l'on vous laissait faire, docteur, tout serait maladie !..... La joie, le chagrin, les qualités, les défauts !... qui sait ? il n'y a pas jusqu'à la conscience dont vous feriez une maladie.

DAMBLEVILLE.

Oh ! de notre temps, celle-là ne tourmente que bien peu de monde, n'empêche pas grand'chose, et n'a jamais tué personne.

LÉONCE, *riant.*

Fi ! docteur.... c'est très-mal, ce que vous dites là ! aussi je sors pour ne pas vous entendre, et je laisse à ma mère le soin de vous gronder. (*A part, en sortant par le fond.*) Tâchons de les éloigner d'ici.

SCÈNE III.

MADAME DE COURTENAY, DAMBLEVILLE.

DAMBLEVILLE.

Allons, le voilà en gaieté maintenant, et tout à l'heure il avait l'air désespéré !..... Ce n'est pas naturel... Je vous assure qu'il est malade... ou il est fou ! ce qui est encore une maladie.

MADAME DE COURTENAY.

Eh non ! docteur, il est amoureux, et amoureux d'Isabelle.

DAMBLEVILLE.

Eh bien ! à cette maladie-là, le remède est tout trouvé : il faut les marier. Un mariage !..... quelle fête pour mademoiselle Monistrol !

MADAME DE COURTENAY, *souriant.*

Elle a de si hautes prétentions pour Isabelle que celui-là...

DAMBLEVILLE.

Ah ! si M. et madame de Monville ne s'étaient pas ruinés, oui !... mais c'est tout au plus si des débris de leur grande fortune il reste à leur fille sept ou huit mille livres de rentes, et M. Léonce en a autant de son père !... Ils sont jeunes tous deux, ils s'aiment... je le répète, mariez-les.

MADAME DE COURTENAY.

C'est mon plus grand désir; mais ce fils, objet de toutes mes pensées, a déjà bien inquiété sa mère !... Enfant, sa santé délicate me força de l'éloigner des jeux et des études de son âge : seul à la campagne, ses jours se passaient à rêver ; cette vie contemplative le rendit étranger à toutes les choses de la vie réelle et positive. On le croyait insensible et sans intelligence..... Moi, sa mère, j'avais seule surpris parfois un regard de feu, un mot passionné, un élan généreux révélant une âme énergique, qui ne pouvait ou ne voulait pas se communiquer aux autres. Depuis, j'ai deviné aussi cet amour qu'il renferme avec tant de soin, et dont il n'a jamais voulu convenir, même avec moi... Toutes mes tentatives pour obtenir son secret avaient échoué devant sa froide réserve, et pour la première fois il vient de nous laisser lire dans son âme.

DAMBLEVILLE.

Je ne le comprends pas, je l'avoue.

MADAME DE COURTENAY.

Mais, vous venez de comprendre qu'il est heureux ?... Sa joie l'a rendu expansif... car il a lu dans les yeux d'Isabelle le bonheur de sa vie ; il est aimé... vous l'avez vu ?

DAMBLEVILLE.

Il paraît que l'amour, tout aveugle qu'il est, a encore de meilleurs yeux que moi, car je n'ai rien vu de tout cela !

MADAME DE COURTENAY.

Ecoutez, ce qu'un jeune homme n'ose avouer à sa mère, il le dit souvent à un ami; il vous aime, avec vous il parlera; il faut le voir.

DAMBLEVILLE.

Sans doute; et si vous voulez, je puis à l'instant...

MADAME DE COURTENAY.

Il faut que ce mariage se fasse promptement pour lui.. et pour moi aussi... qui souffre trop de sa tristesse...

DAMBLEVILLE.

Oui, j'aurai son secret!... il m'appartient à moi, son médecin : je dois être confident des chagrins comme des maladies; j'ai l'expérience pour les unes et l'amitié pour les autres.

MADAME DE COURTENAY.

Il faut donc l'interroger. (*Fausse sortie.*) Mais dites-lui aussi... qu'il aurait dû se confier à sa mère ! Est-ce qu'elle lui demande autre chose que d'être heureux ?... Je vais vous l'envoyer.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV.

DAMBLEVILLE, *seul.*

C'est une excellente personne que madame de Courtenay!... Par exemple, elle s'inquiète constamment; son fils se tourmente sans cesse, la jeune personne s'ennuie toujours et la gouvernante se plaint du matin au soir! Du reste, c'est la famille la plus heureuse et l'intérieur le plus paisible que je connaisse à Paris.

SCÈNE V.

LÉONCE, DAMBLEVILLE.

LÉONCE, *accourant et très-gai.*

Docteur, me voici.

DAMBLEVILLE.

Bien, monsieur Léonce, arrivez.

LÉONCE.

Vous voulez me parler ?

DAMBLEVILLE.

Sans doute.

LÉONCE.

De votre procès, je parie?

DAMBLEVILLE.

Ah! mon malheureux procès!... le voilà en bonnes mains!

LÉONCE.

Comment!

DAMBLEVILLE.

Un jeune homme...

LÉONCE.

Qui est votre ami, docteur.

DAMBLEVILLE.

Qui n'avait pas déjà trop de raison, et qui maintenant...

LÉONCE, *joyeux.*

Le bonheur me donnera du talent.

DAMBLEVILLE.

Vous êtes donc heureux?

LÉONCE.

J'ai l'espoir de l'être.

DAMBLEVILLE.

Quoi! réellement? vous êtes amoureux, vous?

LÉONCE, *étonné.*

Mais...

DAMBLEVILLE.

Vous aimez mademoiselle de Monville?

LÉONCE.

Qui vous l'a dit?

DAMBLEVILLE.

Vous en êtes aimé?

LÉONCE, *vivement.*

Le croyez-vous?

DAMBLEVILLE.

C'est assez naturel... mais depuis quand donc l'aimez-vous?

LÉONCE.

Depuis le premier jour où je l'ai vue.

DAMBLEVILLE, *étonné.*

Comment? il y a six ans qu'elle est dans votre famille.

LÉONCE.

Il y a six ans que je l'aime.

DAMBLEVILLE, *avec étonnement.*

Mais vous êtes parti le jour où elle vint chez madame votre mère

LÉONCE.

Oui... c'était à la campagne où je vivais depuis mon enfance,

malade et seul, sans que rien attirât mon attention. J'avais atteint ainsi ma dix-huitième année, et aucune étude n'entrait dans mon esprit, aucun amusement n'avait pu me distraire de mes rêveries ; je ne sentais ni force, ni joie, ni volonté ; je ne vivais pas, j'attendais la vie... Isabelle parut, je n'attendis plus rien.

DAMBLEVILLE, *dont la surprise redouble.*

Madame votre mère la reçut à quatorze ans.

LÉONCE.

Immobile devant cette gracieuse et charmante enfant, je ne pouvais détourner mes yeux de cette contemplation. Isabelle, élevée au milieu du monde, était habituée à l'élégance, à l'esprit, aux talents, comme à l'air qui la faisait vivre ; elle exprima naïvement l'effroi que lui causait ce sauvage examen et sourit malignement à ma complète ignorance de toute chose. Le lendemain, docteur, sans prévenir ma mère, sans l'initier à mes projets, je l'avais quittée, je m'étais séparé d'Isabelle, j'étais à Paris.

DAMBLEVILLE.

Seul ?

LÉONCE.

Ma faiblesse était devenue force et courage, une vie nouvelle m'animait ; j'avais un but et j'étais décidé ! Pendant trois ans des études sévères et de rudes voyages développèrent mon corps et mon esprit... je sentis mon âme s'agrandir sous une foule de pensées qui s'y pressaient, et quand je revins, mon ami, j'étais un homme et Isabelle avait dix-sept ans.

DAMBLEVILLE.

Je vous vis ensemble alors et je ne me serais jamais douté, je l'avoue, que vous étiez amoureux. Occupé de graves études, sérieux, froid, il n'y avait rien en vous qui révélât la jeunesse et l'amour.

LÉONCE, *vivement.*

Mademoiselle de Monville, celle que j'aime, la femme que j'ai choisie, doit être la noble et digne compagne de toute la vie d'un honnête homme, et non le caprice passager de la jeunesse d'un étourdi. Ma mère renfermait Isabelle, ne laissait personne l'approcher, et j'avais deviné que son projet était de nous unir... mais profiter de sa solitude, de sa dépendance et de son ignorance de l'amour pour obtenir celle que j'aimais ! Non, cette idée eût révolté mon âme... je voulais qu'elle vît le monde, qu'elle fût entourée, fêtée, et que sa raison comme son cœur déterminât son choix.

DAMBLEVILLE.

Et pendant ce temps-là, mademoiselle Monistrol a manqué de lui faire épouser le marquis de Tréneuil, et vous avez manqué vous tuer, vous, en Italie, où vous avait emporté le désespoir que vous

causait ce projet de mariage. Oh ! la générosité est une belle chose mais le bonheur ne la récompense pas toujours.

LÉONCE, *souriant.*

Alors c'est le bonheur qui a tort.

DAMBLEVILLE.

Je vous conseille de lui donner raison en épousant mademoiselle de Monville... mais parlez-en à madame votre mère qui souffre de votre tristesse et désire ce mariage autant que vous.

LÉONCE.

Eh ! n'est-ce pas là mon but, mon espoir, ma vie, tout ce qui m'intéresse au monde ?

DAMBLEVILLE.

Tout?

LÉONCE.

Ah !... et votre procès !... je ne l'oublierai pas. Un fripon, car M. Gribelet est un fripon, a compromis dans une mauvaise affaire le fruit de vos peines, de votre talent ; je le démasquerai, je vous ferai rendre justice... mon temps, mon travail, mon argent, rien ne me coûtera pour réussir, et nous réussirons.

DAMBLEVILLE.

Avec cette chaleur, oh ! vous ferez un excellent avocat ; et, si vous vouliez, quelque jour vos talents pourraient servir la patrie.

LÉONCE, *souriant.*

La patrie ! ma foi, il y a tant de gens qui se mêlent de ses affaires, que, si elle n'est pas bien servie, il faut qu'elle y mette de la mauvaise volonté. (*Plus sérieux.*) Et pourtant avant d'avoir de grandes ambitions, ne faudrait-il pas avoir de grandes idées? (*Un peu exalté.*) Oui, j'aime la gloire, mais celle-là seulement que j'obtiendrais par des actions utiles à mes semblables, et si un jour je pouvais quelque chose...

DAMBLEVILLE.

Vous? bah ! avec votre mépris pour l'argent, votre dédain des grandeurs ! Est-ce qu'on réussit quand on ne fait jamais rien comme tout le monde? Mais consultez donc l'usage.

LÉONCE.

Je ne veux consulter que mon cœur.

DAMBLEVILLE.

C'est de la folie.

LÉONCE.

Tant pis pour la raison.

DAMBLEVILLE.

J'avoue que mon amitié s'inquiète de votre penchant à l'enthousiasme et de la singularité de quelques unes de vos idées. Mon Dieu ! pourquoi sortir de la route commune et de la vie ordinaire?

tout y est tracé, tout y est formulé d'avance à présent; c'est très-commode. La bienséance indique les vertus nécessaires, le code civil renferme la probité, et le dévouement à la patrie consiste à monter sa garde et à payer ses contributions.

LÉONCE, *d'un ton de reproche.*

Oh! mais grondez, grondez! vous ne pourrez me fâcher aujourd'hui, il y a trop de joie dans mon cœur. (*A part, avec inquiétude.*) Elle doit venir, s'il pouvait s'éloigner! (*Haut.*) Je vous conseille, docteur, d'être sans inquiétude sur moi et d'aller tranquillement à vos affaires. Adieu, mon ami!

DAMBLEVILLE, *étonné.*

Comment, adieu?

LÉONCE, *avec un peu d'embarras.*

Oui, il faut que je voie promptement ce M. Gribelet pour m'assurer que je ne me trompe pas et travailler à vous faire rendre vos deux cent mille francs.

DAMBLEVILLE.

Dieu le veuille! car sans cela je suis ruiné.

LÉONCE, *souriant d'un air incrédule.*

Oh! ruiné!

DAMBLEVILLE.

Eh bien! non, j'en conviens; mais enfin deux cent mille francs, cela vaut la peine qu'on y songe.

LÉONCE.

Et soyez sûr, mon ami, que vous ne perdrez rien à mon bonheur. Loin de là! je voudrais faire quelque chose pour l'amitié, pour la justice. L'espoir d'être aimé! mais cela double les forces et le courage.

DAMBLEVILLE.

Cher et bon jeune homme!

LÉONCE.

Mais adieu, au revoir.

DAMBLEVILLE, *à part, apercevant Isabelle.*

Ah! je comprends, il l'attendait. (*Haut.*) Mademoiselle de Monville vient de ce côté, et si mon procès ne peut s'arranger sans vous, je crois maintenant que votre mariage s'arrangera bien sans moi. Adieu donc, à tantôt.

LÉONCE, *à demi-voix, en reconduisant Dambleville à la porte du fond.*

Comme mon cœur bat! c'est que ma vie va se décider, voyez-vous.

(Dambleville sort; Léonce reste dans le fond et admire de loin Isabelle, qui entre par la porte de droite.)

SCÈNE VI.

ISABELLE, LÉONCE.

ISABELLE, *sur le devant, à elle-même.*

Je ne sais pourquoi je suis si tremblante... j'ai peur de ne pouvoir parler... pourtant, Charlotte m'a tant pressée, tant priée de tout dire à M. Léonce ! il est si bon ! Ah ! le voilà.

LÉONCE.

Enfin, nous sommes seuls !... depuis mon retour vous m'évitiez.

ISABELLE.

Oh ! ne le croyez pas.

LÉONCE.

Ou votre amie, madame de Tréneuil, prenait tout votre temps.

ISABELLE.

Elle me témoigne tant d'amitié, elle !

LÉONCE.

Qui pourrait ne pas vous aimer ?

ISABELLE.

Quand je rencontrai cette bonne Charlotte, j'étais bien seule.

LÉONCE.

Chère Isabelle !

ISABELLE.

Peu après votre départ mon mariage fut rompu ; et savez-vous ce qui le fit manquer ?

LÉONCE.

Le ciel qui voulait le bonheur d'un autre.

ISABELLE, *souriant.*

Le ciel... et mon peu de fortune qui se trouva ne pas suffire à M. le marquis de Tréneuil !... car c'était lui.

LÉONCE.

Quelle indignité !

ISABELLE, *amèrement.*

Oui... j'aurais été sa femme :... mais je ne suis pas riche !

LÉONCE.

Quel bonheur !...

ISABELLE.

Mes parents, qu'il avait connus, passaient pour avoir une grande fortune, et il employa mille moyens pour m'obtenir ; puis il apprit que je ne possédais que bien peu de chose... et six semaines après il épousa Charlotte ! qui est une riche héritière !

LÉONCE.

Mais comment aviez-vous consenti ?

ISABELLE, *hésitant.*

On m'avait tant répété que ce mariage me convenait!... et alors j'étais... je...

LÉONCE.

Vous étiez alors?... Parlez, dites toute votre pensée.

ISABELLE.

J'étais si ignorante de toute chose et de mon propre cœur!

LÉONCE.

Et maintenant?...

ISABELLE.

J'ai un peu vu le monde, grâce à Charlotte; car avant que je l'eusse rencontrée, votre mère était si sévère! elle ne me laissait voir qui que ce fût; aucun amusement ne m'était permis: tout l'inquiétait, jusqu'au regard que le hasard faisait tomber sur moi dans les promenades!... Personne à qui je pusse parler, dire ma pensée, mes désirs, mes regrets.

LÉONCE.

O mon Dieu!

ISABELLE

Si vous saviez!... quand je retrouvai Charlotte, qu'elle vint à moi, me parla avec tendresse; que je sentis que c'était une amie... des larmes vinrent à mes yeux; je me dis: Enfin quelqu'un m'aimera donc!...

LÉONCE, *vivement.*

Est-ce possible?...

ISABELLE, *souriant et gracieuse.*

Aussi c'est un peu votre faute.

LÉONCE.

A moi?

ISABELLE.

Vous m'aviez si bien accoutumée à être aimée!

LÉONCE.

Ah! vous avez lu dans mon cœur!

ISABELLE.

Oui!... vous êtes mon ami, n'est-ce pas? vous êtes mon frère!...

LÉONCE, *faisant un mouvement.*

Mais...

ISABELLE, *hésitant un peu.*

Et je veux avoir en vous une entière confiance, vous dire... tous mes secrets... comme une sœur doit les dire à son frère.

LÉONCE, *inquiet et laissant échapper sa main.*

Des secrets!... vous avez des secrets?

ISABELLE, *d'un ton enfantin et caressant.*

Oh ! ne faites pas un air sévère et inquiet... comme votre mère, car je n'oserais plus parler.

LÉONCE, *se remettant.*

Et il faut que je sache tout. Parlez donc !

ISABELLE.

Oui ! et vous me protégerez près de madame de Courtenay, car, vous le savez, monsieur Léonce, elle seule a le droit de disposer de moi ! ma mère lui remit tout son pouvoir !... sans son consentement, je ne puis accorder ma main !

LÉONCE, *troublé.*

Votre main !... que dites-vous ?...

ISABELLE.

Si le choix de mon cœur ne lui convenait pas !...

LÉONCE, *douloureusement.*

Le choix de votre cœur ?

ISABELLE.

Elle peut empêcher mon mariage.

LÉONCE.

Votre mariage ?

ISABELLE.

Si celui qui m'aime... et que...

LÉONCE, *vivement et avec un peu de violence.*

Et que vous aimez, n'est-ce pas ?... Mais au nom du ciel, achevez donc ! Qui est-il ?... qui a osé ?...

ISABELLE, *effrayée.*

Que dites-vous ?... mais... vous tremblez !

LÉONCE, *essayant de cacher son trouble.*

Moi ?... non !... je suis calme !... très-calme !... seulement je crains... Ah ! celui qui a surpris votre cœur, celui qui s'est fait aimer (*il s'anime*), il n'est peut-être pas digne de vous ! il ne vous aime pas comme vous devez être aimée !... comme un autre...

ISABELLE, *l'interrompant et vivement.*

Ah ! ne craignez rien ! il m'aime, et il est digne d'être aimé... Bon, aimable, fait pour plaire, sa joie, sa gaieté, si éloignée de la triste austérité de ces lieux, et aussi des qualités plus solides, m'a dit souvent Charlotte, car elle le connaît depuis longtemps ; et si vous entendiez comme elle en parle ! comme elle le loue ! comme elle me répète que nul ne m'aime autant que lui !

LÉONCE, *hors de lui.*

On vous trompe, Isabelle ! on vous trompe !

ISABELLE, *vivement.*

Non ! quand vous saurez qui c'est, vous l'aimerez.

LÉONCE.

Jamais !

ISABELLE, *vivement.*

Mais vous l'aimez déjà !

LÉONCE.

Moi ?

ISABELLF.

Vous le disiez tout à l'heure.

LÉONCE.

Comment ?

ISABELLE.

Votre amitié, votre dévouement pour lui seront de toute la vie.

LÉONCE.

Qui est-ce donc ?

ISABELLE.

Il a sauvé vos jours !

LÉONCE, *douloureusement.*

Albert !

ISABELLE.

C'était déjà votre ami !... ce sera votre frère, n'est-il pas vrai ?

LÉONCE, *s'éloignant d'elle.*

Oui, mon frère... ah ! mon Dieu !

SCÈNE VII.

ISABELLE, LA MARQUISE DE TRÉNEUIL, LE COMTE ALBERT DE MONTIGNY, LÉONCE,

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame la marquise de Tréneuil, M. le comte de Montigny.

LÉONCE.

Ciel !...

(Il fait un mouvement pour s'éloigner; mais Albert, après avoir salué Isabelle, lui prend la main : Léonce reste immobile.)

LA MARQUISE.

Me voici encore, Isabelle. Je vous salue, monsieur de Courtenay ; j'ai rencontré M. de Montigny à la porte, et à peine avons-nous eu le temps de monter l'escalier que déjà nous sommes en discussion.

ALBERT.

Je suis sûr que j'aurai mademoiselle de Monville pour auxiliaire, car il s'agit de bal.

ISABELLE.

De bal ?... voyons.

ALBERT.

Un étranger de ma connaissance est à Paris depuis peu, avec un riche coffre-fort tout plein et d'immenses salons tout vides.

LA MARQUISE, *riant.*

Oh!... il ne manquera pas d'amis qui se chargeront de remplir les uns et de vider l'autre.

ALBERT.

Je lui ai promis qu'une femme à la mode consentirait...

LA MARQUISE, *moqueuse.*

A lui fournir des amis et des connaissances, comme le tapissier lui fournit des banquettes.

ALBERT.

Cela se fait ainsi.

LA MARQUISE, *d'un ton moqueur.*

Alors, proposez à mon mari, qui est à la tête d'entreprises d'industrie, d'établir une compagnie pour donner des bals à domicile : quant à moi, je n'entends rien aux affaires.

ALBERT.

Et pourquoi manquer une occasion de s'amuser? la vie doit être un jour de fête! (*A Isabelle.*) N'est-il pas vrai?

ISABELLE, *riant.*

C'est possible.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas sûr!... elle peut être un jour de combat.

LÉONCE, *faisant un mouvement.*

Oui!

ALBERT, *très-gaiement.*

Alors, on en fait un jour de victoire.

LA MARQUISE.

Sans doute.

LÉONCE, *essayant de sourire.*

Mais il faut parfois un grand courage.

ALBERT, *allant à lui.*

Qu'avez-vous, Léonce! Est-ce que vous souffrez?

LÉONCE.

Moi! non.

ISABELLE, *à demi-voix à la marquise.*

J'ai tout confié à M. Léonce.

LA MARQUISE, *à demi-voix.*

Et moi, j'ai écrit à sa mère.

ALBERT, *à Léonce.*

Mais en vérité, mon ami, vous avez l'air de m'en vouloir.

LÉONCE.

O Dieu! ne le pensez pas.

ISABELLE, *vivement.*

Lui qui répète chaque jour que l'attachement qui vous unit sera un dévouement éternel !

LA MARQUISE.

Oh ! c'est un noble cœur que celui de M. Léonce, de ton frère; il justifiera ta confiance de sœur.

ALBERT, *saisissant la main de Léonce.*

Est-il vrai, Léonce ? Mon bonheur est remis à vos soins?

LÉONCE.

Et moi, je n'oublie pas que je dois la vie aux vôtres.

ALBERT, *gaiement.*

Oui, sans doute, je vous ai tiré du Tibre, c'est bien ! je vous ai guéri d'une fièvre cérébrale, avec deux médecins, c'est mieux ! Mais croyez-vous que ce soit pour vous laisser mourir d'ennui à Paris? car vous êtes triste, sauvage, retiré du monde et des plaisirs... Je ne veux pas de cela ! la vie est une plaisanterie, il n'y a que les sots qui prennent la mystification au sérieux ! (*Bas à Léonce.*) Nous nous amuserons. (*Léonce fait un mouvement de répulsion.*) Oh ! comme il vous plaira ; voyez-vous bien , mon ami, moi, je ne veux que vous témoigner ma reconnaissance, car je vais vous devoir celle que j'aime, celle dont la grâce enchanteresse et la touchante bonté ont séduit tout mon cœur. (*Il va vers Isabelle, qui causait bas avec la marquise.*) Quel bonheur peut être le mien !

LÉONCE, *à part.*

Que je souffre !

(La marquise s'approche de Léonce, pendant qu'Albert parle bas à Isabelle.)

LA MARQUISE, *à Léonce avec un soupire étouffé.*

Elle sera heureuse ! elle sera la compagne de celui qu'elle aime ; alors la vie est douce, la vertu facile et le bonheur certain.

LÉONCE, *comme à lui-même.*

Oui, qu'elle soit heureuse !

LA MARQUISE.

Madame votre mère vient de recevoir, dans une lettre de moi, la demande en forme de M. de Montigny et les détails de fortune. (*Souriant.*) Détails bien vulgaires ! Que voulez-vous ? des amants peuvent, dit-on, vivre d'amour et de l'air du temps ; des mariés, cela ne s'est jamais vu. (*Plus bas.*) Isabelle n'a guère que quinze mille livres de rentes, je crois ? Mais M. le comte de Montigny s'en contente, il l'aime tant ! il peut hériter d'un moment à l'autre d'un oncle très-riche et très-vieux.

SCÈNE VIII.

ISABELLE, ALBERT, MADAME DE COURTENAY, LA MARQUISE, LÉONCE.

MADAME DE COURTENAY, *entrant troublée par la porte de gauche.*

Ah! je ne croyais pas trouver ici autant de monde, je pensais que madame la marquise était seule avec Isabelle; et sa lettre que je viens de recevoir...

LA MARQUISE.

Intéresse plus d'une personne ici, et la réponse favorable fera plus d'un heureux.

MADAME DE COURTENAY.

Mais cette réponse, il m'est impossible de la faire devant M. de Montigny, car elle ne peut être qu'un refus; ce mariage est impossible!

LA MARQUISE, *étonnée.*

Impossible!

ALBERT.

Pourquoi donc?

ISABELLE.

O ciel!

MADAME DE COURTENAY.

Quoique la demande de M. le comte soit honorable pour mademoiselle de Monville; que ce mariage soit tout à fait convenable, comme un autre projet, comme un autre parti s'est présenté déjà...

LÉONCE, *vivement et s'avançant entre la marquise et madame de Courtenay.*

Un autre, ma mère! Mais vous ne savez donc pas qu'Albert l'aime?

MADAME DE COURTENAY, *attachant ses regards sur Léonce.*

Cet autre l'aime aussi et depuis plus longtemps.

LÉONCE, *avec une hésitation douloureuse.*

Mais elle ne l'aime point. (*D'une voix plus ferme.*) Albert seul est aimé.

MADAME DE COURTENAY.

Isabelle d'ailleurs n'a pas la fortune qui conviendrait à monsieur, tout au plus sept ou huit mille livres de rentes.

LÉONCE, *d'une voix ferme et calme.*

Vous vous trompez, ma mère, elle en a quinze; son tuteur est mon ami, et je suis sûr de ce que j'avance.

MADAME DE COURTENAY, *le regardant avec surprise.*

Ah! mais mon consentement est nécessaire, et je le refuse.

LÉONCE, *regardant Isabelle qui pleure, puis prenant la main de sa mère, et d'une voix ferme.*

Vous l'accorderez, ma mère ; moi, je vous le demande pour Albert, qui me sauva la vie, et sans qui vous n'auriez plus de fils.

MADAME DE COURTENAY.

Quoi ! je verrais là, sous mes yeux, cette union qui me désespère ! non, non, je le répète, c'est impossible.

SCÈNE IX.

ISABELLE, ALBERT, MADAME DE COURTENAY, LÉONCE, LA MARQUISE, DAMBLEVILLE.

DAMBLEVILLE, *entrant par le fond.*

Impossible ! de quoi peut-il être question ?

MADAME DE COURTENAY.

Du mariage d'Isabelle avec M. de Montigny.

DAMBLEVILLE.

Comment ?

MADAME DE COURTENAY.

Vous savez bien, docteur, qu'elle ne peut se marier malgré moi, et que je ne consentirai jamais...

LÉONCE.

Si, ma mère, ce mariage se fera, je le désire, je le veux !

MADAME DE COURTENAY, *surprise et tristement.*

Tu le veux, Léonce ?

LÉONCE, *avec instance*

Je le demande à ma mère ; oui, votre consentement, je vous en supplie !

DAMBLEVILLE, *à part.*

Quoi ! c'est lui !...

LA MARQUISE, *à madame de Courtenay qui hésite.*

Vous consentez, n'est-ce pas ?

MADAME DE COURTENAY, *avec effort.*

Tout le monde l'exige ? Oui, mais emmenez-les donc, Madame, je ne veux pas, je ne peux pas supporter leur présence.

(Elle repousse Isabelle, qui s'approche pour la remercier.)

LA MARQUISE.

Comment, Madame ? Qu'Isabelle quitte la maison où elle a été élevée ! qu'elle vous quitte !

ISABELLE.

Partir ainsi... avec votre colère...

MADAME DE COURTENAY, *à demi-voix à la marquise.*

Si vous saviez, Madame ? Ce mariage, la présence de ce jeune homme, tout cela c'est impossible ! impossible ici. Mon Dieu ! par

grâce, emmenez-la. Vous êtes son amie, votre maison est pour elle l'asile le meilleur et le plus honorable. Oh ! Madame, par pitié, emmenez-la.

(Elle va s'asseoir à gauche.)

LÉONCE, *à Isabelle, avec douceur.*

Éloignez-vous, plus tard vous reviendrez, ma sœur.

(Il tend la main à Albert.)

ALBERT, *lui serrant la main.*

Mon ami !

LA MARQUISE.

En attendant, Isabelle, viens chez moi. (*A Léonce.*) Bien, monsieur de Courtenay.

(La marquise, Albert et Isabelle sortent ; madame de Courtenay est sur un fauteuil à gauche, Léonce, debout de l'autre côté du théâtre ; Dambleville est au milieu.)

SCÈNE X.

LÉONCE, DAMBLEVILLE, MADAME DE COURTENAY.

MADAME DE COURTENAY.

Mon pauvre fils !

LÉONCE, *à lui-même, très-abattu.*

Tout est fini !

DAMBLEVILLE.

Tout est fini ! Et mon procès ?

ACTE DEUXIÈME.

Un beau salon au faubourg Saint-Honoré, chez la marquise de Tréneuil. Porte au fond, portes à droite et à gauche ; une table à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, MADEMOISELLE MONISTROL, *puis* LA MARQUISE.

(Isabelle entre par la porte de droite, mademoiselle Monistrol la suit. Elle doit être très-gaie.)

ISABELLE.

Trois heures, et Charlotte n'a point encore paru !

MADEMOISELLE MONISTROL.

Et mademoiselle qui, grâce à nos belles habitudes du Marais, est levée depuis huit heures, bien avant tous les domestiques de l'hô-

tel, et peut-être avant tous les concierges de la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

ISABELLE, *riant.*

Le grand mal ! j'aurai vécu quelques heures de plus ! mais bientôt je prendrai les beaux usages... je serai élégante, heureuse et peut-être à la mode comme la marquise de Tréneuil... Depuis hier que je suis chez elle... je ne puis encore... Ah ! voilà Charlotte...

(Elle va à la marquise, qui entre par la porte de gauche ; elle tient des lettres.)

LA MARQUISE, *allant se placer entre Isabelle et mademoiselle Monistrol.*

Pardonne, si je ne suis pas venue tout de suite... (*souriant*) car tu es là depuis quelques instants, je le sais; de ce cabinet on entend tout ce qui se dit ici; mais ces lettres à finir m'ont retenue.

ISABELLE.

Est-ce que je voudrais que tu changeasses quelque chose à tes habitudes ?

LA MARQUISE.

Tu permets donc... (*Elle prend des lettres des mains du chasseur qui entre, et qui dépose sur la table une pile de journaux démesurément grosse.*) Ah ! ce sont les journaux d'aujourd'hui ! (*Elle ouvre les lettres qu'on lui a remises.*) Une invitation de bal... (*Elle jette la lettre sur la table, à côté des journaux, et ainsi des autres à mesure qu'elle les lit.*) un concert... deux bals... (*ouvrant encore des lettres.*) encore des bals... une loterie... une matinée musicale...

ISABELLE.

Que tu es heureuse !

MADEMOISELLE MONISTROL, *qui a remué la masse des journaux et remue les invitations avec un gros soupir.*

Que de plaisirs dans tout cela !... Et dire que les uns ont tout...

LE CHASSEUR.

M. le comte de Montigny est venu deux fois !

ISABELLE, *se rapprochant.*

Ah !

LA MARQUISE *fait un mouvement au nom du comte; puis elle se ravise et dit à demi-voix à Isabelle en souriant.*

C'est pour toi... (*Au chasseur qui va sortir.*) Allez... et qu'on n'oublie pas que j'ai du monde. (*Le chasseur sort.*) Car ce sera un beau jour, Isabelle; ce soir, nous signerons ton contrat de mariage.

ISABELLE.

Déjà ?...

LA MARQUISE.

Le bonheur ne vient jamais trop vite.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Ah ! que madame la marquise a raison ! un mariage, cela peut manquer !...

ISABELLE, *riant.*

Pour ma bonne Monistrol un mariage qui manque, c'est une calamité qui équivaut à un incendie ou à un tremblement de terre.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Vous ne rirez pas toujours de ces choses-là.

ISABELLE, *à la marquise.*

Enfin, ma bonne Charlotte, je vais voir le monde, le connaître, on ne m'a rien appris de ce qui s'y passe; mais bien souvent j'en ai rêvé.

LA MARQUISE, *souriant.*

Et tu veux perdre tes doux rêves de jeune fille, si brillants et si purs, pour la réalité? mettre l'expérience à la place des illusions? échanger tes espérances d'amour contre le mariage, et la sécurité de ta vie paisible contre les dangers du monde? Eh bien! tu verras!

ISABELLE, *étonnée.*

Comme tu dis cela ?

LA MARQUISE.

Je plaisante ! mais parlons de ton mariage...

ISABELLE.

Chère amie ! t'occuper de moi quand tant de plaisirs t'environnent ?

LA MARQUISE.

Oh ! sans doute, les plaisirs !... mais parlons de ton bonheur !

ISABELLE.

Et du tien aussi ! car tu es la femme à la mode. M. Albert m'a dit cela !

LA MARQUISE.

C'est possible !... mais parlons de tes amours.

ISABELLE, *la regardant en silence, avec étonnement.*

Oui, Charlotte, j'aime M. de Montigny... mais pour comprendre la folle joie que j'éprouve aujourd'hui, il faudrait savoir combien je souffrais de l'ennui... ce mal sans cause, mais dont on peut mourir. Rien ne m'avait donné l'idée de ces douces et gracieuses paroles de M. Albert, qui ont troublé tout mon cœur, de cette élégance, de cette gaieté, de cette vie toute de joie et de plaisir qu'il mène, et qui pourtant n'a point empêché une noble action.

LA MARQUISE, *vivement.*

Oui, il a risqué sa vie pour sauver M. Léonce, qui lui était inconnu ! mais sais-tu qu'il l'expose souvent dans un duel ? pour moins que cela ? pour une course de chevaux, un pari, un rien ?

Que cette audace étonne et charme ! (*Elle s'anime.*) Qu'on admire malgré soi, dans un homme, ce courage qui vous effraie !

ISABELLE, *la regardant avec surprise.*

Oh ! que tu as raison !

MADEMOISELLE MONISTROL.

Comme j'aurais aimé épouser un militaire!

ISABELLE.

C'est à toi, Charlotte, que je devrai tout mon bonheur !... te souviens-tu, à ton dernier bal ? Je ne puis encore expliquer ce qui se passait en moi ; la musique m'agitait, la danse me rendait folle... et la voix de M. Albert, oh ! je ne sais comment je devinais ses paroles, car je n'entendais pas... mais ses regards... répétaient aux miens : Je vous aime... et je tremblais, je rougissais, mon cœur était ému, troublé. Etait-ce de la joie, de la crainte, de l'amour ? je l'ignorais !... Et quand il me remercia de mon aveu, de l'amour que je venais de promettre... moi, je ne savais pas seulement que je l'aimais et que je le lui avais dit.

LA MARQUISE.

Ah !

ISABELLE.

Tu le savais déjà, toi ! car tu étais sur nos pas... le bruit, la chaleur, la fatigue t'avaient fait mal, et ce fut presque évanouie que je te pressai sur mon cœur... quand tu me dis... Il t'aime... Isabelle... et toi, tu l'aimes aussi.

LA MARQUISE, *vivement.*

Et, tu le sais, mes vœux ont pressé ton mariage ; mon amitié ne s'est pas démentie un moment; les obstacles, je les ai vaincus... c'est moi qui vais t'unir à lui !... car tu es libre, toi, tu as pu donner tout ton cœur, et ce soir... (*étouffant un soupir*) ce soir tu seras sa femme, toi !

ISABELLE, *la regardant avec surprise.*

Qu'as-tu donc ?

LA MARQUISE, *souriant.*

Rien.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Enfin nous allons... je veux dire, vous allez être comtesse...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le comte Albert de Montigny.

SCÈNE II.

ISABELLE, ALBERT, LA MARQUISE, MADEMOISELLE MONISTROL.

ALBERT, *à part en entrant.*

Ensemble !

LA MARQUISE.

Déjà... deux fois... ce matin !

ALBERT, *tendrement à la marquise.*

Jamais assez tôt à mon gré. (*De même à Isabelle.*) Que de motifs pour venir aujourd'hui !

LA MARQUISE *le regarde, il s'arrête au moment où il prenait la main d'Isabelle; d'un ton dédaigneux.*

Tant d'affaires vous occupent ordinairement !

ISABELLE.

Tu veux dire tant de plaisirs ?

ALBERT.

Le plaisir n'est-il pas la plus grande affaire ?

LA MARQUISE.

Le temps que vous y consacrez doit vraiment vous en laisser bien peu pour le reste.

ALBERT, *à la marquise étourdiment.*

Il n'y en aurait plus du tout si vous vouliez...

ISABELLE, *à part, étonnée et un peu jalouse.*

Elle... comme il la regarde...

ALBERT, *s'apercevant du mouvement d'Isabelle, s'approche d'elle et lui dit tendrement à mi-voix.*

Ne vais-je pas lui devoir mon bonheur ?

LA MARQUISE, *triste, à part, le regardant.*

Comme il a vite obéi !

ISABELLE, *qui est attentive aux mouvements de la marquise, le regardant avec un peu de méfiance; à part.*

Comme Charlotte est troublée! (*Haut.*) Votre bonheur est-il bien vrai ?...

ALBERT, *gaiement.*

Oh ! point de ces méfiances et de ces susceptibilités que l'on prend dans la solitude et que le monde ne tolère pas; que notre vie soit brillante et portons-la gaiement; laissons les grands sentiments et les jalousies au vulgaire; la tristesse n'est jamais à la mode, et les lambris dorés ne doivent voir que des sourires.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Si vous saviez quelle vie on menait chez madame de Courtenay, vous ne vous étonneriez pas.

ISABELLE *lui fait signe de se taire ; riant.*

Il est vrai que ma jeunesse est comme l'enfance, elle n'a point de passé.

LA MARQUISE.

C'est pour cela qu'elle est si joyeuse et si confiante.

LE MARQUIS, *en dehors.*

Encore des préparatifs de fête !...

MADEMOISELLE MONISTROL.

J'entends M. le marquis.

LA MARQUISE, *riant.*

Oui, quelqu'un qui gronde, il me semble.

SCÈNE III.

ALBERT, ISABELLE, LE MARQUIS, LA MARQUISE, MADEMOISELLE MONISTROL.

LE MARQUIS, *de mauvaise humeur.*

Eh quoi ! Madame, toujours du monde, des dîners... (*Il aperçoit Isabelle, change de ton et dit d'un air très-gracieux :*) Mais que vois-je ! mademoiselle de Monville ! quel bonheur ! (*Il la salue, s'approche d'elle, veut prendre sa main, elle recule et salue avec dignité ; il voit alors Albert et commence un petit nuage de jalousie.*) Quant à monsieur de Montigny, on n'est pas étonné de le voir ici.

LA MARQUISE.

M. Albert est votre ami.

ALBERT.

C'est un honneur dont je suis fier.

LE MARQUIS, *à part.*

Ses visites deviennent bien fréquentes !

ISABELLE, *à part.*

M. de Tréneuil ne me semble guère enchanté de voir son ami !

LE MARQUIS.

Il paraît que vous avez ce soir de la musique ?

LA MARQUISE.

Ce matin, Monsieur.

ALBERT, *riant.*

Oh ! les plaisirs envahissent le jour... en dépit de l'ennui qui ne leur voulait céder que la soirée.

LE MARQUIS.

Et de la coquetterie qui a tout à gagner aux lumières.

LA MARQUISE, *souriant malignement.*

Propos de mari ! La coquetterie est de tous les moments... quand ce ne serait que pour exciter un peu de jalousie.

LE MARQUIS.

Ah !

LA MARQUISE.

Ou bien pour se prouver à soi-même qu'on possède encore quelques moyens de plaire.

LE MARQUIS.

Vous croyez ?

LA MARQUISE.

Et pour s'entendre répéter ces douces expressions que les maris remplacent si vite par des reproches et des épigrammes.

LE MARQUIS.

Ce jeu dangereux...

LA MARQUISE, *riant et maligne.*

Est une leçon que je donne à une amie qui va se marier... Si vous n'aviez pas été absent depuis quelques jours, vous sauriez déjà qu'Isabelle épouse M. de Montigny.

LE MARQUIS, *ètonné, joyeux.*

Albert !

LA MARQUISE.

Le contrat va se signer aujourd'hui chez vous.

LE MARQUIS, *joyeux, allant se placer entre Isabelle et Albert.*

Ah ! comment donc ! Albert est de mes amis, de mes meilleurs amis. C'est un esprit actif, entreprenant... qui doit arriver à tout.

ISABÈLLE, *à part.*

Que craignait-il donc ? Et pourquoi Charlotte est-elle si agitée ?

UN DOMESTIQUE.

M. le docteur Dambleville.

SCÈNE IV.

ALBERT, LE MARQUIS, ISABELLE, LA MARQUISE, DAMBLEVILLE, MADEMOISELLE MONISTROL.

(Salutations.)

LA MARQUISE.

Eh bien ! docteur, qu'y a-t-il de nouveau ?

DAMBLEVILLE.

Rien qui vaille la peine d'être dit... Des intrigues, des mariages, des maîtresses de maison qui ont toujours de bonnes actions à faire aux dépens de leurs amis et quelque jeune protégé endetté à établir aux dépens d'une héritière. (*Mouvement de Charlotte; le docteur et Isabelle la regardent.*) Des provinciaux qui viennent manger en six mois à Paris ce que leurs parents ont mis trente ans à amasser. Les sots font toujours grand tapage, les jolies femmes se montrent au bal et à l'Opéra, et les intrigants trouvent le moyen d'être en

même temps partout; enfin les choses se passent toujours comme à l'ordinaire.

ALBERT, *gaiement.*

Et comme à l'ordinaire aussi le docteur n'épargne pas plus nos ridicules que ses malades.

DAMBLEVILLE, *riant.*

Ah! si les uns étaient aussi nombreux que les autres, je ne saurais auquel entendre!

LA MARQUISE.

Madame de Courtenay se rendra-t-elle à l'invitation que je lui ai faite?

DAMBLEVILLE.

En sortant d'ici, j'irai le lui demander, si madame la marquise le désire.

LE MARQUIS.

Ah! vous me rappelez qu'une lettre de son fils m'annonce qu'il viendra ce matin même pour une affaire de la plus haute importance, dit-il.

ALBERT.

Comment?

LE MARQUIS.

Je ne pouvais m'expliquer cette lettre; mais les intérêts de mademoiselle de Monville, dont madame de Courtenay fut chargée, voilà sans doute ce qui l'amène ici! Le connaissez-vous, Albert?

ALBERT.

Si je le connais? c'est de tous mes amis celui que j'estime le plus et qui m'amuse le moins.

DAMBLEVILLE.

C'est un noble et loyal jeune homme.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Oh! sûrement; mais il va peu dans le monde, ne s'occupe guère des femmes, ne joue jamais, n'a pas eu un seul duel, et ne sait pas même danser le galop!.... enfin un de ces jeunes gens qui ne sont bons à rien.

LA MARQUISE.

Mais dont le noble cœur est capable de tout.

ALBERT.

De toutes les folies, d'abord! Il ne m'a jamais été bien prouvé que ce n'était pas volontairement qu'il s'était jeté dans le Tibre.

ISABELLE.

O ciel!

MADEMOISELLE MONISTROL.

C'est très-possible.

ALBERT.

Et pendant le délire de la fièvre il parlait d'une femme..... oh! une passion terrible? Ces gens si raisonnables sont amoureux à devenir fous..... Je le crois bien, ils n'aiment qu'une seule fois dans leur vie... toutes leurs sottises en une! aussi rien n'y manque!

DAMBLEVILLE.

Les maux publics, les torts de la société l'affligent, le révoltent.

ALBERT.

Et il se lie avec tous les honnêtes gens pauvres, misérables, que le hasard lui fait rencontrer; aussi vit-il parfois en assez mauvaise compagnie.

ISABELLE, *d'un ton de reproche.*

Ah!

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. de Courtenay.

SCÈNE V.

ALBERT, LE MARQUIS, LÉONCE, LA MARQUISE, DAMBLEVILLE, ISABELLE, MADEMOISELLE MONISTROL.

LÉONCE, *à part.*

Isabelle!

(Il s'est arrêté en voyant tant de monde.)

LA MARQUISE.

Je suis charmée de recevoir monsieur de Courtenay.

LÉONCE, *d'abord très-ému, se remet et salue chacun avec dignité.*

J'ai l'honneur, madame la marquise... mais... c'était monsieur le marquis... et pour affaire... Je ne voudrais pas déranger ces dames.

ISABELLE, *à part.*

Comme il est pâle!

LE MARQUIS.

Tout le monde ici vous connaît, Monsieur, et sera enchanté de vous voir.

ALBERT, *riant.*

Si vous aviez entendu tout ce qu'on disait de vous, Léonce!

DAMBLEVILLE.

Oh! cela lui serait parfaitement égal; il semble, au peu de cas qu'il fait de l'opinion des hommes, qu'il ait pour ses actions un juge bien au-dessus d'eux.

LÉONCE.

Ce que j'ai à dire à monsieur le marquis ne souffre aucun retard... car ce soir je quitte Paris.

LA MARQUISE.

Quitter Paris! Le mariage d'Isabelle a besoin de votre présence,

de celle de madame votre mère... on pourrait penser, Monsieur....

LÉONCE, *troublé.*

Quoi donc?

LA MARQUISE.

Que vous désapprouvez tous deux cette alliance... et le monde.... mais non, madame de Courtenay nous fera l'honneur, ainsi que vous, Monsieur, d'accepter notre invitation. (*Ici Léonce s'incline et ne répond pas.*) Mais veuillez donc vous asseoir.

(Mademoiselle Monistrol a sonné; le chasseur est entré et avance des siéges; on se place ainsi qu'il suit: M. de Tréneuil, Léonce, Dambleville, la marquise, Isabelle, assis; Albert debout et se penchant sur le fauteuil d'Isabelle, mademoiselle Monistrol debout de l'autre côté de la table.)

LÉONCE, *hésitant à s'asseoir.*

Je le répète, monsieur le marquis, un intérêt grave et pressant m'appelle ici.

M. DE TRÉNEUIL, *se levant.*

Est-ce de vos intérêts à vous, Monsieur, qu'il s'agit en ce moment? Alors je passe chez moi...

LÉONCE.

Ce que j'ai à dire ne me touche en rien, et c'est vous seul...

LE MARQUIS, *se rasseyant et lui faisant signe de s'asseoir.*

Parlez donc, Monsieur, je n'ai point d'affaires que je veuille ou que je doive cacher, et vous pouvez vous expliquer devant toutes les personnes qui sont présentes.

LÉONCE.

Mais encore une fois, je crains l'ennui...

ISABELLE, *un peu moqueuse.*

S'il ne s'agit pas du choix d'une parure ou des soins d'un bal, monsieur Léonce pense peut-être que nous ne sommes pas dignes de l'entendre?

LÉONCE, *d'un ton gracieux.*

Au contraire! il n'est pas digne d'être entendu, car il va parler d'affaires d'argent.

LA MARQUISE.

D'affaires! Eh bien! est-ce que tout le monde ne s'en mêle pas? ce matin ma femme de chambre tenait des actions d'une compagnie pour faire des mariages...

MADEMOISELLE MONISTROL.

Voilà une belle idée!

LÉONCE.

Ce qui m'amène se rattache justement à une de ces spéculations que je ne veux pas qualifier; car en ce moment l'amour de l'argent

tourne toutes les têtes et donne lieu à bien des folies comme à bien des sottises.

ALBERT, *gaiement.*

Eh ! vraiment, on a raison !... soyez donc pauvre de notre temps ! Logez-vous dans une mansarde, pour que vos amis ne viennent pas vous voir !.... soyez mal vêtu, pour que les femmes ne vous regardent pas ! arrivez à pied, pour qu'on ne vous invite plus !..... Il faut d'abord être riche !... puis on est considéré, tout Paris court à vos fêtes, mange vos dîners, et ne s'informe seulement pas comment vous avez acquis ce que vous voulez bien lui donner.

(Pendant qu'Albert a parlé, Isabelle a donné de grandes marques d'attention et fait à la fin un geste de mécontentement; il s'en aperçoit et lui parle tendrement en tâchant de détourner l'attention d'Isabelle, qui veut écouter Léonce.

LÉONCE, *le regardant en souriant.*

Vous plaisantez, Albert. (*D'un ton grave.*) De notre temps, et j'en bénis le ciel, les spéculations du commerce et les travaux de l'esprit sont devenus des sources de puissance. J'estime et j'admire les nobles moyens de parvenir qu'un homme ne doit qu'à lui-même, et le talent est un pouvoir qu'on peut proclamer sans regret comme sans bassesse ! Mais il y a loin d'une honorable industrie à ces appâts trompeurs offerts à l'avidité crédule et qui servent à engloutir les économies du pauvre au profit de quelques intrigants.

M. DE TRÉNEUIL.

Je le pense comme vous, Monsieur...

LÉONCE.

J'en étais certain.

ALBERT, *qui parle bas à Isabelle, et comme poursuivant l'entretien.*

Que je suis heureux !

(Léonce s'arrête et fait un mouvement.)

LA MARQUISE, *avec un peu d'humeur.*

Isabelle !

ISABELLE, *riant et d'un ton affectueux.*

Monsieur Albert ?... soyez donc plus grave.

LÉONCE, *les regardant en étouffant un soupir.*

Oui, monsieur le marquis, j'en étais certain, et ce ne peut être qu'une erreur ou de coupables intrigues qui aient engagé M. de Tréneuil dans une spéculation de ce genre.

M. DE TRÉNEUIL, *étonné.*

Comment ?...

LA MARQUISE, *vivement.*

O ciel !

DAMBLEVILLE, *vivement.*

C'est impossible !

M. DE TRÉNEUIL.

Mais poursuivez donc, Monsieur !

LÉONCE.

Un honnête homme a été trompé : il a placé dans une entreprise frauduleuse le fruit de longues années de travail, et le bon sens comme la probité doit empêcher une spéculation qui ne peut amener que malheur et ruine pour les uns... et pis que cela peut-être pour les autres.

M. DE TRÉNEUIL, *se levant, ainsi que Léonce.*

Monsieur...

DAMBLEVILLE, *à Léonce, en se levant.*

Arrêtez.

LÉONCE, *avec humeur.*

Eh ! docteur, aidez-moi donc, au lieu de me retenir.

DAMBLEVILLE, *avec effroi, et allant se rasseoir.*

Que je vous aide, moi, moi ! par exemple !

ALBERT, *ironiquement.*

Comment ! vous ne voulez pas faire le Don Quichotte, défendre tous les opprimés, réparer toutes les injustices ?

DAMBLEVILLE.

J'aurais trop à faire.

M. DE TRÉNEUIL, *à Léonce.*

Votre zèle, Monsieur, n'a qu'un tort, c'est de n'être point à sa place ; car je ne pense pas que rien de tout cela puisse me concerner.

DAMBLEVILLE.

Vous, monsieur le marquis, je le crois bien vraiment...

LÉONCE, *à Dambleville.*

Ainsi vous donnez raison à monsieur ?

DAMBLEVILLE.

Oui, certes !... et mille fois raison !

LÉONCE, *de même.*

Et je ne dois pas défendre des intérêts opposés aux siens ?...

DAMBLEVILLE.

Non, sans doute ! car je parierais que vous êtes la dupe de quelque pauvre diable convoitant un argent qui ne lui appartient pas ! Croyez-moi, renoncez à tout cela ; qu'il n'en soit plus question !... et M. le marquis vous excusera parce qu'il sait que la générosité de votre âme vous emporte souvent trop loin.

LÉONCE.

Si c'est vous qui l'ordonnez, moi, je n'ai plus rien à faire, ni vous rien à demander à M. Gribelet.

(Le marquis fait un mouvement.)

DAMBLEVILLE, *se levant vivement, ainsi que tout le monde.*

M. Gribelet! que dites-vous?

LÉONCE.

Eh bien, oui, Gribelet.

DAMBLEVILLE.

Et cet argent?

LÉONCE.

C'est le vôtre!

DAMBLEVILLE.

Mes deux cent mille francs?

LÉONCE.

Précisément!

DAMBLEVILLE.

Ah! mon Dieu!... mais il ne s'agit pas du tout d'un pauvre diable... il s'agit de moi!... Cet argent m'appartient bien... N'allez pas renoncer à cette affaire, mousieur Léonce! n'y renoncez pas!... au contraire... voyons, parlez!... M. le marquis vous écoutera... il doit vous écouter!... Et cet indigne Gribelet...

MADEMOISELLE MONISTROL, *à part.*

Tiens!... le voilà qui dit le contraire de ce qu'il disait tout à l'heure!

LA MARQUISE, *à M. de Tréneuil.*

M. Gribelet? quel est cet homme, et quels rapports peuvent exister entre vous et lui?

M. DE TRÉNEUIL.

Il est l'agent de quelques unes de mes entreprises.

DAMBLEVILLE.

C'est un fripon, un coquin, un voleur.

M. DE TRÉNEUIL.

Ma bonne foi aurait-elle été surprise?

LÉONCE, *à M. de Tréneuil.*

Cet homme vous a trahi après vous avoir trompé.

ALBERT, *à part.*

Mon imbécile de Gribelet aura fait des siennes.

LÉONCE.

M. le marquis pensera comme moi dès qu'il aura pris connaissance de cet écrit, où j'ai rassemblé tout ce qui peut éclairer sa conscience.

ALBERT, *qui s'est placé entre Léonce et M. de Tréneuil, et prend le papier, gaiement.*

La vôtre peut être égarée, Léonce.

M. DE TRÉNEUIL, *reprenant le papier dans les mains d'Albert.*

Donnez donc, Monsieur!

ALBERT, *gaiement à Léonce.*

Vous êtes un misanthrope qui ne savez rien des choses de ce monde, n'est-il pas vrai, docteur ?

DAMBLEVILLE.

Lui, au contraire !... il les sait très-bien.

ALBERT, *toujours gaiement.*

Qui vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas.

DAMBLEVILLE.

Cela le regarde !... c'est mon ami... mon meilleur ami !...

ALBERT, *de même.*

Vous n'avez pas la moindre idée de ce qu'on appelle des affaires.

DAMBLEVILLE.

Il les entend parfaitement. (*A part.*) Ce M. Albert me déplaît beaucoup.

LÉONCE.

Quand M. Gribelet, pressé par mes questions et convaincu des dangers qu'il pouvait courir, m'eut nommé monsieur le marquis comme le chef de cette entreprise, alors, Monsieur, je suis venu à vous, persuadé que vous étiez trompé, car je sais qu'auprès d'un homme riche et considéré se trouvent parfois de ces gens habiles qui l'abusent en exploitant sa fortune et son nom !... maintenant, j'ai tout dit.

ALBERT, *avec colère, ne pouvant plus soutenir la gaieté contrainte qu'il a montrée jusque là.*

Il peut y avoir un zèle plus suspect que leurs prétendues intrigues.

LÉONCE, *étonné.*

Que dites-vous ?

ISABELLE, *qui a été très-attentive à la scène et parfois étonnée et mécontente.*

Qu'y a-t-il donc ?

DAMBLEVILLE, *vivement.*

Douter de monsieur Léonce !

LA MARQUISE, *étonnée.*

Pourquoi se fâcher ainsi ?

ALBERT, *se remettant, et d'un ton gracieux à la marquise.*

Oh ! pardon !... je n'ai pas été maître de moi en entendant attaquer M. le marquis...

M. DE TRÉNEUIL, *d'un ton très-froid à Albert.*

Mais où voyez-vous que cela puisse m'attaquer ?

DAMBLEVILLE, *à part.*

Est-ce que M. le comte connaîtrait Gribelet ?

LE CHASSEUR, *entrant par une porte latérale.*

Quelqu'un demande à parler à monsieur le marquis.

M. DE TRÉNEUIL.

J'y vais.

LE CHASSEUR.

Les artistes que madame la marquise attendait viennent d'arriver.

LA MARQUISE.

Je vais leur parler. (*A Isabelle.*) Tu le vois, ce matin un concert, demain je donne un grand bal, et après-demain je te mène à l'Opéra ; je ne veux pas que tu aies seulement le temps de penser. Ne me suis-je pas chargée de ton bonheur ?

M. DE TRÉNEUIL, *à Léonce.*

Je vous reverrai, Monsieur, puisque vous assisterez au mariage...

ISABELLE.

Si vous permettez, monsieur Léonce, j'écrirai quelques lignes... et vous les remettrez à madame votre mère, en la priant de céder à mes instances...

(Elle fait un mouvement pour aller écrire)

LÉONCE.

J'attendrai...

LA MARQUISE, *lui indiquant la porte de gauche.*

Dans ce cabinet, où j'écrivais moi-même tout à l'heure.

ISABELLE.

Je reviens dans peu d'instants...

M. DE TRÉNEUIL *s'achemine vers la porte de droite, puis il s'arrête, revient à Léonce et lui tend la main affectueusement.*

Au revoir, monsieur de Courtenay...

(Il sort par la porte de droite.)

DAMBLEVILLE.

C'est d'un bon augure pour mon affaire.

(Il sort par le fond.)

ALBERT, *à Léonce.*

Je veux, je dois vous parler, Léonce.

LÉONCE.

Je vous écoute, Albert.

LA MARQUISE, *après avoir conduit Isabelle à la porte de gauche.*

A ce soir, monsieur de Courtenay.

(Elle salue Albert et sort par le fond avec mademoiselle Monistrol.)

SCÈNE VI.

LÉONCE, ALBERT.

ALBERT.

Que vous ai-je donc fait ?

LÉONCE.

Comment ?

ALBERT.

Ne vous souvenez-vous plus de notre amitié...

LÉONCE.

Elle a commencé de manière à ce que jamais je ne l'oublie...

ALBERT.

Pourquoi donc chercher à me perdre dans l'esprit du marquis ?

LÉONCE.

Moi ! vous perdre ?

ALBERT.

Un homme faible, qui n'a d'idées que celles qu'on lui donne, et dont vous venez de m'ôter la confiance...

LÉONCE.

A vous ?

ALBERT.

A moi, qui lui ai fait faire toutes ses entreprises à l'insu de la marquise, et quelquefois même malgré lui, qui d'abord ne s'en souciait pas.

LÉONCE.

Oh ! ce n'est pas possible, Albert !

ALBERT.

Il met ses fonds, moi mes idées, et nous partageons les bénéfices.

LÉONCE, *douloureusement.*

Est-il vrai ?

ALBERT.

Mais rien n'est plus commun.

LÉONCE.

Albert, répondez-moi ! Au nom du ciel, la vérité !... Connaissez-vous au juste tous les détails de cette affaire ?

ALBERT, *hésitant d'abord, et riant ensuite.*

Comme vous voilà sévère et solennel !... Voyez-vous bien, mon ami, je ne prends pas comme vous au sérieux toutes les choses de la vie.

LÉONCE.

Albert !

ALBERT, *d'un ton gai et léger.*

Rien n'est ennuyeux comme ces fortunes lentes et modestes qui suivent le travail et l'économie ; il faut une fortune rapide, soudaine.

LÉONCE, *s'animant.*

Albert !

ALBERT, *riant toujours.*

Voulez-vous donc que j'épouse Isabelle quand j'aurai cinquante ans ?

LÉONCE.

Isabelle n'épousera jamais qu'un honnête homme.

ALBERT.

Monsieur!... c'en est trop... je vous devine enfin.

LÉONCE.

Vous... me devinez?...

ALBERT.

Oui... vous êtes venu pour renverser mes projets, détruire mes espérances, m'enlever Isabelle!

LÉONCE, *troublé.*

Qu'osez-vous dire?

ALBERT.

Oh! je vois tout à présent! vous l'aimez!...

LÉONCE.

Moi?

ALBERT.

Vous!... si vous voulez le nier, il ne faudrait pas au moins pâlir en l'entendant nommer.

LÉONCE.

Et quand cela serait?

ALBERT.

Si cela était?... Mais vous venez de m'offenser, de m'accuser devant elle!... Savez-vous qu'en pareil cas...?

LÉONCE, *avec un emportement mêlé de joie.*

Il faut se battre, n'est-il pas vrai? Et qui vous dit que moi je ne le désire pas plus que vous?

ALBERT.

Venez donc!

LÉONCE.

Ah! je ne vous ferai pas attendre!

ALBERT, *avec ironie, en allant vers le fond.*

Voilà cette amitié de frère!

LÉONCE, *à lui-même en s'arrêtant.*

De frère? Oh! oui, son frère pour la protéger .... défendre son bonheur... disait-elle... et celui qu'elle aime..... lui, il serait là devant moi... mon épée chercherait son cœur!... Ah! jamais... jamais! mon Dieu, c'etait de la folie, du délire! la raison revient! Albert! il y a des paroles dont l'accent ne peut tromper; vous si brave pour défendre votre honneur!.... si généreux pour sauver un inconnu!... vous qui avez tant de qualités brillantes...

ALBERT, *riant.*

Que voulez-vous? il est des gens qui sont pour les vertus comme d'autres pour l'argent; ils ont du superflu et manquent du nécessaire.

LÉONCE, *avec impatience..*

Plaisanterez-vous donc toujours? Ah! croyez-moi pourtant!.....

le triomphe passager de l'intrigue, ces apparences de fortune, cet éclat qui parfois éblouit, tout cela n'est point réel !..... la ruine, la honte et le malheur en sont la suite ; il n'y a de vrai que le bien, de certain que le talent, de durable que la vertu.

ALBERT.

C'est un beau rêve, Léonce.

LÉONCE.

C'est la vérité !... Vous l'apprendrez !..... Laissez-moi vous l'apprendre... confiez-moi vos intérêts... dites-moi tout ce qui vous lie à cette mauvaise affaire..... vous aussi, vous aurez été trompé ? je veux tout savoir ! et, quels que soient les secrets sentiments de mon âme, n'en doutez pas ! c'est la main d'un ami que je vous tends ; mais il me faut la certitude de son bonheur ! que l'avenir d'Isabelle soit honorable autant qu'heureux.

ALBERT, *lui prenant la main.*

Ah ! je le jure ! Mais si vous saviez qu'élevé par un riche parent, dont la faiblesse céda longtemps à tous mes caprices, je me vis tout à coup éloigné de chez lui, abandonné et déshérité sans doute, pour une légère folie de jeune homme, après avoir été habitué à un luxe qui m'est devenu nécessaire ? Eh bien ! j'ai tâché de retrouver cette opulence par des spéculations ! Et vos révélations au marquis vont me jeter dans une position cruelle ! Qu'allez-vous lui dire ? Décidez-vous, Léonce : vous pouvez sauver un ami ou perdre un rival !

SCÈNE VII.

M. DE TRÉNEUIL, *sortant de la porte à droite;* LÉONCE, ALBERT ; *puis* ISABELLE.

M. DE TRÉNEUIL, *entendant les derniers mots.*

Un rival ? qui ? lui ? M. de Courtenay ? il aime mademoiselle de Monville ?

ALBERT.

Mon mariage renverse peut-être une espérance !

M. DE TRÉNEUIL, *étonné, regardant Léonce.*

Ah ! vos paroles tout à l'heure accusaient votre ami.

(Ici Isabelle paraît, pâle, et entr'ouvre la porte de gauche; elle tient une lettre.)

LÉONCE, *à part.*

Isabelle !

M. DE TRÉNEUIL, *sans voir Isabelle.*

Savez-vous, Monsieur, que ce zèle peut paraître suspect ? Si quelque mauvais dessein...

ISABELLE, *vivement et s'avançant.*

Lui ? oh ! c'est impossible !

ALBERT, *vivement.*

Comment le savez-vous ?

ISABELLE.

Je ne le sais pas ; mais j'en suis sûre !

LÉONCE, *à part, avec joie.*

Son estime et la mienne !

ALBERT, *avec jalousie et dépit.*

Ah ! vous en êtes sûre ?

LÉONCE, *remarquant le mouvement d'Albert.*

Je vais quitter Paris et la France pour jamais. (*A M. de Tréneuil.*) Albert fut trompé comme vous, Monsieur ; tous deux vous serez garants des intérêts du docteur Dambleville. (*A Albert.*) S'il le fallait, Albert, je répondrais pour vous ! (*A Isabe'le en passant près d'elle.*) Donnez-moi, Mademoiselle, cette lettre pour ma mère ; et à présent je m'éloigne, je n'ai plus rien à faire ici.

(Il salue et sort par le fond.)

ISABELLE, *à part.*

Il sort !

ALBERT, *à M. de Tréneuil en l'emmenant.*)

Allons examiner ensemble le papier qu'il vous a remis.

M. DE TRÉNEUIL.

Venez, monsieur de Montigny.

(Il sort par la porte de droite.)

ALBERT, *à Isabelle.*

Dans un instant je suis à vos pieds. (*A part.*) Écrivons bien vite à ce maudit Gribelet pour le faire taire.

(Il prend la même route que M. de Tréneuil.)

SCÈNE VIII.

ISABELLE, *puis* LA MARQUISE.

ISABELLE.

J'ai tout entendu ' O mon Dieu ! que Léonce est noble et généreux ! Mais serait-il vrai qu'il m'aime ? ou bien Albert a-t-il inventé cet amour pour motiver les justes reproches de Léonce ? car Albert, je ne le comprends plus ! (*La marquise entre par le fond ; Isabelle court à elle.*) Viens, Charlotte, viens, je t'en supplie ! j'ai besoin de tes conseils et de ton amitié.

LA MARQUISE.

Mais tu sembles bien agitée ?

ISABELLE, *lui prenant vivement la main.*

Écoute, tu es mon amie ? je puis te dire ce qui se passe là ? Charlotte, je puis me fier à toi ?

LA MARQUISE.

Tu hésites ?

ISABELLE, *vivement.*

Oh ! c'est que tout en ce moment prend un aspect singulier pour moi : une foule d'idées nouvelles, de craintes inconnues, viennent me troubler. Albert change à mes yeux ; sa gaieté, qui me charmaît tant hier encore, me semble triste aujourd'hui. Pourquoi se moque-t-il des nobles sentiments de Léonce ? pourquoi a-t-il d'autres idées et un autre langage ?

LA MARQUISE, *étonnée.*

Que dis-tu ?

ISABELLE, *vivement.*

Si mes douces illusions, mes rêves pleins de charmes, l'espoir enchanteur d'un amour partagé, si tout cela m'échappait ?

LA MARQUISE.

Tu rêves des maux imaginaires ? Mon Dieu ! tu vas épouser celui que tu aimes, que tu as choisi ! Ce bonheur est si rare ! c'est un bien donné à si peu de femmes ! Ah ! sois contente, sois heureuse, toi !

ISABELLE.

Mais le cœur ne peut-il point changer ?

LA MARQUISE.

Comment ?

ISABELLE.

Charlotte, une jeune fille, sévèrement élevée, qui n'a rien vu, rien appris de la vie, ne peut-elle pas se tromper dans son choix, placer son bonheur sur un cœur inconstant, léger, qui ne doit rien sentir profondément et que les plaisirs éloignent bientôt de celle qui s'est unie à lui pour toujours.

LA MARQUISE, *amèrement.*

Oh ! sans doute, vous êtes mariée, tout est dit ! votre mari parle de ses affaires avec ses connaissances, de ses plaisirs avec ses amis, de ses amours parfois avec une autre femme, et il faut vivre là, près de lui, sans bonheur pour soi-même, sans utilité pour personne.

ISABELLE, *qui l'a écoutée avidement.*

Mais que devient alors, Charlotte, notre cœur qui bat si vite ?

LA MARQUISE, *vivement, prête à faire un aveu.*

Ce qu'il devient ? (*Elle change de ton.*) Ah ! crois au bonheur, à la vertu ! que pour toi le chagrin soit un mot vide de sens ! que les torts te semblent toujours impossibles !

ISABELLE.

Non, non, je ne me comprends plus ! Parle, je t'en supplie ! Ainsi délaissée par celui qu'elle doit seul aimer à jamais, que devient une

femme ? comment se passe sa vie ? qui remplit ses journées ? quel sentiment d'affection peut animer ses plaisirs et consoler ses peines ? Que fait-elle de ses talents ? qui la récompense de ses vertus ? A qui peut-elle désirer plaire ? à quoi lui sert-il d'être jolie ? Oh ! parle donc !

LA MARQUISE.

Tu veux que je parle, tu veux toute la vérité ? Va, dis-moi plutôt de te tromper ! L'on apprend trop tôt de la vie plus qu'il n'en faut savoir pour être heureux !

ISABELLE.

Ah ! la vie, disait Albert, c'est le bonheur !

LA MARQUISE.

C'est le malheur, Isabelle !

ISABELLE.

Et Léonce répétait : C'est la résignation et la vertu.

LA MARQUISE.

Ah ! mais sais-tu que nos sévères idées, les pures croyances de notre enfance peuvent s'effacer sous les plaisanteries, les sarcasmes et les exemples de celui-là même qui devait être notre guide ?

ISABELLE.

S'il ne les partage pas ?

LA MARQUISE.

S'il se joue de nos scrupules, se moque de nos délicatesses, et nous laisse seules au milieu du monde, sans force, sans affection, sans espérance.

ISABELLE, *regardant la marquise avec intention.*

Quelles idées tu éveilles ! N'est-il point parfois, Charlotte, des femmes que le monde envie, et dont le cœur, plein d'amertume et de dégoût, cache des tristesses profondes sous des sourires, des fêtes, de l'opulenee et des mensonges ?

LA MARQUISE, *émue, se laissant aller à ses impressions.*

Et qui, accablées sous le poids d'une fastueuse oisiveté, cherchent en vain un intérêt dans leur vie ; dont le cœur et la pensée ne savent où s'attacher, et cela, quand le monde excite leur imagination, quand autour d'elle tout parle d'amour, les livres, les théâtres, les arts, la poésie, et, plus haut que tout cela parfois, une voix qui les fait trembler !

ISABELLE.

Comment ? que dis-tu ?

LA MARQUISE, *s'animant de plus en plus.*

Ne peut-il pas naître une pensée qui revienne sans cesse ? ne peut-il pas se trouver quelqu'un dont la vue vous trouble et vous enchante, dont les paroles vous enivrent ?

ISABELLE, *comme effrayée.*

Charlotte !

LA MARQUISE, *de même.*

Ah ! chaque jour de cette vie brillante qu'on envie peut être consacré à dévorer des larmes amères, à souffrir, à trembler !

ISABELLE.

Grand Dieu !

LA MARQUISE.

Heureuse encore de n'avoir que des douleurs et des regrets et de ne pas compter des torts parmi ses malheurs !

ISABELLE, *avec inquiétude, effroi et douloureusement.*

Si c'était là ton sort ! si ce devait être le mien !

LA MARQUISE, *de même.*

Tu ne sais pas, tu ne sauras jamais ce qu'il faut de courage et de force auprès de celui qu'on aime, pour cacher sous le masque de l'indifférence l'amour qu'il vous inspire, pour repousser froidement les paroles qu'il vous adresse, pour se montrer devant lui calme, insensible et cruelle, pour le contraindre par le dédain à un nouvel amour qui vous remplace, pour s'ôter tout espoir en l'unissant à celle qu'on lui a fait choisir. Quelle affreuse souffrance ! Et pendant ces luttes cruelles, qui absorbent toute votre âme, un nom vous fait pâlir, un nom vous fait trembler ; et la société, que vous oubliez, vous devine et vous accuse ; puis quand vous la cherchez pour échapper à vos souvenirs, elle s'est vengée de votre oubli par la calomnie : tout est changé pour vous au dehors comme au dedans ! Le dédain des femmes et le sourire des hommes vous apprennent qu'ils vous ont déshonorée , et, au milieu de tout cela , il faut se montrer avec un front calme, des paroles de gaîté et le sourire sur les lèvres !

ISABELLE, *troublée et se plaçant en face de la marquise.*

Charlotte, ton sourire est cruel, tes yeux sont pleins de larmes ! Cette femme qui souffre, cet homme repoussé par celle qu'il aimait, qu'il aime peut-être encore... va, j'ai tout deviné ! cette femme, c'est toi ! cet homme , c'est lui ! c'est Albert de Montigny ! Et moi, moi, vous m'avez trompée tous deux !

LA MARQUISE, *vivement.*

Oh ! non, non, ne crois pas cela.

ISABELLE, *très-vivement.*

Ce matin une folle joie remplissait tout mon cœur ; il me semblait qu'affranchie désormais, je respirais plus librement; le monde, les plaisirs, son amour, ton amitié, tous les biens de la terre s'offraient à moi, et mon bonheur s'augmentait encore du tien. Quelques heures seulement ont passé, et j'ai vu l'intérêt troubler ta riche demeure et compromettre le noble nom de ton mari, quand

toi, tu compromets par un fol amour le repos de ta vie tout entière ; j'ai vu ton existence si enviée menacée par les soupçons d'un mari justement jaloux, et le chagrin dévorer tes jours si brillants. Albert ! est-ce bien lui ? il m'apparaît sous un aspect nouveau ; je tremble d'interroger mon cœur, je ne peux plus croire à son amour, je crains jusqu'à ton amitié !

LA MARQUISE.

Va, ne crains rien, Isabelle ; si tu n'avais pas tout son amour, est-ce que mes larmes couleraient ainsi ? et si tu n'avais pas toute mon amitié, est-ce qu'elles couleraient devant toi?

ISABELLE.

Viens donc, viens donc, Charlotte, les répandre sur le cœur d'une amie.

LA MARQUISE, *douloureusement.*

On vient ! cache tes larmes et tes craintes, c'est le premier devoir qu'impose le monde.

SCÈNE IX.

ISABELLE, LA MARQUISE, MADEMOISELLE MONISTROL.

MADEMOISELLE MONISTROL, *accourant par le fond.*

Le notaire ! le notaire qui traverse la cour des papiers à la main !

ISABELLE, *faisant un mouvement.*

Ah !

MADEMOISELLE MONISTROL.

Un notaire avec un contrat, ça fait un effet... Enfin vous allez être madame la comtesse de Montigny ! c'est fini ; et je puis dire à présent que j'ai eu grand'peur pour vous d'un autre mariage.

ISABELLE.

Un mariage?

MADEMOISELLE MONISTROL.

Il faut pardonner à une mère qui voyait toute la violence de l'amour malheureux qu'il avait pour vous.

LA MARQUISE

Que dites-vous? une passion malheureuse ! qui cela ? et pour qui ?

MADEMOISELLE MONISTROL.

M. Léonce pour mademoiselle Isabelle.

ISABELLE, *voulant la faire taire, mais troublée.*

Non, non, cela n'est pas.

LA MARQUISE, *souriant.*

Est-ce qu'une femme peut être aimée sans le savoir ?

MADEMOISELLE MONISTROL.

Avec M. Léonce, qui ne fait rien comme les autres, on peut très-bien ne pas s'y reconnaître; toujours est-il que, si mademoiselle Isabelle n'avait pas eu le bonheur de rencontrer madame la marquise, d'aller au bal chez elle, elle serait maintenant la femme d'un homme qui l'aime comme un fou, c'est vrai, mais avec qui l'on n'eût jamais parlé d'elle.

ISABELLE, *à part*, *rêveuse et troublée.*

Léonce!

LA MARQUISE, *la regardant attentivement.*

Mais pourquoi donc te troubler ainsi, Isabelle, au premier mot d'amour? Il faut, quand on est destinée à vivre dans le monde, s'accoutumer à entendre ces choses-là avec indifférence.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Il fallait le voir, ce jeune homme. Un jour, il était désespéré, je ne sais de quoi; le lendemain un regard plus doux, un geste plus familier, un mot, un sourire, et il était heureux. Si je vous racontais...

LA MARQUISE, *l'interrompant en riant.*

Là, là, assez, assez; certes, comme je le disais, on écoute toujours ces choses-là avec indifférence, surtout quand on va se marier avec celui qu'on aime; mais il vaut mieux ne pas placer des souvenirs d'amour et de passion auprès du mariage; ils sont comme les revenants, on n'y croit pas, et tant qu'on est deux on n'y pense guère; mais il peut arriver qu'on soit délaissée et seule, alors on y pense, ils reparaissent, et les apparitions sont très-dangereuses; regardez, Isabelle a déjà un air tout effrayé.

ISABELLE.

Tu veux dire étonné?

MADEMOISELLE MONISTROL.

Sans doute! qu'aurait-elle fait cette chère enfant, qui aime tant le monde, s'il avait fallu passer toute sa vie seule, avec un mari sérieux, grave?... (*Riant.*) Il y en a pourtant comme cela, qui ne connaissent ni les fêtes, ni le bruit, ni les plaisirs, qui s'aiment tout bonnement et qui se croient heureux... Pauvres gens!

ISABELLE, *vivement.*

Peut-être ont-ils raison.

LA MARQUISE.

Que dis-tu?

ISABELLE, *réfléchissant.*

Rien. Mais comprends-tu, Charlotte? c'est à lui que je confiais hier mes idées, mon projet de mariage avec un autre. (*Avec émotion.*) Et son trouble ne m'a rien appris, et c'est lui qui a décidé, qui a forcé sa mère à consentir...

LA MARQUISE.

Maintenant il faut chasser toutes ces idées-là.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Léonce de Courtenay.

(Les trois femmes font un mouvement.)

SCÈNE X.

ISABELLE, LÉONCE, LA MARQUISE, MADEMOISELLE MONISTROL.

LÉONCE, *profondément triste, salue Isabelle sans rien lui dire. A la marquise.*

Pardon, Madame, si j'ai devancé ma mère : j'ai voulu, j'ai désiré vous revoir toutes deux un instant. Mademoiselle de Monville a été pendant plusieurs années la compagne de notre solitude, et j'avais besoin de lui dire un dernier adieu.

LA MARQUISE.

Ah ! oui, vous partez ?

LÉONCE.

Ce soir même, aussitôt que le contrat de mariage sera signé, je pars avec ma mère.

ISABELLE.

Comment ?

LÉONCE.

Elle a pensé que sa maison, animée si longtemps par la gaieté d'une jeune personne qu'elle aimait comme sa fille, lui semblerait trop triste maintenant que seule...

MADEMOISELLE MONISTROL.

Et dans ce temps-là ce n'était pas déjà trop gai ; le Marais ! mais c'est un qnartier où les vieillards aiment beaucoup à se retirer ; on dit qu'on y vit très-vieux.

LÉONCE.

On peut y mourir jeune.

ISABELLE.

Oh ! que dites-vous ?

LA MARQUISE.

Vous ferez bien, monsieur de Courtenay, de voyager quelque temps ; ensuite vous viendrez retrouver des amitiés qui vous attendront ici ; puis vous aimez l'étude, vous avez des talents...

(Mademoiselle Monistrol va lentement prendre la droite de l'acteur.)

LÉONCE, *souriant amèrement.*

Qu'importe tout cela ? Isabelle, il y a dans votre chambre un petit portrait de ma mère peint par vous, je désire le garder ; voulez-vous qu'il soit à moi ?

ISABELLE.

Si je le veux ! quand vous le souhaitez!

LÉONCE.

Il vous reviendra.

ISABELLE.

Oh !

LÉONCE, *reprenant un ton gai.*

Je veux aussi vous prier, de la part de ma mère, d'accepter cette dernière marque de souvenir.

(Il tire de sa poche un petit écrin qu'il lui présente; Isabelle fait à peine un mouvement; mademoiselle Monistrol prend l'écrin et l'ouvre.)

MADEMOISELLE MONISTROL, *avec joie.*

Des diamants! de superbes diamants!

ISABELLE, *les prenant et voulant les rendre à Léonce.*

Oh ! non ! non !

(Léonce refuse de les reprendre ; mademoiselle Monistrol les ôte de la main d'Isabelle.)

LÉONCE, *d'un ton enjoué mais contraint.*

C'est ma mère que cela regarde ; et moi pourtant, je vous prie aussi de les accepter ; je désire, je l'avoue, qu'il y ait dans votre parure, au milieu des fêtes, quelque chose qui rappelle à votre pensée le séjour paisible où l'on (*un peu ému*) vous a tant aimée ! Oui, que ceux qui vous regrettent ne s'effacent pas entièrement de votre cœur, même dans les jours de plaisirs et de joie, où tout conspirera pour les faire oublier.

ISABELLE.

Ah ! jamais ! et je n'ai pas besoin que rien me les rappelle.

MADEMOISELLE MONISTROL.

C'est que vraiment ces diamants sont d'un très-grand prix.

ISABELLE.

Comment ?

LÉONCE.

Point de craintes ; ces diamants sont ceux de ma mère, ils ont toujours dû vous appartenir. (*Isabelle fait un mouvement.*) Et maintenant ne les refusez pas ; qu'ils soient un gage de pardon.

ISABELLE, *vivement.*

De pardon !

LÉONCE.

Pour moi... qui ai besoin que vous me pardonniez.

ISABELLE, *étonnée.*

Pour vous ? vous pardonner ?... et quoi donc ?

LÉONCE, *tâchant de paraître gai.*

Quand on a passé comme nous tant de jours ensemble... il y a eu

de ces révélations familières où l'on échange les plus fugitives pensées, où le cœur montre ses secrets les plus cachés.

ISABELLE, *vivement.*

Ah!... dans la maison de votre mère, je n'ai rien vu que des vertus, du bonheur!

LÉONCE, *tristement.*

Non... son séjour fut trop triste et trop sévère... pour vos douces et gracieuses habitudes; vous y avez souffert... et c'est là mon regret le plus affreux!

ISABELLE.

Vous vous trompez!

LÉONCE.

Et moi? une incertitude cruelle, des craintes... trop justes, hélas!... me rendaient inégal, inquiet, sauvage... j'effrayais votre âme délicate par une apparente austérité. Pardonnez-moi! oui, j'attristais vos jours que j'aurais dû rendre heureux, et maintenant je paierais du reste de ma vie un de ces jours où je pouvais espérer encore, où le bonheur n'était pas devenu impossible... (*Avec passion.*) Je la voyais!... je l'entendais! (*Revenant à lui et changeant de ton.*) Mais... non, non... je ne regrette rien, Isabelle!... (*Il lui tend la main.*) Ma bonne sœur... vous êtes heureuse... et moi... moi, je ne me plains pas! je ne puis pas me plaindre.

LA MARQUISE, *à part.*

Comme il l'aime!

ISABELLE, *à elle-même.*

O mon Dieu!

SCÈNE XI.

MADEMOSIELLE MONISTROL, ALBERT, ISABELLE, LÉONCE, LA MARQUISE, M. DE TRÉNEUIL.

M. DE TRÉNEUIL.

Mais venez donc, Mesdames, le concert commence, le notaire arrive et Albert s'impatiente.

ALBERT, *qui a remarqué que toutes les figures sont émues, surtout Isabelle, lui dit en s'approchant d'elle.*

Quel trouble! quelle émotion!

M. DE TRÉNEUIL.

C'est l'usage, mon ami, un mariage ne va jamais sans cela.

ALBERT.

Oui, et cette tristesse de la mariée qui la fait ressembler à une victime rend le mari passablement ridicule.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Une victime, grand Dieu !... la voilà bien à plaindre ! être condamnée au mariage, c'est-à-dire au bonheur forcé à perpétuité.

LA MARQUISE, *d'un ton ironique.*

Comment donc ? trembler parce qu'on s'impose des obligations de toute la vie !

ALBERT.

Oh ! de grâce, point de réflexions ! il ne faut pas regarder le bonheur de trop près ; mais on ne saurait l'atteindre trop vite... Venez donc...

(Albert va prendre la main d'Isabelle.)

ISABELLE.

Je veux... je dois... ce mariage, il faut le rom... (*Elle regarde la marquise, le marquis surprend ce regard ; Albert qui tient la main d'Isabelle, fait un mouvement violent et lui jette un regard qui l'effraie ; elle se reprend et dit*) le retarder, au moins.

ALBERT, *furieux, regardant Léonce.*

Le retarder !

LÉONCE.

O ciel !

LA MARQUISE, *troublée et passant près d'Isabelle.*

Comment !

M. DE TRÉNEUIL, *avec colère à la marquise.*

Qu'avez-vous donc, Madame ?

LA MARQUISE.

Rien !

ISABELLE, *tremblante.*

Il faut... je voudrais... parler à...

(Elle regarde Léonce.)

ALBERT, *d'un ton menaçant.*

A ?...

ISABELLE, *comme se reprenant.*

A madame de Courtenay... ce que j'ai appris...

M. DE TRÉNEUIL, *inquiet et jaloux.*

Qu'avez-vous appris ?

ALBERT, *d'un côté, bas à Isabelle avec fureur.*

Ce mariage à l'instant... sa vie à lui pourrait m'en répondre.

(Il indique Léonce.)

LA MARQUISE, *de l'autre côté, bas à Isabelle, avec angoisse.*

Veux-tu donc me perdre ?... mon mari nous regarde.

ISABELLE *fait un pas, s'arrête... hésite, a l'air de prendre une résolution et dit :*

O mon Dieu !

SCÈNE XII.

MADEMOISELLE MONISTROL, ALBERT, ISABELLE, LAMARQUISE, LÉONCE, DAMBLEVILLE, M. DE TRÉNEUIL.

DAMBLEVILLE, *un peu agité entrant par le fond.*

Madame de Courtenay ne peut venir, elle prie qu'on ne l'attende pas.

LÉONCE, *vivement.*

Ma mère ! Que lui est-il arrivé ?...

DAMBLEVILLE.

Elle s'est trouvée mal.

LÉONCE, *vivement.*

Dieu ! elle était déjà malade... Ah ! je cours avec vous...

DAMBLEVILLE.

Point d'effroi... mais elle veut vous voir... à l'instant. (*Aux autres avec un geste qui indique que la mère est bien malade.*) Vous permettez...

ISABELLE, *douloureusement.*

Monsieur Léonce !

LÉONCE, *prêt à sortir.*

Ah ! vous voulez parler... et moi, je veux, je dois vous entendre ! Rester ici près de vous, et ma mère m'attend !... Des larmes !... ô mon Dieu... mon Dieu !... Isabelle pleure et ma mère est mourante ! Mais... pardon, pardon, je dois partir... adieu !...

LA MARQUISE.

Monsieur de Courtenay !...

LÉONCE.

Ma mère n'a plus que moi.

ISABELLE.

Moi, je n'ai plus personne...

LA MARQUISE.

Qu'ai-je fait ?

M. DE TRÉNEUIL.

Allons donc signer le contrat.

(Tout le monde s'achemine vers le fond.)

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE COURTENAY, LÉONCE.

(Madame de Courtenay est assise à la table à droite, elle tient un livre et ne lit pas ; Léonce est à la table de gauche, il semble écrire et n'écrit pas.)

LÉONCE, *à part, désignant la place où Isabelle était au premier acte.*

Elle était là ! c'est là qu'elle s'asseyait toujours !

MADAME DE COURTENAY, *après l'avoir regardé.*

Personne ! personne pour le distraire.

LÉONCE, *après un moment de silence, comme à lui-même, dit avec amertume.*

Comme on est fou dans la jeunesse ! tout le cœur se précipite vers un bonheur indicible, toujours cherché et toujours introuvable ! on croit parfois que c'est la gloire ! on imagine que c'est l'amour ! et rien ! rien de réel dans cette vie !

MADAME DE COURTENAY.

Tout n'est donc pas là, Léonce ?

LÉONCE, *revenant à lui.*

Ma mère... (*A part.*) Cachons-lui ma douleur !

MADAME DE COURTENAY, *à part.*

Cachons-lui mes souffrances !

LÉONCE, *après un moment de silence où il a l'air d'écrire avec acharnement, regarde sa mère à la dérobée et dit à part.*

Elle lit !

MADAME DE COURTENAY, *à part, regardant Léonce à la dérobée.*

Il travaille !

LÉONCE, *après un moment de silence, laisse tomber machinalement sa plume et dit à lui-même :*

Si elle avait su combien elle était aimée, peut-être eût-elle partagé mon amour !

MADAME DE COURTENAY, *laissant tomber machinalement son livre, dit à elle-même :*

Si notre maison eût été moins triste, elle ne l'eût peut-être pas quittée ?

LÉONCE ; *ils se sont tous deux parlé comme entraînés, Léonce s'effraie de la douleur de sa mère.*

Ma mère !

(Il se lève.)

MADAME DE COURTENAY, *se levant.*

Léonce !

LÉONCE.

Depuis deux jours j'ai su me forcer au silence !

MADAME DE COURTENAY.

Depuis deux jours je n'avais osé prononcer son nom.

LÉONCE, *vivement.*

Maintenant ne craignez plus de me tout avouer. Qu'en savez-vous ? qu'en avez-vous appris ?

MADAME DE COURTENAY, *vivement.*

L'as-tu cherchée ? l'as-tu revue ?

LÉONCE, *tristement.*

Je ne l'ai pas aperçue.

MADAME DE COURTENAY, *de même.*

Je n'en ai rien appris.

LÉONCE.

O mon Dieu !

MADAME DE COURTENAY.

On venait seulement de sa part.

LÉONCE, *se levant très-vivement.*

On venait de sa part, dites-vous ? et qui donc ? que disait-on ? que fait-elle ? où est-elle ? est-elle marié ? Parlez, parlez, ma mère !

MADAME DE COURTENAY, *souriant un peu de sa vivacité.*

Voilà tant de questions à la fois, qu'il serait difficile d'y répondre, si tout n'était dit en un mot... je ne sais rien... Mais voici le docteur, peut-être pourra-t-il nous apprendre quelque chose.

SCÈNE II.

MADAME DE COURTENAY, DAMBLEVILLE, LÉONCE.

LÉONCE ET MADAME DE COURTENAY.

Parlez, docteur.

LÉONCE.

Que savez-vous ?

DAMBLEVILLE.

Ce que je sais ?

LÉONCE.

Que fait Isabelle ?

DAMBLEVILLE.

Ah !

LÉONCE.

Hélas ! vous l'ignorez sans doute, puisque, depuis deux jours, vous êtes consigné à l'hôtel de madame de Tréneuil, et que vous n'entendez peut-être pas plus parler d'elle...

DAMBLEVILLE.

Que de mes deux cent mille francs! car savez-vous, mon ami, qu'on s'est moqué de nous?... Gribelet ne dit mot, et, au reste, vous seul avez le secret d'en obtenir quelque chose : aussi je venais vous demander secours. Quant à M. Albert, il est introuvable, et j'ai grand'peur que mon argent ne soit absolument comme M. Albert.

LÉONCE.

Ne suis-je pas là, docteur ?

DAMBLEVILLE.

Mais une seule pensée vous occupe.

LÉONCE.

Oui, je suis malheureux ! mais je ne veux pas être de ces gens qu'une mauvaise destinée trouve sans force pour la vaincre, sans courage pour la supporter !... Parlez, mon ami, me voici prêt à vous servir.

DAMBLEVILLE.

Eh bien, oui, Léonce... un service, et tout de suite !... allez chez Gribelet... et obtenez de lui, s'il est possible, tous les papiers relatifs à cette affaire ; mais tous sans restriction... et nous sommes sauvés.

LÉONCE.

Oui, j'y vais, mon ami : je sais un moyen certain de réussir près de cet homme ; et il faut que M. de Tréneuil et Albert lui-même sachent au juste combien leur confiance était mal placée : il faut qu'ils répondent tous deux de votre argent avant mon départ ; soyez sans inquiétude.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

MADAME DE COURTENAY, DAMBLEVILLE.

DAMBLEVILLE.

Il est parti ! je l'ai éloigné exprès, afin de vous parler de lui et de mademoiselle de Monville ; elle n'est pas encore mariée.

MADAME DE COURTENAY.

Comment l'avez-vous su ?

DAMBLEVILLE.

Ce matin elle m'a fait appeler...

MADAME DE COURTENAY.

Isabelle serait-elle malade?

DAMBLEVILLE.

Non... elle veut vous voir.

MADAME DE COURTENAY.

Me voir!...

DAMBLEVILLE.

Oui... mais elle hésitait...

MADAME DE COURTENAY.

Pourquoi?

DAMBLEVILLE.

Je crois avoir deviné ce qu'elle n'osait dire... les sentiments de M. Léonce ne lui sont plus inconnus.

MADAME DE COURTENAY.

Et elle craint de revoir celui qu'elle a rendu si malheureux?

DAMBLEVILLE.

Mais en lui disant que votre fils était absent, je l'ai décidée à faire ce dont elle avait grande envie. C'est pour cela que j'ai éloigné M. Léonce; d'ailleurs, si elle est perdue pour lui sans retour, il vaut mieux qu'il ne la revoie pas.

MADAME DE COURTENAY.

Elle va venir!... mon Dieu!... mais moi aussi... je sens que cette entrevue...

DAMBLEVILLE.

Pas d'agitation! vous êtes encore souffrante et faible... et j'entends déjà cette chère enfant... c'est elle! la voici.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE MONISTROL, MADAME DE COURTENAY, ISABELLE, DAMBLEVILLE.

MADAME DE COURTENAY, *avec joie.*

Oh!... oui .. c'est elle!...

ISABELLE, *avec tristesse et crainte, prenant la main de madame de Courtenay, et s'inclinant.*

Ah! combien vous devez me haïr!

MADAME DE COURTENAY.

Vous haïr! vous l'enfant de mon choix?... Ah! chez moi, Isabelle, on ne fera jamais autre chose que vous regretter et vous aimer!

ISABELLE.

J'avais besoin de vous revoir! de me retrouver ici! de vous entendre dire que vous me pardonnez!

MADAME DE COURTENAY.

Depuis six ans, Isabelle, je prie le ciel pour la jeune fille qui faisait la joie de cette maison; oh! que Dieu la protége encore au milieu des dangers du monde qu'elle a cherché et des épreuves de la route difficile où elle s'est engagée!

DAMBLEVILLE.

Plus difficile peut-être que vous ne pouvez l'imaginer!

MADAME DE COURTENAY.

Comment?

DAMBLEVILLE.

Maintenant je vois ce qui se passe, moi!

ISABELLE.

Que voyez-vous?

DAMBLEVILLE.

Je vois... je vois qu'un jeune homme, avec une figure agréable, de l'argent follement dépensé, un duel heureux, un peu d'esprit, beaucoup d'audace, et surtout quelques sottises, parvient à faire parler de lui! il occupe! cela suffit, il est à la mode! les femmes les plus spirituelles s'y laissent prendre. Mais la mode passe, et il leur reste un fat qui les ennuie, ou un intrigant qu'elles méprisent!... Et j'ai peur que mademoiselle de Monville n'en soit là.

ISABELLE, *avec un mouvement d'effroi.*

Oh! docteur!...

MADEMOISELLE MONISTROL.

Monsieur se trompe, et c'est mal de jeter ainsi des soupçons dans l'esprit de cette chère enfant, pour troubler son bonheur le jour même du mariage... car c'est ce soir...

DAMBLEVILLE, *comme pressé de sortir.*

Ce soir! Et je n'ai pu éclaircir mes doutes.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Ayant appris que madame de Courtenay était mieux, mademoiselle de Monville est venue, de la part de madame la marquise, la prier de vouloir bien se rendre à la cérémonie, et nous devons retourner à l'instant à l'hôtel.

DAMBLEVILLE.

Pas encore! madame est faible et souffrante... émue par cette entrevue, il lui faut quelques moments de repos... mademoiselle de Monville restera près d'elle! Pendant ce temps, moi, je ferai une démarche importante, et je retrouverai M. Léonce, qui a sans doute obtenu des papiers... qui changeraient bien les choses.

ISABELLE.

Comment ?...

DAMBLEVILLE.

Oui, oui !... que nous ayons ces papiers, et il pourrait bien arriver quelque chose de sérieux à ce petit monsieur qui plaisante toujours ! A mon retour seulement, on saura si madame de Courtenay peut sortir ; jusque là du repos !

MADAME DE COURTENAY.

J'obéis, cher docteur.

ISABELLE.

Oh ! venez, appuyez-vous sur moi.

(Madame de Courtenay, appuyée sur le bras d'Isabelle, sort par la porte de gauche ; Dambleville sort par le fond.)

SCÈNE V.

MADEMOISELLE MONISTROL, *seule.*

Vraiment, il semblerait qu'il y a des gens qui conspirent pour empêcher les filles de se marier ! toujours des si, des mais ! si l'on voulait tout écouter, il n'y aurait pas de mariage possible.

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE MONISTROL, ISABELLE, *rentrant par la porte de gauche.*

ISABELLE.

Retournez à l'hôtel ; on y serait inquiet. Madame de Courtenay a demandé une demi-heure de repos..... Je veux attendre. Allez donc, ma bonne Monistrol, dire à Charlotte de ne pas s'impatienter de ce retard.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Elle ne serait pas seule à s'en tourmenter ; mais votre intention est sans doute que je rassure tout le monde.

ISABELLE.

Qui vous voudrez. Mais allez !

MADEMOISELLE MONISTROL.

J'y vais. (*A part.*) M. Albert fera bien de ne pas trop tarder à venir ici.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII.

ISABELLE, *seule.*

Je ne puis croire que deux jours seulement se soient passés de-

puis que j'ai quitté cette maison !... A peine ai-je vu le monde que j'avais tant souhaité, et j'en ai eu peur!... ces plaisirs, je commence à les deviner ! ce n'est pas l'amitié qui rapproche tant de personnes dans les fêtes... l'intérêt, la vanité, la malignité les rassemblent!... ou bien elles veulent peut-être essayer si l'ennui en commun sera moins lourd à porter !... Depuis deux jours, pas un moment de solitude ! toujours du monde, jamais de bonheur ! Ah ! l'agitation, ce n'est pas la gaieté ; c'est du bruit autour de la tristesse ! la tristesse ! et là, à cette place où je suis, j'ai désiré, voulu, exigé ces plaisirs et ce mariage ! Voilà encore mon dessin commencé... ma broderie... tout est là comme autrefois !.... et moi, je suis si changée ! ah ! un jour de malheur vieillit une femme de dix années !.... Charlotte, pressant mon mariage pour échapper à une passion coupable !... Albert, si insouciant et si gai !... M. de Trêneuil, si riche et si grand seigneur ! Tous deux entraînés pour de l'argent dans de fâcheuses affaires !... Et des papiers qui peuvent perdre M. de Montigny ?... Ah ! je ne dois pas le souffrir ! Pourtant des menaces quand j'hésitais !.... la vie de Léonce, m'a dit Albert !..... la vie de son ami !... et sa main si sûre ! ses duels si heureux ! ô mon Dieu ! dans ce monde sans pitié, tout est faux : l'amitié, les plaisirs, l'amour !... chassons ces idées. (*Elle cherche sur la table comme pour se distraire, prend un livre, l'ouvre et le rejette. Elle ouvre un album.*) L'écriture de Léonce ! mon nom ! (*Elle lit.*) « Il y a « six ans qu'Isabelle apporta le bonheur et la vie dans mon âme in- « sensible à tout. Depuis j'ai nourri dans la retraite une de ces « affections comme le monde n'en connaît pas. Hier j'ai donné à un « autre, à celui qu'elle aime, le seul bien qui existe pour moi sur la « terre, la main d'Isabelle. Qu'elle soit heureuse !. .. que ce vœu-là « du moins soit exaucé ! » (*Elle laisse tomber le livre sur la table et parle sur le devant du théâtre.*) Ah ! Léonce ! comment ai-je pu rejeter loin de moi le trésor de votre pure et honorable affection ? Ici ! tout était vrai, la joie ! l'amitié, (*elle hésite*) l'amour !... Quelqu'un... ah ! c'est lui !... c'est M. de Courteuay !..... il tient des papiers ! sans doute ceux qui regardent M. Albert...

SCÈNE VIII.

ISABELLE, LÉONCE.

LÉONCE, *entrant.*

Elle y est encore !...

(Il dépose sur la table de gauche les papiers qu'il tient.)

ISABELLE.

Nous ne devions plus nous revoir !...

LÉONCE.

Et vous voilà ici !...

ISABELLE.

Vous savez quelles pensées, quels souvenirs je dois trouver dans cette maison.

LÉONCE.

Ah ! pour moi... ces souvenirs d'un bonheur passé et le sentiment du malheur présent me troublent, m'enchantent et m'épouvantent. Pourquoi les rappeler ? pourquoi rester là ? Désirez-vous donc me revoir, me parler ?

ISABELLE, *craintive.*

Oui, je voudrais..

LÉONCE.

Oh ! mettez-vous là, Isabelle, comme autrefois !

(Il la fait asseoir à gauche et se trouve prendre la droite.)

ISABELLE, *s'asseyant.*

Oui, comme autrefois.

LÉONCE.

Mais alors vous n'étiez point triste et pâle comme à présent.

ISABELLE.

Alors... j'ignorais toutes les choses de ce monde.

LÉONCE.

Maintenant vous êtes au milieu de tous les plaisirs.

ISABELLE, *tristement.*

Et s'ils ne m'avaient rien offert qui valût ma douce ignorance ?...

LÉONCE, *étonné.*

Quoi ! cet éclat, ces brillants succès des salons ?...

ISABELLE.

Ah ! pour y briller aussi, il faudrait trop apprendre..... trop oublier peut-être !

LÉONCE, *étonné.*

A peine si vous avez connu cette vie dissipée, cet étourdissement de la société parisienne !

ISABELLE, *se levant.*

Si une lumière soudaine avait tout à coup éclairé pour moi ces faux semblants qui m'abusaient ? si j'avais vu toutes les douleurs parées, inquiètes et agitées, des femmes du monde ?..... Si j'avais appris qu'en frappant au cœur de la première que je rencontrerais il en sortirait à l'instant des larmes et des plaintes ?.... si tout cela m'avait effrayée ?

LÉONCE.

Ah ! vous avez donc été bien malheureuse ?

ISABELLE, *essuyant une larme.*

Oui !...

LÉONCE, *vivement et avec un mouvement de joie.*

Vous pleurez!..... Qu'est-il donc arrivé?.... regretteriez-vous ces lieux? craindriez-vous de les quitter encore?... que faut-il faire?.., Mon Dieu! tu sais à quel prix j'aurais voulu que les souffrances de la vie lui fussent toutes inconnues!... comment ses larmes me trouveraient-elles insensible? Ah! ordonnez, Isabelle, que voulez-vous? ma vie vous appartient à présent et toujours!

ISABELLE.

Noble Léonce... je ne sais pourquoi ces larmes... ce trouble...

LÉONCE.

Parlez sans crainte!..... parlez à un ami!... Vous aviez quelque chose à me demander?

ISABELLE.

Ah! vous m'y faites songer... Le docteur Dambleville...

LÉONCE.

Eh bien?

ISABELLE.

Il parlait de papiers... remis entre vos mains...

LÉONCE, *étonné.*

Ah! oui, des papiers? je m'en souviens!... votre vue me les avait fait oublier!!.. Ils regardent Albert et peuvent tout changer; car, bien qu'il soit plus étourdi que coupable, ces confidences le mettent à la disposition de celui qui les possède et le perdraient aux yeux du monde.

ISABELLE.

Le perdre? lui...

LÉONCE.

Qu'avez-vous?

ISABELLE.

Si je vous disais : Ces papiers, donnez-les-moi, monsieur Léonce, personne ne doit les voir, et vous devez oublier que vous les avez lus?

LÉONCE.

Comment! ces papiers, vous les vouliez? c'est peut-être pour cela que vous m'avez attendu? que... vos larmes... votre trouble...? c'étaient des craintes pour lui..... pour Albert seul..... rien pour le passé?

ISABELLE, *à part, douloureusement.*

Comme il se trompe!

LÉONCE, *amèrement.*

Ah! quelles idées, quel fol espoir avaient passé là! Mon Dieu! elle tremble et s'effraie pour lui seul!

ISABELLE, *à part, avec douleur.*

S'il ne me comprend pas, que deviendrai-je?

LÉONCE, *avec emportement et lui donnant les papiers.*

Ah ! prenez.... prenez ! que rien n'empêche votre mariage ! que rien ne nuise à votre bonheur ! Il n'a point de torts ! point de défauts ! vous l'aimez ! Allez, retrouvez-le..... ne le quittez plus, jouissez de tout ici-bas... les amusements du monde, ses faux plaisirs sont sans dangers pour vous ! vous n'avez rien à perdre à ces jeux... pas même un cœur !

ISABELLE, *douloureusement, très-troublée.*

Ah ! le ciel me punit de l'avoir méconnu ! Il ne veut pas, il ne peut pas m'entendre... et l'on vient !

SCÈNE IX.

ISABELLE, LA MARQUISE, ALBERT, LÉONCE.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame la marquise de Tréneuil, M. Albert de Montigny.

LA MARQUISE.

Mademoiselle Monistrol vient de me prier d'arriver promptement ici avec M. Albert.

LÉONCE.

Ah !...

ALBERT.

Et je n'ai pas perdu de temps.

LA MARQUISE, *à Isabelle.*

Moi aussi, je voulais te revoir !... (*Elle lui prend la main.*) J'ai besoin de te savoir heureuse.

ALBERT.

Et j'avais hâte de vous apprendre une bonne nonvelle.

LÉONCE.

Votre bonheur.

ALBERT.

Vous allez partager ma joie !... et aujourd'hui elle est vive et sincère. La gaieté me devait quelque chose pour l'avoir gardée avec moi jusque dans les jours de malheur : oui, j'ai fait plus d'une fois contre mauvaise fortune bon cœur !...

ISABELLE.

Ah !...

ALBERT.

Je peux le dire à présent, j'ai eu des moments difficiles !... Que voulez-vous que fasse un pauvre garçon, qu'une famille envoie follement à Paris avec plus de bons conseils que de billets de banque, et à qui la tête tourne bientôt au milieu de tous les sots opulents et de tous les intrigants enrichis qui remuent ici l'or à pleines

mains?... Il faut plus de courage pour vivre pauvre à Paris que pour se faire tuer partout ailleurs, et celui qui peut y passer sa vie sans fortune et sans bassesses a plus de vertus à lui seul que tous les sept sages de l'antiquité.

ISABELLE, *avec une légère expression de dédain.*

En vérité?...

ALBERT.

Mais enfin le ciel, qui ne m'avait pas donné une assez grande dose de sagesse, m'envoie la fortune en dédommagement.

LA MARQUISE.

L'oncle dont monsieur nous a parlé si souvent est mort; M. de Montigny hérite, et le voici avec plus de soixante mille livres de rentes!

ISABELLE, *avec joie.*

Vous voilà donc bien heureux?...

ALBERT.

Offrant ma fortune à celle qui avait bien voulu m'accepter sans cela?

ISABELLE.

Ah!

(Elle regarde attentivement Léonce, qui reste calme mais profondément triste.)

ALBERT.

Et très-disposé à jouir du bien que le ciel m'envoie et sur lequel je ne comptais plus... (*A Léonce.*) Il est bien entendu que je renonce aux affaires: ainsi, Léonce, plus de craintes.

LÉONCE, *d'un air contraint.*

Rien ne troublera son bonheur.

ISABELLE, *à part, regardant Léonce.*

Comme il souffre!

ALBERT, *riant.*

J'ai fait une belle peur au docteur Dambleville! mais non seulement il ne perdra rien, il y gagnera: je le prends pour médecin... par exemple, je tâcherai de n'être jamais malade.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le marquis de Tréneuil! M. le docteur Dambleville!

SCÈNE X.

M. DE TRÉNEUIL, DAMBLEVILLE, ALBERT, ISABELLE, LA MARQUISE.

DAMBLEVILLE, *après avoir salué.*

Oui, monsieur le marquis, tout ce qui regarde cette affaire a été

remis à M. Léonce ; il y a des lettres fort importantes, à ce que dit M. Gribelet.

ALBERT, *à part.*

Des lettres ?

LE MARQUIS.

Nous allons les connaître et tout s'éclaircira enfin.

(La porte de gauche s'ouvre : madame de Courtenay entre appuyée sur mademoiselle Monistrol.)

MADAME DE COURTENAY.

J'ai l'honneur de saluer madame la marquise et la prie de m'excuser : les émotions de ces derniers jours m'ont ôté le peu de forces...

LA MARQUISE.

Asseyez-vous donc, Madame.

ISABELLE, *à part.*

Et c'est moi !...

(La marquise fait asseoir madame de Courtenay à gauche, et les personnages se trouvent ainsi placés : M. de Tréneuil, Dambleville, Albert, Isabelle, Léonce, madame de Courtenay assise, la marquise, mademoiselle Monistrol.)

MADAME DE COURTENAY.

C'étaient mes deux enfants, Madame ; ma fille me quitte... (*à demi-voix*) et regardez mon fils !

DAMBLEVILLE.

Permettez-vous, Mesdames, qu'avant de songer à tout autre intérêt, des papiers importants, remis à M. Léonce, soient connus de tous ? cela ne souffre aucun retard.

M. DE TRÉNEUIL.

Oui, et j'attends.

ALBERT, *avec inquiétude.*

Quels papiers?

ISABELLE, *qui les tient à sa main, les lui montrant.*

Ceux-ci sans doute ?

ALBERT, *faisant un mouvement, à part.*

Ciel ! infâme Gribelet !

DAMBLEVILLE, *à Isabelle.*

Ah ! c'est vous qui les avez? vous les connaissez donc ?

ISABELLE.

Ces papiers, je ne les ai pas lus; personne ici ne sait ce qu'ils renferment que M. Léonce... c'est à lui, à lui seul qu'il faut s'en rapporter.

LÉONCE, *faisant un mouvement.*

A moi ?

ISABELLE.

Vous le connaissez tous assez bien pour l'en croire ! Monsieur de Courtenay, parlez, faut-il les lire ou les brûler? (*Bas en les lui remettant.*) Le sort de M. de Montigny est entre vos mains.

LA MARQUISE, *à part.*

Lui, si amoureux !

ALBERT, *à part.*

Je suis perdu !

LÉONCE, *prenant les papiers lentement de la main droite, les passant dans la main gauche et les jetant dans le feu qui est à sa droite derrière.*

La lecture de ces papiers est inutile maintenant, et ils ne renfermaient rien qui pût compromettre l'honneur de M. de Montigny, je l'atteste.

ALBERT, *faisant un mouvement à part.*

Ah ! brave garçon !

ISABELLE, *à part.*

Noble cœur !

LE MARQUIS.

Mais, monsieur de Courtenay...

LÉONCE.

Le soupçon ne peut vous atteindre, monsieur le marquis.

DAMBLEVILLE.

Et mes deux cent mille francs ?

LÉONCE.

Votre argent, docteur, ne court plus aucun risque.

DAMBLEVILLE.

Bah !

ALBERT, *gaiement.*

Est-ce que vous en doutiez ?

DAMBLEVILLE.

Dam ! je ne suis pas encore trop rassuré.

ISABELLE, *très-agitée et avec joie.*

C'est que vous ne savez pas tout, docteur ; vous ignorez encore que M. de Montigny est devenu riche, très-riche ! il hérite d'une immense fortune, et il m'offre...

ALBERT.

Un hôtel bâti exprès pour donner des fêtes et une terre magnifique.

ISABELLE, *avec joie.*

Oui, tous les avantages de l'opulence, tous les plaisirs du monde, il les a, lui !

DAMBLEVILLE.

Et M. Léonce n'a rien !

LÉONCE.

Je travaillerai !

ISABELLE, *avec transport.*

Oui ! le travail, la retraite, point de fortune, rien ! ô mon Dieu ! je te rends grâces ! il saura donc que je l'aime.

LÉONCE.

Ciel !

ISABELLE, *à madame de Courtenay.*

Votre amitié et l'amour de Léonce peuvent-ils m'être rendus ?

LÉONCE, *avec transport.*

Un pareil bonheur est-il bien vrai ?

ISABELLE, *allant se jeter à genoux devant madame de Courtenay.*

O ma mère ! pardonnez-nous !

MADAME DE COURTENAY.

Ma fille !

ALBERT, *avec mécontentement.*

Ah çà ! mais... permettez !

DAMBLEVILLE, *lui prenant le bras.*

Il avait donné sa fortune pour assurer le mariage de mademoiselle de Monville

ALBERT.

Avec son rival ? (*Gaiement comme prenant son parti.*) Ah ! ma foi, s'il n'était pas heureux...

DAMBLEVILLE.

Le bonheur aurait tort, n'est-il pas vrai ?

ALBERT.

Et cela ne doit pas être. Aussi, cette fois, c'est moi qui partirai pour l'Italie.

DAMBLEVILLE, *souriant.*

Et je suis tranquille ; vous ne vous jetterez pas dans le Tibre, vous.

ALBERT, *riant.*

Léonce ne serait pas là pour me sauver.

LA MARQUISE.

Bien, monsieur de Montigny.

MADEMOISELLE MONISTROL.

Elle ne sera pas même baronne !

ISABELLE.

Je serai heureuse.

MARGUERITE,

Comédie en trois actes et en prose, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 3 octobre 1840.

A MADAME CHARLES REYBAUD.

C'est un double plaisir pour moi de mettre votre nom à ce nouvel ouvrage; car ce nom rappelle en même temps à mon cœur un cher souvenir qui le touche, et à mon esprit un talent brillant qui le charme.

Je voudrais pouvoir donner à mes comédies cette variété piquante, cette simplicité naïve, cette couleur locale et saisissante qui font de chacun de vos récits un drame plein d'intérêt et de vérité; je serais plus assurée de mon succès, et ce n'est jamais sans une grande frayeur que j'offre une nouvelle comédie au public, quelque indulgence qu'il m'ait montrée, et quelques soins que je mette à travailler consciencieusement mes ouvrages. J'attache d'autant plus d'importance à les voir réussir, qu'ils sont l'expression de ma pensée intime, et que, même dans des sujets frivoles, j'aime à me montrer fidèle à mes convictions sérieuses.

Mon désir de placer *Marguerite* sous vos auspices lui a porté bonheur; et je suis bien contente de pouvoir ajouter au plaisir du succès celui de vous offrir un témoignage de mon tendre dévouement.

VIRGINIE ANCELOT.

PERSONNAGES:

LE COMTE ALBERT DE SAINT-MÉRY.
BONNARD, négociant, oncle de Marguerite.
JULES DE BEAUSÉJOUR, ami d'Albert.
FORSTER, riche Américain.
MARGUERITE DE SENNEVILLE, COMTESSE DE SAINT-MÉRY.
LA CHANOINESSE DE SAINT-MÉRY, tante d'Albert.
AMÉLIE BEAUVAL.
UN DOMESTIQUE.

L'action se passe au château du comte Albert de Saint-Méry, en 1840.

Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier indiqué occupe la gauche du spectateur.

MARGUERITE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant. A gauche du spectateur, sur le devant, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire, et une bougie près de finir qui brûle encore. Porte au fond; portes latérales; une fenêtre à droite du public.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *endormie*, ALBERT.

Au lever du rideau, Marguerite est endormie dans une causeuse à côté de la table, devant elle est une lettre ouverte qu'elle vient d'écrire.

Albert entre par la porte du fond; il jette sur une chaise son manteau mouillé et son chapeau.

ALBERT, *à lui-même sans voir Marguerite.*

Quel temps!... Que les nuits sont longues quand on souffre!... Je reviens malgré moi après une absence de trois jours... J'arrive de Paris à cheval; la fatigue me donnera peut-être enfin quelques heures de ce sommeil dont j'ai tant besoin... il calmerait l'agitation qui me tue!... (*Il s'est dirigé vers la porte de droite et tourne ainsi le dos à Marguerite.*) La chambre de Marguerite... de ma femme!... elle est là... tranquille!... elle dort sans regrets et sans inquiétude... elle... (*Il se retourne pour se diriger vers la porte de gauche qui est supposée conduire à sa chambre à lui, et il aperçoit Marguerite.*) Ciel! Marguerite ici! à cette heure!... Elle ne s'est donc pas couchée?... Elle a veillé, là, seule!... (*Il regarde sur la table.*) Elle a écrit... et le sommeil l'a surprise!... Quelle inquiétude a-t-elle donc?

MARGUERITE, *dormant.*

Albert!

ALBERT.

Mon nom?

MARGUERITE, *dormant.*

Amélie, ma chère Amélie!

ALBERT.

Amélie? son amie d'enfance!... (*Il prend le papier écrit qui est sur la table.*) C'est à elle qu'elle a écrit avant de s'endormir. Si je lisais? non! respectons ses secrets!... Mais ses secrets, sa pensée, son

bonheur, tout ne doit-il pas m'appartenir? n'est-elle pas ma femme? j'ai droit!... non, je n'ai aucun droit...Je veux savoir si elle ne me hait pas... si elle aurait pu m'aimer !... (*Lisant.*) « Ma chère Amélie...» (*S'arrêtant.*) Que vais-je lire ? (*Il se décide à continuer.*) «Je n'ai « pu t'écrire encore que peu de mots depuis mon mariage : c'est à « peine si je me rends compte à moi-même de ce qui m'est arrivé. « Tu sais, Amélie, que je fus toujours malheureuse. Mon père, « absent avant ma naissance, ne revint dans notre pays que pour « y trouver la mort. » (*Parlant.*) Hélas!... (*Lisant.*) « Ma mère ne « lui survécut que peu de temps, et me confia en mourant à la su- « périeure du couvent où je fus élevée avec toi. Je ne voyais d'autre « avenir que de m'y faire religieuse, quand une amie de la supé- « rieure, la chanoinesse de Saint-Méry, vint me demander en ma- « riage pour son neveu, le comte Albert de Saint-Méry. Je l'avais « vu, Amélie, et toi qui le connais, qui l'as rencontré dans le monde, « depuis deux ans que tu es mariée, tu sais si je n'ai pas dû regar- « der comme une faveur inespérée du ciel d'être choisie pour la « compagne du comte Albert. » (*Parlant.*) Chère Marguerite!... (*Continuant de lire.*) « Ses regards, ses paroles, et mille soins « pleins de tendresse, m'apprenaient combien j'étais aimée : il « avait désiré vivre dans la solitude de son château de Saint-Méry, « et en sortant de l'église nous montâmes en voiture. A quatre « heures nous étions ici, à vingt lieues de Paris. Mais à peine arrivé, « Albert ne fut plus le même... Inquiet, triste et indifférent, il « semble même éviter d'être avec moi. Peut-être ai-je fait, dans « mon ignorance, quelque chose qui lui aura déplu. Si tu étais près « de moi, Amélie, tu pourrais sans doute m'apprendre ce qu'il fau- « drait faire pour regagner le cœur d'Albert, que je tremble d'avoir « perdu!... Ton amie, Marguerite de Senneville, comtesse de Saint- « Méry.» (*Il baise le papier, le rejette sur la table, et tombe à genoux devant Marguerite.*) Ah ! elle m'aime !... son amour eût payé tout le mien !..! elle aussi !... Pauvre Marguerite !...

MARGUERITE, *s'éveillant.*

C'est sa voix qui m'appelle !... c'est lui !... là... près de moi !... (*Elle passe la main sur ses yeux.*) Est-ce que je rêve encore ? Albert !...

ALBERT, *se relevant.*

Marguerite !

MARGUERITE, *s'asseyant, de couchée à demi qu'elle était*

C'est lui ! comme dans mon sommeil, je retrouve sur sa figure cette expression si tendre que je ne voyais plus que dans mes rêves !... Oh ! quel bonheur !

ALBERT, *s'asseyant près d'elle sur la causeuse.*

Quoi ! mon image se retraçait à votre pensée !

MARGUERITE.

Là, tout à l'heure, je me croyais à ce jour où dès le matin on me para de ma belle toilette de mariée, de ces perles, de ces bijoux précieux qui m'auraient éblouie... (*souriant*) si j'avais pu voir autre chose que celui qui m'avait tout donné.

ALBERT.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Oui, je me voyais en songe à cet instant où l'on nous unissait à jamais, pour le bonheur comme pour l'adversité, et je me disais : Pourtant il semble parfois souffrir, et ne me donne pas ma part de ses peines... ce qui les lui rendrait plus légères !

(Albert fait un mouvement, prend la main de Marguerite, la baise, puis la repousse et prend un air froid et contraint.)

ALBERT, *à part*, *se levant*.

Ah ! cachons mon secret !

MARGUERITE, *se levant aussi*.

Lui qui m'a fait partager sa fortune et son rang, il me refuse ce qui m'appartient, sa confiance et son affection ! .. Oh ! laissez-moi vous interroger, Albert !... Qu'avez-vous ? parlez !... parlez, je vous en supplie !

ALBERT, *se contraignant et très-froid*.

Marguerite, ce que vous dites me prouve la bonté de votre cœur que je connaissais déjà, et toute votre amitié, qu'il m'est doux de connaître ! Mais vous vous trompez ! il ne faut point laisser entrer dans votre esprit des craintes chimériques qui troubleraient votre repos.

MARGUERITE, *tristement*.

Alors c'est moi qui vous ai déplu, Albert !... vous ne me croyez pas digne de votre amitié.

ALBERT.

Mais vous vous trompez encore, Marguerite ! chassez ces idées... occupez vos loisirs. Vous avez des amies, rapprochez-les de vous !... Madame Beauval...

(Au ton froid d'Albert, Marguerite avait reculé, et à mesure qu'il parlait s'était éloignée de lui en l'écoutant avec étonnement : elle se rapproche au nom de madame Beauval.)

MARGUERITE.

Amélie ?

ALBERT.

Je l'ai vue hier... elle viendra.

MARGUERITE, *avec joie*.

Quel bonheur !

ALBERT.

D'autres personnes encore vont arriver aujourd'hui.

MARGUERITE, *tristement.*

Vous avez engagé du monde?

ALBERT, *souriant.*

Déjà ma tante s'ennuyait de notre solitude.

MARGUERITE.

Depuis six jours seulement qu'elle est ici!... Il est vrai qu'elle n'a personne à aimer!... Mais je préférais être seule, moi!... je pouvais penser à vous en liberté, et j'espérais toujours qu'il viendrait un moment, comme aujourd'hui, où j'oserais vous parler, où vous m'adresseriez quelques mots d'amitié, où j'apprendrais pourquoi vous ne m'en adressiez plus!...

ALBERT, *d'un ton de reproche amical.*

Enfant! moi, je veux que vous soyez heureuse, que des plaisirs nouveaux vous entourent. Savez-vous, Marguerite, que j'ai choisi pour vous hier à Paris de jolies parures?

MARGUERITE.

Moi qui ne songeais plus à ma toilette!... Mais je m'en occuperai pour tâcher de vous paraître jolie!... Oh! je ne dois pas l'être aujourd'hui!... j'ai veillé là toute cette nuit.

ALBERT.

Oh! pourquoi cela?

MARGUERITE.

Vous étiez parti sans rien me dire. Je ne savais ni où vous étiez, ni quand je vous reverrais... mais hier soir j'ai vu votre valet de chambre, mieux instruit que moi, hélas! allumer du feu et veiller pour vous attendre : alors je suis restée ici dans ce salon que vous traversez pour rentrer chez vous... je voulais être la première à vous voir, et vous dire : Bonsoir, Albert!... J'ai essayé de lire, d'écrire à Amélie, puis le sommeil est venu!... bien tard!... car il y avait bien des heures que j'attendais... et j'avais fini par pleurer.

ALBERT, *avec amour.*

Chère Marguerite!

MARGUERITE.

Albert!

(Il a fait un mouvement pour s'approcher d'elle; elle se jette dans ses bras.)

ALBERT, *la repoussant et se contraignant.*

Je dois vous gronder d'exposer ainsi votre santé. Soyez raisonnable!... Vous êtes pâle... fatiguée!... Allez prendre du repos.

MARGUERITE, *qui a encore reculé, avec étonnement.*

Vous voulez que je m'éloigne?

ALBERT.

Je l'exige... pour vous qui avez besoin de vous reposer un peu avant qu'il vienne du monde.

MARGUERITE.

Vous l'ordonnez?

ALBERT.

Je vous en prie.

MARGUERITE.

Eh bien ! je me retire, je ne veux rien que ce qui vous convient, Albert.

(Elle se dirige vers sa chambre à droite du spectateur, et, arrivée près de la porte, elle s'arrête.)

ALBERT.

J'entends déjà quelqu'un.

MARGUERITE, *à part.*

Je suis sûre qu'il m'en veut encore un peu... oh! il finira par me pardonner, quoi ?... je n'en sais rien, mais il ne peut avoir tort, lui! (*Avec gentillesse.*) A revoir, Albert, à bientôt ! je vais me reposer et me parer... pour vous.

(Elle sort.)

ALBERT.

Qu'elle est charmante !

JULES DE BEAUSÉJOUR, *dans la coulisse.*

Bien... annoncez-moi.

ALBERT.

Cette voix ne m'est pas inconnue.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Jules de Beauséjour.

ALBERT.

Je m'étais trompé, je ne connais personne de ce nom ; mais faites entrer.

(Le domestique sort en emportant la bougie qu'il a éteinte.)

SCÈNE II.

ALBERT, JULES DE BEAUSÉJOUR.

BEAUSÉJOUR.

C'est moi !... Vous ne m'attendiez pas, Albert ?

ALBERT, *surpris.*

Quoi !... c'est Bouri...

BEAUSÉJOUR, *riant.*

Chon... Vous alliez dire Bourichon... Arrêtez, mon ami, et ne prononcez plus ce nom désormais impossible.

ALBERT.

Comment ?

BEAUSÉJOUR.

Regardez-moi, et dites si l'on peut porter l'horrible nom de Cadet Bourichon, avec une tournure comme celle-là ?

ALBERT, *riant.*

Mais ce nom...

BEAUSÉJOUR.

Était celui de mon père, c'est vrai... et voilà le seul tort qu'il ait jamais eu, le cher homme, le plus honnête des hommes, le plus excellent des pères !... il m'a laissé près d'un million... amassé... le dirai-je ?... oui, puisque vous le savez, Albert... amassé à vendre des bonnets de coton. Faut-il qu'on en porte de ces bonnets-là !... et c'est heureux, car je suis riche, je suis élégant, je suis à la mode, je m'appelle Jules de Beauséjour.

ALBERT, *riant.*

Ah !

BEAUSÉJOUR.

Et je viens vous voir, vous, un ami de collége ! je me souviens du passé, et je vous sais gré de m'avoir aimé jadis sans vous soucier de ce que votre père était riche et comte, pendant que le mien était pauvre et bonnetier ; sans vous embarrasser de ce que vous vous nommiez Albert de Saint-Méry, et moi Cadet Bourichon.

ALBERT.

Je n'ai pas oublié non plus notre amitié d'enfance.

BEAUSÉJOUR.

Moi, de cadet, je suis devenu fils unique, et mon père a emporté avec lui dans la tombe le nom de Bourichon : personne ne le porte plus, souvenez-vous-en bien, Albert... il n'y a plus de cadet, plus de Bourichon, plus de marchand de bonnets de coton... mais il y a Jules de Beauséjour, du nom de sa belle terre de Beauséjour en Picardie, ayant quarante mille livres de rentes, un superbe château à trente lieues de Paris, un délicieux logement dans la Chaussée d'Antin, des habits qui devancent la mode d'une année, une loge aux Italiens, des chevaux pur sang, des amours dans la finance, et si vous le voulez, un ami dans la noblesse. (*Il tend la main à Albert, qui la serre cordialement.*) Qu'est-ce que vous pensez de tout cela?

ALBERT, *souriant.*

Je pense que la bonne gaieté de...

BEAUSÉJOUR.

Jules de Beauséjour... Allons, dites le mot tout de suite pour vous y accoutumer.

ALBERT.

Jules de Beauséjour sera d'une grande ressource pour son ami... à présent comme autrefois.

BEAUSÉJOUR.

Vous êtes donc toujours mélancolique?... Ah! vous êtes marié, vous!

ALBERT.

Oui, sans doute.

BEAUSÉJOUR.

C'est cela!... moi, je suis encore garçon, c'est plus commode et plus gai.

ALBERT

Mais comment avez-vous su que j'étais ici?... comment y êtes-vous venu?

BEAUSÉJOUR.

Vous ne m'avez donc pas reconnu avant-hier au *Steeple-Chase?*... la course au clocher.

ALBERT.

Je ne vous ai pas vu.

BEAUSÉJOUR.

Je le crois bien!... Mais vous auriez pu m'entendre.

ALBERT.

Il m'a semblé, en effet, que mon nom était sorti tout à coup d'un fossé.

BEAUSÉJOUR.

C'était moi.

ALBERT.

Bah!

BEAUSÉJOUR.

Je vais vous conter tout cela: d'abord, quand je me suis vu riche, j'ai dit, il faut que je m'amuse.

ALBERT.

C'est assez bien vu.

BEAUSÉJOUR.

Que je voie le monde élégant, et pour commencer, j'ai pris le nom de ma terre... j'ai même eu un moment l'idée de prendre le titre de baron.

ALBERT.

Sans avoir le droit de le porter?

BEAUSÉJOUR.

A présent ça se fait!... quand on est riche, il faut bien se donner quelques douceurs.

ALBERT, *riant.*

Ah!

BEAUSÉJOUR.

J'ai pris aussi les grandes manières; je fais courir, j'ai un attelage

du plus grand prix, et l'année prochaine à Longchamp, j'irai à quatre chevaux, avec une voiture étonnante ; il faudra voir cela.

ALBERT.

Je n'y manquerai pas.

BEAUSÉJOUR.

J'ai un cheval anglais qui me jette par terre régulièrement une fois par semaine, mais je commence à m'y habituer… Je le montais avant-hier, et je vous ai reconnu au moment où il tombait avec moi dans le fossé qu'il devait sauter… nous nous serions tués si le fond n'eût été liquide… une bête magnifique ! je ne m'en serais pas consolé… Je suis encore tout moulu ; mais quand on est riche, il faut bien…

ALBERT, *riant.*

Se donner quelques douceurs, n'est-ce pas ?

BEAUSÉJOUR.

Que voulez-vous, mon ami ? je désirais voir ce qu'on appelle la bonne compagnie, je n'avais point de famille, point d'appui, je n'étais rien, je ne tenais à rien… alors j'ai fait quelques folies et quelques sottises… cela m'a bien placé dans le monde.

ALBERT.

Vous croyez ?

BEAUSÉJOUR.

C'est le moyen le plus court et le plus sûr.

ALBERT.

Et comment pouvez-vous attacher de l'importance à plaire à un monde où l'on réussit de cette manière ?

BEAUSÉJOUR.

J'aime mieux rire avec les fous que m'attrister tout seul de leur folie ; j'aime mieux chercher à plaire aux femmes que de faire de la morale, et m'amuser des fêtes et des plaisirs que de tonner contre le luxe… Ceux qui de notre temps prennent la vie au sérieux, qui s'irritent de l'injustice, qui se mettent en colère du bonheur des fripons, et se désolent du malheur des honnêtes gens, finissent par se brûler la cervelle ou par mourir du spleen… et je n'ai pas envie de faire comme eux.

ALBERT, *souriant.*

En cela du moins vous n'avez pas tort.

BEAUSÉJOUR.

Et vous avez raison, vous, Albert, quoique vous ayez choisi un bonheur bien différent !… La retraite… une femme jeune, belle, charmante, que vous aimez, qui vous aime, que vous avez épousée il y a un mois… Ainsi, parlez-moi de vous, de votre mariage.

ALBERT, *avec quelque embarras.*

Puisque vous connaissez…

BEAUSÉJOUR.

Je connais... votre cœur d'abord !... il a besoin d'affection, et je ne sais personne qui soit plus fait que vous pour en inspirer.

ALBERT.

Vous riez.

BEAUSÉJOUR.

Je ne ris pas, Albert; je respecte votre caractère grave, votre sévérité pour vous-même, l'austérité de vos principes... car vous avez des principes sévères... trop peut-être... mais il y a des gens qui n'en ont pas assez, cela fait compensation... J'ai du respect pour tout ce qui est noble et beau, et ce n'est pas ma faute si je rencontre peu de choses que je puisse respecter. Parlez-moi donc sans crainte de tout ce qui vous intéresse : je peux vous comprendre, soyez-en sûr.

ALBERT, *triste et embarrassé.*

Merci, mon ami, mais je n'ai rien à dire... (*Beauséjour fait un mouvement*) que vous ne sachiez... puis... On vient, je crois ?

(Il va vers le fond.)

BEAUSÉJOUR, *à part sur le devant.*

Il a certainement quelque chose, mais n'insistons pas, je le saurai plus tard. (*A Albert qui revient.*) Il faut que je vous dise une des raisons qui m'amènent, car ce n'est pas la seule... J'ai reçu une invitation de madame la chanoinesse de Saint-Méry, votre tante.

ALBERT.

Vous la connaissez ?

BEAUSÉJOUR.

Grâce à mon nom de Beauséjour, à mes folies, à ma réputation d'homme à la mode et de lion.

ALBERT, *souriant.*

Elle aime tant les curiosités !

BEAUSÉJOUR.

Oh ! je lui ai des obligations.

ALBERT.

Son bon cœur fait excuser ses...

BEAUSÉJOUR,

Extravagances ! je dis le mot, moi qui ne suis pas son neveu ; elle m'a présenté dans plus d'un noble salon.

ALBERT.

Oui, elle a la manie des présentations.

BEAUSÉJOUR.

Trois personnes comme la chanoinesse de Saint-Méry, et tout Paris ne ferait plus qu'une seule société !... elle connaît tout le monde ; elle a tout vu, depuis les Pyramides d'Égypte jusqu'aux Catacombes de Paris; depuis les plus grands hommes jusqu'aux

plus petites marionnettes ; elle ferait cent lieues pour apercevoir le nez d'un personnage célèbre ou quelque monument grotesque. On ne peut entrer dans son appartement, tant il est encombré d'oiseaux, de singes empaillés, de figures chinoises, que sais-je?... elle a des *album* impitoyables, des curiosités assommantes, et des autographes de quatorze mille célébrités de sa connaissance.

ALBERT.

Il faut au moins lui rendre une justice ! Jeune encore, faite pour plaire, libre de ses actions, sa conduite fut irréprochable : elle ne prêta jamais à la plus légère médisance.

BEAUSÉJOUR, *riant.*

Bah !... Il n'y a pas plus de place pour l'amour au milieu de ses idées bizarres, que pour un mari au milieu de ses magots... Mais la voici, je crois ?

SCÈNE III.

LA CHANOINESSE DE SAINT-MÉRY, BEAUSÉJOUR, ALBERT.

(La Chanoinesse tient deux oiseaux empaillés sur une branche, un paquet de fleurs étrangères, un petit carton à dessin, et un petit bateau à vapeur : en parlant, elle dépose le tout sur la table.)

LA CHANOINESSE.

J'apprends en rentrant que vous êtes arrivé, monsieur de Beauséjour : soyez le bien venu, vous qui êtes le premier à égayer notre solitude.

BEAUSÉJOUR.

Déjà sortie ce matin, Madame ?

LA CHANOINESSE, *passant au milieu entre Albert et Beauséjour.*

Dès quatre heures !... Le vieil amiral d'Alincour m'a donné ces oiseaux pour ma collection... Ah ! vous êtes de retour, Albert ?

ALBERT.

Sans doute, ma chère tante.

LA CHANOINESSE, *sans l'écouter ni le regarder.*

C'est heureux !... J'apporte des choses très-rares... d'abord des fleurs chinoises cueillies dans les serres de l'amiral... puis le petit modèle d'un bateau à vapeur pour naviguer dans l'air... c'est une nouvelle invention... quarante lieues à l'heure !... parlez-moi de cela !... On pourra voyager enfin !... Savez-vous, Albert, que depuis six jours que je suis chez vous, vous en avez passé trois dehors ?

ALBERT.

Et vous, ma tante ?

LA CHANOINESSE.

Moi ?... deux seulement chez madame de Chably, qui m'a donné un autographe d'Abd-el-Kader... puis, j'ai fait une excursion aux

ruines du château d'Aville, d'où j'ai rapporté un chapiteau gothique. J'ai été aussi deux jours et demi absente pour remonter la Seine dans le bateau à vapeur jusqu'à une vallée dont je voulais prendre le croquis.

BEAUSÉJOUR, *souriant.*

Ainsi, sur six jours...

LA CHANOINESSE.

Je ne me suis absentée que .. cinq... ah ! cinq et demi, c'est vrai.

ALBERT.

Et Marguerite est restée seule ?

LA CHANOINESSE.

Elle n'a jamais voulu venir avec moi ; rien ne l'amuse !... elle est triste cette jeune femme !... elle a quelque chose qui la chagrine.

BEAUSÉJOUR, *à part, en examinant Albert.*

Ah !...

ALBERT.

Vous vous trompez.

LA CHANOINESSE.

Non !... j'y pensais ce matin, et c'est pour cela que je suis revenue, car enfin, c'est moi qui ai fait ce mariage... J'aime à faire des mariages, mais j'entends qu'ils soient heureux ; et je veux savoir ce qui tourmente Marguerite ! je le saurai... je vais l'interroger ici, à l'instant.

ALBERT.

Quelle folie !

LA CHANOINESSE.

Elle avait pleuré le jour où je suis arrivée.

ALBERT, *avec quelque impatience.*

Vous rêvez, ma tante !... Marguerite est calme ; elle n'a pas votre activité, et vous prenez ses goûts paisibles pour de la tristesse.

LA CHANOINESSE.

C'est ce que je saurai. (*Elle va vers la porte de la chambre de Marguerite et appelle.*) Marguerite !...

BEAUSÉJOUR, *mystérieusement et en souriant.*

L'interroger ?... mais pensez donc qu'une nouvelle mariée et une chanoinesse...

LA CHANOINESSE, *haussant l'épaule..*

Allons donc, monsieur de Beauséjour !...

ALBERT.

Laissez Marguerite à sa toilette, et venez avec nous, ma tante ; le déjeuner doit être servi.

LA CHANOINESSE.

Mon neveu, Marguerite est ma nièce, je crois ? j'ai le droit de lui

parler, et si vous cherchiez à m'en empêcher, je penserais qu'il y a quelque secret important qu'on veut me cacher.

ALBERT, *d'un ton calme, après avoir réprimé un mouvement d'impatience.*

Mon Dieu!... parlez, interrogez!...

LA CHANOINESSE.

A la bonne heure!... cette confiance me rassure!... d'ailleurs, je ne veux lui dire qu'un mot; j'espère qu'il me tranquillisera tout à fait. Et maintenant, Messieurs, le déjeuner vous attend... nous vous rejoindrons, Marguerite et moi... elle ne mange pas, et moi j'ai déjà déjeuné deux fois!... Allez donc!... à tout à l'heure!

BEAUSÉJOUR.

Allons, Albert, il faut obéir.

(Il salue et emmène Albert, qui semblait vouloir rester : la voix de la chanoinesse les arrête à la porte du fond.)

LA CHANOINESSE.

A propos, mon neveu, je vous préviens que M. Forster arrive ce matin : il m'a fait demander la permission de me présenter quelqu'un qui désire me parler pour affaire importante, et vous pensez bien que je ne puis rien refuser...

BEAUSÉJOUR.

A M. Forster!... cet admirable millionnaire américain à qui nous apprenons à donner des fêtes, et qui a la bonté d'éloigner ses amis pour inviter les nôtres!... oh! il est le bien venu partout, n'est-ce pas, Albert?

ALBERT.

Sans doute!... sans doute.

LA CHANOINESSE.

J'y comptais!... A revoir donc, Messieurs.

(Ils saluent et sortent.)

SCÈNE IV.

LA CHANOINESSE, MARGUERITE.

LA CHANOINESSE, *retournant à la porte de Marguerite.*

Marguerite!...

MARGUERITE.

Ah! c'est vous, ma tante?

LA CHANOINESSE.

Oui, ma nièce; nous voilà seules, et nous avons à causer. Voyons : il faut me parler avec confiance; est-ce qu'il y a eu quelque dispute dans le ménage?

MARGUERITE.

Jamais.

LA CHANOINESSE.

Ne craignez pas de tout me dire!... Il est vrai que vous êtes mariée, et que moi je suis encore... mais vous avez à peine dix-sept ans, et j'en ai trente... Parlez donc, et dites-moi ce qui est arrivé.

MARGUERITE.

Mais rien, que je sache.

LA CHANOINESSE.

Votre mari était parti sans vous dire quand il reviendrait : déjà plusieurs absences l'ont éloigné de vous, depuis un mois que vous êtes mariés. Albert n'a nul devoir, nulle affaire... où va-t-il?

MARGUERITE.

Je n'oserais pas le lui demander.

LA CHANOINESSE.

Puis, j'ai su par Julie...

MARGUERITE.

Ma femme de chambre?

LA CHANOINESSE.

Oui, cette bonne fille que je vous ai donnée, et qui déjà vous est fort attachée... J'ai donc su par elle que mon neveu n'est presque jamais avec vous.

MARGUERITE.

Je ne m'en suis plaint à personne.

LA CHANOINESSE.

Presque toujours seule, que faites-vous?

MARGUERITE.

Quand il vient, je suis heureuse ; quand je suis seule, je pense à lui... et je l'attends.

LA CHANOINESSE.

Enfin, je vous ai vue pleurer... et Julie dit que cela vous arrive souvent.

MARGUERITE.

Si j'ai pleuré, c'est sans cause, sans raison... des caprices.

LA CHANOINESSE.

Des caprices?... des chagrins sans cause?... Écoutez, Marguerite!... ces choses-là sont peut-être bonnes à dire aux hommes... mais, entre nous, ma chère, il faut parler franchement. Les femmes n'ont point de caprices sans cause, ni de chagrins sans raison; et même ce qui paraît le plus inconséquent dans leurs actions est la conséquence de secrets qu'elles ne disent pas. Ainsi, l'on rit de mes courses lointaines et de mon activité pour des riens?... (*Mystérieusement.*) Écoutez-moi!... Ne vaut-il pas mieux qu'on s'occupe de cela que de dire : « Victorine de Saint-Méry était jeune, jolie, bonne et raisonnable; elle espérait être la femme heureuse et

aimée d'un homme distingué ; mais elle était pauvre ! Elle a vu avec chagrin les autres filles de son âge, même les plus laides, même les plus sottes, préférées par ces hommes distingués qui avaient besoin de leur fortune pour arranger leur situation. Une ou deux espérances trompées ont attristé, désenchanté toute sa vie, et ne lui ont laissé aucune chance de bonheur. » On se moquerait d'elle, ma chère, ou bien on la plaindrait avec une fausse pitié, la pauvre fille!... et j'aime mieux qu'on parle de mes oiseaux empaillés que des blessures de mon cœur !... Voilà le secret de bien des ridicules et de bien des torts peut-être !... ce qui touche au fond de notre âme se cache sous des caprices !... (*Elle lui prend affectueusement la main.*) Vous, Marguerite, vous êtes unie depuis peu à un homme digne d'estime et d'amour... vous êtes raisonnable... vous l'aimez, et vous pleurez?... Albert a donc des torts envers vous ?

MARGUERITE.

Je ne crois pas.

LA CHANOINESSE.

J'espère aussi que non, mais enfin ce n'est pas impossible... un mari !... qu'est-ce qui vous inquiète ?... de la jalousie peut-être ?

MARGUERITE.

Oui... parfois je crains qu'une autre femme...

LA CHANOINESSE.

Quelque ancien amour ?

MARGUERITE, *vivement.*

Oh ! ce serait affreux !

LA CHANOINESSE.

Ce serait affreux... mais ça s'est vu.

MARGUERITE.

Ne dites pas cela !... j'en mourrais.

LA CHANOINESSE.

On n'en meurt pas, quoique ce soit fort désagréable.

MARGUERITE, *réfléchissant.*

Il aimerait une autre femme ?...

LA CHANOINESSE.

Je ne dis pas que cela soit... mais enfin, voyons : lui qui était si empressé, si amoureux avant le mariage, comment a-t-il changé si vite ? De quelle époque date cette froidenr ?

MARGUERITE.

Albert n'est pas changé : il a toujours été le même depuis notre mariage. Dès le lendemain, il ne vint pas au déjeuner ; il était parti pour une affaire, à ce que me dirent les domestiques.

LA CHANOINESSE.

Qu'est-ce que j'apprends là ? mais enfin ?...

MARGUERITE.

Quoi donc ?

LA CHANOINESSE.

Et... depuis?...

MARGUERITE.

Depuis ?... il n'a presque jamais manqué au déjeuner et au dîner... c'est même le seul moment où nous causions intimement.

LA CHANOINESSE.

Devant les domestiques?...

MARGUERITE.

Nous restons seuls au dessert.

LA CHANOINESSE.

Et le soir ?...

MARGUERITE.

Le soir, nous faisons des promenades dans les environs, quand Albert est ici... mais il y est rarement le soir.

LA CHANOINESSE.

C'est singulier! (*Elle lui prend la main.*) Cette pauvre petite femme !... cela m'intéresse... Mon neveu a tort !... Mais quand il y est ? quand vous rentrez ensemble de la promenade ?...

MARGUERITE, *riant.*

Alors il est si tard que chacun rentre chez soi pour dormir.

LA CHANOINESSE.

Hein ?...

MARGUERITE.

Ce n'est pas le moment de causer quand on est si fatigué.

LA CHANOINESSE, *à part.*

Il faut que je sache... (*Haut.*) Votre appartement est là?

MARGUERITE.

Oui !... ma chambre est charmante, le château superbe ?... Quand je compare cela au couvent où je devais passer ma vie, je ne puis assez bénir celui qui a tant fait pour moi. Albert est si bon !

LA CHANOINESSE.

Si bon !... si bon !... mais son appartement... à lui ?

MARGUERITE.

Il est de l'autre côté du château.

LA CHANOINESSE.

Mais...

MARGUERITE.

Eh bien?...

LA CHANOINESSE

Écoutez, Marguerite !... autrefois... dans les bons ménages... on n'avait... qu'un appartement.

MARGUERITE.

Ah !...

LA CHANOINESSE.

Et l'on ne se quittait jamais !... car enfin on est marié, ou on ne l'est pas.

MARGUERITE.

Comment ?...

LA CHANOINESSE, *à part.*

Allons, voilà que c'est moi qui vais lui apprendre... je devrais lui dire au contraire qu'elle est heureuse, que rien ne lui manque et ne doit la chagriner... mais c'est qu'aussi... Ah ! mon neveu !... mon neveu !...

MARGUERITE.

Je vois que vous me plaignez... que vous l'accusez !... vous savez tout peut-être ?... il aura aimé une femme qu'il regrette ?... Il m'aura épousée dans un moment de dépit?... Il l'aura revue?... il retourne à elle ?... O mon Dieu !...

(Elle pleure.)

LA CHANOINESSE.

Il faut lui parler... vous plaindre... le forcer à s'expliquer.

MARGUERITE.

Me plaindre ?... à lui ?... oh ! jamais !... Si vous saviez... ce matin, il paraissait m'aimer encore... il me regardait comme autrefois.... et j'osai lui dire que je regrettais ce passé si doux ! Eh bien ! alors il s'est éloigné et n'a pas voulu m'entendre.

LA CHANOINESSE.

Oh !... ce n'est pas possible.

MARGUERITE.

Je ne puis pas me tromper sur l'expression d'Albert ! Et maintenant je ne veux plus risquer de lui déplaire !... Mais, s'il en aime une autre, je mourrai !... oui, chaque jour mes regrets et mes larmes abrégeront la vie de celle qu'il n'aime plus... Il sera libre alors d'être tout à celle qu'il aime !

LA CHANOINESSE.

Voilà-t-il assez de folies ?... Là, mariez donc une enfant de seize ans, pour gâter ainsi le mariage !..... ça ne sait pas faire valoir ses droits.

SCÈNE V.

MARGUERITE, LA CHANOINESSE, BEAUSÉJOUR.

BEAUSÉJOUR.

Je reviens trouver ces dames... car Albert est d'une tristesse....

MARGUERITE, *l'apercevant.*

Quelqu'un!...

(Elle fait un mouvement vers sa chambre et essuie ses yeux.)

BEAUSÉJOUR, *approchant.*

Et l'on pleure ici? ah!...

LA CHANOINESSE.

Non, non!... vous vous trompez!... seulement, quelques soins de toilette nous forcent de vous quitter... Venez, ma nièce.

(Elles entrent dans la chambre de Marguerite à droite du public.)

SCÈNE VI.

BEAUSÉJOUR, *seul.*

Ah ça! c'est ainsi qu'on s'amuse dans ce château?.... Et voilà le bonheur de nos nouveaux mariés!... Albert n'a pas touché au déjeuner..... Il éludait mes questions, montrait de l'inquiétude et de l'impatience..... Oh! cela ne se passera pas ainsi!..... je l'aime, je suis sûr que mes conseils lui seraient utiles... je saurai son secret!... Ah! le voici... il ne me voit seulement pas.

SCÈNE VII.

BEAUSÉJOUR, ALBERT.

ALBERT, *à lui-même, au fond.*

Cette situation ne peut durer...

(Il soupire et va s'asseoir à droite du public.)

BEAUSÉJOUR.

Eh bien! Albert?...

ALBERT, *sans l'entendre.*

Que faire?...

BEAUSÉJOUR, *allant à lui et prenant vivement sa main.*

Albert!...

ALBERT.

Vous étiez là?...

BEAUSÉJOUR.

Vous souffrez?... un chagrin oppresse votre cœur?..... Dites-le-moi.... cela soulage!... Puis nous serons deux pour cacher un secret que vous trahissez à chaque instant.

ALBERT.

Merci, mon ami.

BEAUSÉJOUR.

Qui est-ce qui n'a pas un malheur à côté de ses joies? N'ai-je pas, moi, mon nom de Bourichon toujours là... comme un spectre?

ALBERT.

Votre insouciance est un grand bien que j'envie!...

BEAUSÉJOUR.

Oh ! je sais que vous prenez au sérieux toutes les choses de la vie ! Vous avez de grandes qualités, des vertus même... et aussi des passions !..... Toutes choses avec lesquelles on a mille occasions d'être malheureux !..... mais d'abord, de quel genre est votre malheur?... D'ambition ?... Bah ! en voyant ceux qui réussissent, on ne doit désespérer de rien.

ALBERT, *avec dédain.*

De l'ambition ?... moi !...

BEAUSÉJOUR.

L'amour de la gloire?... de la gloire littéraire peut-être ?..... Eh bien ! l'envie a beau garder tous les chemins, boucher toutes les issues, elle n'empêche pas le vrai talent d'arriver.

ALBERT, *de même.*

Moi !... la gloire littéraire !...

BEAUSÉJOUR, *se plaçant devant lui comme quelqu'un qui devine.*

Allons !..... je vais dire franchement la vérité !..... Albert, votre femme pleure !... vous prononcez son nom avec chagrin ?... c'est là, c'est dans ce mariage, que vous venez de faire par amour, qu'est tout le mal !..... Vous voyez que je sais assez de votre secret pour que vous n'ayez rien à perdre et tout à gagner à me dire le reste. Parlez donc !

ALBERT, *se levant.*

L'amitié soulage le cœur qui souffre.

BEAUSÉJOUR.

La confiance encore plus.

ALBERT.

Je ne vous la refuse pas.

BEAUSÉJOUR.

Eh bien ! voyons, parlez !

ALBERT.

Ah ! mon ami, qu'allez-vous apprendre ?..... Vous savez déjà que je suis l'unique fils du comte Hermann de Saint-Méry ; que je perdis ma mère en naissant, et que mon père, vivant dans la plus grande dissipation, s'occupa peu de mon enfance. Il y a quinze ans à peu près, mes études avançaient, lorsque j'appris vaguement que les prodigalités de mon père avaient alarmé notre famille, qui voyait des créanciers menacer en même temps d'envahir ses propriétés et celles que m'avait laissées ma mère. Un conseil de famille s'assembla : mon père y présenta non seulement des comptes de tutelle très en règle, mais encore il prouva une immense fortune qui surprit au dernier point ceux qui l'avaient accusé. A cette époque, il me fit partir pour une petite ville d'Allemagne, afin d'y achever mes études dans une savante université. Là, j'eus peu de

ses nouvelles. Un jour seulement, une de ses lettres me parla d'ennemis acharnés à sa perte, de procès intenté, de calomnies absurdes..... Plus tard, il me fit voyager longtemps..... je ne le revis qu'à de long intervalles, et pour peu de jours. Il m'éloignait sans cesse, et ce fut à Londres que j'appris sa mort, il y a un peu plus de trois ans.

BEAUSÉJOUR.

C'est après cette époque que je vous revis quelquefois à Paris.

ALBERT.

Je trouvai un bel héritage qui ne me consola ni de la perte de mon père, ni de sa rigueur à mon égard. Je cherchai à rassembler quelques détails sur lui et sur ses derniers instants. Sa mort avait été prompte, inattendue!... Il avait, me dit le médecin que j'interrogeai, parlé de testament, de volonté qui devait réparer une injustice..... mais on n'avait recueilli que des mots incohérents!..... Seulement un nom, répété distinctement et à plusieurs reprises, était resté dans la mémoire de ceux qui l'entouraient!..... Ce nom était celui de Marguerite de Senneville!..... Il le prononçait avec anxiété, en recommandant à son fils celle qui le portait!... Voilà ce que j'appris de cette heure suprême, où n'ayant plus rien à craindre de l'injustice des hommes, on ne pense qu'à la justice de Dieu.

BEAUSÉJOUR.

Marguerite de Senneville? mais c'est le nom de votre femme.

ALBERT.

Quand vous m'avez revu à Paris il y a trois ans, qnand je courais les salons et que ma curiosité pénétrait partout, c'était une idée fixe qui me poussait! je cherchais Marguerite de Senneville! Après trois années d'infructueuses recherches, ce nom, je l'entendis enfin prononcer par ma tante, et peu après je connus la charmante jeune fille qui le portait. L'effet que produisit sa vue, l'émotion qu'elle me causa, et bientôt, s'il faut tout dire, l'amour... (*il soupire*) tout me fit croire que c'était le vœu du ciel que je remplissais en lui offrant ma fortune et ma main.

BEAUSÉJOUR.

Elle était orpheline?

ALBERT.

Aucun parent n'avait réclamé mademoiselle de Senneville, ma demande fut donc acceptée avec empressement; Marguerite partagea bientôt tout l'amour qu'elle m'inspirait.

BEAUSÉJOUR.

Il n'y a pas là de quoi se désoler.

ALBERT.

Aussi, je n'ai pas tout dit.

BEAUSÉJOUR, *avec inquiétude.*

Vous êtes pâle et tremblant, Albert!...

ALBERT, *lui prenant la main.*

Ah! dans les recherches que j'ai faites pendant trois années, mon ami, je me suis convaincu d'une affreuse vérité!..... S'il était permis de pénétrer dans les familles, d'y lire au fond des cœurs, d'y connaître tous les secrets, on serait étonné de ce qu'il y a de situations cruelles amenées par des fautes incroyables et inconnues!

BEAUSÉJOUR.

Quelque secret de ce genre pèse sur vous?

ALBERT.

Oserai-je le dire!

BEAUSÉJOUR.

Albert, je ne suis plus ici l'étourdi qui se moque des autres et de lui-même... je suis un homme d'honneur dévoué à un ami malheureux, et dont les conseils calmeront peut-être son cœur agité.

ALBERT.

Le jour de mon mariage, en sortant de l'église, j'amenai Marguerite dans ce château que l'on venait d'arranger par mes ordres pour la recevoir. Je n'y étais pas venu depuis la mort de mon père, et je regardai comme un devoir d'aller visiter pieusement la chambre où il avait rendu le dernier soupir, et qui n'avait pas été ouverte depuis qu'il l'avait quittée pour toujours. Un sentiment involontaire me saisit à l'aspect de cette chambre et des objets qui m'entouraient! .. Je m'approchai du bureau, où un livre ouvert, une lettre commencée, des brochures éparses semblaient attester et rendre encore présente la vie qui s'était éteinte depuis plus de trois années!... Sur l'une de ces brochures, un nom me frappa..... je ne pouvais le méconnaître..... c'était le nom prononcé par mon père, cherché par moi, porté par ma femme... c'était le nom de Senneville!

BEAUSÉJOUR.

Cette brochure...

ALBERT.

Je lus, je dévorai cet écrit où il était répété à chaque page ce nom!..... et cet écrit, c'était le mémoire d'un habile avocat, pour justifier mon père qui, dans un duel sans témoin, avait tué M. de Senneville au moment où il rentrait en France.

BEAUSÉJOUR.

Je me souviens maintenant, en effet, d'avoir entendu parler de cet événement... d'un procès, de circonstances singulières qui m'échappent.

ALBERT.

Quoi! l'on a su, et l'on peut se rappeler encore cette affaire!...

Mais on doit se souvenir aussi, il est vrai, que mon père fut pleinement justifié !... son honneur... Ah ! je ne sais en vérité si je peux oser prononcer ce mot... car il fut justifié aux dépens de celui d'une femme... de la femme de Senneville !

BEAUSÉJOUR.

Sans doute !... Il fut prouvé que M. de Senneville, trop justement jaloux, n'était revenu que pour se venger sur sa femme... sur l'enfant né depuis son départ, et sur votre père !... Et, en effet, c'était au retour, avant d'être rentré chez lui et d'avoir été vu par personne, qu'il attaqua sur la route le comte de Saint-Méry, votre père.

ALBERT.

Et il fut prouvé que mon père n'avait pu sauver sa vie qu'aux dépens de celle de son adversaire !... Mon père fut donc absous !... La femme était morte au commencement du procès... et l'enfant, hélas! fut abandonné !... Mais son souvenir, qui s'était effacé de la pensée de mon père pendant les plaisirs de sa vie dissipée, revint ajouter un remords aux angoisses de ses derniers instants !... Quand il m'implorait pour Marguerite, et qu'il me priait d'assurer son sort, c'était le cœur d'un père qui comprenait enfin ce qu'il aurait dû faire, et qui voulait qu'un de ses enfants réparât ses torts envers l'autre !... C'était un frère... oui, mon ami, un frère à qui il recommandait sa sœur.

BEAUSÉJOUR, *lui prenant la main.*

Albert !...

ALBERT.

Oui, Marguerite est ma sœur, et je l'aime... je l'aime à en perdre la raison. Et depuis un mois elle est là, près de moi, ignorant ce secret, se désolant de mon indifférence, m'aimant et me cherchant avec son amour plein d'innocence et de charme !... Et moi, je la fuis, je la repousse ! je remplis d'inquiétude cette âme si pure... je fais couler des larmes de ces yeux si beaux... moi, qui donnerais ma vie pour que la sienne fût heureuse !...

BEAUSÉJOUR.

Calmez-vous !... La voici !...

SCÈNE VIII.

LA CHANOINESSE, MARGUERITE, AMÉLIE BEAUVAL, BEAUSÉJOUR, ALBERT.

MARGUERITE.

Viens, Amélie, viens. (*Elle remarque l'émotion d'Albert et s'arrête.*) Albert !

LA CHANOINESSE.

Est-ce que c'est à nous de vous chercher, Messieurs ?

AMÉLIE, *apercevant Beauséjour, à part.*

Il est venu !

BEAUSÉJOUR.

Madame Beauval !

ALBERT, *encore ému, à Beauséjour.*

L'amie de Marguerite que j'ai priée de venir égayer notre retraite.

MARGUERITE, *qui a remarqué le mouvement d'Amélie, et qui le croit causé par l'aspect d'Albert placé à côté de Beauséjour, à Amélie.*

Qu'as-tu donc ? (*A part.*) Comme Albert est troublé !

ALBERT, *s'approchant d'Amélie.*

Merci, Madame, de votre empressement à vous rendre à nos désirs !

LA CHANOINESSE.

Oui, et personne pour la recevoir. Vous êtes par trop à la mode, Messieurs ; vous devenez insociables.

MARGUERITE, *à part.*

Si c'était elle qu'il aime !

BEAUSÉJOUR, *à Marguerite.*

Vous pâlissez, Madame ?

MARGUERITE.

Moi ? non, c'est Amélie qui me semble troublée, interdite !...

ALBERT, *à Amélie.*

Comme on sera heureux de votre présence ici !

LA CHANOINESSE.

Venez donc, Messieurs : la matinée est superbe ; nous allons faire une charmante promenade.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Forster et M. Bonnard.

LA CHANOINESSE.

Ah !... Eh bien ! ils nous accompagneront !... Mais que faites-vous donc, Marguerite ?

(Marguerite s'est rapprochée de la table, elle a saisi la lettre qu'Albert a lue à la première scène, mais sans cesser d'avoir les yeux fixés sur Amélie et sur Albert qui ont échangé bas des regards et un mot. Alors Marguerite déchire sa lettre.)

MARGUERITE.

C'est une lettre adressée à une personne que je croyais mon amie... mais je m'étais trompée.

LA CHANOINESSE, *allant à elle.*

Marguerite !...

MARGUERITE, *à demi-voix en désignant Amélie.*

Regardez ! c'est elle qu'il aime.

LA CHANOINESSE, *à demi-voix.*

Vous croyez ?

MARGUERITE, *allant à Beauséjour et lui offrant sa main.*

Allons donc à la promenade, Messieurs.

(Albert offre sa main à Amélie.)

LA CHANOINESSE.

Moi, je vous suivrai avec M. Forster et son ami que je vais recevoir. (*A part, en les regardant passer.*) Quand on voit l'intérieur des ménages, ça console un peu de ne pas être mariée.

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration qu'au premier acte. Seulement la causeuse qui était près de la table à gauche du public a été remplacée par un fauteuil.

SCÈNE PREMIERE.

LA CHANOINESSE, BONNARD, FORSTER.

LA CHANOINESSE.

Ainsi, Messieurs, vous ne voulez pas être de la promenade, et il faut que je vous accorde une audience particulière ?

FORSTER, *très-froid, très-solennel et ne souriant jamais.*

C'est pour cela, madame la comtesse, que mon ami, M. Bonnard, arrive d'Amérique, des bords du lac Ontario.

LA CHANOINESSE, *riant.*

Pour cela ?

BONNARD.

Oui, Madame.

FORSTER, *bas à Bonnard.*

Dites donc madame la comtesse ! (*Haut.*) C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, madame la comtesse, il arrive du pays de la liberté et de l'égalité ; c'est un homme très-riche que mon ami Bonnard.

BONNARD.

Pas aussi riche que vous, monsieur Forster.

FORSTER, *avec orgueil.*

C'est vrai ; moi je suis le plus riche propriétaire de la Louisiane et j'ai plus de deux mille esclaves.

LA CHANOINESSE, *riant.*

Parlez-moi du pays de la liberté et de l'égalité ! aussi, je m'étonne que vous ayez pu le quitter, monsieur Forster.

FORSTER, *très-grave.*

Pour jouir de ma fortune et donner des fêtes, ce qui n'est pas permis chez nous, à cause...

LA CHANOINESSE.

De la liberté?... Les femmes trouvent ici que la bonne est celle qui permet de s'amuser, et Monsieur vient sans doute aussi la chercher à Paris?

BONNARD.

M'amuser, moi?... Quelle folie!... Non, un intérêt qui m'est bien cher m'a ramené dans ma patrie et me conduit près de vous, Madame...

FORSTER, *bas et le poussant.*

Madame la comtesse.

BONNARD, *avec impatience, en reculant.*

Eh bien! madame la comtesse!... que diable, m'interrompre pour une bêtise!

LA CHANOINESSE, *à Forster, en souriant.*

Il est un peu sauvage, votre ami!

BONNARD, *qui a pris la gauche du public.*

Sauvage!... j'en ai vu des sauvages, mais ce n'est pas avec eux que j'ai pris mes idées, c'est au contraire parmi les gens civilisés, c'est-à-dire ceux qui ont mis un tas de folles vanités à la place de la raison, mille petites finesses à la place de la vérité, et au milieu desquels, si l'on n'a pas un esprit observateur et l'art de deviner, on risque bien autant de se perdre que dans les forêts du Nouveau-Monde.

LA CHANOINESSE, *un peu moqueuse.*

Mais vous avez l'esprit observateur, et le talent de bien deviner.

BONNARD.

Je m'en flatte!... et j'aime mieux me faire connaître tel que je suis; il sera peut-être plus facile après cela de nous entendre.

LA CHANOINESSE.

Veuillez d'abord vous asseoir, Monsieur.

(Ils s'asseyent.)

BONNARD.

Vous êtes une belle dame du faubourg Saint-Germain, une comtesse... moi, je suis un marchand... (*elle fait un petit mouvement*) un marchand bonnetier!... je me nomme Bonnard, la maison Bonnard et Bourichon...

LA CHANOINESSE, *reculant un peu son siége.*

Ah!

BONNARD.

Autrefois à Paris, rue du Petit-Lion... (*Elle recule encore un peu.*) A l'étranger, mon commerce a si bien prospéré qu'au

bout de peu d'années je n'étais plus marchand, mais négociant... plus tard j'ai fait de grandes affaires, et à présent je suis banquier.

LA CHANOINESSE, *se rapprochant un peu.*

Banquier !

BONNARD.

Je déteste la noblesse.

FORSTER, *très-grave.*

Nous détestons la noblesse, madame la comtesse.

LA CHANOINESSE, *souriant.*

C'est pour cela que vous n'invitez à vos fêtes que des gens titrés !

FORSTER, *tirant sa montre et se levant.*

Monsieur Bonnard, combien de temps parlerez-vous ?

BONNARD.

Je ne sais pas... je ne peux pas savoir au juste.

FORSTER, *regardant sa montre.*

Nous avons aux États-Unis des gens qui parlent pendant sept heures, il y en a même qui ont été jusqu'à onze.

BONNARD.

Nous ne sommes pas encore de cette force-là en France, et je ne dirai rien d'inutile.

FORSTER.

C'est différent!.... je ne ferai donc qu'un tour dans le parc, puis je reviens vous chercher, et ma voiture vous reconduit à Paris..... moi, je reste ; ainsi, à l'honneur de vous revoir, madame la comtesse, car je n'ai que faire ici, et je ne veux pas être indiscret. Mais je vais vous envoyer une petite boîte remplie d'objets que vous me permettrez d'ajouter à votre collection de curiosités.

LA CHANOINESSE.

Oh ! que c'est aimable !

FORSTER.

Des porcelaines de Chine et quelques oiseaux empaillés..... J'ai l'honneur, madame la comtesse, de vous présenter mes respectueux hommages.

(Il salue et sort par le fond.)

LA CHANOINESSE, *qui l'a reconduit et vient se rasseoir.*

Un excellent homme !... qui a des millions !...

SCÈNE II.

BONNARD, LA CHANOINESSE, *assise.*

LA CHANOINESSE.

Nous disions donc, Monsieur ?...

BONNARD.

Je disais, Madame, que je déteste la noblesse ; malheureusement j'avais un frère qui n'était pas du même avis, qui fit la folie de s'amouracher d'une comtesse, et qui en fut aimé.

LA CHANOINESSE, *se rapprochant un peu.*

Ah ! la comtesse l'aima ?

BONNARD.

J'aurais bien voulu voir qu'il en fût autrement ! un garçon charmant, beau, aimable, qu'on ne pouvait s'empêcher d'aimer !..... aussi, pour qu'il fût heureux, je donnai tout ce que j'avais gagné en douze années, deux cent mille francs..... la noble famille voulait cela pour consentir au mariage.

LA CHANOINESSE, *se rapprochant encore.*

C'est une belle action.

BONNARD.

Non, Madame, car les belles actions sont, si je ne me trompe, celles qui servent au bonheur de quelqu'un, et mon frère ne fut pas heureux !... Au bout de deux ans, grâce aux habitudes de sa nouvelle famille, il n'avait plus le sou. Moi, j'étais dans l'Inde, ignorant son malheur. Il souffrit donc tous les maux de la pauvreté au milieu d'une société riche et noble où il avait vingt amis, qui à eux vingt, il est vrai, ne lui eussent pas prêté vingt louis, s'il avait osé les leur demander.

LA CHANOINESSE.

Oh ! Monsieur !

BONNARD.

Plus tard, une lettre de lui me parvint enfin au milieu de mes voyages ; il m'apprenait qu'après trois années de pauvreté, l'héritage considérable d'un oncle de sa femme, qu'il venait de recueillir aux colonies, lui permettait d'espérer une vie heureuse et paisible... Puis, après cette lettre, je n'en reçus plus : j'écrivis en vain, pas de réponse ! Hélas ! ce pauvre frère, il n'était plus !... avant qu'il pût revoir sa femme et son enfant, une mort violente avait frappé le malheureux Senneville.

LA CHANOINESSE, *étonnée.*

Senneville !

BONNARD.

Oui, Madame, Senneville était le nom de mon père : officier avant la révolution, la première, il se ruina pendant ses quartiers d'hiver à Paris, et je repris le nom bourgeois de ma mère pour me faire marchand.

LA CHANOINESSE, *à part.*

Ah ! mais il est de famille noble !... (*Haut.*) Ainsi, M. de Senneville était votre frère ?

BONNARD.

Frère chéri, que j'aimais d'une tendresse toute paternelle, car Senneville, plus jeune que moi de dix années, était resté enfant sous ma seule surveillance ; je l'avais élevé, marié suivant ses désirs, et je revenais avec l'espoir d'apporter l'opulence dans sa maison, et de vieillir près de lui et de ses enfants..... j'arrive, et je n'ai plus de frère ! un duel me l'a enlevé, et un mariage m'enlève sa fille unique... Pendant que je prenais des informations sur sa mort, dont j'ignore encore et l'auteur et la cause, j'apprends par M. Forster que vous venez de marier à je ne sais quel comte une jeune personne nommée Marguerite de Senneville... Plus de doute, c'est ma nièce... Je monte en voiture avec Forster, et je viens vous demander quel est ce comte... ce mauvais sujet, sans doute ?

LA CHANOINESSE.

Monsieur !

BONNARD.

Voilà pourquoi j'ai voulu vous voir, vous parler à vous-même, Madame ; à vous qui avez disposé, m'a-t-on dit, du sort de Marguerite de Senneville.

LA CHANOINESSE, *se levant.*

Monsieur, je ne sais rien des parents de Marguerite, car moi aussi j'ai longtemps voyagé hors de France ; quant à elle, mon neveu le comte Albert de Saint-Méry. .

BONNARD, *l'interrompant.*

Le comte de Saint-Méry ?..... mais je me souviens de ce nom, et jadis... il y a vingt ans...

LA CHANOINESSE.

Vous avez connu mon frère, peut-être ? Hermann de Saint-Méry?... le père d'Albert ?

BONNARD.

Oui !... Hermann !... c'est bien cela !... je l'ai vu avec Senneville à l'époque du mariage... et j'en suis fâché pour vous, comme pour son fils, mais c'était bien le plus mauvais sujet !

LA CHANOINESSE.

Monsieur !

BONNARD.

Et si son fils lui ressemble ?..... Mais où voulez-vous donc en venir ?

LA CHANOINESSE.

Je voulais dire, Monsieur, qu'il me pria de demander en mariage pour lui une jeune personne...

BONNARD.

Ciel ! ma nièce peut-être ?... Et vous y avez consenti ?

LA CHANOINESSE.

Moi, Monsieur, je ne manquerais pour rien au monde une occasion de marier une demoiselle, ce serait contre mes principes!.... Marguerite de Senneville est la femme de mon neveu.

BONNARD.

Je me doutais qu'il était arrivé malheur à cette pauvre enfant!... c'est de famille!

LA CHANOINESSE.

Aucune vue intéressée n'a pu déterminer Albert; Marguerite est sans fortune.

BONNARD.

Cela n'est pas possible!

LA CHANOINESSE.

C'est certain!... et son bonheur...

BONNARD.

S'il est aussi certain que sa pauvreté?...

LA CHANOINESSE.

Avec vos préventions!...

BONNARD.

Prouvez-moi que j'ai tort.

LA CHANOINESSE.

Je l'espère bien!

BONNARD.

Et moi je ne demande pas mieux.

LA CHANOINESSE.

Si vous vouliez seulement...

BONNARD.

Quoi donc?

LA CHANOINESSE.

Rester ici, dans ce château, pendant quelques jours.

BONNARD.

Moi?... au milieu de tous vos gens titrés?... et quand les renseignements que je cherche m'attendraient à Paris?

LA CHANOINESSE.

Je vous en donnerai de meilleurs.

UN DOMESTIQUE, *entrant par la porte de droite.*

Je viens dire à madame que sa nièce, madame la comtesse de Saint-Méry, qui rentre de la promenade, désirerait lui parler.

BONNARD, *faisant un mouvement.*

Elle est ici!...

LA CHANOINESSE, *le retenant.*

Restez!. . (*Au domestique.*) Je me rends près d'elle. (*Le domestique sort.*) Monsieur Bonnard, pas de trouble!... pas de scène!.... soyez calme!... oui, c'est votre nièce!... moi je voulais que vous la

vissiez, ainsi que mon neveu, sans les connaître et sans être connu ; vous vous seriez tous jugés sans prévention ; chacun y eût gagné, j'en suis sûre.

BONNARD.

Ma nièce est ici, Madame !..... Je puis la voir aujourd'hui, à l'instant ?... cela m'a tout troublé !.... ah ! qu'il soit fait comme vous le souhaiterez ; je me livre aveuglément à vous, je reste, je...

LA CHANOINESSE.

Eh bien, je crois que vous êtes un brave homme, monsieur Bonnard, quoique vous ayez des préventions injustes... Enfin, nous les détruirons, j'espère, si vous voulez seulement pendant vingt-quatre heures regarder ce qui se passe autour de vous avec l'idée d'être juste pour tout le monde. Moi, je vous annoncerai ici comme..... comme un amateur de curiosités, venu pour en causer avec moi, qui suis folle des choses bizarres.

BONNARD.

Va pour l'amateur de curiosités..... moi qui cherche un bon ménage.

LA CHANOINESSE.

C'est convenu !..... (*Elle fait un pas et revient.*) Mais n'auriez-vous pas, en effet, quelques objets rares, recueillis dans vos voyages ?..... quelques morceaux des rochers des Cordilières ?..... quelques fleurs des bords de l'Ohio, ou quelques magots de la Chine ?

BONNARD.

Ma foi, non !... J'avoue que je n'ai pensé à rapporter de l'étranger qu'un peu d'expérience et beaucoup d'argent.

LA CHANOINESSE.

C'était bien la peine d'aller si loin !..... Enfin, cela n'empêchera pas nos projets !... Attendez un moment ; mais du calme en voyant votre nièce, et pas de préventions contre mon neveu !..... c'est un charmant jeune homme !...

(Elle sort par la porte de droite.)

SCÈNE III.

BONNARD, *seul.*

Un charmant jeune homme !..... nous savons ce que cela veut dire !... Toujours occupé de plaire au monde et de l'effet qu'il produit... mais ennuyé dans sa famille, désagréable à ses parents et insupportable pour sa femme !... Oh ! ces beaux jeunes gens du grand monde, je les connais bien !... je les reconnaîtrais entre mille !..... Quelqu'un ?... Le comte de Saint-Méry, peut-être ?... voyons !. .

SCÈNE IV.

BONNARD, BEAUSÉJOUR.

(Beauséjour reste sur le seuil au fond, sans regarder dans le salon; il parle à un groom élégant qu'ou aperçoit en dehors de la porte.)

BEAUSÉJOUR.

James, tu vas partir à l'instant.

BONNARD, *sur le devant, à part.*

Il tutoie ses gens?... ce doit être cela.

BEAUSÉJOUR, *de même.*

Je reste ici huit jours encore... entends-tu?... huit jours!... Il me faut assez de toilettes, gilets, pantalons, cravates, pour n'être pas habillé deux fois de même.

BONNARD, *à part, sur le devant.*

C'est bien ça!... ce que la tante appelle un charmant jeune homme.

BEAUSÉJOUR, *de même.*

Il est bien entendu que je m'habille trois fois par jour.

BONNARD, *à part, et haussant les épaules.*

Vrai grand seigneur!

BEAUSÉJOUR, *ayant toujours l'air de chercher s'il n'oublie rien, et tirant de sa poche un petit portefeuille où il prend un billet. Au groom avec un mystère affecté.*

Ce billet chez la marquise de Montade.

BONNARD, *à part.*

Rien n'y manque!... quel mari!

BEAUSÉJOUR, *au groom.*

Va aussi chez le major Wickson, ou plutôt au club, et tu sauras le jour de sa course avec Sélicourt: je suis engagé de deux cents louis dans le pari.

BONNARD, *à part.*

Il ruinera ma nièce, c'est sûr.

BEAUSÉJOUR.

Va vite, et crève un cheval, s'il le faut!... (*Il entre dans le salon et regarde.*) Tiens!... elle n'y est pas!... J'aurai dit tout cela pour rien. (*Il appelle le groom qui reparaît.*) James! James!... pas de bavardages sur tout ceci avec la femme de chambre de madame Beauval!... (*Il le congédie d'un geste et se frotte les mains.*) Quand je lui défends de parler d'une chose, je suis bien sûr que c'est la première qu'il va dire.

BONNARD, *à part.*

Le fat!... comme son père!... il lui ressemble... mais le père était mieux.

BEAUSÉJOUR, *s'avançant.*

Pardon, Monsieur !... je ne vous voyais pas... Vous êtes ?...

BONNARD.

Un amateur de choses bizarres.

BEAUSÉJOUR, *regardant de temps en temps autour de lui comme attendant quelqu'un.*

Les choses bizarres?... J'en suis bien fâché, Monsieur, mais elles ne sont plus de mode.

BONNARD, *le regardant.*

Il paraît que si.

BEAUSÉJOUR.

Je vous jure que non!... Les curiosités?... Bah ! c'est fini, usé!... Le gothique est chez les couturières; le chinois chez les vieilles filles ; les cristaux dans les cafés, et les dorures chez les agents de change... nous n'en voulons plus!... (*A part.*) Madame Beauval se fait bien attendre !

BONNARD, *à part.*

Qu'on dise encore que les nobles ne sont plus dédaigneux ! Le père était poli au moins.

BEAUSÉJOUR.

Tout cet amas de curiosités dans un appartement fait ressembler celui qui l'habite à un marchand retiré qui n'a pu se défaire de son fonds de magasin; et certes nous ne voulons pas ressembler à des marchands retirés... fi donc !

BONNARD, *à part.*

Ils n'étaient pas de cette force-là autrefois.

BEAUSÉJOUR.

Monsieur semble étonné?... il ne va pas dans le monde, peut-être?

BONNARD.

J'en ai fait deux fois le tour depuis vingt ans, Monsieur.

BEAUSÉJOUR, *riant.*

Ah ! bon ! bien ! délicieux !... mais nous ne comptons le monde que de la rue Saint-Lazare à la rue de Varennes, en élaguant encore les trois quarts de ce qui est renfermé dans cet espace.

BONNARD, *à part.*

Ils sont cent fois plus insolents et plus ridicules qu'ils ne l'ont jamais été.

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Madame Beauval ne peut tarder ; il faut que je me débarrasse de l'importun. (*Haut.*) Monsieur, nous sommes maintenant amateurs de la nature.

BONNARD.

Pourquoi pas du naturel ?

BEAUSÉJOUR.

Nous donnons des fêtes champêtres pour qu'on en rende compte dans les journaux de Paris, et nos plaisirs sont en proportion du nombre des abonnés.

BONNARD.

Ma foi, Monsieur, il me semble que quand j'étais jeune on s'amusait tout simplement pour s'amuser, et je me rappelle qu'à l'époque où le père Bourichon...

BEAUSÉJOUR, *vivement.*

Hein ?... quel nom dites-vous là ?

BONNARD.

Le nom de Bourichon !... oh ! cela n'a pas un air aristocratique, n'est-ce pas ?... et les gens comme vous ne connaissent pas un pareil nom ?

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Plût à Dieu !...

BONNARD.

La maison Bonnard et Bourichon, bonnetiers, rue du Petit-Lion.

BEAUSÉJOUR, *à part.*

C'est bien ça !... je vais me trouver mal !...

BONNARD.

Vous semblez contrarié ?... qu'avez-vous donc ?

BEAUSÉJOUR.

Moi ?... rien !... rien !... que puis-je avoir ?

BONNARD.

Le père Bourichon, Monsieur, a laissé une grande fortune, et un fils qui, dit-on, rougit du nom de son père !... Il s'est donné un nom de fantaisie... Beaucour... Bontour... je ne sais pas au juste... seulement ça finit en our... mais je le saurai !...

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Oh ! le bourreau !

BONNARD.

Moi qui suis observateur, qui devine à la première vue, que je le rencontre seulement... et nous rirons !... pas lui peut-être ?... Quelle grimace faites-vous donc ?... c'est cela qui vous choque ?... ah ! je le crois bien !... vous, un grand seigneur !...

BEAUSÉJOUR. *à part.*

Se moque-t-il ? ou se trompe-t-il ?

BONNARD.

Vous êtes comme votre père !...

BEAUSÉJOUR.

Mon père ?...

BONNARD.

Je l'ai connu.

BEAUSÉJOUR.

Vous connaissez donc... ?

BONNARD.

Je connais les pères, moi, oui, Monsieur! J'aimerais autant, je l'avoue, être d'âge à ne connaître que les fils ; mais il y a vingt ans que j'ai quitté la France, et je suis en arrière d'une génération! Votre père, et j'ai peur que vous ne suiviez son exemple, a plus d'une fois porté le trouble dans les ménages et la séduction dans les cœurs.

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Le père Bourichon ?... le plus vertueux bonnetier du quartier des Innocents ?

BONNARD.

Il abusait un peu des avantages que la nature lui avait donnés.

BEAUSÉJOUR, *souriant.*

Est-ce que j'abuse, moi, des avantages que m'a donnés la nature?... c'est possible!

BONNARD.

Oh ! c'était un véritable grand seigneur!... Le jeu, le luxe, les femmes !...

BEAUSÉJOUR.

Oh ! oh ! Monsieur!... (*A part.*) Il y a erreur !... c'est sûr!...

BONNARD.

Du scandale! des duels!...

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Si mon pauvre père Bourichon a, de sa vie, touché une épée...

BONNARD.

Oui, Monsieur, j'ai connu le comte de Saint-Méry.

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Il me prend pour le comte? j'aime mieux ça!

BONNARD.

Et je crains que son fils...

BEAUSÉJOUR.

Son fils, Monsieur, est un homme d'honneur.

BONNARD.

Homme d'honneur!... fort beau mot, qui ne signifie pas grand' chose!... Aussi j'aimerais mieux un homme vertueux, et, comme disait le père Bourichon...

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Encore!...

BONNARD.

J'aime à citer son gros bon sens, et je m'étonne que son fils en ait manqué!... Aussi je veux le trouver, et je n'aurai pas de repos que je n'aie vu Cadet Bourichon... c'est ainsi que nous le nommions!

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Oh !... il faut que je l'emmène d'ici. (*Haut.*) Mais venez donc, Monsieur, visiter les curiosités du pays !

SCÈNE V.

BONNARD, BEAUSÉJOUR, AMÉLIE.

AMÉLIE, *entrant doucement par la chambre de Marguerite.*

J'échappe enfin !

BONNARD.

Quelqu'un ?... une jeune femme !...

(Il va vers elle au moment où elle allait se retirer en l'apercevant.)

BEAUSÉJOUR.

Madame Beauval !

BONNARD, *s'arrêtant à ce mot ; à lui-même.*

Ce n'est pas ma nièce !

BEAUSÉJOUR, *bas à Amélie.*

C'est un personnage qui m'est insupportable !... (*Haut.*) Nous disions donc, Monsieur, que nous allions nous promener dans le parc.

AMÉLIE, *bas à Beauséjour.*

Vous sortez ?...

BEAUSÉJOUR, *bas à Amélie.*

Je l'éloigne !... il faut que je le perde à ne jamais le retrouver ! (*A part.*) Me faire manquer un rendez-vous, et savoir le nom de Bourichon ! Ah ! le coquin !... (*Haut, d'un air aimable.*) Venez donc, Monsieur !...

BONNARD.

Oui... aussi bien, comme disait le père Bourichon...

BEAUSÉJOUR, *l'interrompant.*

Monsieur !... (*A part.*) Oh ! le scélérat !

BONNARD, *à part.*

Ah ! ma pauvre nièce !... Et moi ?... pourrai-je vivre avec un pareil fat ?

BEAUSÉJOUR.

Passez donc ! (*Bas à Amélie.*) Je reviens !... si je ne le noie pas dans la pièce d'eau, il aura du bonheur !

SCÈNE VI.

AMÉLIE, *avec un peu de dédain.*

Il va revenir !... Dans sa confiance, il croit déjà que je lui ai donné un rendez-vous !... que je l'aime peut-être ? parce que j'ai voulu qu'il ne fût pas toujours avec madame de Léville ?... Cette

femme m'est insupportable !... Elle ne sera plus si dédaigneuse quand elle verra qu'on peut aussi avoir des succès.

(Elle s'est assise près de la table à gauche du public, et semble réfléchir.)

SCÈNE VII.

LA CHANOINESSE, AMÉLIE, MARGUERITE.

(Marguerite ouvre la porte de sa chambre; Amélie, plongée dans sa rêverie, ne la voit pas; la Chanoinesse vient après Marguerite et semble vouloir la retenir. Un domestique porte une grande boîte qu'il va déposer sur la table.)

MARGUERITE, *à demi-voix.*

Laissez-moi l'interroger encore... deviner si elle aime Albert, si elle en est aimée !... mon sort en dépend.

LA CHANOINESSE.

Allons !...

AMÉLIE, *se levant.*

Ah !... ces dames ?...

LA CHANOINESSE, *près de la table.*

Je vais examiner tout ce que M. Forster m'apporte, et qui vient du Nouveau-Monde : Marguerite vous cherchait, et nous pourrons causer ainsi entre nous.

MARGUERITE.

Oui, c'est bien nécessaire !... Depuis notre sortie du couvent, nous sommes si changées, Amélie et moi !

LA CHANOINESSE.

Oh ! madame Beauval est une femme...

MARGUERITE, *souriant.*

Une femme incomprise peut-être ?... comme on dit à présent.

LA CHANOINESSE, *tirant de la boîte un oiseau empaillé et l'examinant.*

C'est une curiosité d'un nouveau genre... un drôle d'oiseau !

MARGUERITE, *souriant.*

Ah !... vous mêlez vos oiseaux à notre conversation ?

LA CHANOINESSE.

Pardon !... je me tais.... continuez vos confidences de jeunes femmes... à chacun ses affaires !... moi, pourvu que ma collection s'enrichisse...

AMÉLIE.

C'est comme mon mari !... pourvu qu'il s'enrichisse... Il ne pense qu'à cela.

MARGUERITE.

Il ne te refuse rien !... c'est beaucoup !

AMÉLIE.

Ce n'est pas assez.

MARGUERITE.

Comment?

AMÉLIE.

Est-ce que cela m'empêche de m'ennuyer?

MARGUERITE.

Et... pour te distraire?...

AMÉLIE.

Je veux faire comme les femmes qui ne s'ennuient pas... les femmes qui sont à la mode.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est que cela... une femme à la mode?

LA CHANOINESSE, *tenant un oiseau, à elle-même.*

Une petite perruche qui a des plumes de toutes les couleurs.

AMÉLIE.

Une femme à la mode est invitée, suivie, fêtée partout; elle a pour se désennuyer une foule d'adorateurs.

LA CHANOINESSE, *se levant et s'approchant d'elle.*

Et savez-vous ce que c'est que des adorateurs? Ce sont des créanciers qui vous poursuivent, sans qu'on leur doive rien, et qui pourtant finissent presque toujours par se faire payer.

MARGUERITE.

Je ne comprends pas!... Seulement je vois que tu veux être aimée... adorée... comme tu dis... mais de qui donc?

AMÉLIE, *souriant.*

Cela t'inquiète?

LA CHANOINESSE.

Sur qui exercez-vous vos coquetteries?

AMÉLIE, *riant.*

Vous questionnez aussi?

MARGUERITE.

Et crois-tu réussir? t'aime-t-on déjà?

LA CHANOINESSE.

Qui s'est soumis à votre empire?

AMÉLIE, *riant.*

Oh! c'est trop fort!... Je suis, moi, soumise ici à l'inquisition!... De peur de trahir mes secrets, je quitte la place, et je vais préparer pour le dîner une toilette digne de mes projets!... A revoir, mesdames.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

LA CHANOINESSE, MARGUERITE.

LA CHANOINESSE.

C'est une folle qui veut qu'on s'occupe d'elle, et dont on ne parlera peut-être que trop!... elle hésite encore entre les sottises qu'elle voit dans le monde, et les folies qu'elle lit dans les romans... mais ce n'est pas là une rivale pour vous, Marguerite.

MARGUERITE.

Je l'espère.

LA CHANOINESSE.

Et je parie, moi, qu'il n'y a entre vous et Albert que quelque malentendu qu'un mot ferait disparaître, si vous vouliez!... mais pas de tristesse ni de larmes!... les maris les regardent comme des reproches; cela leur déplaît, et quant au monde, il ne faut jamais qu'il se doute qu'une femme peut pleurer!... Il faut être gaie, avoir l'air heureux!... cela donne de la considération!... Voyez-moi!... on est persuadé que je ne désire rien avec mes magots et mes oiseaux empaillés... que cela suffit à mon cœur!... (*Elle soupire et prend la main de Marguerite.*) Mais croyez-moi, Marguerite, raccommodez-vous avec Albert!... Qu'avez-vous donc?

MARGUERITE, *regardant par la fenêtre.*

C'est lui! il vient ici... Laissez-moi, ma tante. Oui, je suivrai vos avis, et je disputerai, s'il est possible, le bien qu'on veut me ravir.

LA CHANOINESSE.

C'est cela!... jolie, bonne et l'aimant!... mais vous êtes sûre du succès. (*A part, en sortant par la porte de droite.*) L'oncle trouvera sa nièce la plus heureuse personne du monde.

SCÈNE IX.

ALBERT, MARGUERITE.

(Marguerite est debout à droite contre un fauteuil, et dans l'attitude d'une personne qui réfléchit.)

ALBERT, *entrant par le fond, un billet ouvert à la main, et sans voir Marguerite, il s'assied près de la table.*

Que veut dire cet étourdi de Bour.., de Beauséjour? il m'écrit que, dans sa crainte d'être connu sous son véritable nom, il a été forcé de prendre le mien devant un monsieur Bonnard, ancien ami de son père!... Ah! je ne le démentirai pas! sa joyeuse amitié m'a fait du bien!... (*Apercevant Marguerite.*) Ah! vous étiez là!... et toute rêveuse!...

MARGUERITE.

Albert, je réfléchissais au malheur que j'ai d'être jeune.

ALBERT, *souriant, et toujours assis.*

C'est un malheur regardé généralement comme un bonheur.

MARGUERITE, *très-gracieuse.*

Quand il est passé peut-être ?

ALBERT, *souriant.*

Et pourquoi cela ?

MARGUERITE, *de même.*

C'est un si grand embarras de ne pas savoir au juste ce qu'il faut dire et faire pour...

ALBERT.

Pour ?

MARGUERITE.

Pour être aimée.

ALBERT.

On le devine à tout âge.

MARGUERITE, *avec coquetterie.*

Et si l'on se trompait ?

ALBERT, *troublé par son regard.*

Vous avez de l'esprit, Marguerite... vous avez des talents délicieux... la peinture, la musique...

MARGUERITE, *allant à lui avec une joie enfantine.*

Vous le savez ? je n'ai donc pas perdu mon temps ! Quel bonheur !

ALBERT, *à part.*

Elle est charmante !

MARGUERITE, *de même.*

Il a l'air de m'aimer un peu. (*Haut, avec amour et gentillesse.*) Les arts, a dit un poëte, viennent du ciel pour charmer sur la terre celui qu'on aime.

ALBERT.

Marguerite !...

(Il a pris sa main, puis il la laisse retomber.)

MARGUERITE, *étonnée.*

Qu'y a-t-il ? Oh ! ne craignez pas que ma pensée se perde dans les nuages poétiques !... En votre absence, j'ai veillé sur les détails de la maison, Albert... j'ai donné des ordres pour des arrangements intérieurs. (*Avec gaieté.*) Et vous ne savez pas ce qui est arrivé ?

ALBERT.

Quoi donc ?

MARGUERITE, *gaiement.*

Ne s'est-il pas trouvé que vous aviez eu juste les mêmes idées

que moi ? ma volonté, c'était la vôtre !... Oh ! j'étais bien fière !...

ALBERT.

C'est moi qui suis heureux !

MARGUERITE.

Il en est ainsi dans les plus petits détails !.. J'ordonne qu'on mette les plus belles fleurs sous les fenêtres de votre appartement... Vous aviez donné l'ordre, vous, qu'on les plaçât près du mien !... Et que je vous remercie encore, Albert, d'avoir, comme je le souhaitais, fait communiquer le joli pavillon du parc avec mon appartement !... j'y vais, chaque matin, lire et rêver... Oh ! que je voudrais pouvoir faire pour vous tout ce que vous faites pour moi !...

ALBERT.

Ainsi, chère Marguerite, nous pensons ensemble.

MARGUERITE.

Quand vous parlez, cela me semble toujours ainsi, même sur des choses auxquelles je n'avais jamais songé !... L'autre jour, la politique, la guerre, les affaires...

ALBERT, *souriant.*

Vraiment ? vous vous occupez de la politique et des affaires publiques !... ce sera heureux pour la patrie.

MARGUERITE.

Ne vous moquez pas !... (*Elle s'appuie avec grâce sur son épaule, et dit tendrement.*) Tenez, il y a des mots qui prennent un sens pour moi quand vous les dites !... La patrie, par exemple ! je l'aime à présent !... c'est le sol qui vous a vu naître, dont votre voix discute les intérêts, que votre courage défendrait, et où la gloire vous récompensera !... c'est le pays où vous vivez, où l'on vous honore, et où je vous aime !

ALBERT, *la pressant contre son cœur.*

Ma bien-aimée !

MARGUERITE, *riant.*

C'est ainsi pourtant que je comprends toute la politique.

ALBERT.

Les femmes n'ont pas besoin de l'entendre autrement.

MARGUERITE, *gaiement.*

Puis vous ne voyez en moi qu'une petite pensionnaire craintive !... Eh bien ! savez-vous qu'en vous regardant parfois de ma fenêtre franchir à cheval de grands espaces, et gravir des montagnes escarpées, j'ai eu l'envie d'en faire autant ?

ALBERT.

Vous ?

MARGUERITE, *tendrement.*

Afin de ne pas vous quitter, et de vous arrêter au moment du péril.... alors je me suis essayée en votre absence.

ALBERT.

Comment ?

MARGUERITE.

Jérôme, le vieux palefrenier de votre père, m'a donné des leçons; je monte déjà très-bien, à ce qu'il dit, votre cheval Soliman.

ALBERT, *se levant.*

Ciel ! il s'emporte quelquefois, et votre frayeur pourrait alors exposer votre vie.

MARGUERITE, *avec gentillesse.*

Vous voyez donc bien qu'il faut me laisser à vos côtés !... je n'aurais pas peur alors; et, s'il y avait de vrais dangers, oh ! je craindrais tant pour vous que je ne penserais pas à moi.

ALBERT, *très-troublé.*

Marguerite !. .

MARGUERITE.

Puis, voyez, Albert !... Ah ! vous détournez les yeux !... Mais regardez-moi donc ! je me suis parée de vos présents. Cette coiffure vous plaît-elle ? ma robe est-elle jolie ?

ALBERT, *avec amour.*

Bien moins que toi... si belle et si gracieuse !

MARGUERITE, *avec joie, lui prenant la main.*

Vrai ?

ALBERT, *lui tenant la main dans les siennes, avec passion.*

Bien moins que tes yeux si beaux, que ton sourire charmant, que tes grâces ravissantes !... Mon Dieu ! que je l'aim... (*Il recule dans le plus grand trouble.*) Mais je ne sais plus ce que je dis !... Ah ! laisse-moi ! ne me regarde pas ainsi ! ne me dis pas : Regardez-moi !... ne me parle pas de ton amour ! ne me dis rien qui me force à m'éloigner encore !...

MARGUERITE, *étonnée.*

Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? vous aurais-je déplu ou offensé sans le savoir ?

ALBERT.

M'avoir offensé ? toi, l'amour et la bonté même ! toi, qui ne m'en veux pas quand tu peux me croire injuste et insensible !... toi qui dois regretter d'avoir uni ton sort au mien !

MARGUERITE.

Grand Dieu ! chaque jour, au contraire, je bénis le ciel de ce qu'il m'a liée à vous !... c'est le bonheur !...

ALBERT.

Bonheur qu'un mot peut détruire.

MARGUERITE.

Quel malheur pouvez-vous craindre ? êtes-vous persécuté ? votre fortune, vos jours sont-ils menacés ? Ah ! dans mon ignorance de la

vie, je ne sais pas même quels malheurs on peut éprouver ! Pour moi, il n'y en a qu'un... ne plus vous voir !

ALBERT.

Et si c'était ?...

MARGUERITE.

Quoi donc ?

ALBERT.

C'est cruel à dire, Marguerite... mais il eût mieux valu pour tous deux ne pas nous rencontrer.

MARGUERITE, *vivement.*

Ah ! comment pouvez-vous dire cela !...

ALBERT.

Pourtant, le serment que j'ai fait devant Dieu de te protéger et de te rendre heureuse, celui-là du moins, rien ne peut l'anéantir !... je le renouvelle ici du fond du cœur, et je ferai tout pour l'accomplir !... Désires-tu quelque chose ?... veux-tu voir Paris et ses plaisirs ?... veux-tu des fêtes, des voyages, des parures ? que sais-je, moi ! tout ce que peut souhaiter une femme ; tout ce qui peut faire sa joie, ses plaisirs et son bonheur ; le veux-tu ? parle, parle ! je te le donnerai !...

MARGUERITE, *étonnée.*

Comment ?... mais ma joie, mes plaisirs, mon bonheur, est-ce que tout n'est pas dans votre amour, Albert ? qu'est-ce que le reste auprès d'un tel bien ?

ALBERT, *très-troublé.*

Ne dis pas cela, Marguerite... ne le dis pas !... car il peut y avoir un secret qui se place entre nous pour m'éloigner de toi.

MARGUERITE, *avec un cri d'effroi.*

Albert !

ALBERT, *allant à elle, avec passion.*

Mais non, non, c'est impossible !... Tu seras toujours là, près de moi... tu seras mon amie, ma compagne adorée, ma...

MARGUERITE, *se jetant dans ses bras.*

Oui, près de toi !... toujours sur ton cœur !... c'est là que je dois vivre et mourir !... (*Souriant.*) Oh ! comme tu m'avais fait peur !...

(Elle essuie une larme.)

ALBERT, *la repoussant.*

C'est toi qui m'effraies, Marguerite ! ..

MARGUERITE, *portant son mouchoir à ses yeux, à elle-même avec étonnement.*

Encore !... mais il y a quelque chose que je ne puis comprendre !... Et s'il s'éloignait en effet ?...

SCÈNE X.

ALBERT, BONNARD, MARGUERITE.

BONNARD, *au fond.*

Une femme en pleurs !

(Il s'arrête et n'est pas vu.)

MARGUERITE.

Ah ! la pauvre Marguerite alors n'aurait plus personne sur la terre.

BONNARD, *s'avançant.*

Mais, parbleu si, vous auriez quelqu'un, car je suis là !

(Mouvement d'Albert et de Marguerite.)

MARGUERITE, *étonnée.*

Que dites-vous, Monsieur ?

BONNARD.

Oui ! vous avez en moi un protecteur, un ami dévoué à Marguerite de Senneville.

MARGUERITE.

Vous savez mon nom ?

ALBERT.

Qui êtes-vous donc, Monsieur ?

BONNARD.

Qui je suis ? eh ! qu'importe ?... je trouve ici une charmante personne toute en larmes... moi, Monsieur, je ne peux pas voir le malheur sans le secourir et le chagrin sans le consoler... et parce que les yeux sont beaux, ce n'est pas une raison pour les laisser pleurer !... au contraire. (*Il s'avance vers Marguerite.*) Je viens ici pour vous.

MARGUERITE.

Pour moi ?

BONNARD.

Oui, pour vous... Marguerite de Senneville, n'est-ce pas ?

MARGUERITE.

Sans doute !

BONNARD, *à lui-même.*

C'est mon cœur qui la devine, et celui-là ne peut pas se tromper. (*A Marguerite, toujours un peu de côté pendant qu'Albert les examine.*) Votre mariage fut-il volontaire ?

MARGUERITE.

Oh ! oui.

BONNARD.

Mais déjà le chagrin l'a troublé ?

MARGUERITE, *reculant.*

Monsieur !

ALBERT.

L'indiscrétion de semblables questions...

BONNARD.

Je viens ici uniquement pour savoir ; il est donc juste que j'interroge quand je ne peux pas deviner...(*Regardant attentivement Marguerite.*) Avec quel plaisir je la regarde ! (*A Albert.*) C'est qu'elle est ma foi bien jolie, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Ah ! sans doute !

BONNARD, *allant à Albert.*

Voyez donc son embarras !... quelle charmante femme !... et quel dommage qu'elle ne soit pas heureuse !

ALBERT, *vivement.*

Ah ! vous avez raison, Monsieur, personne mieux qu'elle ne mérite de l'être.

BONNARD.

J'avais vu cela sur son aimable physionomie... Je parie qu'elle a toutes les vertus.

ALBERT, *vivement.*

Et vous ne vous trompez pas.

BONNARD, *lui prenant la main.*

Merci, Monsieur, pour ces bonnes paroles, et pour l'intérêt que vous montrez à cette jeune femme ; cela vous a gagné ma confiance. (*A demi-voix.*) Tenez, entre nous, n'est-ce pas un malheur qu'on l'ait mariée à ce comte ?

ALBERT, *soupirant.*

Ah !

BONNARD, *à part.*

Je gagerais que celui-là n'est pas un grand seigneur, ça se voit tout de suite.

ALBERT, *à lui-même.*

Ah ! c'est ce M. Bonnard qui a pris Beauséjour pour moi.

BONNARD.

Pourquoi diable avoir été choisir le mari de cette jeune femme parmi les descendants de ces grands d'autrefois, si frivoles et si dangereux ?... c'était risquer son bonheur... mais me voici pour la protéger, et même pour l'arracher, s'il le faut, au sort malheureux qui la menace.

MARGUERITE.

Ciel !

ALBERT.

Et de quel droit, Monsieur, osez-vous ainsi vous ériger en censeur de la conduite des autres ?

BONNARD.

Monsieur, quand on a honorablement acquis par son travail une fortune qu'on emploie utilement, on a le droit de blâmer les folies des gens oisifs et inutiles ; quand on est honnête homme, on a aussi le droit de démasquer les actions qui ne sont pas honnêtes ; mais j'ai de plus que tout cela, Monsieur, un droit incontestable... c'est que le seul intérêt qui reste à ma vie est placé aux mains d'un de ces hommes qui ont appris de leurs pères à tout sacrifier à leurs plaisirs et à leurs passions, et je tremble, Monsieur, que les vices de ses aïeux n'aient été transmis, avec leur héritage, au jeune comte de Saint-Méry.

MARGUERITE.

Oh !

ALBERT.

C'en est trop !... et...

BONNARD.

Ne vous emportez pas, Monsieur.

ALBERT, *reprenant avec calme.*

Non !... c'est avec calme que j'oserai vous dire qu'il sied mal à un homme raisonnable d'attaquer ainsi en général les riches et les puissants d'autrefois. Avant de condamner sans pitié les torts du passé, regardez bien si le présent en est tout à fait exempt ! Mon Dieu, parce que les fortunes datent d'hier, sont-elles toujours bien acquises ?... parce qu'on ne paie pas magnifiquement ses folies, en est-on plus sage ? Parce que l'on condamne les duellistes, au lieu de se battre, en est-on plus noble ?... Si les manières sont plus grossières, couvrent-elles une plus rigide vertu ? et le luxe, les broderies et les parfums ne valent-ils pas bien l'odeur de l'écurie et celle du cigare ?

BONNARD, *souriant.*

C'est possible !

ALBERT.

Laissez la passion accuser les grands d'autrefois ; la raison, Monsieur, voit clairement que les plus petits les imitent bien vite dès qu'ils sont à leur place... Qu'un de vos jeunes républicains ait un peu d'argent, il achète des meubles Louis XV, et singe des airs de Richelieu ! n'accusez donc des travers qui vous froissent que la faiblesse commune à tous... et s'il est des hommes comme vous, Monsieur, qui gardent dans l'opulence toutes les idées généreuses, nous les en estimons d'autant plus que c'est réellement une vertu bien peu commune.

BONNARD.

Pour un homme de votre âge, voilà des paroles pleines de sagesse... mais, pour me comprendre, il faudrait savoir ce que le nom de Saint-Méry éveille de tristes souvenirs ; car jadis, parmi les amis du vieux comte, amis de plaisirs, bien entendu, il en fut un nommé Senneville.

MARGUERITE.

Mon père ?

ALBERT, *troublé.*

Senneville ?

BONNARD.

Senneville que de dangereuses amitiés ont perdu, Monsieur !... Sa fille pourrait-elle m'apprendre au juste le sort de son père ?

MARGUERITE.

J'étais enfant, Monsieur, quand mon père me fut subitement enlevé par un accident, m'a-t-on dit.

BONNARD.

Oui, par un duel !... avec quelque compagnon de ses folies, sans doute.

ALBERT.

Les années ont passé sur ce triste événement ; pourquoi donc en rappeler les détails devant sa fille ?

BONNARD.

C'est que sa fille devait, à la mort de son père, hériter d'une fortune considérable.

MARGUERITE.

Jamais !... Ma mère mourut sans ressources, et la charité seule a pris soin de mon enfance.

BONNARD.

Qui donc a ravi la fortune de Senneville ?

ALBERT, *très-ému.*

Était-il riche, en effet ?

BONNARD.

J'en ai la certitude !... Celui qui a tué Senneville, je ne le connais pas encore, mais je le connaîtrai.

ALBERT, *à part.*

Ah !

BONNARD, *étonné.*

Vous semblez interdit, Monsieur !

ALBERT, *essayant de cacher son trouble.*

De vos étranges questions... de cette étonnante curiosité qui vous fait fouiller dans un passé que le temps a dû effacer.

BONNARD.

Et pourquoi, Monsieur, le temps effacerait-il un crime dont la

victime n'est pas vengée?... Pourquoi les richesses de Senneville ne reviendraient-elles pas à son enfant?... Pourquoi la honte et le malheur ne s'attacheraient-ils pas enfin au coupable qui a joui si longtemps de l'impunité?... Est-ce parce que son nom serait noble, honoré, brillant?... raison de plus pour lui arracher un masque d'honneur qu'il n'aurait pas le droit de porter.

ALBERT.

Monsieur!...

MARGUERITE, *à part.*

Comme Albert est ému!

ALBERT, *reprenant un peu de calme.*

Mais, pour jeter le trouble dans une famille et le scandale au monde, il ne faudrait pas, Monsieur, écouter de vains bruits ou une aveugle haine... il faudrait même qu'un intérêt bien puissant...

BONNARD.

Ah! l'intérêt le plus cher, le plus sacré me conduit, Monsieur!... et pourtant, j'ai voulu voir, examiner, interroger!... J'ai voulu savoir tout ce qui regardait le malheureux Senneville et son enfant!... et j'en ai le droit, Monsieur, car Senneville, c'était mon frère!... et cette femme, c'est ma nièce!

ALBERT.

Qu'entends-je?

MARGUERITE.

Est-ce possible?

BONNARD, *prenant Marguerite dans ses bras.*

Mon frère est mort, Monsieur, et ma nièce est en pleurs!... Demander compte de la mort de Senneville et du bonheur de son enfant, voilà toute ma vie!... voilà pourquoi je suis venu!... pourquoi j'interroge!..... pourquoi je reste!..... Cela vous suffit-il, Monsieur?

ALBERT, *très-troublé.*

A moi comme à tous!... et cependant, avant d'initier le public à de terribles secrets, voudrez-vous me tout confier?... me parler à moi?... m'entendre?

BONNARD.

Sans doute!

MARGUERITE, *avec dignité.*

Je ne sais pas ce que je dois craindre, mais je dois attester ici que le comte de Saint-Méry m'a offert sa main, à moi pauvre fille orpheline! que j'ai promis à Dieu et à lui de le laisser à jamais disposer de mon sort!... que, bonheur ou malheur, j'accepte la destinée qu'il voudra me faire, et que je n'aurai point d'autre volonté que la sienne!

BONNARD, *à lui-même.*

Ces mauvais sujets ont-ils du bonheur !... s'il y a une femme parfaite, c'est pour un mari qui la rend malheureuse !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M. Forster reçoit à l'intant un exprès de Paris apportant des lettres pour monsieur Bonnard.

BONNARD.

J'y vais, et bien vite !... ce sont peut-être les renseignements que j'ai demandés?... mais je vous les communiquerai, Monsieur ; car vous, du moins, vous me semblez calme et raisonnable.

ALBERT, *à part.*

Oh ! j'en deviendrai fou !

BONNARD.

Je reviens, ma chère nièce !... Je vous l'ai dit, vous êtes maintenant mon seul intérêt dans le monde.

SCÈNE XII.

MARGUERITE, ALBERT.

MARGUERITE, *qui a regardé Albert avec attention.*

Albert !...

ALBERT, *très-agité.*

Hélas ! les événements sont-ils plus affreux encore que je ne le croyais ?

MARGUERITE, *allant à lui et lui prenant la main.*

Albert, votre front est pâle et votre main tremblante ?... vous souffrez ? Je ne vous demande pas votre secret... mais la présence de mon oncle vous trouble et vous effraie ?... je devine qu'elle peut apporter du malheur !... et moi je ne connais dans ce monde que vous seul !... Eh bien, fuyons !... partons ensemble !... à l'instant !... Vous m'avez donné un rang et de la fortune... mais vous pouvez bien plus encore !

ALBERT.

Comment ?

MARGUERITE.

Laissez-moi, près de vous, partager vos chagrins et vous en consoler !... Et s'il fallait braver les dangers, la misère, Albert, j'aurais fait un bel échange !... je n'étais que riche, je serais heureuse !

ALBERT.

Ah ! si je n'avais à supporter que des infortunes ordinaires, que

tu les effacerais vite!... mais mon cœur, depuis un mois, lutte à tes côtés entre un devoir qui commande et une passion violente qui m'agite!

MARGUERITE, *à part, avec angoisse.*

Ah! c'était donc vrai?

ALBERT.

Longtemps j'hésitai avant d'initier votre cœur si pur à de tristes et coupables événements!... Vous ne savez de la vie, Marguerite, que ses rêves doux et tendres!... que ce qu'elle a d'idéal! car vous en êtes encore à l'espérance sur toutes choses; et il m'était cruel de détruire en un jour tant de belles illusions!

MARGUERITE.

Qu'avez-vous donc à dire?

ALBERT, *hésitant.*

Puis j'avais espéré que nous pourrions rester ainsi ensemble; que l'éclat d'un nom honorable, les plaisirs du monde et mon amitié pourraient rendre votre existence brillante et heureuse!... mais la curiosité froide et cruelle de ce qui nous entoure, l'arrivée de ce parent qui vient chercher une vérité qu'il eût fallu cacher... enfin une crainte nouvelle et terrible... mon nom que je crus sans tache, qui doit l'être, j'en suis sûr!... qu'aucune action de ma vie n'a pu flétrir!... eh bien, s'il était attaqué... déshonoré?...

MARGUERITE.

Grand Dieu!...

ALBERT.

Que t'aurais-je donc apporté, Marguerite, à toi dont la vie devait être heureuse et paisible! à toi dont le cœur a besoin de tendresse et d'amour!... je t'aurais apporté un cœur agité, combattu, qui renferme un secret cruel!... puis je t'aurais donné un nom dont tu rougirais... et peut-être une fortune qui ne m'appartient pas!... ah! c'est affreux!

MARGUERITE.

Arrêtez, Albert!... Et que m'importe un rang et une fortune?... Mais vous aviez raison... j'en suis encore aux rêves et aux illusions, car je croyais que mon mari serait heureux de mon amour!... que cela suffirait à son bonheur comme au mien!... enfin que j'en serais aimée comme je l'aimais!

(Elle s'assied et se cache la tête dans les mains en pleurant.)

ALBERT, *allant à elle.*

Ah! je dois tout vous dire!... sachez donc...

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, ALBERT, LA CHANOINESSE.

LA CHANOINESSE, *riant.*

En tête-à-tête depuis plus de deux heures ?... c'est trop !... Il y a dans le salon vingt personnes qui vous attendent.

ALBERT.

Moi ?

LA CHANOINESSE.

Ce sont mes invités !... Albert, allez-y bien vite... Je dis un mot à votre femme, et nous vous rejoignons.

ALBERT.

Oui, je sors en effet, mais ne comptez pas sur moi pour recevoir en ce moment !... (*A part, en sortant.*) Ah ! voyons ce qu'il me faudra faire.

(Il sort par la porte de gauche.)

SCÈNE XIV.

MARGUERITE, LA CHANOINESSE.

LA CHANOINESSE.

Comment? elle pleure encore après deux heures de tête-à-tête ?

MARGUERITE.

Je comprends tout enfin... Il ne m'aime pas !

LA CHANOINESSE.

Ah ! je le renierais pour mon neveu !

MARGUERITE, *d'un ton confidentiel.*

On dit que son père jadis eut aussi de grands torts ?... quels sont-ils ?

LA CHANOINESSE.

S'il faut l'avouer, mon frère ne fut pas un mari bien fidèle.

MARGUERITE.

Il aimait une autre femme que la sienne ?

LA CHANOINESSE.

Hélas ! il les aimait toutes.

MARGUERITE, *reculant.*

Ah ! c'est affreux !...

LA CHANOINESSE.

Oui !... mais n'en aimer aucune, c'est...

MARGUERITE, *confidentiellement et avec vivacité.*

Ah ! si Albert, en effet, n'en aimait aucune, rien ne serait désespéré !... mais il parle de secret... de passion combattue... que vous dirai-je ? ce que je voulais vous cacher ce matin, eh bien, mon

chagrin me l'arrache !... Depuis un mois, Albert me fuit ; il n'est jamais seul avec moi !

LA CHANOINESSE.

Par exemple !...

MARGUERITE.

S'il est touché de ma tristesse, et semble parfois m'aimer, l'instant d'après il paraît me haïr.

LA CHANOINESSE.

Vous haïr ?...

MARGUERITE.

Son amour, il l'avait sans doute promis, donné à une autre avant de me connaître, et il va la trouver pendant que seule ici je passe mon temps à pleurer !... mon cœur éprouve tous les tourments de l'abandon et de la jalousie !... mais qui aime-t-il ?... où est-elle ?... moi, qui ne savais qu'aimer, je sens que je puis haïr celle qu'il aime !... oui, j'ai de la colère, de la haine !... je suis jalouse enfin... et j'aurais du plaisir à me venger !

SCÈNE XV.

MARGUERITE, BONNARD, LA CHANOINESSE.

BONNARD, *qui a entendu la dernière phrase.*

Vengez-vous donc !... Ils sont ensemble, je les ai surpris !...

MARGUERITE, *très-agitée.*

Qui donc ?

BONNARD.

J'allais chercher Forster, quand je vois le comte de Saint-Méry accourir et entrer mystérieusement dans un pavillon ici près, sur les pas de cette jeune femme qui, ce matin, paraissait si mécontente de me trouver ici avec lui.

MARGUERITE, *avec désespoir.*

Amélie !... ô mon Dieu !...

BONNARD.

Et moi, sans prendre le temps de m'informer des nouvelles que j'attendais, je les enferme, je viens vous avertir, et je laisse à la porte du pavillon Forster indigné et appelant des témoins de ce rendez-vous.

MARGUERITE, *passant au milieu.*

Mais elle serait perdue cette femme !

LA CHANOINESSE, *à Bonnard.*

Ce que vous avez fait là est tout à fait sauvage, et depuis deux ans que M. Forster est à Paris, je le croyais plus civilisé.

BONNARD.

Laisser en pleurs une charmante personne pour aller trouver une autre femme !...

LA CHANOINESSE.

C'est vrai, cela est très-mal !

MARGUERITE, *prenant très-vivement la main de la Chanoinesse, et parlant avec une grande agitation.*

Taisez-vous !... Ne voyez-vous pas que mon cœur bat avec violence ?... que ma main tremble et que mes yeux sont pleins de larmes ?... Ah ! vous ne savez donc pas ce que c'est que d'être jalouse ?... Vous ne savez pas qu'on peut devenir cruelle et méchante quand on souffre ainsi ; et que cette femme peut perdre à la fois par un éclat sa réputation et son repos pour toujours ?

LA CHANOINESSE.

Elle !... votre amie !... oh ! c'est affreux !

MARGUERITE.

Dites-moi donc, au contraire, ce qui peut l'excuser !... dites-moi qu'elle n'est qu'étourdie et imprudente !... Dites-moi bien plus ; dites que c'est lui qu'elle aime !... lui qu'on ne peut s'empêcher d'aimer !... afin que je l'excuse, que je lui pardonne et que je la sauve !

BONNARD.

Que dites-vous ?

LA CHANOINESSE.

Ah !... voilà qui est bien !

MARGUERITE, *comme ayant l'air de se souvenir, et allant près de la porte de la chambre.*

Non !... ni Albert ni Amélie n'auront à rougir devant personne !

BONNARD.

Quand je le disais !... les femmes aiment toujours ceux qui les rendent malheureuses.

MARGUERITE, *à Bonnard.*

A présent, allez retrouver M. Forster, entrez avec lui, si vous voulez, dans le pavillon !

BONNARD.

Sans doute il a déjà rassemblé bien du monde devant la porte.

MARGUERITE.

Raison de plus !... Allez, je vous en prie, sans questions... sans retard !...

BONNARD.

Je ne comprends pas !

LA CHANOINESSE.

Eh bien ! il faut obéir sans comprendre !... C'est la seule obéissance dont sachent gré les dieux, les rois et les femmes !

(Elle pousse Bonnard vers la porte du fond.)

BONNARD, *sortant.*

Allons !

MARGUERITE, *elle a ouvert la porte de sa chambre très-vite, avant d'entrer.*

Et vous, ma tante, éloignez-vous !... Une porte masquée conduit, par une galerie, de ma chambre au pavillon... qu'Amélie ne trouve personne ici en y arrivant !... moi-même je m'éloignerai dès que j'aurai ouvert et qu'ils connaîtront leur danger !...

(Elle entre vivement dans sa chambre.)

SCÈNE XVI.

LA CHANOINESSE, *seule.*

Quelle femme !... Mais aimez donc votre mari ! Ayez la beauté et les vertus d'un ange pour rencontrer un infidèle !... Décidément, c'est un bonheur de n'être pas mariée ! (*Elle soupire.*) Éloignons-nous comme elle le désire... car je l'entends !

(Elle sort par le fond, pendant qu'on voit la porte de la chambre de Marguerite se rouvrir doucement.)

SCÈNE XVII.

ALBERT, MARGUERITE.

MARGUERITE, *regardant.*

N'y a-t-il personne ?

(Après avoir jeté ses regards sur la scène, elle se tourne vers sa chambre; en ce moment, la porte latérale vis-à-vis s'ouvre et Albert en sort. Marguerite le voit et son étonnement la force à s'appuyer sur un siége.)

MARGUERITE, *poussant un cri de surprise.*

Ciel !... Albert ici !...

ALBERT, *indiquant la chambre d'où il sort.*

Oui... là !... je n'ai pas quitté cette chambre.

MARGUERITE.

Ah !...

(Elle se laisse aller sur le siége.)

ALBERT, *avec passion.*

J'ai tout entendu !... que de vertu !... que d'amour et de dévouement pour celui que tu devais croire ingrat !... Ah ! tu es un ange, Marguerite !...

(Il tombe à genoux devant elle.)

MARGUERITE, *avec émotion et joie.*

Mon Dieu !... m'aimerait-il donc ?

ALBERT.

Est-ce qu'il est possible que j'en aime une autre, et que mon amour ne soit pas à toi seule?

MARGUERITE, *avec transport.*

Ah !... que je suis heureuse !

(En ce moment, Beauséjour paraît à la porte de la chambre de Marguerite : il voit ce qui se passe.)

BEAUSÉJOUR.

Albert !...

(Albert se lève vivement, s'éloigne de Marguerite qui se lève aussi; Beauséjour reste à la porte de la chambre, le visage tourné vers la coulisse comme pour empêcher quelqu'un d'entrer : la toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'aux deux premiers actes.

SCÈNE PREMIÈRE.

FORSTER, BEAUSÉJOUR, LA CHANOINESSE, MARGUERITE, AMÉLIE.

Au lever du rideau, Marguerite est assise à droite du public; près d'elle, à sa gauche, Amélie est assise sur un siége plus bas, et la Chanoinesse se tient debout à sa droite : Marguerite a sur ses genoux un album ouvert dans lequel les deux autres femmes jettent les yeux de temps en temps durant la scène. De l'autre côté du théâtre, près de la table où sont restées les curiosités de la Chanoinesse, au deuxième acte, Beauséjour est assis et Forster est debout à son côté. Ces deux groupes sont séparés par toute la largeur du théâtre.

LA CHANOINESSE, *se penchant vers les deux femmes et indiquant le projet d'isoler les deux hommes de leur conversation.*

Il paraît que M. Bonnard lit dans le parc les lettres qui viennent de lui arriver de Paris, qu'Albert est occupé à écrire dans sa chambre, et que nous pouvons causer ici comme si nous étions seules... M. Forster est si sérieux, et M. Beauséjour si étourdi, que nous avons bien fait de les bannir !... Nous ne parlerons pas de la journée à M. de Beauséjour, pour le punir d'avoir compromis madame Beauval.

AMÉLIE, *riant.*

Et moi qui n'avais rien vu de dangereux dans ce rendez-vous !...

on fait comme cela mille imprudences, parce qu'on ne vous instruit pas du tout de ces choses-là dans les couvents.

MARGUERITE, *riant.*

Folle !... veux-tu donc qu'il y ait une classe...

LA CHANOINESSE, *riant.*

Pour traiter des rendez-vous, peut-être ?

MARGUERITE, *posant la main sur la tête d'Amélie.*

Ah ! si cette bonne tête-là pouvait être aussi raisonnable qu'elle est jolie !... Mais il y a là un peu de folie, vraiment !

AMÉLIE.

Tu me donneras de la raison, toi qui en as pour deux.

MARGUERITE.

Non !... mais, en ce moment, j'ai de la joie au cœur à en vouloir donner à tout ce qui m'entoure !... Et je souhaiterais tant que tu fusses heureuse, toi !...

LA CHANOINESSE.

Si madame Beauval s'ennuie, que ne se fait-elle une collection de choses curieuses, au lieu de faire des coquetteries ?... Mon Dieu, le temps, la peine et l'argent qu'elle emploierait à se procurer des magots et des perroquets, ne seraient pas perdus !... cela lui resterait toute la vie !... tandis que les adorateurs sont de beaux oiseaux de passage, dont il ne reste pas même une plume !... et, du moins, on ne se compromet pas avec les oiseaux empaillés.

(Les trois femmes rient.)

BEAUSÉJOUR, *à Forster en souriant.*

Il paraît que là-bas on conspire contre nous ?... la tante est le chef de la conspiration : c'est une vieille rancune.

FORSTER, *très-grave et très-froid.*

Vous plaisantez toujours, Monsieur, même avec les choses les plus sérieuses : la haine ou l'amour des femmes, leur bonheur et leur réputation !... Aux États-Unis, nous ne plaisantons pas avec cela.

BEAUSÉJOUR.

Oh ! vous ne plaisantez avec rien !... mais votre gravité américaine ne veut-elle donc pas comprendre que c'est justement à ce qui est triste qu'il faut mettre de la gaieté ? Ainsi, voyez !... ces dames me boudent, elles veulent que je reste là, loin d'elles, tout seul... j'ai essayé de m'approcher... Oh ! (*Il fait signe qu'on l'a repoussé.*) Si je demandais pardon, on refuserait...

LA CHANOINESSE, *de loin.*

Certainement ! c'est très-sérieux !

BEAUSÉJOUR, *bas à Forster.*

Aussi, j'en ris.

LA CHANOINESSE, *de loin.*

Une femme se compromet en vous permettant de venir près d'elle.

BEAUSÉJOUR, *bas à Forster.*

Avant un quart d'heure, elles auront toutes trois quitté leur place pour se rendre à mes côtés.

FORSTER, *haut et très-grave.*

Oh ! oh !... je parie cent louis que cela ne sera pas.

BEAUSÉJOUR.

Je tiens !... et je ne demande même que cinq minutes.

FORSTER.

Alors, je parie deux cents louis.

BEAUSÉJOUR, *lui serrant la main.*

Merci !

LA CHANOINESSE, *aux femmes.*

Quel est donc ce pari que monsieur est si sûr de gagner ?

BEAUSÉJOUR, *très-haut.*

Oui, mon cher monsieur Forster, toutes les choses rares qui sont sur cette table, tout ce que vous avez apporté d'Amérique, en y comprenant vos millions, ne vaut pas ce que j'ai dans ma poche.

FORSTER.

Bah !...

BEAUSÉJOUR.

M. du Sommerard n'a rien de pareil dans sa collection, et la marquise de Montade prétend qu'elle se brouillera avec moi, si je ne le lui donne pas pour la sienne.

LA CHANOINESSE.

Qu'est-ce que cela peut être ?

(Beauséjour prend dans sa poche un petit portefeuille, en tire un papier plié en quatre, l'ouvre et montre une mèche de cheveux.)

FORSTER.

Une mèche de cheveux !

LA CHANOINESSE.

De qui donc ?

(Elle s'avance un peu et cherche à voir.)

BEAUSÉJOUR.

Une mèche de cheveux d'un des Templiers brûlés sous Philippe-le-Bel !... authentique !... Regardez plutôt !... puis voilà un papier qui le prouverait, si cela pouvait avoir besoin de preuves !

LA CHANOINESSE, *s'approchant.*

Monsieur de Beauséjour, apporter ici pareille chose est bien obligeant !

FORSTER, *la voyant s'approcher.*

Oh !...

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Et d'une !...

LA CHANOINESSE, *regardant les cheveux.*

Comme ils sont conservés !... on ne dirait pas qu'ils datent de si loin !...

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Je le crois bien ! (*Il a abandonné la mèche à la Chanoinesse qui l'examine : il tire la Mode de sa poche.*) Voilà le dernier numéro de *la Mode !*... La gravure est justement la toilette qu'avait hier soir madame de Léville, et qui a tant fait parler quand elle a été sortie de chez madame de Belmare.

AMÉLIE, *qui s'est levée au nom de madame de Léville, et qui accourt.*

Elle a parfois des toilettes si bizarres ! voyons donc !

FORSTER.

Oh !...

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Et de deux ! (*Il laisse la Mode entre les mains d'Amélie et tire un autre journal de sa poche.*) Ah ! ce journal est pour Albert qui veut savoir où l'on souscrit pour les incendiés de la Creuze !... Ce diable d'Albert, je ne sais pas comment il fait, il a toujours de l'argent pour tous les malheureux ! (*Marguerite s'est levée au nom d'Albert, et elle s'approche à mesure que Beauséjour en parle.*) Il n'y en a guère comme lui !... ordinairement, ceux qui sont généreux n'ont pas d'argent, et ceux qui ont de l'argent ne sont pas généreux !... Mais Albert ! oh ! c'est un homme à part !... je ne connais personne de meilleur et de plus parfait au monde !

MARGUERITE, *arrivée tout près de Beauséjour et s'appuyant sur le dossier de son fauteuil.*

N'est-ce pas ?

FORSTER.

Oh !...

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Et de trois ! (*Haut en se levant.*) Vous étiez là, Madame ? (*Il rit.*) Eh bien ! monsieur Forster ?...

FORSTER.

Vous avez gagné !...

(Il prend gravement dans sa poche un paquet de bank-notes.)

LA CHANOINESSE.

Comment ?... qu'a donc gagné M. de Beauséjour ?

FORSTER.

Le pari qu'il avait fait qu'après l'avoir repoussé quand il allait près de vous, Mesdames, vous arriveriez toutes trois près de lui !

LES TROIS FEMMES, *en s'éloignant.*

Ah !...

FORSTER, *lui donnant les bank-notes.*

Voilà votre somme !

BEAUSÉJOUR.

Merci ! J'en achèterai le petit alezan dont Rodolphe d'Harcourt veut se défaire. Ces jeunes gens de la haute société me vendent tous leurs mauvais chevaux pour un peu de bonne amitié qu'ils me donnent, et ils croient que je ne m'en aperçois pas !... Ils se trompent ! j'ai mis cela dans le chapitre des dépenses perdues, et je les fais payer à M. Forster avec des paris... C'est pour lui un amusement et pour moi une économie.

FORSTER, *très-grave.*

Vraiment ? Il plaisante toujours.

BEAUSÉJOUR.

Au reste, il est juste que vous payiez aujourd'hui pour le mauvais tour que vous nous aviez joué en nous amenant cette espèce d'Iroquois arrivé des bords du lac Ontario... M. Bonnard !

(Les femmes, qui causaient ensemble, se rapprochent.)

MARGUERITE.

Que dites-vous de M. Bonnard ?

BEAUJÉSOUR.

Je dis que, grâce à Dieu, nous en sommes débarrassés, il est parti !

LA CHANOINESSE.

Parti, lui ? Oh ! vous ne le connaissez pas !

BEAUSÉJOUR.

Comment ?

FORSTER.

Sans doute !... Il va passer plusieurs jours au château. Tenez, demandez plutôt à M. le comte Albert que voici.

SCÈNE II.

FORSTER, BEAUSÉJOUR, ALBERT, MARGUERITE, AMÉLIE, LA CHANOINESSE.

(Albert arrive pâle, triste et rêveur, par la porte à gauche du public.)

BEAUSÉJOUR, *allant à lui.*

Albert, je prends la poste et je vous rends votre nom que j'ai un peu compromis peut-être pendant les deux heures où je l'ai porté pour M. Bonnard. Puisque cet individu s'installe ici, moi, je n'ai rien de mieux à faire que d'en sortir.

ALBERT.

Mon ami, je veux vous parler.

MARGUERITE, *très-gracieuse.*

Mais que ce soit pour retenir M. de Beauséjour, Albert!... c'est votre ami!... il vous connaît dès l'enfance, et sait bien vous apprécier!... puis sa gaieté vous distraira!..... Je veux que tout le monde ici s'amuse et soit content!.... Venez, Mesdames! M. Forster vous accompagnera..... ces deux messieurs causeront ici, et moi je vais chercher M. Bonnard.

ALBERT.

Que lui voulez-vous?

MARGUERITE, *étant déjà près de la porte, fait passer les deux autres femmes, puis elle revient à Albert et lui dit à demi-voix*:

Je veux lui dire, à lui qui m'a vue pleurer, que sa nièce est la plus heureuse femme qu'il y ait sur la terre.

(Elle le quitte très-vite et sort avec Forster sur les pas des autres.)

SCÈNE III.

BEAUSÉJOUR, ALBERT.

ALBERT.

Sa gaieté me fait mal, car il faudra la détruire!... il faudra voir encore couler ses larmes!..... Notre situation devient, de jour en jour, plus difficile, et l'arrivée de M. Bonnard la rend même impossible.

BEAUSÉJOUR.

M. Bonnard? Ah çà! ce diable d'homme est donc ici pour le malheur de tout le monde?...

ALBERT.

Il a connu mon père.

BEAUSÉJOUR.

Je le sais bien!... Mais, parbleu, ne s'avise-t-il pas aussi d'avoir connu le mien... le père Bourichon, et de chercher partout le fils!... C'était bien la peine de quitter les habitants du Nouveau-Monde pour s'informer de ceux de la rue du Petit-Lion!... Que diable! il n'y a plus de Bourichon!..... la race en est éteinte!..... et celle des Beauséjour commence!... (*D'un ton sérieux et inquiet.*) Mais, Albert, que s'est-il passé? vous souffrez!

ALBERT.

Pouvez-vous donc vous en étonner, vous à qui j'ai tout confié!...

BEAUSÉJOUR.

En effet, cette conviction où vous êtes que Marguerite de Senneville est votre sœur...

ALBERT.

Et ce M. Bernard, savez-vous qui il est, lui ?

BEAUSÉJOUR.

Je sais que c'est un homme insupportable.

ALBERT.

C'est l'oncle de Marguerite, le frère de M. de Senneville !

BEAUSÉJOUR.

Bah !

ALBERT.

Il sait que ce frère périt dans un duel, mais il ignore encore la main qui l'a frappé, et il écrit partout pour s'informer...

BEAUSÉJOUR.

Il a donc la rage des informations ?

ALBERT.

Et il vient de recevoir des lettres qui sans doute lui auront tout appris !... C'est un homme honnête !... je l'ai jugé tel dès le premier abord, et je viens de savoir par M. Forster qu'on citait sa bonté et la loyauté de son caractère..... mais il a cette brusque franchise de la probité bourgeoise... il fera une esclandre que je voudrais éviter.

BEAUSÉJOUR.

Si je vous suis utile, Albert, disposez de moi ! je resterai.

ALBERT.

Merci !

BEAUSÉJOUR.

Mon dévouement est tel, que pour vous j'affronterais plus que la mort... j'affronterais, je crois, le nom de Bourichon !

ALBERT.

Déjà ce que vous aviez imaginé comme une plaisanterie a servi des intérêts bien graves !.... Ne me connaissant pas sous le nom du comte de Saint-Méry, il m'a vu sans défiance, et j'ai su ce qui nous menace..... Je veux lui parler encore ainsi sans en être connu.... puis me décider enfin au sacrifice que ce retour m'imposera.

BEAUSÉJOUR.

S'il ne s'agit que de continuer à m'appeler le comte de Saint-Méry, ça me va on ne peut mieux ? il faut même que je prenne garde de ne pas trop m'y habituer !... (*Il regarde par la fenêtre.*) Albert, j'aperçois notre ennemi commun se dirigeant de ce côté.... je crois devoir m'éloigner. Comme il a l'air sombre, agité !..... Je crains vraiment de vous laisser seul avec lui.

ALBERT, *lui prenant la main.*

Ah ! ce n'est pas lui que je crains !... Laissez-moi !... Plus tard peut-être j'aurai recours à votre amitié, lorsque enfin j'aurai résolu quelque chose pour l'avenir. (*Beauséjour sort.*) L'avenir qui eût

été si doux avec son amour !..... si beau avec un nom honorable et qui eût pu devenir glorieux !... Et rien !... rien !... C'est lui !...

SCÈNE IV.

BONNARD, ALBERT.

BONNARD.

Je vous cherchais, Monsieur.

ALBERT.

Et moi, je vous attendais.

BONNARD.

Merci... car vous avez tout de suite gagné ma confiance par l'intérêt que vous semblez prendre à ma nièce. Puis, Monsieur, il faut dire la vérité, chacun ici, dans mon propre pays, m'est aussi inconnu que vous !... C'est une triste chose que d'avoir été vingt ans absent !... Dans ce temps-ci, où tout va si vite, on ne retrouve plus même les monuments et les rues à leur place ! jugez donc des hommes !.... Ceux qui ne sont pas morts ne se souviennent plus que j'existe !.... Quelques affaires m'avaient lié avec Forster aux États-Unis, et je l'ai retrouvé à Paris, où, sans lui, je n'aurais su à qui m'adresser... à Paris, Monsieur, où je suis resté pendant les trente premières années de ma vie, et où pourtant aucun ami ne m'attendait... où il n'y a pas un foyer où ma place soit marquée... où il n'y a pas eu, Monsieur, un seul de mes compatriotes qui ait pu me tendre une main amie à mon arrivée.

ALBERT.

Ah ! ce que vous dites là..

BONNARD.

Est bien triste, Monsieur !

ALBERT.

Pour ceux dont le cœur est, comme le vôtre, plein de bonté. Car je vous connais déjà, Monsieur, et quoique je vous sois inconnu, quoique mon âme soit bien troublée en ce moment, et que nous nous voyions pour la dernière fois...

BONNARD.

Comment ?

ALBERT.

Il ne sera pas dit qu'un homme de bien, estimé à l'étranger pour ses travaux et sa probité, sera rentré dans ce pays qui nous est commun sans qu'un de ses compatriotes ait béni son retour !... Donnez-moi votre main, Monsieur, et que votre vie soit heureuse dans notre patrie... que je vais, moi, quitter peut-être pour toujours.

BONNARD, *avec effusion.*

Ah ! vous êtes un bon jeune homme ! que cela vous porte bonheur aussi.

ALBERT.

Maintenant, Monsieur, qu'avez-vous à dire ? ces lettres que vous avez reçues ?...

BONNARD, *tirant des papiers de sa poche.*

Ce qu'elles contiennent, Monsieur, est de nature à me décider à emmener ma nièce dès aujourd'hui.

ALBERT.

Comment ?

BONNARD.

Ce que j'ai vu du fils, ce que j'ai appris du père, et que le fils doit savoir... (*Mouvement d'Albert.*) Oui, Monsieur, il doit le savoir.... et vous n'en douterez plus quand tout vous sera connu.... m'a montré ce qu'il me reste à faire. Moi, Monsieur, je ne suis pas de ces gens du grand monde qui, dès l'enfance, ont appris à se contraindre ; qui savent sourire à ceux qu'ils détestent, et qui peuvent parler à ceux qu'ils méprisent !..... C'est mon âme qui s'exprime dans mes paroles, et je ne pourrais revoir le comte de Saint-Méry que pour lui montrer vivement mon indignation et ma colère... Car ce que j'ai à dire est terrible, Monsieur... S'il le prenait en riant, je ne sais pas ce dont je serais capable... et s'il avait, lui, assez de cœur pour sentir sa situation....

ALBERT, *très-vivement.*

Alors, Monsieur ?...

BONNARD.

Ma foi, je ne sais pas si, moi, j'aurais le courage de le lui dire en face.

ALBERT.

Que voulez-vous donc faire ?

BONNARD.

Je veux... je veux lui écrire !... Aidez-moi, Monsieur.... c'est un service d'ami que je vous demande !... Il faut avant tout que j'emmène ma nièce !... Plus tard, justice sera faite à chacun. (*Il va près de la table où se trouve tout ce qu'il faut pour écrire.*) Mais voyez, Monsieur ! ma main tremble, et mes yeux troublés me refusent le service. Auriez-vous la bonté d'écrire pour moi !

ALBERT.

Que j'écrive ?...

BONNARD.

En mon nom et sous ma dictée, au comte de Saint-Méry..... pour lui apprendre les raisons qui vont me faire à l'instant même entraîner Marguerite loin de lui.

ALBERT, *à part, en passant près de la table.*

Ah ! il n'en a que trop appris !

BONNARD.

Vos conseils m'aideront.

ALBERT, *qui se place à la table, d'un air résigné et abattu.*

Me voilà prêt, Monsieur !

BONNARD, *dictant.*

« Monsieur, Senneville était mon frère ; il se lia avec le comte « Hermann de Saint-Méry, votre père, qui fut pour lui un mauvais « génie. »

ALBERT, *s'interrompant.*

Monsieur !

BONNARD.

Il faut bien que je lui dise tout cela !... Continuez, je vous prie. (*Il dicte.*) « D'abord, il se ruina avec lui... »

ALBERT, *s'interrompant.*

Mais, Monsieur...

BONNARD, *dictant.*

« Plus tard, Senneville revenait en France avec un million en « portefeuille... »

ALBERT.

Monsieur...

BONNARD, *dictant.*

« Senneville ne rentra pas dans sa maison !... il fut tué et dé- « pouillé... par le comte de Saint-Méry !... »

ALBERT, *se levant avec violence.*

Cela n'est pas vrai !... cela n'est pas possible, entendez-vous?... Et moi, Monsieur, je n'écrirai pas, je n'écrirai jamais un pareil mensonge.

BONNARD, *reculant étonné.*

Qu'avez-vous ?

ALBERT, *très-vivement.*

Ce que j'ai, Monsieur? c'est que devant une pareille accusation il ne m'est plus permis de me taire !... c'est que je dois défendre l'honneur du comte de Saint-Méry au péril même de ma vie !... c'est que je suis son fils, Monsieur !

BONNARD.

Vous ?

ALBERT, *plus calme.*

Oui, c'est moi, Monsieur, qui suis le comte Albert de Saint-Méry ; c'est moi qui ai recueilli son héritage... moi qui suis l'époux de votre nièce !

BONNARD, *très-troublé.*

Vous qui tout à l'heure me tendiez une main amie?... vous, avec

cette figure, cette bonté?... Mais comment cela peut-il se faire?... je ne sais plus vraiment ce que je dois penser.

ALBERT.

Une erreur, où je ne suis pour rien, vous a fait prendre un de mes amis pour moi, et au moment de vous détromper, je vous ai vu tellement irrité contre le nom que je porte, que j'ai voulu attendre un instant plus favorable pour m'expliquer... mais devant une accusation comme la vôtre, je n'ai pas pu me taire plus longtemps... Oui, je le répète, c'est moi qui suis l'époux de Marguerite.

BONNARD.

O mon Dieu!

ALBERT, *avec une profonde douleur.*

Ce ne fut qu'après avoir uni son sort au mien que j'appris ce duel... (*Bonnard fait un geste de doute.*) Oui, Monsieur, ce duel... si funeste... où mon père fut le plus malheureux peut-être.

BONNARD, *à lui-même, un peu sur le devant.*

Sa profonde douleur m'embarrasse, et je n'ose plus soutenir... ce dont je suis bien certain pourtant!

(Il indique les papiers qu'il tient.)

ALBERT.

Et maintenant, Monsieur, je ne m'opposerai pas à votre volonté!... Vous pourrez... emmener votre nièce quand vous le voudrez!... avant même que vous fussiez arrivé, j'avais déjà pensé à une séparation... nécessaire... c'était mon projet!

BONNARD, *étonné.*

Ah!

ALBERT.

Il est inutile, Monsieur, de revenir sur un passé cruel... (*Avec émotion.*) Marguerite sera libre, son sort à elle peut encore être heureux... je l'espère!

BONNARD, *très-étonné.*

Mais Marguerite ne serait plus qu'un enfant dépouillé de son héritage... une femme repoussée par son mari, et votre fortune...

ALBERT, *l'interrompant.*

Arrêtez, Monsieur!... votre volonté était d'abord d'emmener à l'instant votre nièce, et vous savez que mon devoir est d'y consentir... Quant à ma fortune, à moi, elle s'élève juste à la somme dont vous dites que votre frère fut dépouillé...

BONNARD.

Dans ces lettres, où s'en trouve une de sa femme, qui m'a déchiré le cœur... les preuves existent, Monsieur, que Senneville était bien porteur de cette somme, et ces preuves pourront servir devant les juges.

ALBERT.

Servir à quoi, Monsieur? à déshonorer la mémoire de mon père et le nom que je porte?... Ah! vous ne me connaissez pas, si vous croyez que je laisserai traîner devant les tribunaux, pour le discuter publiquement, un honneur dont je n'ai jamais permis à personne de douter!... j'aime mieux la pauvreté qu'un pareil éclat! .. d'ailleurs, qu'ai-je besoin de fortune à présent? en m'éloignant, Monsieur, j'ordonnerai que tout ce que je possède au monde soit remis entre vos mains pour le donner à votre nièce... Maintenant, excusez-moi, Monsieur, je me retire!... supporter plus longtemps un pareil entretien est au-dessus de mes forces.

(Il sort par la porte à gauche du public.)

SCÈNE V.

BONNARD, *seul.*

Et des miennes aussi... Qu'est-ce que j'ai entendu?... qu'est-ce que j'ai dit?... Quoi! c'est là le comte Albert de Saint-Méry?... Le père était un grand vaurien, c'est vrai, mais je crois, ma parole d'honneur, que le fils est encore plus honnête homme que le père n'était coquin!... en l'écoutant, j'oubliais tous mes désirs de vengeance. Esprit, raison, bonté, noblesse de sentiments et d'idées, il a tout, ce jeune homme!... Ma nièce pourrait être heureuse avec lui... et ma foi... Mais ce projet de séparation formé même avant mon arrivée... il ne l'aime donc pas?...

SCÈNE VI.

BONNARD, MARGUERITE.

MARGUERITE, *arrivant leste et joyeuse.*

Mon oncle!...

BONNARD.

Ah! ma charmante nièce, que ce nom d'oncle me fait de bien!... il ne faut pas moins que votre présence et l'espoir de votre amitié pour me remettre un peu.

MARGUERITE.

Mais c'est vrai!... vous paraissez tout troublé, c'est ma faute peut-être?... Ce matin, je vous ai reçu dans un moment de chagrin : je suis encore un peu enfant, je pleure sans raison, et je vous aurai attristé?... Allons, c'est à moi de dissiper cette tristesse.

BONNARD.

Qu'elle est gentille!

MARGUERITE, *très-gaie.*

Vous craigniez que mon mariage n'eût pas été volontaire et ne

fût pas heureux?... Soyez bien tranquille à ce sujet; dès le premier jour où j'ai vu Albert, je l'ai aimé.

BONNARD, *triste.*

Je le comprends à présent.

MARGUERITE.

Le monde l'estime ; ses amis lui sont dévoués; jusqu'aux gens qui le servent, tous vantent sa bonté, et moi je l'admire... ah ! je bénis le ciel d'avoir uni mon sort au sien.

BONNARD, *à part.*

Ah! mon Dieu! comment lui dire maintenant tout ce qui se passe ?

MARGUERITE.

Mais rassurez-vous donc!... une erreur vous a empêché de connaître Albert, et quand vous l'aurez vu...

BONNARD, *triste.*

Mais je l'ai vu!

MARGUERITE.

Quand vous lui aurez parlé ...

BONNARD, *soupirant.*

Mais je lui ai parlé.

MARGUERITE.

Et qu'a-t-il donc dit qui puisse vous attrister ainsi ?

BONNARD.

Marguerite, s'il fallait que vous vinssiez avec moi, avec moi qui ai tant chéri votre père, et qui vous aime déjà de toute mon âme ?

MARGUERITE.

Eh bien, sans doute, nous irons... car à l'avenir nous resterons tous ensemble... notre maison sera la vôtre... Albert et moi, nous serons vos enfants...

BONNARD, *à lui-même.*

En vérité, c'est impossible à lui dire!

MARGUERITE.

Impossible?... Mais il n'y a qu'une chose impossible en ce monde, c'est de me séparer d'Albert.

BONNARD.

Si je voulais... si je devais vous emmener loin d'ici... loin de lui?

MARGUERITE.

Est-ce que j'y consentirais jamais ?

BONNARD.

Ou si des événements pénibles le forçaient à s'éloigner, lui ?

MARGUERITE.

Je le suivrais!

BONNARD.

Si le malheur l'avait frappé?

MARGUERITE.

Je le suivrais malheureux !

BONNARD.

Et s'il ne vous aimait pas, ma pauvre enfant ?

MARGUERITE.

Ah ! s'il ne m'aimait pas ?... ô mon Dieu !...

BONNARD.

Que feriez-vous ?

MARGUERITE.

Je le suivrais encore !...

BONNARD.

Et si c'est lui qui ordonne cette séparation ?

MARGUERITE.

Lui ?...

BONNARD.

S'il l'exige ?... s'il y pensait... depuis ce funeste mariage ?

MARGUERITE.

Je ne comprends pas !

BONNARD.

Ma foi, ni moi non plus !

MARGUERITE.

Dites-lui donc... non, ne lui dites rien !... mais où est-il ? que je le voie... que je lui parle... car vous vous êtes trompé.

BONNARD.

Oui, qu'elle lui parle !... qu'il la voie !... car devant ses larmes toute ma colère disparaît à moi !... (*Il va vers la porte de gauche.*) Il est là !

MARGUERITE, *courant à la porte.*

Il est là ?... Albert !...

SCÈNE VII.

BONNARD, ALBERT, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ah ! venez !... dites qu'il s'est trompé ; ou que j'entende au moins de vous-même l'arrêt qui me condamne !

ALBERT, *triste et pâle.*

Marguerite !...

MARGUERITE, *reculant.*

Quelle pâleur !... ah ! tout est perdu !

BONNARD.

Je n'avais pas prévu tout cela, et je ne sais plus où j'en suis !

ALBERT, *grave et triste.*

Monsieur vous dira tout, Marguerite !... Vous saurez que nous

ne pouvions pas rester ensemble plus longtemps sous le même toit !... Lui-même venait pour nous séparer !... J'ai obéi à lui, à la destinée !... nous aurions dû nous séparer plus tôt ; mais, je l'avoue, je n'en avais pas le courage !

MARGUERITE, *avec douleur.*

Ah !...

ALBERT.

Que les jours paisibles auxquels je vous enlevai reviennent charmer votre vie !

MARGUERITE, *avec désespoir.*

Est-ce que c'est possible?... vous devez bien le savoir, Albert, vous qui connaissez tout mon cœur.,. et je remercie le ciel d'avoir permis que je vous dise au moins combien je vous aimais !... Je ne maudis pas même mon sort, quelque triste qu'il doive être à l'avenir, c'est vous qui en aurez disposé !... vous m'aviez tout donné ; vous m'avez tout ôté !... que votre volonté soit faite ?

(Elle tombe affaissée sur un fauteuil.)

BONNARD, *allant à elle.*

Elle se trouve mal !

ALBERT.

Marguerite !

BONNARD, *se plaçant entre eux et repoussant Albert.*

Ah !... Ils ont toujours été cruels envers tous les tiens, mon enfant !... Vois cette lettre, la dernière qu'écrivit ta pauvre mère !... Vois, écoute !... elle me l'adressait au lit de mort... je ne l'ai reçue qu'aujourd'hui. (*Il lit.*) « Je vous recommande ma fille, à vous « le frère de celui que j'ai tant aimé, de mon Senneville, du seul « objet de mon fidèle amour ! »

ALBERT, *comme réveillé par ces mots.*

Qu'entends-je ?... mais que lisez-vous donc là, Monsieur ?

BONNARD.

La lettre de sa mère mourante !

ALBERT, *très-agité.*

Et vous dites ?... ah ! relisez donc encore !...

BONNARD, *étonné.*

Quelle émotion !... (*Il lit.*) « Senneville, le seul objet de mon « fidèle amour !... ah ! j'avais tant pleuré la mort de votre frère !... » (*Il s'interrompt.*) C'est à moi qu'elle écrit... à moi qui l'avais méconnue !...

ALBERT, *avec anxiété.*

Ah ! poursuivez, de grâce !

BONNARD, *lisant.*

« J'avais tant pleuré la mort de votre frère ! eh bien ! il s'est en- « core trouvé pour moi de nouvelles souffrances auxquelles je n'ai

« pu résister !.., oui... pour sauver l'honneur de celui qui frappa « Senneville, on a sacrifié le mien ! »

ALBERT.

Est-ce possible ?

BONNARD, *lisant.*

« On a supposé qu'elle avait trahi son époux celle qui meurt du « regret de l'avoir perdu ! »

ALBERT, *à lui-même.*

Ah !... ce n'est donc pas vrai !

BONNARD, *lisant.*

« Monsieur, ayez pitié de la fille de votre frère ! et toi, Senne-« ville, pardonne-moi de n'avoir pas eu le courage de vivre pour « notre enfant !... et reçois-moi là-haut dans tes bras, mon asile « dans le ciel comme sur la terre ! »

ALBERT, *lui prenant vivement la lettre..*

Cette lettre !... cette lettre !...

(Il la dévore des yeux.)

MARGUERITE, *se levant.*

Ma pauvre mère !...

BONNARD.

Et sais-tu qui brisa ainsi le cœur de ta mère ?

ALBERT, *vivement.*

Arrêtez, Monsieur !... arrêtez !... elle ne doit plus rien savoir de tout cela !

BONNARD, *le regardant avec surprise, puis s'adressant à Marguerite.*

N'as-tu pas de courage, enfant, pour échapper au malheur en me suivant ?

ALBERT, *avec transport.*

Vous suivre ?... à présent ?...

BONNARD.

Il ne t'aime pas ! Viens avec moi, Marguerite !...

ALBERT, *s'élançant vers elle.*

Ici !... près de moi !... (*Il l'entoure de ses bras.*) Savez-vous ce que c'est que cette jeune femme que vous dites sans courage ?... Elle a supporté l'injustice sans se plaindre ! le malheur sans se troubler !... Elle a sauvé celle qu'elle croyait sa rivale, quand son cœur était déchiré par la jalousie !... elle m'a aimé me croyant froid, injuste et ingrat !... mais regardez-la donc !... c'est la beauté telle qu'on la rêve ! la vertu telle qu'on l'imagine !... c'est un trésor que le ciel m'a donné, et dont je ne me séparerai jamais !... c'est mon bien ! mon bonheur ! mes seules amours !... c'est ma femme !...

MARGUERITE, *dans ses bras.*

Mon Albert !...

BONNARD.

Eh bien ?... que signifie ?...

ALBERT, *à demi-voix.*

Vous saurez tout, Monsieur !

BONNARD, *comme frappé d'une idée subite.*

Attendez !... Je devine !... Cette calomnie... votre trouble... votre émotion... oui, vous avez pu croire... ah ! vous êtes un honnête homme !... Eh bien ! pas un mot du passé, en faveur de l'avenir !... Soyez mon neveu, et que le fils répare les fautes du père !

(Il déchire les papiers qu'il tient.)

ALBERT.

Ah ! Monsieur !...

MARGUERITE, *à Albert.*

Méchant !... c'était donc une épreuve ?

BONNARD.

Mais qui diable est donc cet ami que j'ai pris pour vous ?

SCÈNE VIII.

BONNARD, LA CHANOINESSE, BEAUSÉJOUR, ALBERT, MARGUERITE.

LA CHANOINESSE.

Mon neveu, M. de Beauséjour veut absolument nous quitter.

BONNARD.

Beauséjour ?... ah !...

(Il va à lui.)

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Je suis pris !...

BONNARD.

Beauséjour... oui... c'est cela... c'est bien le nom que s'est donné cad...

ALBERT, *l'interrompant en souriant.*

Arrêtez !... pas un mot du passé !... vous l'avez dit ?... que tout le monde soit content à l'avenir !

BEAUSÉJOUR, *allant à lui.*

Content ?...

ALBERT, *bas à Beauséjour.*

Mon ami !... on avait calomnié sa mère !

BONNARD.

Voilà donc les grands seigneurs d'à présent ?... soit !... mais pourquoi être fat, dédaigneux, dissipateur ?...

BEAUSÉJOUR, *bas à Bonnard, en allant à lui.*

Bah !... tout cela n'est pas plus vrai que mon nom !... Je suis un bon enfant !... touchez là !

BONNARD.

Je le veux bien, cadet...

BEAUSÉJOUR, *l'arrêtant.*

Oh !...

BONNARD.

Cadet Beauséjour.

MARGUERITE, *à la Chanoinesse.*

Quel dommage que vous n'ayez pas voulu vous marier, ma tante !

LA CHANOINESSE.

Il paraît que décidément ils seront heureux !

FIN DE MARGUERITE.

CLÉMENCE

OU

LA FILLE DE L'AVOCAT,

Comédie en deux actes et en prose, représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 26 novembre 1839.

Lettre à un ami absent, sur les théâtres de Paris.

En vous adressant ce petit ouvrage, je veux vous dire comment et pourquoi j'ai cherché de nouveaux interprètes pour cette nouvelle comédie, quoique le public ait traité avec beaucoup d'indulgence les ouvrages que j'ai fait représenter au Théâtre-Français, et qu'il soit venu les y chercher. Cela vous apprendra quelque chose sur la direction de nos théâtres de Paris, dont les étrangers connaissent seulement les résultats, sans se douter que ces résultats seraient probablement différents, si les écrivains dramatiques étaient toujours laissés à leurs inspirations naturelles.

Tous les théâtres de l'Europe représentent habituellement des traductions de pièces françaises, et il est rare qu'une pièce étrangère soit traduite ou imitée pour un théâtre de Paris : ce qui prouve au moins la fécondité prodigieuse de la France dans ce genre d'ouvrages ! C'est un avantage qu'aucun pays ne peut de notre temps lui contester.

En effet, si jadis les grands écrivains dramatiques de tous les pays ont analysé le cœur humain avec la puissance du génie ; s'ils ont peint les passions avec l'énergie du talent, et tracé les caractères avec l'habileté de l'expérience, les écrivains de notre époque ont exploité les mille petites circonstances de la vie interieure et les combinaisons nombreuses où les caractères et les passions se montrent, se heurtent et se développent chaque jour ; et ils les ont traitées avec un talent, une adresse et un bonheur qu'aucune autre époque n'avait atteints. Mais si ce talent s'est souvent restreint dans les bornes étroites de petites comédies courtes et légères, c'est peut-être parce que les pièces sont faites avant tout pour être jouées, et qu'il y a ici plusieurs excellents théâtres pour représenter des ouvrages de petites dimensions, tandis que les grands ouvrages littéraires n'ont pas de moyens de paraître au grand jour de la représentation.

Le Théâtre-Français a un immense répertoire composé de tous les chefs-d'œuvre dramatiques de plusieurs siècles ; leur représentation occupe la moitié des jours de l'année. Il y a ensuite, dans une direction dont les intérêts ne sont pas liés à ceux du théâtre qu'elle dirige, des protégés qui prennent la plus grande partie des autres jours. Il reste donc si peu de place pour les écrivains qui apportent là des succès sans protection, que souvent leurs ouvrages disparaissent de l'affiche et du réper-

toire lorsque le public venait encore les chercher avec empressement. Aussi toutes les comédies et tragédies jouées depuis quelques années sont complètement bannies du théâtre qui a profité de leur succès, à moins qu'une autre puissance que celle du talent ne les ait sauvées de la proscription. Il est vrai qu'on joue encore et que l'on se donne même la peine de faire apprendre aux nouveaux acteurs, afin de les garder soigneusement au répertoire, des pièces telles que *l'Intrigue Épistolaire, l'Amant Bourru*, *les Deux Frères,* et quelques autres ouvrages sans valeur, qui usurpent sans droits les jours destinés aux chefs-d'œuvre. Mais c'est que leurs auteurs ont pour l'emporter sur les ouvrages modernes l'avantage d'être morts; avantage qu'on ne leur envie pas, quoiqu'ils en abusent un peu.

On a beaucoup parlé de ces traités particuliers qui garantissaient à certains écrivains le fruit de leur travail, de manière à ce que les tribunaux pussent condamner le théâtre quand il manquait à ses engagements. Ces traités ont été la preuve de l'impossibilité où l'on est d'obtenir justice au Théâtre-Français, si l'on y reste dans les considérations ordinaires : car, si l'on a fait représenter un ouvrage important, fruit de soins, de veilles et de réflexions, et que cet ouvrage, malgré son mérite, n'attire pas la foule, on dit à l'auteur que la première condition pour jouer une pièce est qu'elle procure de l'argent à l'administration. Si, au contraire, l'auteur peut dire que son ouvrage fait de plus grosses recettes que les pièces qu'on joue à son préjudice, on lui répond que le Théâtre-Français n'est pas fait pour considérer la question d'argent, mais pour jouer des chefs-d'œuvre. Et l'auteur, sans autre protection que ses droits, voit mettre à jamais hors du répertoire des ouvrages applaudis du public, et cela surtout quand d'énormes bénéfices pour le théâtre auraient dû leur donner le droit incontestable d'y rester ; parce que les théâtres royaux étant exclusivement destinés aux protégés des directeurs et des commissaires du roi, plus le succès que vous y obtenez est grand, plus on vous y traite mal, dans la crainte que vous n'y gardiez une place réservée à d'autres.

Que faire alors? renoncer au Théâtre-Français, et venir chercher ces théâtres qu'on appelle *petits* à cause de la dimension de leur salle, mais qu'on ne peut appeler *secondaires,* maintenant qu'il est convenu en France que les premières places appartiennent au talent.

Voilà pourquoi tant de jeunes gens d'un esprit distingué sont forcés d'ajuster aux proportions d'une scène moins vaste l'idée dramatique ou comique qu'ils auraient pu traiter plus largement, s'il y avait des grands théâtres dirigés avec justice et intelligence, et où les chances fussent pareilles pour tous. Ces théâtres trouveraient leur récompense et leurs moyens de succès dans les nombreux ouvrages qu'on leur présenterait et parmi lesquels ils pourraient choisir ; la foule qui les abandonne reviendrait : on y répéterait des pièces au lieu de s'y disputer ; on n'aurait besoin ni de l'autorité, ni des commis du ministre ; car les théâtres vivent d'acteurs et de pièces, et non pas d'ordonnances ministérielles et d'arrêtés du conseil d'état.

Toutes les idées dramatiques se sont donc naturellement tournées vers les théâtres indépendants, dont les intérêts sont liés avec ceux de leur directeur. Là l'auteur qui plaît au public et l'attire n'a pas la triste chance

de voir son ouvrage sacrifié au désir que ce directeur a de se faire des amis ou des protecteurs, ou au caprice d'un acteur mécontent. Le directeur n'a qu'un intérêt, son théâtre ; et les acteurs, qui dépendent de lui seul, sont forcés de lui obéir. Aussi, ces théâtres se soutiennent-ils sans subvention, avec des frais de décorations, costumes et appointements d'acteurs, qui, à proportion, dépassent de beaucoup ceux du Théâtre-Français ; et cêla dans des salles où il tient bien moins de monde, et où le prix des places est à peine la moitié de celui du grand théâtre.

Nul doute que, s'il eût été possible de se faire une réputation avec des ouvrages importants, et qu'on eût trouvé autant de facilité pour en tirer parti, que l'on en trouve pour faire jouer de petites comédies, notre époque eût produit un plus grand nombre d'ouvrages de haute littérature dramatique : car nulle autre époque ne fut plus favorable pour les théâtres, et le nombre des personnes qui vont chaque soir dans les salles de spectacle ne s'est jamais élevé aussi haut.

C'est quelque chose de prodigieux, et qui donne bien l'idée d'une ville immense, que la somme d'argent qui se dépense tous les jours à Paris pour les théâtres, depuis la loge de l'Opéra ou des Bouffes, qui se paie quatre-vingts francs pour la soirée, jusqu'à la place qui se paie trois sous dans un petit spectacle du boulevard. Il y a du monde partout, et du monde payant et écoutant : seulement la place où l'on paie le moins est presque toujours celle où l'on écoute le mieux.

Ce goût, de même que celui des *clubs*, vient sans doute du peu d'agrément qu'offrent les salons. Excepté quelques petites réunions intimes et quelques grands bals, la société comme amusement n'existe pas, puisqu'elle n'a pas de centre commun, que l'on reste étrangers les uns aux autres dans les salons nombreux, et que la vanité et l'intérêt qui conduisent dans les hôtels des gens en place isolent toutes les personnes qui s'y rencontrent. Aussi, qu'une femme soit jolie et spirituelle, qu'importe? on ne lui parle même pas. Qu'un homme soit distingué par son intelligence et son savoir; qui s'en embarrasse ? Il a tout juste la valeur de son emploi et de son crédit, et l'on s'occupe de lui à proportion de ce qu'on peut en attendre. Ceux qui n'ont ni emploi ni crédit, et qui ne les poursuivent pas, s'en retournent en se demandant ce qu'ils sont venus faire : ils rentrent chez eux mécontents et ennuyés, non seulement pour ce qu'ils ont vu et entendu, mais encore pour ce que les autres n'ont pas voulu voir et entendre! Et le lendemain ils vont se distraire au spectacle! là du moins, si l'on ne joue pas soi-même un rôle, on n'a pas le chagrin d'être trompé sur l'effet qu'on croyait y produire.

Malheureusement on s'isole et l'on se disperse aussi dans le choix de ses spectacles, et la société perd encore là sa puissance! elle ne fait pas assez les succès, et elle les suit trop ! Elle n'impose pas assez son goût et s'arrange trop aisément d'idées qui ne sont pas les siennes. Si la haute société, riche, oisive et brillante, gardait l'initiative pour les succès des lettres et des arts, elle leur imposerait son goût plus pur et plus sévère, et exercerait ainsi sans rivalité une belle et digne puissance, comme on vit jadis la Grèce soumise garder et imposer à la force qui la dominait ses idées élevées, ses mœurs délicates et ses grâces élégantes.

Il est vrai que la société se porte habituellement aux théâtres de musi-

que, peut-être comme une protestation contre les drames modernes qui ont souvent choqué ses nobles susceptibilités. On la voit aussi venir chercher ce charmant théâtre du Gymnase, où rien ne blesse jamais ses habitudes, où l'on joue avec un ensemble parfait, et où je viens de porter avec bonheur ce nouvel ouvrage. Mais si le public m'a bien accueillie dans ce théâtre comme il l'avait fait au Théâtre-Français, c'est que mes petites comédies, prises dans la vie réelle, et dans les nuances des sentiments et des pensées, ont surtout besoin d'interprètes dont le talent représente avec naturel et vérité les habitudes et les manières de la bonne compagnie; c'est que le cadre étroit d'une petite salle les sert, au lieu de leur nuire. Mais il n'en peut être ainsi pour les grands ouvrages historiques, pour les larges proportions d'une comédie en cinq actes et en vers, enfin pour ces compositions de haute importance, avec lesquelles un homme arrive à la réputation et à la gloire; et ces ouvrages-là n'ont, malgré les vingt théâtres de Paris, aucun moyen convenable de se présenter au public. Ne vous étonnez donc pas s'il en arrive si peu jusqu'à vous.

Cette situation est déplorable pour l'art dramatique, art si puissant et si beau! car il est l'organe des nobles pensées et des profonds sentiments; et il en communique l'impression avec une force qu'aucun autre art ne peut atteindre.

Quant à moi, qui n'avais cherché dans les ouvrages que j'ai fait jouer que de douces heures de distractions, j'ai trouvé dans mon travail plus que je ne lui avais demandé.

Vous le savez; quand je commençai à essayer d'écrire, c'était dans de bien tristes jours! la mort avait enlevé mes parents les plus proches; l'exil avait éloigné mes amis les plus chers; les autres avaient vu les chemins de la fortune et de la puissance s'ouvrir devant leurs pas, et ceux-là n'étaient pas les moins perdus pour l'amitié. Le travail alors arrachait mon esprit à de tristes idées: maintenant, par reconnaissance peut-être, je l'aime pour lui-même; comme un ami qui peut rester toujours; comme un plaisir qui ne fuit pas; comme un lien qui nous unit à ceux qui nous lisent et nous écoutent; comme un rapport intime qui excite leur sympathie, fait naître leur intérêt, réveille parfois celui des amis oublieux, et va porter au loin notre nom à ceux que, malgré le temps et la distance, on regrette et l'on aime toujours?

Virginie Ancelot.

CLÉMENCE

OU

LA FILLE DE L'AVOCAT.

PERSONNAGES.

LOUIS RAMBERT, avocat.
LE BARON DE CHATEAUNEUF.
HERMANN, fils du Baron.
DUVERNAY.
CLÉMENCE. fille de Rambert.
MADAME DURAND.
UN SECRÉTAIRE.
DEUX CLERCS.
UN DOMESTIQUE.
DES VALETS.

La scène est à Paris, en 1839.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon dans un hôtel garni, à Paris. Porte au fond; porte à droite au deuxième plan; au premier plan, du même côté, une causeuse.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉMENCE, *seule, est couchée sur la causeuse, et ajuste un ruban à sa ceinture.*

Ce ruban, je le portais le premier jour où je vis Hermann, il y a quatre mois; je le garderai toute ma vie, et je le mettrai de temps en temps pour nous porter bonheur. (*Elle écoute d'un air inquiet.*) Il ne revient pas, et je ne puis supporter son absence, quoique nous

ayons le temps d'être ensemble... car c'est pour toute la vie qu'on est marié ! (*Elle a tiré un anneau de son doigt, l'a ouvert, et lit les deux noms gravés à l'intérieur.*) « Clémence Rambert ; Her-« mann de Châteauneuf. » (*Parlant.*) Nos deux noms unis pour jamais... Et cependant je m'afflige dès qu'il me quitte ! c'est que je suis si peu accoutumée au bonheur, que je crains à chaque instant de le voir m'échapper !... Cher Hermann ! (*Elle écoute et dit avec un mouvement de joie en se levant.*) C'est lui !... (*Elle court à la porte et recule ensuite en voyant quelqu'un avec Hermann.*) Il n'est pas seul !

SCÈNE II.

DUVERNAY, HERMANN, CLÉMENCE.

DUVERNAY.

Oh ! j'effraie Madame ?

HERMANN, *à Duvernay.*

C'est une nouvelle arrivée à Paris, que ma Clémence. (*A Clémence.*) Chère amie, je te présente un ancien ami. M. Duvernay.

DUVERNAY.

Empressé de vous offrir son respect, Madame. (*Se tournant vers Hermann.*) Et charmé de vous faire compliment, mon ami... Votre mariage est bien nouveau sans doute ?

HERMANN.

Mariés depuis quinze jours.

DUVERNAY.

Ce que j'apprends, ce que je vois... surtout... m'explique comment il a failli me renverser sans me reconnaître, au coin de la rue voisine... comment il refusait de s'arrêter... Enfin il a bien fallu qu'il me dît : Je suis marié ! une femme, mon ami, une jolie femme ! j'avais deviné madame. (*A Clémence.*) Mais j'ai voulu vous être présenté à l'instant même ! car je suis, je l'avoue, un peu égoïste, et je veux admirer ce qui est beau ! (*A Hermann.*) D'ailleurs je vous ai vu enfant. Je suis l'ami de son père, cet excellent baron de Châteauneuf.

CLÉMENCE, *faisant un mouvement.*

Ah ! vous connaissez le baron de Châteauneuf !

DUVERNAY.

Si je le connais ? Lui ? qui est un si joyeux convive ? lui, qui possède la plus belle cave, le meilleur gibier, et le plus aimable caractère ? Mais c'est mon ami naturel ! aussi je passe toujours le mois d'octobre à sa belle terre de Bretagne, le bon temps de la chasse !... alors la table est délicieuse à la campagne, et il n'y a pas une maison ouverte à Paris.

HERMANN, *souriant.*

Et Duvernay regarde le dîner comme l'événement le plus important des vingt-quatre heures de la journée.

DUVERNAY, *riant.*

C'est d'abord celui dont on aime le moins à se passer... Autrefois les poëtes et les amoureux se moquaient de cela ; mais de notre temps le génie et l'amour lui-même aiment aussi à bien dîner : pourtant dîner n'est rien, si ce n'est en bonne et aimable compagnie. Jadis, je la rassemblais chez moi ; mais j'ai fait comme les autres, des spéculations ; chacun voulait m'enrichir et me procurait des actions d'entreprises parfaitement sûres ; ce qui fait qu'en peu d'années j'ai eu le chagrin d'être ruiné sans avoir eu le plaisir de dépenser mon argent.

CLÉMENCE, *riant.*

Et cela ne fait pas compensation.

DUVERNAY.

Heureusement, on trouve ici mille moyens de réparer cela : j'ai fondé à mon tour une entreprise magnifique ; de mes créanciers j'ai fait des actionnaires, et j'espère rétablir ma fortune !... Qu'importe d'ailleurs ?... Paris a tant d'amusements pour dédommager ceux qu'il ruine ! Je puis vous faire inviter dans des maisons riches et brillantes, où l'on me reçoit à merveille : j'y suis presque le principal personnage, car c'est toujours moi qui suis chargé de l'amener. J'aime à voir tout le monde joyeux, cela m'égaie.

CLÉMENCE, *riant.*

C'est-à-dire que vous contribuez au plaisir des autres, à charge de revanche ?

DUVERNAY.

Et si je puis vous être utile...

CLÉMENCE.

Merci, Monsieur, pour votre bonne volonté ; mais je pense que nous vivrons très-retirés.

DUVERNAY.

A votre âge ? Ne serait-ce pas le baron, votre beau-père, que vous craindriez ? Il a élevé son fils sévèrement, durement même, et non pas comme un unique héritier destiné à avoir quatre-vingt mille livres de rentes. Souvent je l'ai blâmé de sa sévérité ; je lui disais : Cet enfant n'est pas heureux, il devient craintif, défiant ; et quelquefois cela tourne mal. (*Les jeunes gens font un mouvement.*) Oui, les jeunes gens élevés trop rudement font de plus grandes sottises que les autres ! heureusement je me trompais, et tout est pour le mieux... Mais mon vieil ami, ce cher baron, n'est pas aussi ennemi du plaisir qu'Hermann a pu le croire, et à présent que vous

voilà mariés... Comment ne m'a-t-il donc rien dit hier de votre mariage ?

CLÉMENCE, *étonnée.*

Hier !... vous l'avez vu hier ?

DUVERNAY.

Sans doute... cela semble vous étonner ?

CLÉMENCE, *à part.*

A Paris !... lui ?... (*Haut.*) Non, pas du tout.

DUVERNAY.

Je l'ai rencontré hier, entrant chez notre célèbre avocat Rambert.

HERMANN, *vivement.*

Comment ?

CLÉMENCE, *troublée, à part.*

Le baron chez mon père... qu'y allait-il faire ?

DUVERNAY, *très-étonné, les regarde avec surprise et attention.*

Qu'y a-t-il donc ? Quel air étonné, interdit !

HERMANN, *essayant de se remettre.*

Rien... M. Rambert vous est connu : vous avez vu mon père chez lui ?

DUVERNAY.

Pourquoi cette surprise ? d'abord moi, je connais tout le monde : c'est le moyen de bien choisir ses amis, et Rambert est de ceux que j'estime le plus et que j'aime le mieux. Dans ce moment-ci, son talent me sera fort utile ; hier je sortais de chez lui quand le baron montait l'escalier... nous n'avons pu nous dire ainsi que quelques paroles.

CLÉMENCE, *à part, avec inquiétude, examinant Hermann.*

Si Hermann me cachait quelque chose ?

DUVERNAY.

Est-ce que le baron ne demeure pas avec vous ?

HERMANN, *embarrassé.*

Non !... ce logement n'est que provisoire, et bientôt...

DUVERNAY.

Alors, donnez-moi son adresse : j'irai en sortant d'ici.

HERMANN, *avec embarras.*

Mais... je ne sais pas vraiment...

DUVERNAY, *étonné.*

Vous ne savez pas où demeure votre père ! Quel mystère !...

CLÉMENCE, *essayant de réparer ce qui a été dit.*

Aucun ! Nous ne sommes pas venus à Paris tous ensemble... un voyage nous a tenus loin du baron depuis notre mariage... à peine arrivés... nous ignorons encore où il loge...

DUVERNAY.

Eh bien ! c'est moi qui vous l'apprendrai ! tout à l'heure... je vais le demander chez Rambert.

HERMANN, *avec un mouvement de curiosité.*

Ainsi vous connaissez beaucoup M. Rambert, et c'est un homme...

DUVERNAY.

Oh ! un singulier homme, vraiment ! un ami de vingt ans, à qui je ne connais pas un défaut ; un avocat célèbre qui n'a jamais fait ni un mauvais discours ni une mauvaise action : désintéressé, modeste et bon, il possède le plus grand talent et la plus austère probité... J'aime à croire qu'il s'en trouve beaucoup comme cela dans Paris, en mil huit cent trente-neuf... mais, pour mon compte, je n'ai jamais connu que lui.

CLÉMENCE, *à part, avec joie.*

Mon père !

DUVERNAY.

Et s'il était ambitieux ! comme il parviendrait de notre temps ! .. quand tout se fait avec des paroles... même la guerre... quelles belles chances pour les avocats ! Mais il ne pense qu'au travail, il vit très-retiré, et ne reçoit guère habituellement que des gens de mérite... Je ne le vois pas très-souvent ; mais on le trouve toujours quand on en a besoin, et je dois me rendre chez lui ce matin pour une affaire. Je reviendrai ensuite, Madame, tout à vos ordres, si vous daignez me permettre de vous faire les honneurs de Paris.

CLÉMENCE.

Je vous rends grâces, Monsieur, et ne refuse pas entièrement des offres aussi obligeantes.

DUVERNAY.

Agréez donc, Madame, mes respectueux hommages. (*A Hermann.*) Au revoir, mon ami.

HERMANN.

Au revoir.

(Duvernay sort.)

SCÈNE III.

HERMANN, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Que m'a-t-il appris ? Ton père est à Paris, et tu me le cachais !

HERMANN, *embarrassé.*

Je ne l'ai pas vu... Effrayé de son arrivée, je n'osais te l'apprendre... mais ce que vient de dire Duvernay accroît ma curiosité .. mon père chez le tien !

CLÉMENCE.

Ton père, Hermann, il ne me connaît pas... il ne peut savoir que l'avocat Rambert est mon père, car il ignore jusqu'à mon nom véritable : il croit encore que celle qui a suivi son fils se nomme Camille Rinval. (*Avec gaieté.*) Mais non, il n'y a plus de Camille Rinval... plus même de Clémence Rambert... il n'y a plus que la femme d'Hermann, portant son nom à lui.. Ah ! c'est mon mari que j'ai suivi... c'est sa femme qui lui a obéi, sa femme !

HERMANN.

Oui, c'est pour toute la vie que nous nous aimons.

CLÉMENCE.

Cette pensée fait qu'on s'aime encore davantage.

HERMANN.

Toujours ensemble !

CLÉMENCE, *s'assied et le fait asseoir à côté d'elle.*

Viens là... et parlons de l'avenir.

HERMANN.

Chagrins et plaisirs seront en commun.

CLÉMENCE.

Qu'est-ce qui pourrait nous faire jamais du chagrin, puisque nous ne nous quitterons plus ?

HERMANN.

Parlons donc des plaisirs ! nous aurons d'abord tous ceux de Paris à notre disposition, les bals, les spectacles, les promenades.

CLÉMENCE.

Oui, à tes côtés, mon bras appuyé sur le tien comme cela ; nous irons chercher pour nous promener les endroits les moins fréquentés.

HERMANN.

Puis les spectacles...

CLÉMENCE.

Oh ! je suis bien sûre que toutes les comédies où l'on parle d'amour ne me feront pas autant de plaisir qu'un seul mot que tu m'adresses à moi... Il y a les bals...

HERMANN.

Où nous danserons ensemble.

CLÉMENCE.

Sûrement ; mais tout ce monde qui sera là nous gênera bien un peu.

HERMANN.

Je te ferai présent de bijoux, de fleurs, de parures charmantes.

CLÉMENCE.

Qui me rendront plus jolie pour te plaire.

HERMANN, *soupirant.*

Et à d'autres aussi, malheureusement.

CLÉMENCE.

Oh ! ce serait un vol que je te ferais.

HERMANN.

Chère amie...

CLÉMENCE.

Décidément, j'aime mieux rester avec toi; mes toilettes, ma gaieté, mes paroles et mes sourires, tout sera pour toi seul, et nous serons mille fois plus heureux ici, j'en suis sûre, que dans les fêtes et les spectacles.

HERMANN.

Ma Clémence, nous avons les mêmes goûts, les mêmes idées.

CLÉMENCE.

Le ciel nous destinait vraiment l'un à l'autre.

HERMANN.

Aussi, quand on a voulu nous séparer...

CLÉMENCE, *riant.*

Nous avons obéi à l'arrêt du ciel, et nous nous sommes condamnés à ne jamais nous quitter.

HERMANN, *avec inquiétude.*

Puisses-tu ne pas regretter...

CLÉMENCE, *gaiement.*

Quoi donc? la triste maison de ma grand'mère? où l'on me grondait sans cesse, et où je n'aurais jamais entendu une parole d'amitié, sans une bonne gouvernante qui m'avait élevée, madame Durand! Sa bonté essayait de chasser la tristesse et occupait ma grand'mère, en lui lisant des romans pour me laisser un peu de liberté pendant ce temps-là: ainsi moi, qui n'ai plus de mère et que mon père oubliait, tout le bonheur de seize années m'avait été gardé pour un seul jour... le jour où je te vis!

HERMANN.

Si jamais des dangers... des privations... venaient?...

CLÉMENCE.

Je crois que j'en serais bien aise! Si, au lieu d'être le fils unique du riche baron de Châteauneuf, tu n'avais pu m'offrir qu'une humble et pauvre destinée, partagée avec toi, à tes côtés, mon Hermann, je serais heureuse... oui, je serais toujours la plus heureuse des femmes.

HERMANN, *l'embrassant.*

Chère Clémence! que j'aime à t'entendre!... ce que je sens, tu sais le dire... et ton cœur si tendre et si bon me fait mieux comprendre le mien... (*On entend du bruit au dehors.*) Quel bruit?

CLÉMENCE.

Encore quelqu'un ! quel ennui !...

HERMANN.

Entre là, dans ta chambre.

(Il la fait entrer dans la chambre à droite.)

UNE VOIX, *au dehors.*

Votre nom, Madame ?

SCÈNE IV.

MADAME DURAND, HERMANN.

MADAME DURAND.

Je vous dis que j'entrerai sans façon ; qu'il est ici, et que je veux lui parler.

HERMANN.

Qu'y a-t-il ?

MADAME DURAND.

Il y a que je viens de faire un affreux voyage par mer et par terre pour courir après vous.

HERMANN, *étonné.*

Après moi ?

MADAME DURAND.

Car vous êtes bien monsieur Hermann de Chateauneuf ?

HERMANN.

Sans doute.

MADAME DURAND.

Voyons donc un peu cette tournure de héros de roman.

HERMANN, *blessé.*

Madame...

MADAME DURAND, *l'examinant.*

Un tout jeune homme !... à peine vingt ans, qui enlève une jeune personne !..... il n'y a plus d'enfants ! Monsieur, où est ma chère Clémence ?

HERMANN.

Votre chère Clémence ?... Quoi ! vous seriez ?...

MADAME DURAND.

Madame Durand.

HERMANN, *joyeux.*

Vous qui aimiez Clémence ?... qui la consoliez !... quel bonheur !... Clémence, viens vite, c'est la bonne madame Durand.

(Il va près de la porte de la chambre.)

CLÉMENCE, *accourant.*

Quoi !... vous voilà !... c'est vous !

MADAME DUBAND.

Sûrement!... courant après vous de tous côtés.

CLÉMENCE.

Chère bonne amie!...

MADAME DURAND.

Que de tourments depuis votre départ!..

CLÉMENCE.

Mais que vous avez bien fait de venir!...

HERMANN.

Vous resterez ici avec nous...

MADAME DURAND, *étonnée.*

Avec vous?

CLÉMENCE, *toute joyeuse, entourant de ses bras madame Durand, qui s'est assise. Hermann fait de même de l'autre côté.*

Nous vous aimerons bien..... vous resterez ici heureuse et tranquille!

MADAME DURAND, *avec gaieté et bonhomie.*

Tranquille!... heureuse!... j'aurais pu l'être, sans mari, sans enfants, sans soucis. Mais n'ai-je pas eu du malheur!... je me charge d'élever Maria, votre pauvre mère. (*Avec tristesse.*) Hélas!... ensuite je ne peux quitter son enfant, que ses dernières paroles m'avaient recommandée, et j'ai le chagrin de vous voir triste et mécontente chez votre grand'mère : cela me serrait le cœur!

CLÉMENCE.

Votre bonne gaieté m'a souvent consolée!

MADAME DURAND.

Moi, j'aime à rire, à plaisanter : nous autres pauvres gens, qui vivons au jour le jour, nous avons besoin de joie pour soutenir notre courage... mais une enfant élevée comme vous, ça n'a pas de force contre les contrariétés. J'obtiens qu'on vous laissera courir sur la montagne de Châteanneuf; c'était un endroit désert! Mais bah! dès qu'il y a une jeune fille quelque part, il y a tout de suite un jeune homme qui se trouve là.

CLÉMENCE, *d'un ton suppliant.*

Oh! ma bonne amie...

MADAME DURAND.

J'entends; vous craigniez les reproches... mais je suis si contente de vous retrouver, que je ne veux pas vous affliger!

CLÉMENCE.

Vous êtes si bonne, que vous pardonnerez et que vous nous donnerez des conseils; car je veux aller trouver mon père et lui présenter mon mari.

MADAME DURAND, *tout effarée, se levant vivement.*

Votre mari!

CLÉMENCE.

Sans doute.

MADAME DURAND.

Vous avez pris un mari ?

CLÉMENCE, *d'un ton caressant.*

Chère petite madame Durand !

MADAME DURAND.

Oui !... vous voulez me dire que moi j'en ai bien pris deux jadis... ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux, et pourtant c'était avec le consentement de ma famille.

CLÉMENCE.

On nous l'eût refusé à nous... alors nous sommes allés en Angleterre, parce qu'on peut s'y marier sans avoir besoin de personne.

MADAME DURAND.

Un enlèvement... un mariage secret !... Bon Dieu !

CLÉMENCE, *gaiement.*

N'est-ce pas comme dans les romans que vous lisez à ma grand'mère ?

MADAME DURAND.

Les vieux romans, les romans passés de mode... Est-ce que dans les nouveaux il peut être question de mariage ?... On n'y fait plus la cour qu'aux femmes mariées.

CLÉMENCE.

Il n'y aura jamais que mon mari qui me fera la cour... Si vous saviez quel bon ménage est le nôtre, depuis quinze jours que je suis sa femme !

MADAME DURAND, *avec un gros soupir.*

Sa femme !... elle est mariée !... et son père, qui est à mille lieues de cette nouvelle !

CLÉMENCE.

Mon père !... Se souvient-il seulement qu'il a une fille ?

MADAME DURAND.

Lui ?... Mais il n'y a rien sur la terre qui lui soit aussi cher que son enfant !

CLÉMENCE, *lui prenant la main.*

Oh ! dites donc cela bien vite, et prouvez-le-moi, s'il est possible.

MADAME DURAND.

Il faudrait pouvoir vous dire tout ce que votre père souffrit quand, au bout d'un an de mariage, notre chère Maria mourut en vous donnant la vie, et qu'il fallut vous laisser à sa pauvre mère, qui, sans cela, serait morte de son désespoir. Il devait vous reprendre avec lui dès que vous auriez atteint votre dix-septième année ; mais quand ce moment approcha, quand il ne resta plus que six mois du temps que vous deviez passer près de votre grand'-

mère, la crainte de vous perdre acheva de troubler sa raison, que l'âge et le chagrin avait affaiblie.

CLÉMENCE.

Je devine à présent!... Tous ces voyages, ce changement de nom, cette retraite au fond de la Bretagne, étaient pour me soustraire à mon père ?...

MADAME DURAND.

Et lui, pendant ce temps, trompé par le projet qu'elle avait annoncé d'un voyage en Italie, attendait impatiemment l'époque marquée pour votre retour près de lui. Cette époque est arrivée ; il vous attend, et il faudra bien qu'il finisse par savoir le malheureux événement que nous devons reprocher peut-être à notre imprévoyance.

CLÉMENCE.

Ah ! ne vous reprochez rien à vous, ma bonne amie ! Si l'on doit accuser quelqu'un ce n'est que moi ; et pourtant on ne sait pas assez combien le cœur d'une jeune fille a besoin de sentir une affection qui la protége. L'inquiétude et l'agitation de ma grand'mère m'effrayaient. L'oubli apparent de mon père ne me laissait aucune espérance d'avenir, car votre embarras à mes questions sur lui me faisait croire à un entier abandon... et le complet isolement a livré toute mon âme à celui qui seul m'a aimée.

(Elle prend la main d'Hermann tendrement.)

HERMANN, *tendrement.*

Est-ce un regret, Clémence ?

CLÉMENCE.

Une action de grâce, Hermann ! car celui qui m'a aimée est le meilleur des hommes ; et son heureuse compagne peut aller sans rougir implorer le pardon de son père.

HERMANN.

S'il t'aime réellement, il pardonnera.

MADAME DURAND, *tirant une lettre.*

Cette lettre qu'il vous adressait...

CLÉMENCE.

Une lettre de mon père... Ah ! donnez vite, elle m'apprendra sans doute encore à le connaître. Ecoutez.

« Ma Clémence, ma fille bien aimée, tu vas m'être rendue : mes « droits cédés trop longtemps pour mon cœur, vont te ramener « dans mes bras. Que ce jour tant desiré soit béni !

« Tu ne sauras jamais, ma chère fille, toute l'étendue de mon « sacrifice en me séparant de toi, l'enfant de Maria, que j'ai tant « aimée et tant pleurée ! Mais ce que tu dois savoir, c'est que ton « souvenir ne me quittait pas et présidait à toutes les actions de ma « vie. Ce que tu dois savoir encore, mon enfant, c'est ma position...

« elle a dépassé mes espérances. Je ne cherchais que la réputation « d'un honnête homme, le monde m'accorde celle d'un homme de « talent. Si je n'ai pas atteint la fortune, c'est qu'il faut souvent ici « la payer d'un prix que je n'y mettrai jamais. Malgré cela, l'estime « dont je jouis me permettra de choisir le mari de ma fille parmi « les hommes les plus honorables, et tout me fait espérer pour toi « une heureuse destinée.

« Viens donc, ma Clémence, embrasser le père qui t'attend avec « impatience.

« LOUIS RAMBERT. »

Que je suis heureuse !... Quelle bonne lettre !... Mon père bénira notre mariage ! il trouvera dans Hermann un fils digne de ses vertus. Mais il ne faut pas perdre un instant. (*A madame Durand.*) Vous allez me conduire près de lui, je lui avouerai tout... et ses conseils nous aideront à fléchir aussi ton père, Hermann.

MADAME DURAND.

Ah ! ce sera plus difficile peut-être : M. le baron de Châteauneuf est très-riche... très-noble... et, dit-on, très-fier... M. Rambert doit tout à son talent ; il a, vous le voyez, plus de vertu que d'argent, et je crains...

HERMANN.

Puisque Clémence est ma femme, il faudra bien que mon père donne à un mariage qui est fait le consentement qu'il eût refusé à un mariage à faire.

MADAME DURAND.

Dieu le veuille !

CLÉMENCE.

Il ignore encore qui je suis, quelle est la femme choisie par son fils : qu'il ne l'apprenne que quand mon père saura tout et pourra protéger sa fille... Oh ! je me sens plus tranquille en apprenant que je ne suis pas un enfant abandonné !... Je te l'avoue maintenant, des craintes me troublaient; nous avons été imprudents, coupables peut-être... mais l'amour d'un père, c'est un gage et un espoir de bonheur... Venez, ma chère madame Durand... passons ici, que je m'apprête pour sortir... Hermann, comme je viendrai te retrouver avec joie ! mais un baiser avant de partir, cela me portera bonheur.

HERMANN, *l'embrassant.*

Deux, ma Clémence, ce sera toujours ce bonheur-là !

(Clémence et madame Durand sortent par une porte latérale.)

SCÈNE V.

HERMANN, *seul.*

Oui, je voulais cacher à Clémence l'arrivé de mon père à Paris, comme je lui cache encore toutes les inquiétudes qui sont la suite de notre mariage. Deux fois hier, j'ai eu avec maître Bénard, habile avocat, des entretiens qui sont loin de me rassurer... Il n'a pas voulu s'expliquer, mais il insistait fortement pour que je visse mon père sans retard. J'avais promis... et je n'ai pas osé. Me faudra-t-il trembler toujours? Non, je vais voir mon père... je lui parlerai... mon courage, mon caractère préviendront tous les malheurs dont je puis être menacé. Allons... il le faut!... (*Il fait quelques pas vers la porte de droite.*) Ah!... quelqu'un!...

SCÈNE VI.

LE BARON, HERMANN.

HERMANN.

Mon père!...

LE BARON.

Ah! vous voilà, Monsieur?

HERMANN.

Je vais... je voudrais...

LE BARON.

Quel air effrayé! (*A part.*) Parlons-lui doucement. (*Haut.*) Eh bien! Hermann...

HERMANN, *avec défiance.*

Mon père!

LE BARON.

Mais qu'as-tu donc?

HERMANN, *étonné, à part.*

Quel ton doux et bon!

LE BARON.

Est-ce que tu aurais peur?... C'est bon pour un enfant, mais un homme...

HERMANN, *s'approchant un peu.*

La crainte de vous avoir déplu... est la seule qui puisse approcher de mon âme...

LE BARON.

A la bonne heure... car, Dieu merci, tu es un homme maintenant... et tu t'es joliment émancipé sans ma participation... mais, un peu plus tôt... un peu plus tard... ce devait finir par là... Il faut

que jeunesse se passe, et je me souviens encore d'avoir eu vingt ans.

HERMANN, *tout charmé.*

Mon père !...

LE BARON, *approchant un siége et s'asseyant.*

Écoute, Hermann : il faut que nous ayons une petite explication... Je vais te parler en ami... Si je t'ai élevé rudement, sans admettre cette confiance que je t'accorde aujourd'hui... c'est un principe de famille, vois-tu... Les enfants ont toujours été forcés à une obéissance passive chez les barons de Châteauneuf, et je ne suis pas de ceux qui renient les idées de leurs pères. J'ai gardé intactes leurs croyances et leurs habitudes... et tu feras comme moi... J'obéissais dans ma jeunesse... c'est à toi d'obéir à présent... plus tard, tes fils te rendront cela... et chacun ayant son tour, personne n'a le droit de se plaindre.

HERMANN.

Mon père, l'honneur de votre famille sera transmis intact à mes fils... soyez-en sûr...

LE BARON.

Je n'en doute pas... Ton éducation a été celle d'un bon gentilhomme... tu ne sais pas grand'chose... mais tu manies l'épée de manière à apprendre à vivre au premier qui se permettrait de trouver que tu n'en sais pas assez... car personne ne doit jamais avoir le droit de se dire plus brave, plus généreux et plus noble de cœur qu'un baron de Châteauneuf. Avec ces idées-là... qui en valent bien d'autres, tu n'as pas besoin de toutes celles qu'on met à présent dans la tête des hommes de ton âge. Comme moi, tu mèneras douce et joyeuse vie... tu chasseras sur tes terres, (*riant.*) et aussi un peu, à ce qu'il paraît, sur les terres des autres... puis, tu feras magnifiquement les honneurs de ton château à tes nobles voisins... (*avec malice*) et aussi à tes jolies voisines... c'est une bonne vie, mon enfant... la vanité, la gloire et l'ambition qui vous entraînent dans les villes, font mille victimes pour un heureux. Les simples plaisirs sont universels au contraire... chacun en peut avoir sa part, car du soleil, de l'amour et de la joie, le ciel en a créé pour tout le monde. (*Souriant.*) Et j'en ai eu ma part !

HERMANN, *étonné et content.*

Quoi ! vous, mon père !...

LE BARON, *avec une espèce d'orgueil et de fatuité.*

Les jeunes gens croient vraiment que leurs pères sont venus au monde à soixante ans... On a été jeune... et l'on n'est peut-être pas seul à se le rappeler... Mais on s'est toujours conduit en brave et loyal gentilhomme... Vois-tu, ce n'est plus ici un père qui gronde

un enfant, c'est un ami qui veut éclairer un jeune homme... il ne faut jamais compromettre ni son avenir, ni celui de la femme qui se fie à vous... il y a dans une pareille folie du malheur et des regrets pour tous deux!... Oui, mon ami... dès ta première aventure tu as été trop loin, et cependant, comme la morale après les sottises ne sert à rien, je t'en fais grâce, pour aviser ensemble au moyen de les réparer.

HERMANN, *avec confiance et tendresse.*

Que vous êtes bon, mon père!

LE BARON, *d'un air confidentiel.*

Est-elle jolie, la petite?

HERMANN, *avec confiance.*

Charmante!...

LE BARON, *à part, l'examinant.*

C'est qu'il n'est pas mal non plus... tout mon portrait.

HERMANN, *à part, avec joie.*

Quelle bonté!... je ne m'y attendais guère.

LE BARON, *haut et gaiement.*

Est-ce que tu es encore amoureux?

HERMANN, *étonné.*

Comment?

LE BARON.

Écoute donc, il y a plus d'un mois.

HERMANN, *étonné.*

Mon père!

LE BARON.

Il est vrai que tu es si jeune...

HERMANN.

Je n'aimerai jamais que Clémence.

LE BARON, *riant.*

Ah! je me souviens... c'est toujours comme cela qu'on dit la première fois.

HERMANN.

Je vivrai pour elle seule.

LE BARON.

Oui dà!... Mais tu te trompes, si tu crois que j'ai fait le voyage de Paris pour entendre cela.

HERMANN.

Et que voulez-vous donc que je vous dise, mon père? c'est la vérité.

LE BARON.

Au reste, je ne te blâmerai pas de garder de bons sentiments

pour cette jeune fille, et je te conseillerai même de faire quelque chose pour elle quand tu te marieras

HERMANN, *étonné.*

Comment?

LE BARON.

Oui, l'année prochaine, à l'époque de ton mariage avec mademoiselle de Morainville.

HERMANN, *étonné.*

Que dites-vous donc, mon père? mademoiselle de Morainville... mon mariage!... mais je suis...

LE BARON, *souriant.*

Marié?

HERMANN.

En Angleterre!... Vous l'ignoriez?

LE BARON, *riant.*

C'est une plaisanterie.

HERMANN.

Rien n'est plus sérieux, mon père.

LE BARON, *moqueur, mais avec bonté.*

Vous êtes un enfant, Hermann.

HERMANN.

Votre cruelle sévérité m'a imposé, il est vrai, près de vous la timidité d'un enfant.., mais la confiance de Clémence m'a donné près d'elle la raison d'un homme... je suis resté noble et loyal... je n'ai pas fait ma maîtresse de la fille innocente qui s'était fiée à mon honneur, et Clémence est ma femme.

LE BARON.

Clémence?... ce nom n'est pas celui...

HERMANN, *embarrassé.*

Camille, Clémence... ces deux noms sont les siens... Oui, je le répéte, Clémence est ma femme.

LE BARON, *se moquant et haussant les épaules.*

Votre femme!... Je n'ignorais pas que vous le lui aviez fait croire, et c'est cela que je blâmais... Je la supposais votre dupe, je me trompais, à ce qu'il paraît, et c'est vous qui êtes la sienne.

HERMANN, *choqué.*

Mon père!...

LE BARON.

Mademoiselle Camille, ou Clémence Rinval, car tous ces noms-là... petite bourgeoise sans fortune, trouverait très-bon sans doute d'être la femme du riche et unique héritier d'une grande famille, le premier parti de la province... c'est une bonne affaire!... excellente pour elle... il n'y a qu'une petite difficulté... c'est que c'est impossible... voilà tout.

HERMANN.

Impossible?...

LE BARON.

Sans doute.

HERMANN.

Mais mon mariage ?...

LE BARON.

Est nul.

HERMANN.

Cela n'est pas.

LE BARON.

Il sera déclaré tel.

HERMANN, *troublé.*

Cela ne peut être.

LE BARON, *d'un ton très-dur et très-sévère.*

Avez-vous donc perdu complètement l'habitude de l'obéissance et le souvenir de vos devoirs ?

HERMANN, *craintif et étonné.*

Vous paraissiez si indulgent tout à l'heure !

LE BARON, *avec bonhomie.*

Oui, indulgent pour une sottise sans conséquence, mais non pour un tort qui vous perdrait.

HERMANN, *craintif.*

Vous vous laisserez fléchir, mon père.

LE BARON, *avec bonhomie.*

Allons donc, c'est une folie, une niaiserie. Écoute, Hermann. Tu connais mademoiselle de Morainville, une belle personne ; je te la destine.

HERMANN.

Vous ne m'en aviez jamais parlé.

LE BARON.

A quoi bon ? c'était arrangé avec les parents, cela suffit !... une superbe fortune, une bonne famille... on vous l'aurait dit à tous deux au moment de conclure !... Qui diable refuserait à ton âge d'épouser la plus jolie fille de la province ? et quelle est la demoiselle bien élevée qui refuserait un baron de Châteauneuf ? (*Avec orgueil.*) Nous ne sommes pas de ceux qu'on refuse !... Pourtant, il ne faut pas que ton escapade fasse trop de bruit là-bas... ce serait d'un mauvais effet.

HERMANN

Mais, mon père... jamais...

LE BARON.

Pas de ces grands mots-là... Hermann, ce ne sera pas la sévérité, mais la tendresse de ton père, qui te sauvera... (*Il lui tend la*

main.) Mon enfant, je t'aime!..... tu es mon unique bonheur!.....

HERMANN, *prenant la main de son père avec trouble, et lui disant avec effusion.*

Mon Dieu!... cette bonté, cette affection qui m'étaient inconnues, me sont si chères, si précieuses!... Ah! pourquoi pas autrefois?... J'aurais eu confiance en vous... voyez... à ces mots de tendresse, les premiers que vous m'adressez... mes yeux se remplissent de larmes...comment dônc n'aurais-je pas été touché quand la douce voix d'une femme est venue charmer ma solitude?... et maintenant, irais-je abandonner celle qui m'a consolé?... ne l'exigez pas, mon père... laissez-moi vous prier...

LE BARON.

C'est à toi, Hermann, de laisser à mes soins et à mon expérience à décider de ton avenir. Si je t'abandonnais au sort que tu veux te faire, toi qui n'as pas vingt ans, qui ne possèdes rien et ne sais rien faire... tu verrais avant peu la misère qui flétrit tout, le dégoût qui suit les passions, le mépris qui s'attache aux folies, l'abandon de ta famille, se réunir pour te composer une situation dont tu rougirais bientôt toi-même, et qui ferait en même temps deux victimes.

HERMANN.

Vous ne m'abandonneriez pas, mon père!

LE BARON.

Je t'épargnerai les regrets, et je te préparerai une riche et honorable existence. Nous voyagerons d'abord quelque temps ensemble. Tout est prêt; dès que les tribunaux vont avoir prononcé... (*il tire un papier imprimé*) et d'après ceci leur arrêt ne peut être douteux...

HERMANN, *troublé.*

Quel est ce papier?

LE BARON.

Écrit par un des premiers avocats de Paris.

HERMANN, *inquiet.*

Il renferme?...

LE BARON.

Tout ce que la raison, les faits et les lois peuvent offrir contre les mariages comme le vôtre; c'est une consultation pour les juges, et qui doit éclairer leur conscience.

HERMANN, *très-vivement.*

Mon Dieu! c'était donc là ce que je devais craindre et ce que l'on me cachait!... une séparation! mais c'est une épreuve!... vous voulez me punir d'avoir manqué de confiance... Ah! si vous saviez combien votre colère m'avait effrayé quand, il y a un mois, j'allais vous avouer que j'aimais!... que mon bonheur dépendait de cet

amour... Vous n'avez pas voulu m'entendre ; vous m'avez repoussé, banni !... alors, désespéré, j'ai entraîné dans ma fuite celle que j'aimais !... et mon honneur m'attache à elle autant que mon amour... Mon père, au nom du ciel, ne me forcez pas à la défendre contre vous, car je le ferais... Mon père !...

(On entend du bruit dans la chambre où Clémence est entrée.)

CLÉMENCE, *dans la chambre.*

Venez, ma bonne madame Durand.

HERMANN, *effrayé, fait un mouvement très-vif et se place entre la porte et le baron.*

C'est elle !... écoutez-moi.

LE BARON, *étonné du mouvement d'Hermann.*

Qu'y a-t-il donc ?

HERMANN, *avec effroi.*

J'ai entendu sa voix, mon père.

LE BARON.

De qui ?... quelle voix ?

HERMANN, *de même.*

De Clémence !... si elle venait...

LE BARON, *déployant et montrant le papier.*

Elle apprendrait... (*S'apprêtant à lire.*) Je lirais...

HERMANN, *se jetant vivement sur le papier et le mettant dans sa poche.*

Ah ! pas devant elle, grand Dieu !

CLÉMENCE, *de sa chambre.*

Hermann, es-tu là ?

HERMANN, *tout effaré, près de la porte.*

Oui, j'y vais, attends-moi. (*A son père.*) Laissez-moi lui cacher votre rigueur.

LE BARON.

Ne faut-il pas qu'elle sache que si vous êtes un enfant ignorant des lois et insouciant de vos intérêts, qu'on a pu entraîner sans peine... votre père... vient vous arracher à une situation...

HERMANN, *très-vivement.*

Épargnez-lui cette affreuse douleur !... Vous reviendrez de vos préventions, mon père... alors vous comprendrez...

CLÉMENCE, *de la chambre.*

Que fais-tu donc ?

HERMANN.

Me voici, Clémence... O mon père !... je reviens, et vous vous laisserez fléchir par mes prières.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE BARON, *seul.*

Diable! il est encore bien amoureux, et ce sera plus difficile que je ne croyais... Mais en voilà assez près de lui pour aujourd'hui... éloignons-nous, et n'attendons pas les prières, les larmes...

(Au moment où le baron va pour sortir par la porte du fond, Duvernay entre, et ils se trouvent face à face.)

SCÈNE VIII.

LA BARON, DUVERNAY.

DUVERNAY.

Vous ici, baron? vous les avez prévenus.

LE BARON.

Bonjour, Duvernay, je ne puis m'arrêter... au revoir.

(Il veut sortir.)

DUVERNAY.

Est-ce qu'Hermann est sorti?

LE BARON.

Non... je l'ai vu... je viens de lui parler... et je vais...

(Il veut sortir.)

DUVERNAY, *le retenant.*

Quelle diable d'affaire si importante vous occupe donc? Vous allez chez des avocats; on vous voit au palais, et l'on vous prendrait pour un procureur; vous, le baron de Châteauneuf; vous, si bon compagnon d'ordinaire avec vos amis! vous me fuyez depuis deux jours!

LE BARON.

Je ne puis m'arrêter...

DUVERNAY.

Mais il n'y aura donc pas une réunion, un dîner... à l'occasion du mariage?

LE BARON, *brusquement.*

Il n'y a pas de mariage...

DUVERNAY.

Pas de noce?... quoi! votre charmante belle-fille...

LE BARON, *de même.*

Je n'ai pas de belle-fille.

DUVERNAY, *stupéfait.*

Comment?

LE BARON.

C'est comme je vous le dis, et je vous salue.

DUVERNAY, *le retenant.*

Ah çà ! qu'est-ce que cela signifie ? je ne vous reconnais plus... De l'humeur !... est-ce que vous êtes déjà en dispute avec eux, avec le jeune ménage ?

LE BARON.

Je vous répète qu'il n'y a pas de jeune ménage... que mon fils n'est pas marié !... qu'ainsi, je n'ai pas de belle-fille... mais que je ne puis causer ici avec vous ; car j'ai tant d'affaires, mon cher Duvernay, que je n'ai seulement pas eu, depuis que je suis à Paris, le temps de faire un bon dîner... voilà où en est votre ami... plaignez-le, et ne l'accusez pas.

(Il sort malgré Duvernay, qui cherche à le retenir.)

SCÈNE IX.

DUVERNAY, *seul*, *riant.*

Pas de mariage !... Ah ! ah ! ah ! Je ne m'étonne plus de son air embarrassé... ce matin ; ce cher Hermann !... C'est qu'elle est très-jolie la petite... ah !... ah !... il n'est pas maladroit pour un débutant... Mais c'est le baron... lui, si sévère, si rude envers son fils... qui le tenait comme une demoiselle... Ah !... nous autres, qui savons les choses de la vie, on ne nous attrape pas... Quand je dis qu'on ne nous attrape pas... il me semble que ce matin ils se sont joliment moqués de moi avec leur mariage .. Et moi qui donnais là-dedans... avec mes respects, mes offres de services, de présentation ! (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah !... à mon tour, à présent...

SCÈNE X.

DUVERNAY, HERMANN, CLÉMENCE.

(Ils entrent tous deux en parlant.)

CLÉMENCE.

J'entrerai, Hermann... ton trouble, tes craintes... il y a quelque chose, j'en suis sûre. (*Elle tient un chapeau et une mantille ou schall, qu'elle dépose sur un fauteuil en entrant, et fait un mouvement en voyant Duvernay.*) Ah !...

HERMANN, *surpris*, *mais rassuré.*

Duvernay !

DUVERNAY.

Qu'y a-t-il donc ?

HERMANN *regarde autour de la chambre, puis dit à part :*

Il n'est plus là ! c'est singulier, mais c'est heureux.

CLÉMENCE, *riant.*

Je ne comprends rien au trouble d'Hermann.

DUVERNAY.

Vous êtes étonné de me revoir encore aujourd'hui... mais on est si empressé de chercher à être agréable à Madame!

CLÉMENCE, *allant s'asseoir sur la causeuse.*

Il avait une crainte de me voir entrer ici que je ne puis m'expliquer.

DUVERNAY, *qui est venu près de la causeuse.*

Ah!

(Il examine Clémence, puis Hermann, qui est distrait, et qui, après avoir regardé autour du salon, va se placer tout pensif à gauche, près d'une table, et s'assied.)

HERMANN, *à part.*

Je suis encore tremblant de la peur qu'elle ne vît mon père.

DUVERNAY; *son ton et ses manières, qui étaient très-respectueux dans la première entrevue, doivent avoir un air de galanterie sans façon; à mi-voix à Clémence.*

Il est peut-être jaloux.

(Il s'assied sur une chaise, près de la causeuse.)

CLÉMENCE.

Lui!

DUVERNAY, *riant.*

Il y a tant de raisons pour qu'on lui envie son bonheur.

HERMANN, *à part.*

Il disait que ce mariage est nul... qu'il peut le rompre.

DUVERNAY, *à Clémence, à mi-voix*

Mais où donc Hermann a-t-il découvert un pareil trésor?

CLÉMENCE, *le regardant avec étonnement.*

Monsieur!...

DUVERNAY, *regardant Hermann, voit qu'il est plongé dans sa rêverie et ne fait plus attention à lui, il prend un ton galant.*

En sent-il bien tout le prix, lui, qui est là... distrait... oubliant même votre présence?

CLÉMENCE, *regardant Hermann.*

Mais, oui... qu'a-t-il donc?

DUVERNAY, *qui est entre elle et Hermann, et l'empêche d'aller à lui à un mouvement qu'il fait.*

Inquiet... préoccupé!... déjà! quand il ne devrait avoir qu'une seule pensée... (*avec une galanterie très-prononcée*) quand un autre à se place ne sentirait que de la joie... Après cela... un jeune homme dans une situation comme la sienne...

CLÉMENCE, *regardant Duvernay avec inquiétude.*

Vous savez donc ce qui l'inquiète?

DUVERNAY.

Sans doute... sa dépendance... la crainte de son père...

CLÉMENCE.

Elle ne l'avait jamais troublé ainsi.

(Ici, Hermann tire furtivement le papier qu'il a arraché à son père et cherche à le parcourir sans qu'on le voie.)

HERMANN, *à part.*

Ceci peut m'apprendre ce qu'il y aurait à faire.

DUVERNAY, *à mi-voix à Clémence.*

La faiblesse de son caractère et la sévérité de son père vous jetteront dans une situation difficile...

CLÉMENCE, *le regardant avec étonnement.*

Comment ?

DUVERNAY.

Votre âge, votre beauté... ces grâces charmantes inspirent un si grand intérêt...

CLÉMENCE.

Que puis-je craindre près de mon mari ?

DUVERNAY, *souriant.*

Votre mari... allons donc !..... plus de mystère avec moi.... je ne suis pas un censeur bien sévère... d'ailleurs, je sais tout.

CLÉMENCE, *l'examinant avec inquiétude.*

Et que savez-vous ? Ce sourire moqueur.... ces regards..... Mais vous m'inquiétez aussi... Il y a dans votre langage et dans vos manières quelque chose d'étrange, qui n'existait pas ce matin, et qui m'effraie !... Qu'y a-t-il donc ?

DUVERNAY.

Ici, à l'instant même, le baron vient de tout m'apprendre.

CLÉMENCE, *avec un mouvement très-vif et à mi-voix.*

Le baron ici ? lui ?

DUVERNAY.

Sans doute.

CLÉMENCE, *très-émue.*

Ah ! c'est cela qu'Hermann me cachait... Mais qu'a-t-il dit ? que vous a-t-il appris ?

DUVERNAY.

Quel trouble !...

CLÉMENCE, *avec curiosité.*

Parlez, je vous en supplie... Que disait-il ?

DUVERNAY.

Eh bien ! que votre mariage n'est pas vrai, que vous n'êtes pas sa femme.

CLÉMENCE, *avec un cri.*

Ah ! Hermann !..... (*Elle traverse vivement le théâtre et va se placer près d'Hermann comme sous sa protection.*) Je suis ta femme, n'est-ce pas ? devant Dieu et devant les hommes.

HERMANN.

Que dis-tu?

(Il se lève et le papier tombe à leurs pieds.)

CLÉMENCE, *vivement.*

Ton père est venu ici, tu me l'as caché; il dit que je ne suis pas sa fille, que tu n'es pas mon mari... Mais il se trompe, n'est-il pas vrai ?... rien ne peut nous séparer... Parle donc, Hermann..... je t'en supplie.

HERMANN.

Oh ! non, rien ne nous séparera, ma Clémence.

DUVERNAY, *à part.*

L'a-t-il trompée ?

HERMANN.

Duvernay, mon père est irrité, et vous aura fait partager une erreur... mais par vous et par tous, Clémence doit être respectée pour elle-même, et pour le nom qu'elle a droit de porter.

DUVERNAY.

Pardon, si des mots indiscrets vous ont affligés, et comptez sur mon dévouement... (*A part, en s'en allant.*) Il faudra bien que je sache la vérité. (*Haut, saluant.*) Madame, recevez mes excuses.... Au revoir, Hermann.

SCÈNE XI.

HERMANN, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Tu es pâle et tremblant!..... Mon Dieu! que s'est-il passé entre ton père et toi? quels reproches, quelles menaces t'a-t-il fait entendre? (*Il hésite à répondre.*) Ne faut-il pas que je sache tout?

HERMANN.

Nous l'apaiserons, du courage !...

CLÉMENCE.

Du courage!... Ils est donc question de grands malheurs!... Oui, là, tout à l'heure, ton trouble!... (*elle regarde autour d'elle*) tes distractions... tu lisais un papier!... il renferme peut-être... (*Elle l'aperçoit.*) Le voilà ! (*Elle se baisse et le prend malgré Hermann.*) Ce que tu ne veux pas m'apprendre, j'en suis sûre, est ici.

HERMANN, *ayant l'air de se décider.*

Écoute, Clémence... il faut que tu saches tout... Oui! on peut casser aisément, à ce qu'il paraît, un mariage comme le nôtre... mais on peut aussi le défendre!... J'ai choisi un avocat qui fera valoir les droits de la justice et de notre amour.

CLÉMENCE, *qui a jeté les yeux sur la première page, dit haut et comme relisant à moitié.*

« Mémoire, Mariages sans consentement de parents, ou à l'étranger « déclarés nuls, brisés. »

(Elle se jette en pleurant dans les bras d'Hermann.)

HERMANN, *la pressant sur son cœur.*

Ma Clémence!...

CLÉMENCE, *se remettant à regarder le papier.*

C'est ton père qui t'a remis cela ; il veut casser notre mariage... cet écrit prouve que c'est possible... facile même... (*Elle regarde, voit qu'il y a plusieurs pages, les retourne, regarde à la fin, et s'y reprend à deux fois pour bien s'assurer de ce qu'elle voit, puis elle jette un cri.*) Ah! quel nom!... lui?... avoir dicté cet écrit contre moi... contre sa fille!...

HERMANN.

De qui parles-tu?

CLÉMENCE.

Regarde le nom qui est au bas de ce mémoire... le nom de l'avocat qui l'a écrit... vois : « Louis Rambert. »

HERMANN.

Est-il possible?

CLÉMENCE, *désolée.*

C'est lui que ton père a consulté... et, sans le savoir, il a condamné lui-même sa fille.

HERMANN.

Son père! .. Ah! c'est peut-être un espoir pour nous!...

CLÉMENCE.

Un espoir!... (*Avec un mouvement de joie.*) Oui, tu as raison, Hermann... le choix de mon père par le tien... la confiance de l'un et le talent de l'autre nous sauveront... Ce nom qui m'avait d'abord effrayée me rassure à présent, je crois y voir l'espérance et le pardon. (*Elle va à l'endroit où elle a déposé son schall et son chapeau.*) Mais pas une minute de retard... (*Elle met son chapeau.*) Ma bonne madame Durand... (*celle-ci paraît à la porte de la chambre*) venez, venez chez mon père.

(Elle prend la main de madame Durand, qui hésite.)

MADAME DURAND.

Attendez, mon enfant.

CLÉMENCE.

Non, non, plus de retard .. Venez, je vous entraîne; le temps va sembler long à Hermann, et j'ai besoin de lui apporter bientôt d'heureuses nouvelles.

(Elles sortent par le fond.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le cabinet d'un avocat. Porte au fond, portes latérales; au fond à droite, une petite table sur laquelle écrit un secrétaire; de l'autre, un peu dans le fond, un grand bureau devant lequel travaillent deux jeunes gens.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUVERNAY, RAMBERT, LE SECRÉTAIRE, *deux personnages muets.*

(Au lever du rideau, Rambert est assis au premier plan, à droite, près d'un guéridon. Duvernay est assis auprès de lui.)

DUVERNAY, *se levant.*

Vous êtes donc bien décidé, mon cher Rambert?...

RAMBERT.

Oui, je vous l'ai dit... je refuse...

DUVERNAY.

Refuser de plaider pour un ancien ami?... Une cause qui ajouterait encore à votre réputation déja si belle, et serait très-utile à votre fortune, que vous négligez trop!... Je ne vous comprends pas!...

RAMBERT.

Pour me charger d'une cause, j'ai besoin de la croire juste et bonne...

DUVERNAY.

Et vous croyez que la mienne ne l'est pas?...

RAMBERT

J'en ai peur.

DUVERNAY.

Comment! ces coquins de créanciers que j'élève à la dignité d'actionnaires ne sont pas encore contents!... ils me demandent de l'argent!...

RAMBERT.

Je crains qu'ils n'aient raison.

DUVERNAY.

Pardieu! si j'en avais... je le leur donnerais!... mais je n'en ai pas, et je plaiderai!... Ah! si vous vouliez!

RAMBERT.

Pour persuader les juges, il faut être le premier persuadé... Quand

je parle, mon ami, la vérité seule me donne de la force, et ma conviction est toute ma puissance.

DUVERNAY.

Oh! il ne manquera pas d'avocats au palais qui ne seront pas si difficiles.

RAMBERT.

C'est probable.

DUVERNAY.

Mon amitié et votre grand talent m'avaient d'abord fait venir à vous.

RAMBERT.

Merci, mon ami, et pardon pour mon refus.

DUVERNAY.

Ah! vraiment, l'austérité de vos principes...

RAMBERT.

N'est qu'un devoir!... Voyez ces jeunes gens que la confiance de leurs parents envoie chercher près de moi des leçons sur cette carrière d'avocat qu'ils veulent aussi parcourir... il faut que je les instruise par mon exemple autant que par mes conseils... Un avocat... mais c'est le défenseur de la justice et de la vérité. Il doit faire admirer en lui l'homme de bien, encore plus que l'homme de talent...

DUVERNAY.

Ancienne morale, mon ami, et dont les nouvelles ambitions ne se servent plus. Une profession est à présent un chemin qui conduit à la fortune. Celle d'avocat est la première, parce qu'elle doit y mener plus vite. Quand la puissance est à celui qui parle le mieux et le plus longtemps, on voit bien des bavards, et si l'on rend compte un jour de toutes les paroles inutiles, notre époque aura terriblement à faire. Aussi, un avocat qui devient riche, député et homme d'état, a de trop nombreux intérêts à défendre pour ne pas oublier un peu ceux de la justice et de la vérité.

RAMBERT.

Ah! vous dites trop vrai, Duvernay, il n'y a plus guère maintenant de ces simples et dignes existences pleines de désintéressement et de travail, qui faisaient la gloire du barreau d'autrefois. Parmi nos avocats, il y avait de véritables grands hommes!...

DUVERNAY.

A présent... il y a des ministres.

RAMBERT.

Est-ce la même chose? Mais je voudrais rappeler, s'il se peut, les anciennes vertus oubliées, et les laisser empreintes au cœur de ces jeunes gens. Oh! ce n'est pas une tâche facile que la nôtre. Placés entre le tumulte des passions humaines et les organes de la justice

éternelle, il faut connaître également les hommes et les lois. La vie entière y suffit à peine. Mais quel beau jour aussi que celui où l'on fait rendre justice à un accusé ! où il doit à notre talent sa fortune ! son honneur ! sa vie ! où la vérité s'est révélée par notre voix ! Ah ! c'est une tâche si élevée et si belle, que nul effort ne doit coûter pour s'en rendre digne. Allez, mes jeunes amis, l'heure de l'audience approche : je parlerai mieux, il me semble, si j'ai l'espoir de vous enseigner quelque chose en parlant... (*Se tournant vers Duvernay.*) C'est une cause importante que je vais plaider.

DUVERNAY.

Ah ?...

RAMBERT.

Oui... un mariage illégal qu'on doit casser aujourd'hui... Un jeune fou qui a méprisé l'autorité paternelle, trop méconnue de nos jours ! (*Aux jeunes gens.*) Allez, je ne tarderai pas non plus à me rendre au palais.

(Ils sortent.)

DUVERNAY.

Je vais me retirer aussi et vous laisser libre.

RAMBERT, *lui prenant la main.*

Vous le voyez, mon ami, je voudrais remplir tous les devoirs de ma profession, et ceux aussi que nous imposent le monde et notre famille... mais je crains parfois de me tromper. Duvernay, je me sens troublé, et j'ai aujourd'hui, par exemple, je ne sais quel triste pressentiment que je prendrais presque pour un remords.

DUVERNAY.

Si les gens comme vous avaient des remords, mon ami, ce serait aussi trop encourageant pour les coquins, qui sont déjà pas mal encouragés de notre temps ; car, soit dit entre nous, je m'étonne qu'étant les plus adroits et les plus nombreux, les fripons n'aient pas encore institué un tribunal, jugé, condamné et mis en prison tout ce qui reste d'honnêtes gens... Mais cela finira par là... vous verrez.

RAMBERT, *souriant.*

C'est possible...

DUVERNAY.

Quelque contrariété vous attriste peut-être en ce moment ?

RAMBERT.

Oui, j'ai de l'inquiétude. J'attends ma fille depuis un mois, elle n'arrive pas.

DUVERNAY.

N'est-elle pas avec sa grand'mère ?

RAMBERT.

Sans doute. J'avais consenti à la lui laisser jusqu'à sa dix-septième année, qu'elle vient enfin d'atteindre. Un voyage en Italie, des déplacements continuels, ont nui à l'exactitude de notre correspondance depuis six mois. Elle devrait être ici. Ma fille!... c'est l'espérance de ma vie, mon ami! Je ne suis pas de ceux qui sacrifient les douces affections du cœur aux intérêts de leur fortune et de leur gloire ; et ce fut un regret cruel que l'absence de cet enfant.

DUVERNAY.

Oh! je me rappelle encore votre désespoir à la mort de sa mère...

RAMBERT.

Maria!... combien je l'aimais!... nulle autre ne l'a remplacée... et c'est encore mon amour pour elle qui m'a décidé à tout sacrifier au bonheur de notre enfant... Méprisant la fortune pour moi, j'ai assuré l'avenir de ma fille et consolé la mère de Maria en lui cédant une part de mes droits; mais j'attendais avec impatience que mon trésor me fût rendu! Ma fille!... l'enfant de la femme que j'avais tant aimée, était le but de toute ma vie! Ah! plus l'esprit s'occupe de sévères et graves événements, et plus le cœur a besoin de tendresse pour se reposer des scènes pénibles dont il est le témoin; et la présence de ma fille sera pour moi un bonheur dont je sens à chaque moment le besoin ; aussi mon inquiétude de ce retard, de ce silence...

DUVERNAY.

On veut vous surprendre, mon ami.

RAMBERT.

Fasse le ciel qu'il en soit ainsi! (*Ici le secrétaire, qui est à la table à écrire, se lève et apporte à Rambert des papiers.*) Ce n'est pas tout, et je vais sortir.

(Le secrétaire retourne à la table et arrange des papiers.)

DUVERNAY, *regardant à sa montre.*

Ma foi... je vais aussi au palais chercher un avocat... De plus, je vous entendrai plaider, et j'aurai pour toute la journée un sujet de conversation qui me vaudra d'être écouté, interrogé... Diable! on tire parti de l'esprit de ses amis!... Quand on n'est pas en fonds, on vit d'emprunt.

RAMBERT, *souriant.*

Vous n'avez pas besoin de cela...

DUVERNAY.

Je cours au plus vite, afin d'avoir place... Au revoir.

(Il sort.)

SCÈNE II.

RAMBERT, LE SECRÉTAIRE.

RAMBERT.

Ce bon Duvernay... un peu léger, mais excellent au fond : mon cœur plein de tristesse s'est épanché devant lui !... Pourtant je n'ai dit ni à lui ni à personne tous les chagrins que m'a causés le caractère de ma belle-mère. Oh ! elle m'aurait fait repentir de lui avoir confié ma fille... si ma conscience ne m'avait ordonné le sacrifice que j'ai fait à son malheur... Mais je suis déjà en retard... donnez-moi vite le reste de ces papiers... (*Le secrétaire lui donne des papiers.*) Bien !...

(Il va pour sortir.)

MADAME DURAND, *en dehors.*

Non ; n'annoncez pas ; il faut le surprendre.

RAMBERT, *étonné, reculant.*

Cette voix...

SCÈNE III.

CLÉMENCE, MADAME DURAND, RAMBERT.

MADAME DURAND, *entrant.*

Où est-il ? où est-il ?

RAMBERT, *très-ému.*

Je ne me trompe pas... c'est madame Durand.

MADAME DURAND.

Sans doute !

(Clémence entre et ôte son chapeau pendant que Rambert parle à madame Durand.)

CLÉMENCE, *bas.*

Je tremble !...

MADAME DURAND, *bas.*

Du courage !...

RAMBERT, *tremblant et hésitant.*

Et une jeune fille charmante... c'est...

MADAME DURAND, *poussant Clémence dans les bras de M. Rambert.*

C'est Clémence...

RAMBERT, *embrassant Clémence avec transport.*

C'est ma fille !... mon enfant !... ma Clémence !... Que je suis heureux !... (*Il la regarde.*) Jolie... grande... belle !...

MADAME DURAND, *à part, pendant que Rambert contemple Clémence.*

Quelle joie pourtant de lui ramener cette jolie fille, si...

RAMBERT, *enchanté.*

Vous ne m'aviez pas écrit, madame Durand, combien ma Clémence est charmante! ... vous vouliez me surprendre... Chère enfant!... c'est le portrait de sa mère quand je la vis pour la première fois .... Maria!... pourquoi n'as-tu pas vécu?... Combien elle aussi eût aimé notre enfant!...

MADAME DURAND.

Quel air heureux!

RAMBERT.

Parle, ma Clémence! tu sembles presque effrayée!... est-ce qu'on craint son père?

CLÉMENCE.

Oh! que j'ai besoin d'indulgence et de bonté!

RAMBERT.

Timide, encore... c'est une grâce de plus... (*Allant à madame Durand.*) Que ne vous dois-je pas, ma bonne madame Durand?

MADAME DURAND, *avec embarras.*

Ne parlons pas de cela, Monsieur.

LE SECRÉTAIRE, *s'approchant avec les papiers que Rambert a jetés sur la table en voyant sa fille.*

Monsieur oublie l'audience, où on l'attend sans doute.

RAMBERT, *contrarié.*

Oh! c'est vrai!... il faut nous quitter.

CLÉMENCE.

Déjà?

RAMBERT, *joyeux.*

Quelle douce parole!... un devoir impérieux peut seul m'éloigner, et pas pour longtemps. (*Il sonne.*) Ah! il faut qu'il me soit bien impossible de rester. (*Une femme de chambre et des domestiques paraissent.*) C'est ma fille qui vient d'arriver... c'est la maîtresse de la maison maintenant. (*Montrant à Clémence une des portes latérales.*) Cet appartement est le tien... voilà Julie... une femme de chambre retenue pour toi!... tu trouveras aussi des parures préparées... Oh!... je t'attendais... tu le verras!... depuis un mois, je ne m'occupais que de ton arrivée... je commençais à être inquiet. Lorsqu'on désire vivement une chose, on redevient enfant... Ce matin, n'avais-je pas mille craintes que je prenais pour de mauvais présages? Quelle bonne surprise!... Que je t'embrasse encore, mon enfant! A bientôt!... à tout à l'heure!... Sais-tu que grâce à toi j'arriverai trop tard au palais pour la première fois? (*Au moment de sortir, il dit à madame Durand:*) Adieu!... adieu! ma fille!...

(Il lui tend une main que Clémence embrasse, puis il sort; le secrétaire le suit.)

SCÈNE IV.

MADAME DURAND, CLÉMENCE.

MADAME DURAND.

Vous avais-je trompée ?... N'est-ce pas un bon père que le vôtre ?

CLÉMENCE.

Cette parfaite bonté m'embarrasse plus que n'eût fait un accueil sévère. Et maintenant je tremble de lui déplaire. Ma bonne amie, vous m'aiderez dans l'aveu qu'il faut faire à mon père... tout à l'heure il m'eût été impossible, et cependant il ne faut pas tarder... Si vous saviez...

MADAME DURAND.

Quoi donc ?

CLÉMENCE.

Aujourd'hui-même...

MADAME DURAND.

Tout doit lui être confié... c'est mon avis aussi.

CLÉMENCE, *à part, à elle-même, avec un soupir.*

Elle ignore mon plus grand sujet d'inquiétude.

MADAME DURAND.

Que dira-t-il ?

CLÉMENCE, *soupirant.*

Il ne se doute guère que je suis mariée.

MADAME DURAND.

Mariée !... ce mot-là me fait frissonner !

CLÉMENCE.

Les choses maintenant m'apparaissent sous un aspect nouveau... un sentiment de respect pour mon père, de défiance de moi-même, de regret du passé, de crainte pour l'avenir...

MADAME DURAND.

Pourquoi donc ce découragement ?... Eh bien ! après tout... un superbe mariage, un jeune homme qui aura quatre-vingt mille livres de rentes et un château magnifique.

CLÉMENCE.

Je n'ai jamais pensé à cela.

MADAME DURAND.

Vraiment ?

CLÉMENCE.

Oh ! jamais.

MADAME DURAND.

C'est pourtant très-agréable d'y penser... L'amour s'en va parfois, et les châteaux restent !

CLÉMENCE, *troublée.*

On vient... c'est lui!... il faut parler.

SCÈNE V.

DUVERNAY, CLÉMENCE, MADAME DURAND.

CLÉMENCE.

Monsieur Duvernay!

DUVERNAY.

Vous ici, Madame, en solliciteuse!

MADAME DURAND, *bas à Clémence.*

Quel est ce monsieur?

CLÉMENCE, *bas à madame Durand.*

Un ami d'Hermann, qu'il m'a présenté ce matin, et qui ne sait pas que je suis ici chez mon père.

DUVERNAY.

Je viens du palais, où Rambert parle avec son éloquence forte et entraînante; mais le monde s'est entassé de telle sorte, que moi, qui fais peu de cas des plaisirs où l'on risque sa vie, je n'ai pas seulement essayé de pénétrer, et n'ai rien entendu... A Paris, l'on est seul, ou la foule vous étouffe.

CLÉMENCE, *à madame Durand.*

Retirons-nous.

DUVERNAY.

Rambert ne tardera pas à revenir, sans doute.

MADAME DURAND.

Nous allons l'attendre dans la pièce voisine.

DUVERNAY, *à Clémence avec galanterie.*

Pourquoi pas ici? Savez-vous que Rambert est bien heureux de recevoir de pareilles visites, et que...

CLÉMENCE, *avec dignité.*

Monsieur, permettez que je vous quitte et que j'aie l'honneur de vous saluer.

(Elle sort avec madame Durand et entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VI.

DUVERNAY, *seul.*

On dirait une grande dame d'autrefois, et pourtant, ce n'est ici qu'une solliciteuse... car je sais tout; Rambert est l'avocat du baron, pour faire casser le mariage de son fils... Elle vient pour tâcher de le séduire, lui! Bah! peine perdue... J'aurais dû me faire avocat, moi, c'était ma vocation; j'aime à me mêler des affaires des autres... pour leur bien!... Ainsi je reviens parler encore à Rambert de l'af-

faire que je lui proposais ce matin, et j'ai des raisons excellentes à lui donner... mais il me déconcerte avec son austérité, je ne trouve plus rien à lui dire... Si j'écrivais? C'est bien pensé... je vais noter toutes mes bonnes raisons, que j'oublierais quand il serait là avec son air sévère.

(Il se met à écrire à la table où était le secrétaire.)

SCÈNE VII.

DUVERNAY, *dans le fond, écrivant;* LE BARON, RAMBERT.

LE BARON, *sans voir Duvernay, à Rambert.*

La réplique a été vive.

RAMBERT, *de même.*

Maître Bénard est un homme de talent.

DUVERNAY, *à part.*

Ils parlent du procès... laissons-les, et écrivons.

LE BARON.

Il plaide bien!... s'il gagnait?

RAMBERT.

J'ai des raisons victorieuses à opposer aux siennes, et tout à l'heure mes réponses confondront ses arguments.

LE BARON.

La loi est pour moi... pour mes droits paternels.

RAMBERT.

Sans doute.

LE BARON.

Cette fille pauvre, mademoiselle Camille Rinval a voulu devenir riche; bourgeoise, elle a voulu devenir noble... c'était un projet arrêté d'avance... j'en suis sûr... On loue une petite maison tout près de ma terre de Châteauneuf... on ne voit personne que mon fils, et il y a tant de facilité pour s'emparer de l'esprit d'un homme qui n'a pas vingt ans, et qui est amoureux pour la première fois!

RAMBERT.

Je comprens toutes vos inquiétudes... mais permettez...

(Il a l'air de regarder autour de lui et de vouloir quitter ou interrompre le baron, qui, tout à son affaire, ne lui laisse pas le temps.)

LE BARON, *l'interrompant.*

Notre fortune, jadis immense... dérangée par les révolutions, ne s'est un peu relevée de sa ruine que par trente ans d'économie. J'ai vécu de privations, loin de Paris, pour racheter petit à petit l'héritage de nos aïeux qui porte leur nom... et j'ai conclu pour ce fils un mariage qui doit redonner à notre famille son illustration et sa richesse.

RAMBERT, *avec un peu d'inquiétude.*

Je vous le répète, monsieur le baron, c'est de conviction que je défends vos droits... je devine... tout le cœur d'un père... et votre fils...

LE BARON, *l'interrompant.*

Ce fils, Monsieur... il est mon unique enfant... mais, en vérité, je ne sais si je n'aimerais pas autant le perdre que de le voir faire un mariage indigne de notre nom.

RAMBERT, *regardant la porte de la chambre de Clémence; mais aux paroles du baron, il fait un mouvement et dit vivement :*

Dans ce qui touche à l'honneur, bien... mais non pas aux préjugés, je pense...

LE BARON.

Ma foi, Monsieur, mes préjugés je les garde avec mes principes; tout cela ne fait qu'un. Que voulez-vous? je vis dans mes terres, et, pour faire la chasse aux chevreuils de mes bois, bien dîner avec quelques vieux amis, nobles de cœur et de race, je n'ai pas besoin de toutes les balivernes qu'on répète en France, depuis cinquante ans, sur l'égalité... Mes voisins m'estiment, mes gens me respectent, les paysans qui font valoir mes terres sont heureux... je me crois un honnête homme, car je ne fis jamais tort à personne, cela me suffit... Ne parlons donc pas de ces choses-là, mais de ce jugement.

RAMBERT.

Qui sera favorable, par les raisons qui me restent à donner aux juges pour les décider. Mais pardonnez, monsieur le baron, si je profite de ce que l'audience est suspendue pour deux heures, et si je suis rentré un instant chez moi... Je suis père aussi... père d'une fille charmante, que je n'avais pas vue depuis son enfance... Elle vient d'arriver au moment même où j'allais sortir pour plaider, et c'est à peine si j'ai pu l'embrasser. Permettez que je la revoie une minute seulement, et je suis tout à vous.

LE BARON.

Oh! je serais désolé de vous ôter un tel plaisir, et je vous quitte.

RAMBERT, *allant vers la chambre de Clémence, se retourne, et voit Duvernay.*

Vous étiez là?...

LE BARON, *l'apercevant aussi, en riant.*

C'est l'ami Duvernay.

DUVERNAY, *se levant et tenant un papier.*

Et qui n'a pas fait l'indiscrétion de vous écouter... car j'étais absorbé dans la composition de cette pièce d'éloquence destinée à Rambert pour le décider à se charger d'une cause...

RAMBERT, *riant.*

Bien incertaine, puisque vous ne vous confiez pas au bon droit.

DUVERNAY, *riant.*

Le bon droit est comme la vérité... un peu de parure ne lui nuit pas...

LE BARON.

Je vous quitte, monsieur Rambert; dans une heure je viendrai vous reprendre... (*Au moment où le baron est près de sortir par la porte du fond, et où Rambert se dirige vers l'appartement de sa fille, le Baron fait un pas pour rester, et dit à Rambert* :) Savez-vous que cette petite intrigante qui a séduit mon fils se fie à sa beauté pour séduire aussi les juges... qu'elle les a vus, dit-on, ce matin?... Oh!... elle serait bien capable de se présenter de même chez vous...

RAMBERT.

Elle n'y serait pas admise

LE BARON.

Oh!... je sais que monsieur Rambert est du petit nombre des hommes incorruptibles!... Mais je me reproche de vous retenir ainsi... quand vous êtes attendu par le plus doux plaisir... la joie d'un père... retrouvant un enfant digne de sa tendresse... Dans deux heures!

RAMBERT, *le reconduisant.*

Dans deux heures!...

(Le baron sort.)

SCENE VIII.

RAMBERT, DUVERNAY.

DUVERNAY, *arrêtant Rambert au moment où celui-ci se dirige vers la chambre où sont Clémence et madame Durand.*

Comme c'est heureux qu'il soit sorti et qu'il n'ait pas su qu'elle est là...

RAMBERT, *étonné.*

Comment, là?... Qui?...

DUVERNAY.

La femme d'Hermann de Châteauneuf...

RAMBERT.

Elle, ici?... Êtes-vous fou?

DUVERNAY.

Quand j'ai quitté l'audience, où vous nous faites étouffer par la foule .. je suis venu ici vous attendre, et dans votre cabinet il y avait bien la plus jolie solliciteuse... jeune!... charmante... gracieuse!... je l'ai fait fuir sans le vouloir, et elle vous attend sûrement là...

RAMBERT, *riant.*

Ah!... ah!... Une solliciteuse... une jolie femme .. Je devine... Oui, oui, elle m'attend, mon ami... et moi, je n'ai rien de plus pressé et de plus doux que de la voir.

DUVERNAY, *étonné.*

Quoi?...

RAMBERT, *avec un sentiment d'orgueil et de joie.*

Eh bien!... vous ne devinez pas!... Duvernay, qu'est-ce que je vous disais ce matin?.. Le temps est venu des plaisirs paisibles, des simples joies du cœur... Je les espère toutes de ma fille... de cette chère enfant dont l'absence m'inquiétait... Elle est arrivée... elle est là!... c'est elle que vous avez vue...

DUVERNAY, *étonné.*

Vous vous trompez...

RAMBERT.

Je ne me trompe pas... ma fille est avec moi... Ah!... tous les avantages que je dois à mon travail, à ma réputation... elle en jouira, et c'est là mon bonheur... (*Allant à la porte où est entrée Clémence.*) Clémence!...

DUVERNAY, *étonné.*

Clémence! le même nom!... Je n'y comprends rien!

RAMBERT.

Viens, mon enfant; je n'ai que peu d'instants encore à passer avec toi...

DUVERNAY.

Je suis pourtant sûr...

RAMBERT, *revenant, à Duvernay.*

Vous allez la voir, mon ami!... Ah! je suis bien heureux!

SCÈNE IX.

CLÉMENCE, RAMBERT, DUVERNAY.

CLÉMENCE, *surprise en voyant Duvernay.*

Me voici, mon père!... Ciel!... monsieur Duvernay!...

RAMBERT, *troublé.*

D'où vient cette surprise?...

DUVERNAY.

Je ne m'étais pas trompé... c'est elle...

CLÉMENCE, *à part.*

O mon Dieu!

RAMBERT.

Elle?... Qui?...

DUVERNAY.

La femme d'Hermann de Châteauneuf.

RAMBERT, *presque égaré, regarde Duvernay, puis Clémence, en disant :*

Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas... (*Clémence se jette à genoux.*) A genoux !...

CLÉMENCE, *toujours à genoux.*

Oui, mon père, imprudente et coupable, j'ai disposé de mon sort... je suis la femme... d'Hermann...

RAMBERT, *avec angoisse.*

O mon Dieu !...

(Il va tomber sur la chaise, près du guéridon à droite.)

DUVERNAY, *à part, remontant au fond.*

Pauvre ami !...

(Il sort en le regardant.)

SCÈNE X.

CLÉMENCE, RAMBERT.

CLÉMENCE, *toujours à genoux, tendant des mains suppliantes.*

Pardonnez, mon père...

RAMBERT.

Je n'ai plus de fille !... Quoi ! cette femme si jeune et déjà perdue !... cette femme qui enlève un fils à son père... qui vient, sous un nom supposé, disputer une fortune, un titre qui ne lui appartiennent pas... c'était... Oh !... non !... non !... je n'ai plus de fille ! Retirez-vous, Madame, retirez-vous !...

(Il se cache le visage et pleure.)

CLÉMENCE, *se relevant, et se tenant loin de son père.*

Vous n'avez plus de fille, Monsieur !... et moi, je n'aurai donc jamais eu de père que pour me punir et me repousser ?

RAMBERT, *à lui-même et sans l'écouter.*

Comment cela s'est-il fait ?... comment était-elle là... quand je la croyais en Italie ?... Comment à son âge est-elle arrivée à ce dernier degré de malheur et de honte ?... Comment l'a-t-elle vu ?... l'a-t-elle séduit... entraîné ?...

CLÉMENCE.

Mais je n'ai ni séduit ni entraîné personne... je suis une pauvre enfant qui ne sais rien... que nulle caresse ne chercha, et que la tendresse d'une mère ne pouvait instruire et protéger... Hermann était comme moi, nous pleurions tous les deux... et nous nous sommes aimés !... voilà tout...

RAMBERT.

Hélas !...

CLÉMENCE

Avant de me retirer... de quitter pour jamais le toit paternel, qui ne m'aura reçu qu'un instant, voudrez-vous m'écouter?...

RAMBERT.

Que direz-vous?

CLÉMENCE,

Je ne vous tromperai pas. Oui, vous saurez la vérité tout entière, celle de mes actions, celle de mes pensées.

RAMBERT, *avec un mouvement de colère.*

Je ne veux rien entendre. (*Clémence fait quelques pas pour s'en aller, il se reprend sans colère, mais avec une profonde douleur.*) Mais parlez donc!

CLÉMENCE.

Il y a quelques mois, ma grand'mère quitta brusquement les eaux, changea de nom et vint se cacher avec moi dans une retraite isolée au fond de la Bretagne. Aujourd'hui seulement j'ai su que c'était pour m'enlever à un père qui m'aimait. Jusque là, elle n'avait rien voulu m'apprendre... ni de lui, ni du passé, ni de l'avenir... Ses idées bizarres m'effrayaient souvent. Sa conduite et ses paroles singulières me chagrinaient toujours. Vous ne le saviez pas sans doute, Monsieur... mais j'étais une enfant bien malheureuse.

RAMBERT.

O mon Dieu!

CLÉMENCE.

J'eus un peu plus de liberté dans l'asile qu'elle venait de choisir. Nous habitions une petite maison près d'un beau château... mais nous ne voyions personne... j'ignorais quels étaient nos voisins. Pendant quelque temps même ils furent absents, et j'étais toujours seule; ma grand'mère, malade, ne sortait pas de sa chambre, et me laissait une liberté qui lui semblait sans danger dans ce lieu sauvage. Chaque jour j'allais m'asseoir sur une colline solitaire, d'où l'on découvrait un immense horizon. Il y a quatre mois, ce désert s'anima, il eut pour moi des joies et des beautés inconnues. C'est qu'un jour Hermann m'avait rencontrée, et qu'assis à mes côtés, il disait aussi : « Que c'est beau ! »

RAMBERT, *avec douleur.*

Il y a eu de la fatalité dans tout cela!

CLÉMENCE.

Nos jours s'écoulèrent ainsi pleins d'innocence. Mon père, je l'atteste! Nous arrivions à la même heure sans en être convenus... nous lisions ensemble quelque livre parlant de poésie et d'amour... ou, silencieux, nous tenant par la main, nous écoutions nos cœurs, qui parlaient mieux que lui, et le soir nous nous séparions triste-

ment pour revenir joyeux le lendemain. Deux mois passèrent ainsi comme un seul jour de bonheur !

RAMBERT, *avec douleur.*

Non ! je n'aurais jamais dû la quitter !

CLÉMENCE.

Puis, un matin, ma chambre fut fermée, il fallut rester seule entre ces tristes murs. Les heures, les jours se succédèrent, et je fus privée du beau ciel, de mes fleurs aimées et de la liberté ! bien plus, de celui que je préférais à tout cela... J'appris que je ne le reverrais jamais. Ce que je souffris, je ne puis le dire : mon cœur comprimé ne respirait plus... c'était un mal sans nom qui m'aurait tuée, j'en suis sûre !

RAMBERT, *de même.*

Ah ! si elle avait eu sa mère !

CLÉMENCE.

Après deux semaines passées ainsi seule et enfermée, je sentis que ma raison ou ma vie allait me quitter tout à fait, et je voulus revoir encore l'endroit où Hermann m'avait dit : « Je vous aime. » Un seul étage séparait ma fenêtre du jardin...

RAMBERT, *fait un mouvement.*

Ciel !

CLÉMENCE.

Mes forces suffirent à peine au trajet jusqu'à la montagne... et quand je n'y portais que l'espoir d'y mourir, j'entendis une voix connue qui s'écriait avec transport : « Je savais bien qu'elle reviendrait... » Et les bras d'Hermann me recueillirent heureuse, mourante et lui disant adieu... « Nous ne nous quitterons plus ! » fut sa seule réponse !.. Une heure après, une voiture entraînait ensemble ceux qui seraient morts séparés. Un mois plus tard, j'étais sa femme ! Ah ! si j'avais eu un jour de réflexion, si j'avais eu seulement l'espoir d'une vie plus heureuse, et surtout si j'avais su qu'un bon père m'attendait, peut-être ne serais-je point partie... Mais nous étions malheureux tous deux... élevés durement dans la solitude, ignorants des choses de ce monde, imprudents et pleins de confiance... Puis je l'aimais tant... Oui, j'aimais Hermann, jeune, loyal et bon... J'ai appris depuis qu'il était noble et riche... mais quand je l'ai aimé, je ne le savais pas.

RAMBERT.

Malheureuse enfant !

CLÉMENCE.

Voilà tout ce que j'avais à dire à mon père et à mon juge.

(Elle va pour s'éloigner ; Rambert se lève et va se placer devant elle.)

RAMBERT.

Et moi, que dirai-je ?... qu'il y a huit jours, au moment où je sen-

tais une joie infinie à l'idée de revoir ma fille bien-aimée, où je m'occupais d'elle, de son bonheur... qu'alors un homme âgé et respectable vint à moi sous le poids d'une profonde douleur : « Monsieur, dit-il, j'ai un fils unique, objet de toutes mes affections, et seul espoir de notre famille... Ce fils, n'écoutant qu'un fol amour de jeune homme, dont il se lassera bientôt, a bravé l'autorité paternelle, s'est soustrait à tous ses devoirs, et veut briser toutes les affections, les projets et les espérances dont il fut vingt ans l'objet. Une jeune fille, pauvre et jolie, profitant de son âge pour s'emparer de son esprit, l'enlève à son père et à sa famille. Vous, Monsieur, a-t-il ajouté, dont le caractère inspire la confiance, et qui pouvez défendre avec succès des droits sacrés, rendez-moi mon enfant. » Et c'est les larmes aux yeux, en pressant mes mains avec prières, qu'il répétait : » C'est affreux pourtant d'être obligé de demander à la loi ce qu'on devait attendre du cœur d'un fils. » Et moi, moi, qui étais père et qui chérissais ma fille, je comprenais sa douleur... je la partageais ; et cependant je ne devinais pas, je ne pouvais pas deviner alors tout ce qu'un père peut souffrir par son enfant.

CLÉMENCE.

Son enfant!... Oui, je suis coupable ! D'aujourd'hui seulement... je connais le cœur de mon père et mes torts envers lui... mais je suis encore votre enfant... vous aurez pitié de cette pauvre femme qu'on voudrait arracher à son mari.

RAMBERT, *avec douleur.*

Son mari!... il ne l'est pas!... Ne l'ai-je pas prouvé devant les juges ?

CLÉMENCE.

Je l'atteste, mon père, c'est librement et par sa seule volonté qu'Hermann m'a donné et son nom et sa main.

RAMBERT, *de même.*

Oh ! je le crois,.. et cependant cette volonté est sans force aux yeux de la loi. J'ai détruit moi-même, tout à l'heure, ce qu'on invoquait pour la défendre... J'ai dit... j'ai montré qu'il n'avait pu disposer ni de son nom ni de sa main... et il y a quelque chose de plus affreux encore ! c'est à moi de le répéter, de chercher de nouvelles raisons pour les convaincre. Enfin, il faut que je demande et que j'obtienne l'arrêt qui brisera ces liens... que je l'obtienne aujourd'hui... à l'instant même. O mon Dieu ! est-ce que c'est vrai ?

CLÉMENCE.

Ah ! vous ne le ferez pas maintenant... Vous ne saviez pas alors ce que c'est que m'ôter le nom d'Hermann... c'est m'ôter mon bonheur, ma vie !... bien plus ! c'est me frapper d'ignominie aux yeux de tous...

RAMBERT, *avec douleur.*

Mais cela est horrible à penser.

CLÉMENCE.

C'est jeter l'opprobre et le mépris sur tout le reste de ma vie.

RAMBERT, *avec désespoir.*

Et c'est ma fille !

CLÉMENCE.

Oui, votre fille... qui venait à vous avec autant de tendresse pour son père que d'amour pour son mari ; qui venait vous dire : Mon cœur ne pouvait se passer d'affection, et loin de vous il a aimé... Mais le ciel vous a fait mon protecteur, mon appui... Quand tout menace un enfant, où trouvera-t-il un refuge, si ce n'est dans les bras de son père ?

RAMBERT, *très-agité.*

Elle a raison ! Qui donc la défendra? Mon Dieu ! vous voulez éprouver ma force dans une lutte impossible à supporter.

CLÉMENCE.

Impossible, n'est-ce pas ? Ah ! si ce n'est pour moi, pauvre fille, presque inconnue de mon père, que ce soit pour ma mère !... Vous l'aimiez. Si l'on eût voulu arracher ainsi de vos bras votre compagne, votre Maria...

RAMBERT.

N'invoquez pas un tel souvenir !...

CLÉMENCE, *suppliante.*

Ma mère ! tu m'entends, tu me vois implorant celui qui t'aimait ! donne-moi des accents qui puissent le toucher, des mots qui arrivent à son cœur. Mon père, c'est moi, l'enfant de Maria, de vos amours... vous ne voudrez pas me perdre, me déshonorer... faire mourir sans pitié la fille de Maria... la vôtre !...

RAMBERT, *presque égaré.*

Laisse-moi, Maria !... laisse-moi, Clémence !... n'y a-t-il pas assez de mon cœur ?... est-ce que je puis perdre cette enfant... la tuer ?... Est-ce qu'il y aurait de la vertu à cette cruauté ?... est-ce que c'est là un devoir, une justice ?... Tout à l'heure, pourtant, le bon droit me semblait là... ma raison et la loi condamnaient cette malheureuse femme... Qu'est-ce donc que la raison ? qu'est-ce donc que la justice ?... Ma tête s'égare !... est-ce que le ciel ne m'éclairera pas ?... Mon Dieu !... secourez-moi !. . secourez-la !...

(Ou entend le bruit d'une voiture.)

CLÉMENCE.

Du bruit !...

RAMBERT.

Ah ! c'est la voiture du baron !... c'est lui... il vient !...

CLÉMENCE.

O ciel !

RAMBERT.

Et il trouvera là, à mes pieds, celle que j'ai promis de ne pas voir... celle que j'ai juré de repousser et de poursuivre, et nous semblerons tous deux d'accord pour lui enlever son fils, sa fortune !...

CLÉMENCE.

Le baron !... il ne m'a jamais vue.

RAMBERT.

Qu'importe ?...

CLÉMENCE, *très-vivement.*

Ah ! votre honneur m'est cher aussi, mon père... oui, la femme d'Hermann ne doit pas être vue chez vous ! (*Elle écoute.*) C'est le baron... il ne me connaît pas... remettez-vous... (*Elle essuie vivement ses yeux.*) Voyez... je ne pleure pas!... vous n'avez pas reçu la femme d'Hermann !... et il n'y a jamais eu ici que la fille de l'avocat Rambert...

RAMBERT, *avec joie.*

Ah ! malgré sa faute, c'est une noble fille !

SCÈNE XI.

LE BARON, RAMBERT, CLÉMENCE.

LE BARON.

J'ai regret, mon cher Monsieur. de vous arracher à la joie de cette douce réunion... présentez-moi, je vous prie, à mademoiselle votre fille...

RAMBERT, *embarrassé.*

Monsieur le baron...

LE BARON.

Une charmante personne !... (*Tendant la main à Rambert.*) Je vous fais compliment... (*Avec un soupir.*) Vous êtes plus heureux que moi... vous êtes un heureux père !

RAMBERT, *à part.*

Que dit-il ?

LE BARON.

Ce n'est pas qu'Hermann n'ait de bonnes qualités... Une fois cette affaire terminée, je le fais voyager... et ce sera...

CLÉMENCE, *avec angoisse.*

Mon père !...

RAMBERT, *à part, avec une espèce d'égarement.*

Il me semble que je ne comprends plus ce qui se passe autour de moi.

LE BARON.

Ah ! je vois bien que je suis importun en ce moment; mais l'heure avance... il faut que je vous entraîne avec moi... que vous parliez à l'instant, puisque l'on doit prononcer l'arrêt aujourd'hui.

CLÉMENCE, *avec un mouvement de surprise.*

Aujourd'hui ! (*A son père, d'une voix suppliante.*) L'entendez-vous ?...

(Rambert fait un mouvement.)

LE BARON, *étonné.*

Quoi !... Mademoiselle sait ?...

CLÉMENCE, *reprenant vivement d'un ton gai.*

Je sais, monsieur le baron, que vous voulez aujourd'hui m'enlever mon père, que j'ai tant de plaisir à revoir. C'est là, j'espère, un sujet de chagrin bien naturel.

LE BARON.

Mais, je ne l'emmène que pour peu de temps; cette affaire sera vite terminée par sa présence... C'est que monsieur votre père, Mademoiselle, est l'avocat le plus éclairé, le plus distingué de Paris, et que je l'ai choisi surtout comme le plus honnête... que dans ce moment la perte ou le gain de mon procès dépend de lui seul.

RAMBERT, *comme effaré.*

De moi seul !... mais non !... la justice est une... si le procès est juste, oui... mais si la cause est mauvaise ?... l'avocat adverse ne l'a-t-il pas dit ?... n'a-t-il pas eu de bonnes raisons pour le prouver ? Tout ne dépend pas de moi.

LE BARON, *étonné, le regardant.*

Que dites-vous, Rambert ?... votre agitation... vos discours...

RAMBERT, *se remettant.*

Pardon !... depuis que vous m'avez quitté... une souffrance subite a en effet troublé mes idées... pardonnez-moi...

LE BARON, *inquiet.*

Il est vrai... votre pâleur !... mais vous ne pouvez pas être malade en ce moment... c'est un moment décisif... solennel... L'honneur et l'avenir d'une famille reposent sur vous; pensez-y, Monsieur !...

CLÉMENCE, *bas à son père.*

Pensez à votre fille.

LE BARON, *effrayé de son trouble.*

J'attends mon repos, mon bonheur et mon fils de vous seul !

CLÉMENCE, *bas à Rambert, et suppliante.*

Vous l'entendez !...

RAMBERT

Oui, j'entends... je commence à reprendre toutes mes pensées... tout le sentiment de... (*bas à lui-même comme à part, et s'avan-*

çant sur le devant en se séparant des autres) de mes devoirs et de mon malheur : car ce que j'appelais justice quand il s'agissait d'une autre peut-il donc changer de nom parce qu'il s'agit de ma fille ?... A quelle épreuve je suis réservé !... la force !... le courage !... mon Dieu ! mon Dieu !... où les trouverai-je ?...

LE BARON, *s'approchant.*

Bien !... bien ! vous vous préparez, n'est-ce pas ?... parlez avec émotion... je suis sauvé...

CLÉMENCE, *s'approchant de l'autre côté, lui dit tout bas.*

Écoutez votre cœur, ou je suis perdue.

RAMBERT, *détournant la tête, a l'air de ne point vouloir écouter sa fille, et dit à part, en faisant un mouvement pour sortir :*

Oh ! ne la regardons pas.

CLÉMENCE.

Mon père !

LE BARON.

Mais embrassez donc votre fille avant de partir.

RAMBERT.

Ma fille ! oh ! oui !

LE BARON, *pendant que Rambert embrasse sa fille et va près de la table du secrétaire prendre des papiers.*

Un avocat dans un moment comme celui-ci, c'est un général à l'instant de la bataille, n'est-ce pas ?... il y va pour lui de la gloire et de l'honneur. (*Il voit Rambert qui chancelle et tombe assis près de la table.*) Ciel ! qu'avez-vous ?

CLÉMENCE.

Mon père !

(Elle veut aller à lui, il fait un geste qui l'empêche d'approcher.)

RAMBERT, *très-agité, se relevant vivement.*

Ce n'est rien... rien, monsieur le baron... car, vous avez raison, je dois être à l'audience, y parler... y défendre les intérêts que vous m'avez confiés. Vous ne m'avez pas remis votre cause pour que je la trahisse... c'est, avant tout, mon devoir de la défendre, de vous faire rendre justice, de vous faire gagner votre procès, et vous le gagnerez.

CLÉMENCE, *près du fauteuil, tombe en disant d'une voix faible :*

Je me meurs.

LE BARON, *qui tourne le dos au côté où est Clémence et ne la voit pas, revient à Rambert, et lui dit tout joyeux pendant qu'il regarde sa fille.*

Bien !... vous êtes un brave homme, Rambert, car je vois que vous souffrez.

RAMBERT.

Oui ! je souffre !

LE BARON, *parlant très-vivement à Rambert.*

Allons donc au palais ! l'heure avance... les juges, les avocats nous attendent, le public est là... que dirait-il ?... et moi... moi, je crois que je vous emmènerais malgré vous... Venez donc !

(Il l'entraîne.)

SCÈNE XII.

CLÉMENCE, *seule, sortant de l'abattement où elle est tombée.*

Mon père... il est parti !... mais il est bon !... il m'aime !... il refusera... il ne parlera pas... ce sera remis... il va revenir... il revient !... (*Elle court à la porte du fond et prête l'oreille.*) Non, personne ! (*Elle revient sur le devant.*) Je m'étais trompée ! il ne revient pas... Que se passe-t-il en ce moment ? C'est affreux de se dire : En cet instant, à la minute où je parle et où j'ignore tout, il y a un endroit où des gens indifférents décident froidement de mon sort, où le seul qui s'émeut et qui tremble, non seulement ne peut prendre ma défense, mais est forcé par un devoir... dit-il, de parler contre moi, d'accumuler des raisons pour me perdre !... moi, son enfant. Et je suis ici !... sans pouvoir me défendre : et pourtant si j'avais pu tout dire... tout ce que je sens là... ils n'auraient pas eu le courage de me condamner, j'en suis sûre... Mais il faut que j'attende... attendre là... seule ! (*Regardant la pendule.*) Que les minutes sont longues !... et pourtant, à chaque instant qui s'écoule, j'ai peur que celui qui va suivre ne m'annonce un malheur !... Du bruit... (*Elle écoute.*) On rit dans la maison voisine ; il y a donc des gens qui sont calmes et heureux ! et moi... je souffre et je tremble, ô mon père ! mon père ! serez-vous sans pitié pour votre malheureuse enfant. Mais pourquoi rester ici ?... je devrais être près d'Hermann, alors ils ne m'arracheraient pas de ses bras... J'y vivrais, ou j'y mourrais... Oui ! allons le retrouver.

(Elle a été très-agitée pendant cette dernière phrase ; elle va sortir ; madame Durand entre.

SCÈNE XIII.

CLÉMENCE, MADAME DURAND.

MADAME DURAND, *très-joyeuse.*

Eh bien ! Clémence !... tout est donc fini... arrangé ?

CLÉMENCE, *étonnée.*

Que voulez-vous dire ?

MADAME DURAND.

Votre père sait tout !... et de la fenêtre, je viens de voir le baron de Châteauneuf entrer ici

CLÉMENCE.

Comment ?

MADAME DURAND.

C'est bien lui ! je l'ai reconnu, l'air rayonnant, et faisant apporter une immense quantité de fleurs superbes... il disait... C'est pour la fille de Rambert.

CLÉMENCE.

Je ne comprends pas !...

MADAME DURAND.

Tenez, le voici lui-même et ses présents.

CLÉMENCE.

Ah ! je ne veux pas le voir.

LE BARON, *en dehors.*

Par ici...

MADAME DURAND, *retenant Clémence.*

Eh ! bien, n'allez-vous pas avoir peur ?

SCÈNE XIV.

MADAME DURAND, CLÉMENCE, LE BARON ; *et un peu après,* RAMBERT *et* DUVERNAY.

LE BARON, *à Clémence. Des domestiques apportent des corbeilles de fleurs.*

C'est à la fille de mon avocat... de celui qui vient de gagner ma cause, que j'offre un bouquet.

CLÉMENCE, *à part, avec angoisse.*

Ah !... Hermann !...

LE BARON.

Sortant du palais, je vois des fleurs sur le quai... dans ma joie, je me fais une fête de vous les offrir... moins jolies que vous... (*Rambert, très-pâle, entre, appuyé sur Duvernay, et fait un mouvement à l'aspect du baron*) moins brillantes que l'éloquence de Rambert... C'est un souvenir d'un jour heureux... voilà tout, Mademoiselle.

MADAME DURAND, *surprise.*

Mademoiselle !

LE BARON, *tirant un portefeuille.*

Et vous, Rambert ?

(Rambert recule ; le baron est étonné.)

MADAME DURAND.

Mademoiselle ?... Quel nom donnez-vous là à votre belle-fille, monsieur le baron ?

CLÉMENCE, *prenant vivement le bras de madame Durand pour l'empêcher de parler.*

Ciel !

LE BARON, *stupéfait.*

Ma belle-fille ! qui ?...

MADAME DURAND, *la montrant.*

Clémence !... Pourquoi cette surprise ?... la fille de M. Rambert, la femme de votre fils... Mais vous savez cela aussi bien que moi.

LE BARON, *stupéfait.*

Grand Dieu !

DUVERNAY, *surpris.*

Il ne le savait pas.

LE BARON.

La femme d'Hermann !...

RAMBERT.

Oui, c'était ma fille !...

MADAME DURAND, *stupéfaite.*

Mais que venait donc faire ici monsieur le baron ?

CLÉMENCE.

Ah ! vous ne le saurez que trop tôt !... c'est un affreux malheur... Oui, Monsieur, je suis sa fille... et il a parlé contre moi... Je suis sa fille, et il m'a sacrifiée à son devoir et à vos intérêts... Pourtant, Monsieur, ne croyez pas que ce soit un mauvais père... Oh ! non, il m'aime... il pleurait de joie en me revoyant ce matin, et il est bien malheureux à présent... Ah ! estimez-le, Monsieur : c'est le plus noble et le meilleur des hommes, et consolez-le, si vous le pouvez, de tout le malheur qui accable sa pauvre fille.

(Elle sort en entraînant madame Durand, qui est restée interdite.)

SCÈNE XV.

LE BARON, RAMBERT, DUVERNAY.

RAMBERT, *après un moment de silence.*

Vous voyez, monsieur le baron, s'il est possible que j'accepte aucun salaire pour une pareille cause.

LE BARON, *tout suffoqué.*

Je suis saisi... stupéfait... anéanti... c'est à ne pas croire ce que j'entends... Ainsi, moi, le baron de Châteauneuf, je serai venu ici, employer son temps, son talent !... lui apporter le chagrin, le malheur !... et il ne me sera pas permis de le dédommager ?... de... Mais je ne sais où j'avais l'esprit... d'offrir quelques billets de banque... j'ignorais alors... C'est une part de ma fortune... un sort assuré pour elle...

RAMBERT, *très-vivement.*

Arrêtez, monsieur le baron, j'ai repoussé avec calme le prix de mon travail... mais ce n'est pas ainsi, je l'avoue, que je repousserais des offres d'un autre genre... elles seraient une insulte...

LE BARON, *se tournant vers Duvernay d'un air désolé.*

Je l'insulte... à présent...

DUVERNAY.

C'est que cela y ressemble avec un homme comme lui...

LE BARON, *très-vivement à Rambert.*

Eh! bien, oui, j'aime mieux cela... prenez que je vous insulte... demandez-moi raison... demandez-moi quelque chose au moins... cela ne peut pas se passer ainsi... ni pour vous, ni pour moi... il ne manquerait plus que de me battre avec lui maintenant! .. En vérité, pareille chose ne s'est jamais vue!...

DUVERNAY, *bas, au baron.*

Ma foi, mon ami... si j'étais à votre place...

LE BARON, *à Duvernay, avec impatience, ne voulant pas l'entendre.*

Mais vous n'y êtes pas, à ma place... vous ne pouvez pas savoir ce que je pense.. ni ce qu'il pense, lui! c'est un homme pour qui l'honneur... la réputation... la gloire... (*A Rambert.*) Oh! oui, la gloire... n'est-ce pas, Monsieur?... la gloire peut consoler de tout...

RAMBERT, *simplement, mais avec une profonde tristesse.*

La gloire, Monsieur... si c'est la conscience d'avoir fait son devoir... j'avoue que cela soutient... mais ne console pas!... quant à la renommée, espérance du talent, elle ne peut plus exister pour une triste vie... telle que doit être désormais la mienne... maintenant, ma fille et moi, nous devons cacher et notre nom et notre existence... on ne m'entendra plus désormais dans cette enceinte du palais où ma voix aura retenti pour la dernière fois, le jour où je fus obligé de parler contre mon enfant... je renonce à une carrière qui m'a coûté un effort si cruel... je vais m'éloigner de Paris avec ma fille... à présent je ne suis plus que père...

(Vers les dernières phrases il s'est reculé tout près de la porte latérale; quand il a fini de parler, il salue profondément, et entre dans la chambre voisine, avant que le baron ait eu le temps de parler.)

SCÈNE XVI.

DUVERNAY, LE BARON.

LE BARON, *brusquement.*

Il est fier comme un duc et pair, votre avocat...

DUVERNAY.

Comme un honnête homme, mon ami.

LE BARON.

Et il sort !

DUVERNAY.

Que peut-il faire ?

LE BARON.

Sans m'adresser un reproche, sans accepter...

DUVERNAY.

Ah !... c'est un homme qui n'est pas de notre siècle, que Rambert.

LE BARON.

Que faire ?... je ne peux pourtant pas m'en aller comme ça !

DUVERNAY.

Et sa fille ! la même nature que le père... prête à se sacrifier à un sentiment honnête... de ces gens à qui il arrive toujours malheur.

LE BARON, *avec colère.*

C'est cet étourdi, cet extravagant, qui est cause de tout cela... Ayez donc des enfants !... des héritiers... des fils uniques... pour être obligé de répondre de leurs sottises passées, présentes et futures! (*Il se tourne du côté de la porte, Hermann entre brusquement. Le baron recule en s'écriant :*) Allons !... le voici, maintenant !...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, HERMANN.

HERMANN, *vivement.*

Où est-elle ? où est Clémence ?... Mon père ! ni vos tribunaux, ni votre volonté, rien dans le monde ne doit m'empêcher de tenir mes promesses à Clémence !... C'est sur la foi de mon serment, d'un serment qu'elle a cru garanti par le ciel et les hommes, qu'elle s'est donnée à moi... Rien ne peut m'obliger à être un malhonnête homme, et à l'abandonner quand tout l'abandonne... jusqu'à son père !

LE BARON.

Ah ! ne parlez pas de son père, voyez-vous !

HERMANN.

Jusqu'à sa voix qui s'est élevée contre Clémence... lui ! ah ! c'est affreux !

LE BARON.

Ah ! Rambert... comment pourais-tu comprendre un pareil homme ?

HERMANN.

Lui !...

LE BARON.

Égaré par ta passion, malheureux, tu ne vois pas que Rambert est

une de ces vertus antiques, un de ces honneurs inflexibles qui rappellent ce qu'il y a de plus beau et de plus noble dans les temps de la chevalerie.

HERMANN.

Et sa fille !... sa fille est un ange, mon père !... Ah ! c'est elle !...

SCÈNE XVIII.

DUVERNAY, HERMANN, LE BARON, CLÉMENCE.

CLÉMENCE, *accourant.*

Hermann !... Ah ! j'avais reconnu sa voix.

HERMANN, *toujours retenu par son père pendant et jusqu'à la fin de cette scène.*

Clémence !... oui, c'est moi qui reviens te chercher.

CLÉMENCE, *immobile, fait un signe de tête comme pour dire non, et sans le regarder.*

Me chercher... Hermann !... je ne peux plus vous suivre...

HERMANN.

Vous !...

CLÉMENCE, *vite, sans le regarder, mais émue.*

Je ne suis plus votre femme, je ne suis plus rien pour vous... les liens qui nous unissaient, ils sont brisés... ah ! ma vie aussi, je l'espère... Je ne murmure pas... je ne dois accuser personne ! Quand je vous suivis, Hermann, je croyais notre mariage facile, et je l'ai cru depuis un lien éternel... mais les lois, les hommes, tout s'est réuni contre moi !

(On voit qu'elle a fait de grands efforts jusque là pour paraître calme et qu'elle pleure malgré elle.)

HERMANN.

Ah ! je te reste, Clémence ! et je t'appartiens à jamais.

CLÉMENCE, *se retournant vivement du côté du baron, d'un ton suppliant et presque à genoux.*

Emmenez-le, Monsieur... emmenez votre fils... vous voyez bien que je ne veux pas le suivre, et que pourtant quand sa voix s'est fait entendre là... je suis venue malgré moi... que toute ma vie... toute mon âme est avec lui !... que c'est mourir mille fois que refuser de le suivre !... Ah ! emmenez-le donc, Monsieur ; je vous en prie...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, RAMBERT.

RAMBERT, *entrant et s'arrêtant presque à la porte, d'un ton mécontent et étonné.*

Vous, ma fille, aux genoux du baron...

CLÉMENCE, *se relevant vivement, dit avec un peu de fierté:*

Ah ! je ne lui demandais que d'emmener son fils.

(Elle court dans les bras de son père, qui la tient sur son cœur.)

RAMBERT.

Oui... qu'il parte, qu'il nous laisse enfin... c'est trop longtemps me contraindre... c'est trop longtemps souffrir !... Éloignez-vous !

CLÉMENCE.

Un moment encore... il me reste un devoir à remplir.

RAMBERT.

Comment ?

CLÉMENCE, *avançant un peu et ôtant son anneau.*

Monsieur Hermann, je dois vous rendre cet anneau, je n'ai plus le droit de le porter, car je ne suis plus mariée... tout est fini... Reprenez-le, Monsieur... reprenez-le...

HERMANN, *avec désespoir.*

Jamais !...

CLÉMENCE, *au baron.*

Mais dites-lui donc, Monsieur, que je n'ai plus le droit de le porter !...

HERMANN.

Clémence !...

(Il s'appuie sur Duvernay en cachant ses larmes.)

LE BARON.

Monsieur Rambert !

RAMBERT, *qui tient toujours sa fille dans ses bras, se tournant vers le baron, fait un geste qui a l'air de dire : Encore là !*

Adieu, Monsieur.

LE BARON.

Monsieur Rambert... le baron de Châteauneuf a l'honneur de vous demander pour son fils Hermann la main de mademoiselle Clémence, votre fille.

RAMBERT.

Ciel !...

CLÉMENCE, *s'ôtant des bras de son père par un mouvement de surprise.*

Que dit-il ?

DUVERNAY, *avec joie.*

Est-il vrai, mon ami ?

LE BARON, *avec brusquerie.*

Que diable voulez-vous qu'on fasse avec des gens comme ceux-là? (*Il pousse Hermann du côté de Clémence et va à Rambert en lui tendant la main. A son fils.*) Voilà ta femme! (*A Rambert.*) Et vous, Rambert... la main à un ami!...

RAMBERT.

Bien généreux... car vos projets...

LE BARON.

Sont accomplis!... le mariage d'Hermann fera honneur à sa famille!... Noblesse de cœur et d'esprit!... je reconnais aussi celle-là, et c'est la meilleure.

FIN DE CLÉMENCE.

GEORGES

OU

LE MÊME HOMME.

Comédie en deux actes, représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 7 mai 1840.

A M. le Vicomte HENRI DE LA TOUR-DU-PIN-CHAMBLY.

Je veux, Monsieur, joindre à cet ouvrage le souvenir de la conversation qui le fit naître, et qui doit le placer sous vos auspices.

Que cette nouvelle comédie (*Georges ou le Même homme*) vous rappelle donc cette soirée où nous causions ensemble à l'écart, au milieu du bruit de conversations nombreuses, et où vous parliez de ces nuances insaisissables par lesquelles l'esprit le plus éclairé peut passer à son insu, et qui le conduisent parfois si loin de ses anciennes idées, qu'il ne les reconnaîtrait plus si elles lui étaient présentées subitement au milieu de ses nouvelles impressions. Mon drame s'offrit alors à ma pensée avec sa situation principale. Plus tard, quand je voulus inventer des détails, je regardai autour de moi, dans la vie réelle, et comme peu d'hommes de notre temps sont restés étrangers à la politique, elle se trouva mêlée à mon ouvrage, sans que je m'en fusse aperçue; car l'esprit est quelquefois comme le miroir, qui réfléchit les objets sans y penser.

Peut-être les nuances successives nécessaires pour peindre un caractère tel que celui de Georges, se fussent-elles mieux développées dans un roman. Mais le théâtre en rend les effets et les inconvénients plus frappants. Puis le théâtre, c'est la partie vivante de la littérature, et celle qui convient le mieux à notre époque agitée. C'est l'amusement futile des gens sérieux, et c'est presque l'occupation grave des gens frivoles.

Je n'oserais pas, Monsieur, vous adresser cet ouvrage, à vous dont l'esprit joint à toute la profondeur des pensées sérieuses, toute la grâce des pensées frivoles, si cette comédie ne vous appartenait ainsi naturellement, et si je n'espérais qu'elle sera un aimable et bon souvenir. Attacher une pensée d'amitié à un ouvrage, ce serait lui donner une grande valeur.

Virginie Ancelot.

GEORGES

OU

LE MÊME HOMME.

PERSONNAGES.

GEORGES.
PICARDIN.
LE PRINCE BENATI.
JULES RÉMOND.
MÉLOÉ, artiste peintre.
LAURENCE BONARDON.
MATHILDE, jeune couturière.
UN DOMESTIQUE AU PREMIER ACTE.
DEUX DOMESTIQUES AU DEUXIÈME ACTE.
UN AGENT DE L'AUTORITÉ.

La scène se passe, au premier acte, dans l'atelier de Méloé, en 1822; au deuxième acte, chez le duc Georges de Montigny-Lansac, en 1832.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un atelier de peintre, orné avec goût. A gauche du spectateur, une causeuse; à droite, une table et tout ce qu'il faut pour écrire : au fond, une fenêtre élevée, et à côté une échelle d'atelier; chevalets, boîte à couleurs; un portrait couvert d'un voile, sur un chevalet, vers le fond. Porte à droite et à gauche. Celle qui est à gauche du spectateur conduit au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLOÉ, *seule.*

(Au lever du rideau, elle travaille à un portrait de femme placé sur un chevalet, près de la table, à droite du spectateur.)

Ce portrait de ma chère Laurence est déjà très-ressemblant... comme on oublie vite avec le travail tous les ennuis de la vie!... (*Elle se lève.*) Mais on oublie trop aussi... et je ne pense pas que

c'est fête aujourd'hui dans ma petite retraite... je reçois mes amis, je leur donne à déjeuner... il est vrai que c'est un déjeuner d'artistes, de poëtes et de peintres... Pour suppléer aux mets délicats et au luxe du service, nous aurons notre bonne amitié, le plaisir d'être ensemble, et toutes nos espérances... Malgré cela, j'ai bien fait de charger un ami de veiller aux soins du repas... Il me tarde de voir M. Georges : il n'est pas venu ce matin, et son air préoccupé hier soir m'inquiète, car c'est mon ami, mon voisin... là, porte à porte ! Comme c'est heureux qu'il ait choisi cette demeure !... Il était seul et triste malgré ses beaux rêves de poëte... moi, pauvre orpheline, j'étais ici comme lui triste et seule... il vient, on se voit chaque jour, et une bonne amitié nous rend heureux l'un et l'autre... Mon goût pour la peinture s'est inspiré de ses idées poétiques, et j'en apprends plus avec le désir de me montrer digne de ses conseils qu'avec toutes les leçons de mes maîtres... ce n'est pas étonnant, car tous ceux qui écoutent M. Georges trouvent ainsi plus de courage et plus de talent pour bien faire... (*Elle regarde du côté de la porte, et ensuite de la fenêtre.*) Laurence ne vient pas!... En attendant, il faut que je regarde par cette fenêtre, et que je m'assure que je ne me suis pas trompée hier... (*Elle monte sur l'échelle près de la fenêtre*) Voyons !... (*Elle regarde en l'air très-attentivement.*) Oui, c'est elle, je la vois... Comment faire pour qu'elle me voie aussi ?

SCÈNE II.

MÉLOÉ, *toujours regardant par la fenêtre ;* LAURENCE, *venant du dehors par la porte à gauche du spectateur.*

LAURENCE, *en costume du matin très-élégant.*

Me voilà, Méloé; pardon si je t'ai fait attendre... (*Méloé, la tête en dehors de la fenêtre, ne l'entend pas.*) Où est-elle donc? (*Elle regarde et rit.*) Ah ! là-haut!... Que fais-tu donc là, Méloé?

MÉLOÉ.

Chut !... attends !

(Elle fait des signes par la fenêtre.)

LAURENCE, *riant.*

Est-ce que tu ne te crois pas encore assez près du ciel, avec tes cinq étages... au-dessus de l'entresol ?

MÉLOÉ, *se retournant.*

Je fais une découverte.

LAURENCE, *riant.*

Dans la lune, à ce qu'il paraît ?

MÉLOÉ, *riant.*

Quelqu'un que je rencontre.

LAURENCE.

Sur les toits?... il n'y a là que les chats du voisinage... Depuis quand fais-tu société avec eux?

MÉLOÉ, *parlant à quelqu'un du dehors.*

Mathilde, viens... oui, demande au numéro dix-sept... c'est moi... Méloé... Je voudrais te voir... (*Elle écoute.*) Hein!... tu dis que tu n'oses pas?... viens donc sans crainte... c'est ton ancienne compagne qui t'appelle... (*Elle écoute encore.*) Ah!... Bien! je t'attends!... (*Elle se retourne et saute dans la chambre.*) Elle m'a reconnue et entendue.

LAURENCE.

Qui cela?

MÉLOÉ.

Tu le sauras tout à l'heure... Mais pardon, je suis tout à toi... Voilà ta place.

LAURENCE.

Moi, je suis en retard... un embarras de voitures a retenu...

MÉLOÉ, *préparant sa palette et ses pinceaux.*

La tienne?... ou plutôt celle de ta mère... voilà ce que c'est que d'avoir une voiture... Ah! nous n'avons pas la gouvernante ce matin?

LAURENCE.

Il faut qu'elle ait eu une affaire très-importante, et qu'elle te connaisse bien, cette bonne madame Rémond, pour me laisser ici seule. Ah! l'on veut que j'aie toutes les grandes manières; mais, moi, je n'oublie pas que mon père n'était jadis que le régisseur du duc de Montigny-Lansac, qu'il épousa la fille de la femme de charge, et que s'il s'est enrichi, s'il nous a laissé des millions, je ne dois pas en être plus fière!... tu as du talent, moi j'ai de l'argent... chacun a ce que le ciel lui donne, et doit tâcher de s'en arranger... Ce qui ne m'arrange pas toujours, c'est que depuis un an que je suis sortie du couvent où j'ai été élevée avec toi, j'ai cette gouvernante sans cesse à mes côtés, ne me quittant pas une minute... Oh! madame Rémond me surveille avec un soin!...

MÉLOÉ.

Et voilà ce que c'est que d'être une riche héritière, d'avoir pour parrain M. le duc de Montigny-Lansac, un grand seigneur, ce qui a donné à ta mère l'idée de faire de toi une grande dame, et de t'en imposer les gênantes habitudes... moi, pauvre artiste orpheline, je n'ai personne que moi pour veiller sur ma vertu et ma réputation!... (*Souriant.*) Mais, au reste, on n'est jamais mieux servi que quand on se sert soi-même... La tante qui m'a élevée me laisse une entière liberté.

LAURENCE, *riant et indiquant la fenêtre.*

Est-ce que tu vas prendre celle de courir sur les toits, que tout à l'heure je t'ai trouvée là ?

MÉLOÉ.

Oh ! écoute ce qui est arrivé !... Il y a huit jours, je rajustais ce rideau, lorsque j'aperçus au milieu des tuiles qui couvrent la maison voisine, tout près d'une espèce de lucarne, deux petits pots de fleurs... un rosier et un jasmin... Ces fleurs fraîches et soignées dans un grenier... La poésie avec la misère !... Nous autres artistes, ces choses-là parlent tout de suite à notre esprit... Pendant que je les regardais, une petite main blanche arrosa ces fleurs, et j'entrevis à moitié une jolie tête qui ne me sembla pas inconnue... mais qui disparut avant que je me fusse assurée que j'avais bien vu.

LAURENCE.

Cela commence comme un roman.

MÉLOÉ.

Bien mieux... comme une douce et bonne histoire d'amitié... Te rappelles-tu Mathilde ?

LAURENCE.

Qui fut trois ans au couvent avec nous, et qui était la plus jolie de toutes les pensionnaires ?

MÉLOÉ.

Elle-même.

LAURENCE.

Pauvre fille, parente d'une des sœurs converses, et à qui l'on donna pour rien un peu de la belle éducation que nos parents payaient fort cher pour nous.

MÉLOÉ.

Depuis plus de deux ans qu'elle était sortie du couvent, nous n'en avions pas entendu parler... Eh bien, c'est elle... dans la pauvre mansarde.

LAURENCE.

Vraiment ?

MÉLOÉ.

Je viens de m'en assurer, de me faire reconnaître, et de la prier de venir nous trouver.

LAURENCE.

On frappe... (*Elle va vers la porte à gauche du spectateur.*) C'est elle.

MÉLOÉ, *faisant le même mouvement.*

Mathilde !

SCÈNE III.

LAURENCE, MATHILDE, MÉLOÉ.

MATHILDE, *entrant gaiement par la porte à gauche du spectateur.*

Méloé !... Laurence !...

(Elles s'embrassent.)

MÉLOÉ.

Oui !... nous voilà deux anciennes compagnes pour te recevoir.

LAURENCE.

Que je suis heureuse de me trouver ici !

MATHILDE.

Et moi de vous y voir !... Laurence a l'air d'une dame.

MÉLOÉ.

Et toi, Mathilde, tu es encore plus jolie qu'autrefois.

LAURENCE.

C'est vrai !

MÉLOÉ.

Comme nous allons causer toutes les trois !... que de choses à nous dire !...

LAURENCE.

Et d'abord, que t'est-il arrivé depuis deux ans, Mathilde ?

MATHILDE.

Et à toi, Laurence ?... Et à toi, Méloé ?

MÉLOÉ, *très-vite.*

Sortie en même temps que toi du couvent, j'ai tant travaillé pour avoir du talent en peinture, que j'ai fini par réussir, et mes portraits...

LAURENCE, *très-vite.*

Sortie un an plus tard, pour retourner chez ma mère, je l'accompagne chaque jour dans le monde le plus riche et le plus brillant.

MATHILDE, *très-vite.*

Sortie du couvent sans fortune, sans parents, qu'une cousine ouvrière, si elle ne m'avait appris à broder, je ne sais ce que je serais devenue...

(Elles ont parlé ensemble, et s'arrêtent de même en riant.)

MÉLOÉ, *riant.*

C'est pour avoir plus tôt fini apparemment... Allons, de l'ordre. . venez ici !... (*Laurence va s'asseoir sur la causeuse ; Mathilde se place sur un tabouret, et Méloé reste entre elles debout, appuyée sur le dossier de la causeuse.*) D'abord à toi, Mathilde.

MATHILDE.

Ce sera bientôt fait!... Je n'ai pas d'argent, pas de famille ; je loge au grenier, je dîne mal, et quand j'ai brodé six jours de suite pour gagner bien peu de chose, je me pare de mon mieux le dimanche : ma cousine me mène à Tivoli ; des jeunes gens m'invitent à danser, et disent que je suis jolie. Alors, j'oublie pendant un jour les ennuis de la semaine, et pendant toute la semaine je me rappelle les plaisirs de ce jour-là, pour me consoler .. Voilà tout!... Et toi, Laurence... oh ! ce doit être bien beau, puisque tu es si riche !

LAURENCE.

Moi, je n'ai pas même de dimanche ! Et pour que je sois, dit-on, comme les demoiselles du faubourg Saint-Germain, on remet tous mes plaisirs après mon mariage : je ne dois parler dans un salon, rire au bal, aller au spectacle, avoir de riches parures, des diamants, de la liberté et des jeunes gens qui me fassent la cour, que quand je serai mariée... Et j'attends.

MÉLOÉ.

En m'éveillant, moi, je pense au tableau commencé, au plaisir du travail, à la joie du succès ! j'oublie que je suis pauvre, que je n'ai aucun amusement, et la nuit vient quelquefois me surprendre à mon chevalet sans que je me sois aperçue de la longueur de la journée. Je ne sais pas s'il y a des bals et des salons ; mais parfois je fais des rêves brillants où je vois un peu de gloire et quelques amis. Voilà toute ma vie !

MATHILDE.

Tu es la plus heureuse de nous trois ! et toutes trois pourtant nous faisons des rêves d'avenir pour oublier le présent. Oui, nous espérons le bonheur. Toi, Laurence, tu l'attends de ta fortune ; toi, Méloé, de la gloire ; moi, d'un sentiment plus tendre : nous verrons un jour qui de nous trois a mieux choisi. Et quand te maries-tu, Laurence ?

LAURENCE, *soupirant.*

J'ai déjà refusé plus d'un riche parti, et je ne sais pas trop comment mon mariage pourra se faire. Mon parrain prétend qu'un bourgeois, comme était mon père, est tout ce qu'il me faut ; ma mère soutient qu'ayant tant d'argent, il ne me faudrait plus qu'un rang et un titre, et moi, j'ai toujours pensé qu'il ne me fallait pour être heureuse qu'un jeune homme que j'aimerais et dont je serais aimée... Avec trois avis si différents, il sera bien difficile d'être d'accord.

MÉLOÉ, *faisant un mouvement et soupirant, à part.*

Ah ! c'est Georges qu'elle aime !

MATHILDE, *à Laurence.*

Il y a donc quelqu'un qui te plaît?

LAURENCE.

Je crois qu'oui.

MATHILDE.

Et toi, Méloé?

MÉLOÉ.

Moi?... non.

LAURENCE, *souriant.*

Voilà un non qui est dit de façon à signifier oui.

MÉLOÉ, *souriant et voulant interrompre.*

Mais toi, Mathilde, y a-t-il quelqu'un de tes jeunes danseurs de Tivoli qui te fasse la cour?

MATHILDE.

Moi?... il y en a deux, et ce ne sont pas de mes danseurs.

LAURENCE *et* MÉLOÉ.

Deux! c'est trop.

MATHILDE.

L'un est très-riche, très-magnifique, et ne parle presque pas: c'est un prince étranger; l'autre parle beaucoup et n'a pas le sou; c'est un poëte français. Ni l'un ni l'autre n'a dit un mot de mariage, mais le poëte parle toujours de vertu... ça doit revenir au même. Cependant, tant que leurs projets me sembleront incertains, je tâcherai que mon cœur soit exactement comme leurs projets.

MÉLOÉ, *souriant.*

C'est sage.

LAURENCE.

Ce qui ne l'est pas, c'est de refuser, comme le fait Méloé, un sort assuré, quand on n'a rien, et un titre de duchesse, ce qui fait très-bien, même quand on a quelque chose.

MATHILDE, *se levant ainsi que Laurence.*

Comment! tu trouves tout cela?

(Méloé va ôter un rideau qui recouvre un tableau sur un chevalet: on voit une figure d'homme vieux paré de deux grands cordons.

MÉLOÉ, *riant.*

Et même encore ceci avec le reste.

MATHILDE, *regardant.*

Le mari?... Oh! qu'il est vieux et laid! Mais, écoute donc, on ne peut pas tout avoir en même temps.

MÉLOÉ, *prenant la main de Laurence.*

Merci pourtant, Laurence! car c'est elle, c'est la filleule de M. le duc de Montigny-Lansac (*elle indique le portrait*) qui voulait me marier, oubliant qu'elle sera probablement son héritière. Le duc est sans enfants, sans famille; il fut le protecteur des parents de Laurence.

LAURENCE.

Nos immenses richesses ne l'ont pas fait oublier à ma mère ; nous vivons près de lui ; et quant à la fortune du duc, ce qui lui en reste, il le doit aux soins et à la probité de mon père, qui parvint à lui sauver une propriété pendant son émigration : c'est peu de chose pour son rang et en comparaison de ce qu'il a possédé jadis ; mais ce serait beaucoup pour Méloé. Cependant je n'aurais peut-être pas pensé la première à ce mariage ; mais j'amène ici mon parrain pour que Méloé fasse son portrait ; dès qu'il la voit, il est tout charmé, tout troublé, lui toujours si triste !... alors je veux qu'il soit gai et que Méloé soit riche. N'ai-je pas raison ?

MÉLOÉ.

Tu es bonne, et ton parrain est un excellent homme ; mais j'ai découvert quelque chose que je veux vous conter en travaillant au portrait de Laurence. Vous permettez ?

(Elle s'arrange pour peindre debout à son chevalet.)

LAURENCE, *s'asseyant sur une chaise devant le chevalet*

Me voilà ! Toi, Mathilde, ici, près de moi !

MATHILDE, *se tenant debout de l'autre côté de Laurence et s'appuyant sur le dossier de sa chaise.*

J'y suis.

MÉLOÉ, *au chevalet et peignant.*

Bien comme cela !... et maintenant voici le secret que j'ai découvert. Ce n'est pas moi qui ai charmé M. le duc de Lansac ; c'est mon nom. Dès que le nom de Méloé fut prononcé devant lui, il se troubla : il me fit cent questions, voulut savoir l'époque du mariage de mon père, le capitaine Dalainville, mort sur un champ de bataille, le nom de ma mère, qui m'avait donné le mien ; mais il n'apprit pas ce qu'il désirait savoir ; et moi, je sus alors qu'en 1793, enfermé dans une prison d'où il ne devait sortir que pour monter à l'échafaud, il avait secrètement uni son sort à celui d'une jeune fille noble et belle qui se nommait Méloé. Il fut alors sauvé par un ami ; mais sa femme, près de devenir mère, ne put le suivre en Angleterre, où il se réfugia. Longtemps les communications furent impossibles entre la France et les émigrés ; plus tard il apprit que Méloé était morte en laissant un fils... Leur enfant avait-il vécu ? Existait-il encore ? Le duc n'en a rien su, malgré ses recherches. Fixé en France seulement en 1816, il y a six ans, il interroge encore tous les indices, et mon nom l'avait frappé en lui rappelant celle qu'il aima. Vous le voyez, ce n'est pas le présent, c'est le passé qui intéresse encore son cœur, et c'est par souvenir qu'il m'eût épousée. Au reste, je ne veux pas me marier.

MATHILDE, *avec malice.*

Je vois que tu as au fond du cœur une passion !...

MÉLOÉ.

Tais-toi donc!... mais si je me mariais, ce serait avec un homme jeune comme moi, aimant comme moi les lettres et les arts, satisfait des joies qu'ils peuvent donner, méprisant les richesses, les vanités et les plaisirs; enfin je voudrais un ami de toute la vie dont le noble cœur répondît toujours au mien.

MATHILDE, *riant.*

Voilà Méloé qui compose un portrait de fantaisie.

LAURENCE.

Peut-être.

MÉLOÉ, *à part, avec tristesse.*

Laurence sait que le modèle existe.

MATHILDE.

Eh bien! vraiment, mon poëte ressemble à ce que tu viens de dire.

LAURENCE, *riant.*

Et tu le nommes?...

MATHILDE, *avec malice.*

Et celui que tu voudrais épouser, comment l'appelles-tu?

MÉLOÉ.

A chacun son secret!

LAURENCE, *riant.*

Son nom?

MATHILDE.

Oui, oui, son nom.

MÉLOÉ.

Son nom?

(La porte de gauche s'ouvre vivement, Jules entre comme un enfant étourdi en appelant à la cantonade.)

JULES.

Georges! Georges!

LES TROIS JEUNES FILLES, *se levant ensemble et surprises.*

Georges!

SCÈNE IV.

MATHILDE, LAURENCE, JULES, MÉLOÉ.

JULES, *saluant.*

Oui... c'est Georges qui ne veut pas entrer.

MÉLOÉ, *rangeant son chevalet au fond.*

Quel bruit, Jules!

JULES.

J'ai su qu'il y avait ici deux jolies demoiselles; avec vous, ma cousine, cela fait trois, et je suis venu... mais Georges n'ose pas

venir, lui !.., Ces dames ne savent peut-être pas ce que c'est que Georges ?... c'est mon ami d'abord... un bon jeune homme, qui a autant de vertus dans le cœur que j'ai de folies dans la tête... ce n'est pas peu dire. Il donne aux pauvres tout ce qu'il a, m'apprend tout ce qu'il sait, me fait de la morale tous les matins, compose des vers délicieux tous les soirs, et écrit, toutes les nuits, un livre superbe, intitulé *l'Avenir du monde*, avec lequel il n'y aura plus personne de malheureux sur la terre ! Voilà ce que c'est que mon ami Georges !

(Elles rient.)

MÉLOÉ.

Mais vous qui annoncez vos amis, Jules, il faut bien, mon étourdi, que je vous présente à ces demoiselles. (*Se tournant vers Laurence et Mathilde.*) C'est mon cousin et mon élève ; je dois mon éducation à sa mère, et...

JULES, *l'interrompant, d'un ton très-gai et un peu moqueur.*

Et c'est pour cela que ma cousine m'a élevé à la dignité de rapin de son atelier... une très-jolie position sociale... comme dit Georges... Il avait bien aussi grande envie que moi de venir... seulement il disait que c'était trop tôt : est-ce qu'il est jamais trop tôt pour s'amuser ?... mais le voici !... (*A Georges, qui s'est arrêté à la porte.*) Entrez donc !

SCÈNE V.

MATHILDE, LAURENCE, GEORGES, MÉLOÉ, JULES.

MÉLOÉ, *à Georges, qui s'est arrêté au fond.*

Arrivez, monsieur Georges.

MATHILDE, *à part.*

Mon poëte !

LAURENCE, *à part.*

Le voilà !

GEORGES.

Je m'arrête !... Tant de bonheur m'étonne !... Trouver ici rassemblé tout ce qui a consolé ma triste destinée !... (*Il s'est approché.*) Ma bonne Méloé qui est comme ma sœur !...

(Méloé fait un mouvement.)

JULES, *à part.*

Elle est trop jolie pour une sœur.

GEORGES.

Puis, mademoiselle Laurence, ma protectrice, vraiment ; car la protection d'une femme peut être acceptée, elle vient du cœur !... et c'est vous, Mademoiselle, qui, seulement pour m'avoir vu ici, m'avez ouvert l'entrée des riches et somptueux salons où, en approchant des grandeurs, j'ai pu en connaître les vanités.

JULES, *à part.*

Je serais pourtant bien aise d'y aller aussi.

GEORGES.

Voilà notre naïve et jolie Mathilde !... condamnée à un travail ingrat..... pauvre enfant !..... cela changera, grâce à nos idées nouvelles.

JULES, *à part.*

Oui, dans le bon temps... quand personne ne travaillera plus.

GEORGES

Mais nous devions célébrer votre fête, aujourd'hui, Méloé... et je venais...

MATHILDE *et* LAURENCE.

Ta fête?... c'est vrai !

MÉLOÉ.

Oui, ma fête !... Et moi qui suis sans famille, car ma tante, la mère de Jules, ma seule parente, qui habite cette maison, est si souffrante, qu'elle ne quitte plus sa chambre, je suis libre de mes actions, recevant mes amis dans ma petite retraite. D'abord, M. Georges, que je regarde comme un frère : je l'attendais ce matin, ainsi que ce cher espiègle, pour déjeuner ensemble... un déjeuner d'artiste, auquel je comptais t'inviter, Laurence, et où je n'espérais pas beaucoup te voir, Mathilde ; mais votre présence sera mon bouquet.

LAURENCE.

Chère Méloé !

MÉLOÉ.

Monsieur Georges est mon voisin.

GEORGES.

Oui, dans les mansardes qui touchent à cet atelier.

LAURENCE.

Les mansardes ?... c'est souvent là que se trouve le talent.

GEORGES, *regardant Méloé.*

Et la vertu.

MÉLOÉ.

Quelquefois aussi le bonheur.

MATHILDE.

C'est dommage que tout cela habite si haut !

GEORGES.

Bien reçu par la mère de Jules depuis des années, il y en a deux que je suis l'ami de sa nièce, mademoiselle Méloé, et qu'elle est la confidente de mes chagrins et de mes espérances.

MÉLOÉ.

Oui, les beaux rêves d'un poëte ! heureux ceux qui ne peuvent que gagner en estime et en affection en ouvrant ainsi tout leur cœur !... et M. Georges est de ce nombre.

JULES.

Un poëte encore inconnu, cela tient du rapin : on n'a ni gloire ni argent; mais on a de la gaieté... quand je dis de la gaieté... il ne faut pas pour cela faire comme Georges; car il passe sa vie à se désoler de tous les malheurs du genre humain.

GEORGES.

Enfant !...

JULES.

Enfant ?... Par exemple !... j'aurai bientôt dix-huit ans.

MÉLOÉ.

J'attends aussi un ami de M. Georges qui m'a souvent rendu service.

JULES.

Ah ! oui, Frédéric Picardin !... oh ! il rend service à tout le monde et admire tout le monde... c'est sa position sociale à lui.

MÉLOÉ, *d'un ton de reproche.*

Un excellent homme... tout dévoué à M. Georges.

JULES.

Le beau mérite ! Est-ce que nous ne sommes pas tous dévoués à Georges ?... Mais je conviens que c'est un bon enfant que Picardin, un être sans malice qui resterait toute une journée sur le boulevart à regarder les passants et à faires des réflexions morales sur Polichinelle !... N'attendez-vous pas aussi le prince Benati ?

MATHILDE, *à part.*

Benati ?... c'est le nom de mon étranger.

MÉLOÉ.

Sans doute !... un riche seigneur italien, qui m'a acheté mon premier tableau, grâce à Laurence.

MATHILDE, *à elle-même.*

C'est lui !

GEORGES.

Ah ! c'est un esprit distingué que celui du prince.

JULES.

Vous l'avez joliment converti à vos idées.

GEORGES.

Il était un peu fier de sa vieille noblesse et de sa grande fortune ; puis il ne pensait qu'à se divertir; mais il a compris qu'il est appelé à régénérer avec nous sa patrie.

JULES.

Tiens, nous régénérerons aussi la patrie des autres ?... Tant mieux, ce sera plus varié !... car, moi, j'en suis !...

GEORGES, *regardant Mathilde avec intention.*

Il a compris aussi, je l'espère, que, n'étant plus libre, il serait odieux d'abuser de...

MATHILDE, *après avoir fait un mouvement, à part.*

Il est marié !... Il avait un air si honnête !... croyez donc aux physionomies !

(On apporte une table sur laquelle est tout ce qu'il faut pour déjeuner.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC PICARDIN, *puis* LE PRINCE BENATI.

PICARDIN.

Me voilà !... chargé de tous les soins matériels, je m'en suis acquitté de mon mieux : voyez !... pendant que vous rêvez à la gloire, à la poésie, à la peinture, moi, je pense au solide ! pâtés, vins, fruits... et tout cela par les ordres de mademoiselle Méloé !... seulement, j'ai placé mon bouquet au milieu.

(Il indique une corbeille de fruits qui est au milieu de la table.)

MÉLOÉ.

Merci, monsieur Frédéric.

PICARDIN.

Trop heureux de vous être agréable !... et à M. Georges !... Je sais ce que je dois à un pareil ami !... (*A Méloé.*) Vous le savez aussi... mais ces dames le savent-elles ?... Et si l'on se demande : Qu'est-ce que c'est que Picardin ?... eh bien ! avant qu'il connût Georges, rien !... Un pauvre copiste, vivant, ou plutôt végétant avec sa belle écriture... rien enfin !... et tout à coup il est initié à des idées superbes, gigantesques !... oui, au lieu d'arriver péniblement à force de travail et de protection à quelque place dans les bureaux... peut-être au bout de vingt ans, cinq ou six mille francs d'appointements, j'arrange avec Georges... les affaires de l'Europe entière ! Au lieu de me tourmenter pour solder le mémoire de mon tailleur, je trouve avec lui des moyens pour payer les dettes des états !... aussi quel avenir nous avons devant nous !

MÉLOÉ.

Sans doute !... (*Elle se retourne et voit une petite statue de marbre portée par un domestique.*) Mais qu'est-ce que cela ? une délicieuse Muse !

LE PRINCE, *entrant.*

C'est mon bouquet !... il arrive d'Italie. (*A part, apercevant Mathilde.*) Mathilde ici !

MÉLOÉ.

L'Italie !... ce beau pays, que j'espère bien visiter un jour.

LE PRINCE.

Vous y seriez adorée !... les arts et la beauté y règnent toujours.

MÉLOÉ.

On sait y être heureux... et c'est bien quelque chose.

GEORGES.

Pas assez !

LE PRINCE, *souriant.*

Oh ! voilà notre ami qui me rappelle à la raison ! cela sera peut-être encore nécessaire plus d'une fois... Quand j'arrivai en France, l'année dernière, je n'avais qu'une idée... m'amuser !... J'aimais mon pays... mais c'était son beau ciel... ses arts enchanteurs .. ses femmes ravissantes !... Et je cherchais en France ce qui pouvait leur être comparé !... (*Regardant Mathilde.*) Que n'oublierait-on pas près de la beauté... (*regardant Georges*) si un ami, sage pour deux, ne vous rappelait à la gloire, cette autre beauté plus sévère, (*souriant*) mais dont les faveurs servent souvent à en faire obtenir d'autres... plus douces ?

GEORGES.

Tâchons donc de les mériter.

PICARDIN, *qui examine la statuette.*

Mais c'est une statuette de Canova !... rien que cela !

MÉLOÉ.

Oh ! c'est d'une valeur !... un vrai chef-d'œuvre de l'art !

PICARDIN.

C'est un fruit de son pays que vous offre le prince !... c'est comme moi qui suis Normand. . voyez... des pommes superbes !

MÉLOÉ, *posant la statuette sur la table à droite du spectateur.*

Elle présidera au déjeuner.

MATHILDE.

Et nous n'avons rien à t'offrir !

LAURENCE.

C'est impardonnable à moi d'avoir oublié ta fête !

MÉLOÉ, *embrassant Mathilde.*

Voilà ton présent ! (*elle embrasse Laurence*) et le tien !

PICARDIN, *avançant la table avec Jules.*

Que de gens voudraient en offrir de pareils !

MÉLOÉ.

Puissions-nous être ensemble ainsi toute notre vie ! (*Ils se rangent tous devant la table, et se tiennent debout : pendant ce temps, deux domestiques placent les chaises.*) Oui, promettons-nous aujourd'hui amitié, appui et dévouement pour toujours.

TOUS.

Toujours amis ! pour toujours !

(On va s'asseoir à table dans l'ordre suivant : Jules, Mathilde, le prince, Méloé, Georges, Laurence.)

JULES, *à Georges.*

Et votre bouquet?

GEORGES.

Tout à l'heure.

MÉLOÉ, *dépliant sa serviette.*

Que vois-je ?... une petite boîte à couleurs!... tout ce qu'il faut pour peindre.

JULES.

C'est mon cadeau, et il vaut plus que vous ne pensez.

GEORGES.

A mon tour maintenant!.. mais c'est si peu de chose !...

(Il offre un livre à Méloé.)

MÉLOÉ, *ouvrant le livre.*

Premiers essais poétiques dédiés à Méloé... Ah! merci!

GEORGES.

Ce recueil, fruit de mes loisirs...

LE PRINCE.

Est rempli de délicate tendresse et d'élans généreux... oui!... exprimé dans ses beaux vers, j'ai mieux compris le dévouement à la patrie!... Honneur à vous, Georges! car la gloire du poëte est de faire partager les nobles sentiments qu'il exprime.

JULES.

Et ce recueil... vous ne savez pas tout...

GEORGES.

Chut!...

JULES.

Pas de chut!... je parlerai!... le prix que Georges a reçu pour ce recueil...

GEORGES.

Jules!

JULES.

Ne l'a-t-il pas tout donné ?...

TOUT LE MONDE.

Ah!...

JULES.

Oui, à un pauvre ouvrier malade, père de famille, dont on avait saisi les meubles, et qu'on allait mettre en prison. Cet homme fait de petits ouvrages de ce genre, et ce que je vous ai offert là, ma cousine, c'est le premier travail de ce pauvre ouvrier, après sa guérison : il l'a apporté à Georges, et moi, je le lui ai enlevé pour vous le donner!... Là! vous voyez de quel prix est mon cadeau à présent?... Georges n'a rien gardé pour lui, quoiqu'il fût riche comme un rapin!... Est-ce beau, ça ?

TOUT LE MONDE, *excepté Méloé.*

C'est superbe! c'est généreux!

PICARDIN.

Une générosité qui annonce le vrai grand homme!... il aurait fait comme Napoléon... donné des trônes à ses amis... puisqu'il n'a pas de frères!

MÉLOÉ.

C'est bien, Georges!

GEORGES.

N'ai-je pas, moi aussi, souffert tous les maux de la pauvreté? Comment donc ne soulagerais-je pas ceux que je rencontre?... c'est mon plaisir et mon devoir.

LAURENCE.

Ah! la fortune, en vous comblant de faveurs, ne ferait que justice.

MATHILDE, *à part, regardant Laurence.*

Qu'elle est heureuse d'être riche!

MÉLOÉ.

Ne nous plaignons pas, Georges! nous devons à notre position une indépendance qui vaut mieux peut-être que tout le reste. Notre conscience et nos amis, voilà nos juges: pourvu qu'ils soient satisfaits, ne nous embarrassons de rien.

GEORGES.

Ces douces idées doivent suffire au cœur d'une femme; mais nous, mes amis, nous avons d'autres devoirs. Délivrons l'avenir des maux qui affligent le présent, et dussions-nous périr dans cette noble tâche, ne regrettons pas notre vie si elle assure le bonheur de notre pays.

LE PRINCE.

Noble cœur!

PICARDIN.

Je lui dois pourtant d'être là, près de vous... près de lui!... Vous, un prince, un riche seigneur!... lui un homme de génie!

LE PRINCE.

Une même pensée rend frères.

PICARDIN.

Que c'est beau!

GEORGES.

Et l'on partage toutes les chances de la vie.

PICARDIN.

Moi, je ne puis qu'y gagner!... je m'attache à vous... par dévouement.

JULES.

Je me dévoue aussi à un avenir où l'on ne fera plus que s'amuser.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

De la part de M. le duc de Montigny-Lansac, à mademoiselle Méloé.

(Il pose une magnifique corbeille sur la causeuse, et se retire.)

MÉLOÉ.

Comment ?

LAURENCE.

Ah ! je sais gré de cela à mon parrain.

(On s'est levé de table, Picardin la fait enlever; Méloé regarde dans la corbeille des bijoux, etc.)

GEORGES, *inquiet.*

Mais vous n'acceptez pas ?

LE PRINCE.

Cela ressemble à une corbeille de mariage.

PICARDIN.

Et si mademoiselle Méloé voulait, c'en serait une en effet.

MATHILDE.

Oh ! à sa place, je n'hésiterais pas !... Un homme qui fait de pareils cadeaux... (*Elle remue des étoffes, des chiffons, et indique le portrait.*) Il me semble beaucoup mieux maintenant. (*Elle regarde les bijoux et le portrait.*) Il n'a plus guère que soixante ans.

JULES.

C'est déjà joli pour un amoureux.

MATHILDE.

Si tu consens au mariage, il est capable de te donner de si beaux diamants, qu'il n'en paraîtra plus que vingt-cinq.

LE PRINCE, *bas à Mathilde.*

Ah ! vous pensez cela !

(Mathilde le regarde et recule sans répondre.)

GEORGES, *qui les examine.*

Oui, des diamants, des titres, des chiffons... et l'on unit la vieillesse à la beauté !... on se trompe, et l'on se méprise mutuellement ! et l'on s'étonne ensuite des désordres et des malheurs qui surviennent !... Quelle différence si la loyauté et l'affection étaient les bases du mariage, et si le cœur d'une femme ne se donnait qu'au noble cœur qui palpite aux mots d'amour, de gloire et de bonheur !

MÉLOÉ.

Ah ! vous avez raison, Georges !

(Mathilde et Laurence regardent dans la corbeille.)

LAURENCE.

Un billet... tiens !

(Elle le présente à Méloé.)

MÉLOÉ.

Donne !

(Elle prend le billet et le cache.)

GEORGES, *avec inquiétude.*

Est-ce que ce billet serait de M. le duc ?... Ce doit être curieux.

JULES.

Oh ! lisez-nous cela, ma cousine... ce sera pour moi une leçon de billets doux !... à soixante-dix ans, on doit joliment savoir les écrire... on en a l'expérience.

MÉLOÉ, *avec embarras.*

Il n'y a rien de pareil dans ce billet !... moi, je livrerais à vos plaisanteries un homme respectable !...

GEORGES, *bas à Méloé.*

Ce billet, ne puis-je le voir !

MÉLOÉ, *d'un ton de reproche.*

Oh ! Georges !

JULES, *gaiement.*

Georges a l'air d'un jaloux.

GEORGES, *troublé.*

Moi ?... (*Se remettant.*) Oui, jaloux du bonheur de Méloé, que je voudrais voir toujours heureuse.

LE PRINCE, *à demi-voix, à Mathilde qui regarde encore la corbeille.*

Si jolie !... si jeune !.... ces belles parures vous iraient si bien !... ces petites mains ne semblent pas faites pour le travail.

GEORGES, *allant au prince.*

Ah !... ce n'est pas bien, prince !

JULES, *bas à Picardin.*

Est-ce qu'il est jaloux de Mathilde aussi ? Je n'y comprends rien.

PICARDIN, *qui l'a entendu.*

Vous ne comprenez pas Georges ?... Parbleu !... ni moi non plus... ce qui prouve que c'est un homme de génie.

GEORGES.

Mon ami !...

PICARDIN.

Certainement !... et moi j'aime le génie !... De notre temps le génie fait fortune, il protége ses amis et leur donne des places... Oh ! ce n'est plus comme autrefois !... Le génie rêvait ?... il agit !... Il méprisait les choses de ce monde ?... il s'en sert !... Il vivait loin du pouvoir ?... il s'en empare !... Aussi mesure-t-on toujours à présent le mérite d'un homme à sa fortune.

JULES.

Tout cela est bon à savoir !... Car un rapin peut aussi être un

grand homme ; il s'en fait tant à Paris ! comme des maisons ! ça s'élève en un jour...

PICARDIN.

Et ça tombe de même !

JULES.

Oh ! il y en a qui tiennent !

(Pendant tout cela, Laurence parlait bas à Mathilde et Georges à Méloé.

LAURENCE, *se rapprochant de Méloé.*

Chère amie, sois sûre que nous n'oublierons plus ce jour !... L'année prochaine, à ta fête, nous aurons aussi souvenir du joli nom de Méloé.

GEORGES.

Méloé ?... Ah ! je ne peux pas l'oublier, moi, ce nom qui me fut toujours cher !... c'est le seul doux souvenir que l'enfance m'ait laissé !... c'était le nom de ma mère.

MÉLOÉ, *vivement.*

De votre mère ?...

(Les trois femmes se regardent.)

GEORGES.

Oui. Pourquoi cette surprise !... Est-ce que je ne vous l'ai pas dit ?

MÉLOÉ.

Mais non !

GEORGES.

Jamais je n'ai connu mon père, et j'avais à peine quatre ans lorsque ma mère mourut... je ne me souviens que de deux choses... Elle m'aimait, pleurait, et se nommait comme vous.

(Mouvement des trois femmes.)

LAURENCE, *réfléchissant, et à demi-voix à Méloé.*

Méloé... ce nom qui frappait mon parrain...

MÉLOÉ, *serrant la main de Laurence.*

Silence !...

GEORGES.

Qu'y a-t-il donc ?

MÉLOÉ.

Rien... rien !... C'est à Paris qu'elle habitait ?

GEORGES.

Non !... dans un village auprès de Paris... mais elle était née à Toulouse, n'avait aucun parent, et, je vous le répète, je n'ai jamais su qui était mon père... Georges est mon seul nom.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

La voiture de mademoiselle Laurence est en bas avec la gouvernante.

LAURENCE.

J'y vais.

(Le domestique sort.)

MÉLOÉ, *qui a paru très-attentive à ce qu'a dit Georges et qui a l'air agité.*

Je sors un moment avec toi..... J'ai besoin de te parler, Laurence !..... Nous allons, en même temps, reconduire Mathilde..... Veuillez rester ici, Messieurs, je reviens. (*A part.*) Méloé, née à Toulouse..... quel trait de lumière !..... Oh ! s'il était possible !..... Pardonnez si je vous quitte... un instant. Restez, ici Messieurs, je reviendrai bien vite quand j'aurai éclairci un doute... bien important... et qui peut changer ici plus d'une destinée.

(Les trois femmes sortent.)

SCÈNE VII.

PICARDIN, GEORGES, LE PRINCE, JULES.

GEORGES, *très-vivement.*

Nous voilà seuls..... Écoutez, mes amis : il faut profiter du moment, car le temps presse.

PICARDIN.

Comment ?... Qu'y a-t-il donc ?...

GEORGES.

Il y a... que l'heure du courage et du dévouement est venue.

JULES.

Déjà !... quel bonheur !...

LE PRINCE.

Que dites-vous, Georges ?

GEORGES.

Le mot d'ordre est enfin arrivé.

PICARDIN.

Ah ! ah !...

GEORGES.

Partez, prince !..... Voici des papiers qui achèveront de vous instruire... On vous attend en Italie.

LE PRINCE.

Par vos conseils, j'ai envoyé de l'or, des armes. Oh ! mon ami, nos cœurs se sont compris... notre amitié...

GEORGES, *lui prenant la main.*

Est comme votre amour de la patrie, à la vie, à la mort !

LE PRINCE.

A la vie... à la mort !...

GEORGES.

Nous, dès demain nous agissons... Le mouvement sera général. Picardin, vous allez partir.

PICARDIN, *un peu ému.*

Oui.... partir.... certainement !.... mon dévouement..... ma con-

fiance... (*Comme à lui-même.*) C'est singulier!... la nature ne m'avait pas fait pour être un héros!... du moins, je n'étais pas encore accoutumé à cette idée... j'avais cru que ma vocation était de faire fortune... (*Georges le regarde.*) je me trompais!..... certes je me trompais!... et je me résigne à la gloire!... D'ailleurs, quand on n'a rien à perdre, on ne risque rien.

JULES.

On risque d'avoir quelque chose... d'être riche et grand seigneur à son tour.

GEORGES.

Qu'osez-vous dire, Jules?..... Malheur à celui qu'un intérêt personnel pourrait conduire!... Ce n'est qu'en pensant au bien général qu'on peut sans hésiter faire le sacrifice de ses intérêts particuliers, et c'est là seulement ce qui doit nous animer aujourd'hui.

JULES.

Ah! je vous comprends, Georges!... vos paroles se gravent dans mon cœur, et je leur dévouerai ma vie tout entière!... Confiez-moi donc un beau poste... et vous m'y verrez!...

GEORGES.

Eh bien, Jules, ce soir, vers la nuit, vous porterez ce papier sans adresse, rue...

(Il s'écarte avec lui en lui parlant bas; Picardin les suit, en cherchant à se mêler à l'entretien : le Prince se place à la droite du spectateur.)

LE PRINCE, *assis à la table et écrivant.*

« A Mathilde!... » Si elle voulait!...

GEORGES, *à Picardin.*

Vous, Picardin, je vous charge de ranimer les plus timides.

(Il continue à parler bas à Jules, au fond.)

PICARDIN, *venant sur le devant.*

Allons!..... me voilà chargé de donner du courage à ceux qui en manquent, comme si j'en avais trop!... Mais qu'importe? Georges l'a dit!...

(Georges s'est approché du Prince, et supposant que ce qu'il écrit a rapport à leurs affaires, il a jeté les yeux sur le papier en s'appuyant sur le dossier de son fauteuil.)

GEORGES.

Ainsi vos instructions... Ciel!

LE PRINCE, *souriant.*

Ah! vous lisiez?...

GEORGES.

O prince, y pensez-vous?... Est-ce donc un tel hommage que mérite cette jeune fille et si belle et si pure?

LE PRINCE.

Georges, ceci ne vous regarde pas.

GEORGES.

Profiter de sa pauvreté pour la tenter avec de l'or ou l'entraîner avec de la passion !... La perdre, la livrer à la honte, au mépris..... ah ! ce serait affreux !

(Il saisit le papier sur la table.)

LE PRINCE, *avec impatience.*

Mais enfin ...

GEORGES.

Prince, ma vie est entre vos mains, et j'y tiens en ce moment plus que jamais, car elle peut être utile... pourtant je ne crains pas de vous offenser, vous que j'aime, pour sauver la pauvre fille innocente que vous voulez perdre !

(Il déchire la lettre du prince.)

LE PRINCE, *avec colère.*

Ah ! c'en est trop !

GEORGES, *très-calme.*

Monsieur...

PICARDIN, *se plaçant entre eux.*

Eh bien ! eh bien ! quelle est cette folie !... Une querelle !... Et pourquoi ?

LE PRINCE, *après un instant de réflexion.*

Ah ! vous avez raison. (*Allant à Georges.*) Georges, vous êtes le plus noble et le meilleur des hommes... Je vous dois de généreuses idées, de belles espérances, et je veux en vous quittant emporter toute votre estime... Oui, je renonce à de coupables desseins : que Mathilde reste sous votre protection !... ce sacrifice et votre vertu doivent nous porter bonheur à tous deux. Votre main, et soyons tout à notre patrie, unis de cœur sur deux terres séparées.

PICARDIN.

Oui, toujours unis !

ENSEMBLE, *se prenant la main.*

Toujours amis !

(Picardin, le Prince et Jules sortent; Georges les conduit jusqu'à la porte, et revient en scène.)

SCÈNE VIII.

GEORGES, *seul.*

Quant à moi, en fait de fortune, j'ai des dettes ; en fait de rang, je n'ai pas même un nom, et je vais risquer demain la seule chose que je possède au monde... ma vie !... Mais qu'importe ! ma famille est tout ce qui souffre, espère et attend... Puis, n'ai-je pas des amis ?... Et ces trois belles jeunes filles ?... Laurence, si riche ! Mathilde, si jolie ; et Méloé... c'est une amie... plus que cela ! Mais

faire partager maintenant à une femme mon sort misérable et incertain... oh ! non... je n'imiterai pas ces hommes sans pitié qui sacrifient à leur égoïsme la destinée des femmes... Il est temps que leur bonheur soit compté pour quelque chose ; oui, que la liberté leur rende aussi la franchise et la dignité ; que les instincts secrets et les nobles élans de leur âme ne soient plus comprimés !... Ah ! ceux qui craindraient de vous défendre ne sont pas dignes de vous aimer !

SCÈNE IX.

MÉLOÉ, GEORGES.

MÉLOÉ, *pâle et s'arrêtant près de la porte en entrant, et sans être vue de Georges, à part.*

Le voilà ! je ne m'étais pas trompée... c'était sa mère !

GEORGES, *se retournant et allant au-devant d'elle.*

C'est vous, mais triste et pâle !... O ciel ! qu'avez-vous ?

MÉLOÉ.

Moi ! rien... Oh ! non, je ne puis pas, je ne dois pas être triste.

GEORGES.

Je suis resté ici... on y est si bien !

MÉLOÉ.

Que j'aime à vous l'entendre dire !

GEORGES.

Depuis longtemps vous savez que je le pense.

MÉLOÉ.

Georges, si l'avenir nous sépare...

GEORGES.

Jamais !

MÉLOÉ.

S'il vous donne une brillante destinée ?...

GEORGES.

Comment ?

MÉLOÉ.

N'est-ce pas que vous penserez encore à ces deux années où nous nous sommes vus chaque jour, où notre amitié fut bien confiante et bien douce, où nous avions les mêmes idées, les mêmes goûts ?

GEORGES.

Comme moi, Méloé, méprisant les vanités, dédaignant la richesse, vos plaisirs sont les nobles pensées et les nobles affections !.. votre âme, c'est la mienne !

MÉLOÉ.

Quelles douces paroles !... S'il venait des jours malheureux ?...

GEORGES.

Ciel !

MÉLOÉ.

Des jours où je ne vous verrais pas... c'est ce que je voulais dire... eh bien ! ces mots seront gravés là... ils consoleront !

GEORGES, *vivement.*

Ah ! vous voulez partir, vous éloigner ! peut-être ce rêve des artistes, ce voyage d'Italie dont vous parliez, où l'on va s'inspirer sous un beau ciel, à la vue des chefs-d'œuvre ?...

MÉLOÉ, *souriant.*

Georges, il y a quelque chose qui inspire mieux que tout cela, et je n'ai pas besoin de partir !

GEORGES, *très-vivement.*

O ma chère Méloé ! ma bien-aimée ! (*Se reprenant.*) Mais vous me cachez quelque secret. (*Plus calme.*) Ce riche mariage... ce vieillard... ce duc de Montigny-Lansac... si vous n'aviez pas de projets, sa lettre, vous me l'auriez montrée.

MÉLOÉ.

La voilà ! quoique j'eusse dû vous la cacher.

GEORGES, *prenant la lettre, la parcourant d'abord des yeux, puis lisant haut.*

« Vous voulez la vérité sur votre protégé monsieur Georges ? Il
« ne peut obtenir aucun emploi important. Trop jeune, inconnu,
« sans famille, c'est à peine s'il pourrait entrer comme surnumé-
« raire dans une administration ; encore faudrait-il qu'il renonçât
« à ses folles idées, qu'il cessât de blâmer la puissance, de censurer
« les lois, de nommer abus ce que l'usage a consacré. Ces nova-
« teurs dangereux ne méritent pas l'intérêt que vous leur accordez.»
(*Il froisse le papier avec colère.*) Ah ! c'est affreux !... Mais pourquoi, sans mon aveu, solliciter ainsi ?... Au reste, c'est bien cela ! voilà les grands, les puissants, les riches ! Mon Dieu, quand donnerez-vous donc les biens de ce monde à des gens dignes d'en user?

(On entend du bruit en dehors)

MÉLOÉ

Quel bruit !

GEORGES.

Qu'y a-t-il donc ?

SCÈNE X.

JULES, PICARDIN, MÉLOÉ, GEORGES.

PICARDIN, *entrant effrayè.*

On envahit le logement de Georges.

GEORGES.

Mon logement ?... qui cela ?

JULES.

Je gage que ce sont des huissiers.

PICARDIN.

Ah ! je crains que les dangers ne soient plus sérieux.

MÉLOÉ.

O ciel !

GEORGES, *souriant.*

Je devais m'y attendre !... Eh bien, Méloé, vous qui cherchiez une place pour moi... on se charge de m'en trouver une.

JULES.

S'ils entrent ici, je réponds de Georges, moi !

MÉLOÉ.

Que faire ?... On vient... ah ! c'est Laurence.

SCÈNE XI.

JULES, PICARDIN, LAURENCE, MÉLOÉ, GEORGES.

MÉLOÉ.

Eh bien ?...

LAURENCE, *vivement.*

M. le duc de Lansac m'attend dans sa voiture, malgré son désir de monter jusqu'ici.

GEORGES, *surpris.*

Monsieur le duc ?

(Étonnement de Jules et de Picardin.)

LAURENCE, *passant près de Georges.*

Oui !... Écoutez !... Vous savez déjà que le duc, en fuyant pour sauver sa vie en 93, laissa en France une femme à laquelle un prêtre l'avait secrètement uni dans ces jours de troubles, et que cette jeune femme, appelée Méloé...

GEORGES, *très-étonné.*

Méloé ?

LAURENCE.

Succomba bientôt à sa douleur, laissant un fils inconnu de tous, et dont la pitié seule pouvait prendre soin.

GEORGES, *très-agité.*

Que dites-vous ?

LAURENCE.

Aucune trace de son sort n'était parvenue au duc malgré ses recherches. Aujourd'hui seulement il sait que son fils existe, et qu'il va le retrouver.

GEORGES.

Oh ! qu'est-ce que j'entrevois ?

PICARDIN.

Diable !...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, UN HOMME *vêtu de noir, entrant et se tenant au fond.*

L'HOMME.

Je crois qu'il est ici.

MÉLOÉ, *allant vers lui.*

Monsieur... à qui en voulez-vous ?

L'HOMME.

Je suis chargé d'arrêter un jeune homme qui n'a que le nom de Georges, et l'on m'a désigné monsieur ! il est accusé de complot.

JULES, *à demi-voix, à Picardin avec une importance joyeuse.*

On va nous arrêter aussi ; c'est sûr !

(Picardin le repousse d'un air mécontent.)

MÉLOÉ, *à l'homme.*

Vous vous êtes trompé !... monsieur est le fils de M. le duc de Montigny-Lansac.

PICARDIN, JULES, GEORGES.

Ciel !... comment ?...

MÉLOÉ, *comprimant leur mouvement d'un geste.*

Son père vous est connu ?... Il est en ce moment dans sa voiture, prêt à emmener son fils.

(Étonnement général ; la toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un somptueux cabinet de travail. A gauche du spectateur une table-bureau ; à droite, une cheminée ; du même côté, au dernier plan, une porte ; à gauche, une petite porte ; au premier plan et du même côté, une autre porte plus grande. Au fond, porte à deux battants.

SCÈNE PREMIÈRE.

PICARDIN, LE DOMESTIQUE.

PICARDIN, *quittant le bureau où il écrivait, sonne. A un domestique qui paraît.*

Les journaux.

LE DOMESTIQUE, *qui est entré par le fond, posant les journaux sur le bureau.*

Je les apportais à Monsieur : les voilà tous, excepté *la Mode*, que madame la duchesse a demandée, et *le Moniteur*, que monsieur le duc a mis dans sa poche en sortant.

PICARDIN.

C'est bien.

(Le domestique va pour sortir ; puis il revient sur ses pas.)

LE DOMESTIQUE.

Si j'osais vous demander une grâce, Monsieur ?...

PICARDIN.

Quoi donc ?

LE DOMESTIQUE.

C'est un de mes amis qui sollicite une place de garçon de bureau aux finances ; il dit que si vous vouliez, Monsieur, vous le secrétaire et l'homme de confiance de M. le duc Georges de Montigny-Lansac...

PICARDIN, *avec importance.*

Nous verrons, Joseph, nous verrons.

LE DOMESTIQUE.

La place est vacante.

PICARDIN.

Alors il est trop tard, elle est donnée ! Il n'y a jamais de places disponibles que celles qui sont encore occupées... mais nous songerons à cela tantôt... je suis en affaires.

LE DOMESTIQUE, *en sortant.*

Oh ! si Monsieur veut... avec son crédit !...

PICARDIN, *assis, et déchirant la bande des journaux.*

Sans doute, j'ai du crédit !... On n'est pas le secrétaire d'un homme puissant, d'un homme en situation d'être ministre, d'un grand homme enfin, seulement pour écrire ses lettres... (*Jetant un coup d'œil de côté.*) Il est parti !... (*Il se lève.*) Et je peux l'avouer, ce n'est guère que pour cela que je suis ici !... oui... secrétaire à dix-huit cents francs d'appointements... moi, Picardin !... un ami !... (*Avec orgueil.*) Il me traite en ami... quant à cela, je n'ai pas à me plaindre... et je puis dire que, dans l'intimité, nous sommes comme égaux... Lui, duc, millionnaire, et homme de génie !... quel honneur !... Une seule chose m'étonne ; c'est que, me voyant là tous les jours, il n'ait jamais pensé qu'une bonne place, un bon emploi dans le gouvernement me conviendrait à merveille !... Mais non !... Il me dit sans cesse : Vous êtes heureux, vous !... point de soucis ! point d'ambition !... des goûts modestes !... vous ne demandez rien !... C'est vrai, on ne demande rien... mais on accepterait bien quelque chose !... Au reste, je ferais peut-être bien de demander... quoique sa confiance me dédommage !... Il me parle de ses affaires, de sa fortune, de ses espérances, de lui... Il me parle souvent de lui !... Je fais même quelques articles dans les journaux sur son mérite, sur ses talents, sur... (*Il ouvre un journal.*) Voyons s'ils ne m'ont pas fait de fautes d'impression, cette fois, et si ma rectification d'hier produit un bon effet. (*Il parcourt des yeux le journal.*) Ah ! voici !... (*Il lit haut.*) « Quelques journaux mal informés sont « tombés dans de graves erreurs au sujet de M. le duc Georges de « Montigny-Lansac ; il importe que la vérité soit bien connue. « M. Georges, fils unique et légitime... » (*Parlé.*) N'ont-ils pas dit que sa mère n'était pas mariée légalement ?... (*Lisant.*) « Et légi- « time de M. le duc de Montigny-Lansac, épousa, il y a dix ans, en « 1822, mademoiselle Laurence Bonardon, riche héritière : peu « après, il hérita du titre de son père. Élevé en France, le jeune « duc, partisan des idées nouvelles, n'a gardé... » (*Il fait un mouvement et repète avec stupéfaction.*) Gardé !... (*Il lit le reste vite et lègèrement, comme cherchant le sens.*) « Dans le haut rang qu'il « occupe, aucune de ses idées. » (*Parlé.*) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'ils ont mis là ?... (*Il va vivement au bureau, et prend un papier.*) Mais je n'avais pas écrit cela, moi !... (*Il lit son papier.*) « Le duc n'a renié aucune des idées généreuses de sa jeunesse. » (*Parlé.*) Il y a renié !.. tout juste le contraire de ce qu'ils ont imprimé !... Voilà ce que j'avais écrit, ce qu'il croit, ce que tous doivent croire !... Voyons le reste. (*Il reprend le journal.*) « Depuis « dix années, on l'a toujours vu aussi véritable ami des libertés pu-

« bliques que de la gloire de sa patrie. » *Parlé.*) Très-bien ! ceci ne veut absolument rien dire... c'est excellent !... Mais cette diable de faute d'impression ? (*Il se remet au bureau et écrit.*) Encore une rectification à faire !... Si les journaux se mettent à dire toutes les vérités, il faudra passer sa vie à rectifier des erreurs !... (*Écrivant.*) Allons, voilà un erratum pour le numéro de demain. (*Il se lève.*) En attendant, que le journal disparaisse !... (*Il le jette au feu.*) Si le duc voyait cela, il entrerait dans une belle colère !... il dirait : (*Il imite le comte.*) C'est un fait exprès, une malice, une calomnie !... (*Il rit.*) Et il en serait convaincu !... Oh ! oh ! voici la duchesse.

SCÈNE II.

LAURENCE, *entrant par la porte du deuxième plan, à gauche* ; PICARDIN.

LAURENCE, *jetant les yeux autour d'elle.*

Vous êtes seul ? Georges est sorti ?

PICARDIN.

Oui, madame la duchesse.

LAURENCE.

Pour toute la journée ?

PICARDIN.

C'est probable. Vous savez que M. le duc a rempli tous ces jours-ci les fonctions de juré, et cela n'est pas fini !... Ah ! je voudrais être juré ! je voudrais être riche... et même excessivement riche, comme lui !... J'avais tant de goût pour l'état de millionnaire !... Je suis sûr que je m'en serais tiré aussi bien que M. le duc... qui pourtant est un modèle.

LAURENCE.

Écoutez-moi... je veux que vous me disiez la vérité.

PICARDIN, *à part.*

Bon ! je vais être obligé de mentir.

LAURENCE.

Vous êtes plus que le secrétaire... vous êtes l'ami, le confident de Georges.

PICARDIN.

Oh ! soyez sûr qu'il ne me dit pas tout.

LAURENCE.

Pourvu qu'il vous ait dit ce que je veux savoir, cela me suffit.

PICARDIN.

C'est juste.

LAURENCE.

Jadis, au couvent, j'ai connu une jeune fille du peuple nommée Mathilde.

PICARDIN, *à part.*

Nous y voilà !

LAURENCE.

Je la revis une fois chez Méloé, cette artiste qui s'est faite en Italie une si grande réputation depuis quelques années, et dont je regrette l'absence.

PICARDIN.

Ah !... moi aussi !... quel admirable caractère ! bonne pour tous ! .. pour moi... pour Jules ! Vous souvenez-vous, madame la duchesse, du petit Jules ?... un espiègle !

LAURENCE.

Oui, oui !... Mais vous voulez m'empêcher de poursuivre... et je veux que vous m'entendiez !... J'avais complètement perdu de vue cette Mathilde... Il y a quelques mois, je l'aperçus au bois de Boulogne, dans une élégante voiture : elle passa si près de la mienne, que je ne pus retenir un geste de surprise... elle crut que je la saluais, et me rendit mon salut, en rougissant beaucoup.

PICARDIN.

C'était un charmant garçon, que Jules.

LAURENCE.

La personne qui m'accompagnait eut l'air surprise, embarrassée, et de mon action, et de mes questions.

PICARDIN, *à part.*

Je le crois, pardieu, bien.

LAURENCE.

Je devinai sans peine que cette fille pauvre et jolie était au nombre de ces beautés près desquelles les hommes vont par ennui, restent par habitude, et oublient parfois des liens sacrés qu'ils auraient dû respecter pour avoir le droit d'exiger qu'on les respecte.

PICARDIN.

Que voulez-vous, madame la duchesse ?... la faiblesse humaine.

LAURENCE.

Hier, j'étais à l'Opéra, Mathilde y était aussi, étalant une toilette magnifique.

PICARDIN.

Pourquoi vous occuper de cela ?

LAURENCE.

Parce que vous allez me dire, monsieur Picardin, qui est-ce qui fournit au luxe de cette femme.

PICARDIN.

Ce n'est pas moi, je vous le jure!... avec les dix-huit cents francs que j'ai comme secrétaire...

LAURENCE.

Et que vous pourrez bien ne plus avoir si vous ne parlez pas.

PICARDIN, *à part.*

Mais que je perdrais, bien certainement, si je parlais.

LAURENCE.

Eh bien ?

PICARDIN.

Puisque madame la duchesse me fait l'honneur de me traiter en ami. . et même en confident... elle me permettra, je l'espère, de dire la vérité. Madame la duchesse est une femme à la mode, jolie, riche et aimable ; tout le monde la fête ; elle a une maison brillante, du crédit, des amis... ce serait folie de gâter son bonheur par des soupçons, et sa beauté par des larmes. Je l'en conjure, qu'elle soit toujours calme, heureuse et belle!... et qu'elle ne s'inquiète de rien... c'est le parti le plus sage.

LAURENCE, *le regardant.*

Il paraît que Georges vous a chargé de me répéter ce qu'il me dit tous les jours?... mais, monsieur Picardin, vous avez du bon sens, et ce serait folie de perdre votre position par une discrétion dangereuse.

PICARDIN.

Si c'est à moi que madame la duchesse s'en prend, ce ne sera pas juste.

LAURENCE.

Je vous le répète, je vous regarde comme ami de Georges... oui... comme notre ami.

PICARDIN, *s'inclinant.*

Cet honneur... (*A part, avec orgueil.*) Oui, l'ami d'un grand homme !

LAURENCE.

Initié à tous ses intérêts, bien plus... à ses idées, à ses sentiments depuis des années, vous le savez, il fut un temps où je doutai déjà du cœur de Georges.

PICARDIN.

Vous vous trompiez alors.

LAURENCE.

Vous vous rappelez l'époque où le sort de Georges changea ?

PICARDIN.

Si je m'en souviens? Ce fut à propos, ma foi !

LAURENCE.

Je l'aimais, j'étais riche, et lui, avec un titre et un grand nom,

manquait de la fortune nécessaire pour en soutenir l'éclat : alors je lui donnai la richesse pour le rang qu'il me donna!... Rien n'était plus simple et plus naturel que cet échange ; mais j'avais cru lire dans la pensée de Georges son amour pour une autre .. Et, même près de moi, entouré de plaisirs et d'opulence, je craignis longtemps qu'il ne l'eût conservé.

PICARDIN.

Il aurait fallu avoir du malheur!... Dans le trajet d'une mansarde à un palais, il se perd tant de choses!

LAURENCE.

Quand son père, ce vieillard qui nous aimait tous deux, eut décidé notre mariage, qui donnait une grande fortune au descendant d'une grande famille ruinée, et que Méloé, celle que je l'avais soupçonné d'aimer, fut partie pour l'Italie .. j'eus un moment de joie ; je crus qu'il serait à moi tout à fait.

PICARDIN.

Il en fut ainsi, soyez-en sûre.

LAURENCE.

Non!... Son âme, alors exaltée et tendre, nourrissait des regrets... du moins, je crus le deviner... et, jalouse d'un souvenir, je vis avec joie les devoirs du monde, le mouvement de la vie positive et le bien-être de l'opulence éteindre peu à peu ce cœur passionné que je n'avais pu posséder!... Oui, j'ai aidé moi-même à effacer sous la vie matérielle et les petits intérêts de tous les jours les rêves de la jeunesse auxquels se mêlait un autre amour que le mien.

PICARDIN.

S'il en reste la moindre chose aujourd'hui, je consens à supporter toute la colère de madame la duchesse.

LAURENCE.

Mais qu'ai-je gagné à cet oubli du passé... si le présent m'a enlevé non seulement toutes les affections, mais le temps et les soins que Georges me donnait encore? (*A elle-même en s'écartant un peu.*) Oui! il n'a plus d'illusions; mais il consacre toutes ses heures à des plaisirs faciles, et maintenant, au lieu d'un amour idéal... ah! il ne sait donc pas tout ce que l'abandon a de cruel... tout ce que le besoin de s'étourdir peut amener de dangers? (*Elle revient près de Picardin.*) Monsieur Picardin, il faut que je sache tout ce qui a rapport à Mathilde... et c'est par vous que je veux l'apprendre!... pensez-y... et au revoir!

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE III.

PICARDIN, *puis* LE DOMESTIQUE.

PICARDIN, *seul.*

Me voilà bien !... brouillé avec l'un ou avec l'autre... et peut-être avec tous les deux !... Et cela, juste au moment où j'allais demander quelque chose !... Et cependant, il n'y a plus rien à craindre du passé !... le duc a oublié jusqu'à cette belle Méloé dont le nom lui arrive pourtant d'Italie avec le bruit de ses succès !... Est-ce qu'il y aurait dans l'atmosphère de la richesse un parfum d'oubli qu'on respire sans le savoir ?... Par exemple, ce petit espiègle de Jules, qui depuis longtemps doit être un homme... Dieu sait ce qu'il est devenu !... Je l'aimais, cet enfant !... et moi aussi, je l'ai oublié !... Il annonçait de l'énergie, de brillantes dispositions... Il aura sûrement fait fortune, puisqu'on n'en a plus entendu parler et qu'il ne nous a jamais rien demandé. Georges avait jadis tant d'amitié pour lui !... eh bien ! en dix années, le duc de Lansac ne s'en est pas informé une seule fois !... Il paraît que son souvenir et son amitié ont été au nombre des effets perdus dans le déménagement.

LE DOMESTIQUE, *entrant un livre à la main.*

Ah ! madame ?...

PICARDIN.

Eh bien ! que voulez-vous encore ?

LE DOMESTIQUE.

Madame la duchesse est sortie ?

PICARDIN.

Oui.

LE DOMESTIQUE.

Et monsieur le duc n'est pas rentré ?

PICARDIN.

Non.

LE DOMESTIQUE, *du ton d'un homme qui cherche un prétexte.*

C'est... qu'il y a dans la première pièce une foule de solliciteurs, de personnes qui voudraient parler à monsieur le duc... et il faudrait peut-être les congédier, si monsieur le duc ne doit pas rentrer de la matinée.

PICARDIN.

Sans doute... il fallait le leur dire... Mais j'y vais moi-même... ce sera plus convenable !... (*A lui-même.*) Ils reviendront demain plus nombreux ; ça fait bien dans une antichambre.

(Il sort par le fond.)

LE DOMESTIQUE, *seul.*

Bon !... le voilà parti !... et mademoiselle Mathilde qui attend

dans le petit escalier !... (*Il va à la porte du premier plan à gauche du spectateur.*) Entrez, Mademoiselle.

SCÈNE IV.

LE DOMESTIQUE, MATHILDE.

MATHILDE, *très-agitée.*

Merci, Joseph ! .. Tenez !... (*Elle lui donne de l'argent.*) Oh ! c'est un service... un grand service que vous me rendez !... (*Le domestique disparaît un peu par la porte du fond comme pour voir si quelqu'un ne vient pas. A elle-même.*) Depuis trois jours Georges n'est pas venu... il ne répond plus à mes lettres... il faut que je lui parle... Et cette démarche imprudente... elle est nécessaire !... Tant qu'il m'a aimée, je n'ai vu que mon bonheur !... depuis son abandon, je ne vois que mes torts !... Ah ! je n'en aurai pas d'autres, du moins !... Georges, ce dernier adieu .. puis la pauvre Mathilde reprendra, s'il est possible, son courage et son travail... Mais en aurai-je la force ?...

LE DOMESTIQUE, *rentrant avec précaution et d'un ton mystérieux.*

Mademoiselle ne peut pas rester là, puisqu'elle ne veut voir que monsieur le duc, car son secrétaire, M. Picardin, se tient ici... mais si elle veut entrer dans la bibliothèque...

MATHILDE.

Oui... j'attendrai là !... Dès que le duc reviendra, vous lui direz qu'une dame veut lui parler à lui seul... et vous ne me nommerez pas.

LE DOMESTIQUE.

Comptez sur moi... Mais on revient... entrez bien vite.

MATHILDE, *sortant par la porte à droite.*

Oh ! mon Dieu !...

LE DOMESTIQUE, *fermant la porte.*

Il était temps !...

SCÈNE V.

PICARDIN, LE DOMESTIQUE.

PICARDIN, *entrant par le fond et allant au bureau.*

Ah ! bon, vous voilà !... Portez vite ceci au bureau du journal *Impartial*... Mais qu'alliez-vous donc faire dans la bibliothèque avec ce livre ?

LE DOMESTIQUE.

Ce livre n'est pas de la bibliothèque : c'est le cousin de madame

qui vient de renvoyer ce volume, qu'elle lui avait prêté, à ce qu'il paraît.

PICARDIN, *indiquant la cheminée.*

Posez-le ici, je le lui rendrai moi-même... Et allez tout de suite, vous remettrez ce papier de ma part au rédacteur en chef.

LE DOMESTIQUE, *qui a posé le livre sur la cheminée.*

Oui, Monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

PICARDIN, *seul, avec importance.*

Les solliciteurs sont dispersés... je leur ai parlé avec dignité!... Oh! comme ils écoutaient respectueusement!... comme ils saluaient!... (*Il salue profondément.*) Ainsi!... (*Il se frotte les mains.*) Il y a toujours des gens qui demandent!... On refuse? ils reviennent!... On accorde? ils reviennent encore, pour demander autre chose!... En l'absence du duc, je les reçois... je promets... on me flatte... on me croit du crédit... Ils disent tous : Un homme comme vous, Monsieur!... si vous vouliez!... je vous supplie... j'ai des droits... des titres!... J'écoute tout... je ne fais rien... je crois que c'est à peu près comme si j'avais du pouvoir... Mais il faut absolument que je sache au juste ce qu'il en est!... je suis décidé!... Je vais demander au duc un bon emploi... Après dix années!... j'y ai mis de la patience, j'espère!... Ah! le voici... je vais lui en parler... l'amitié d'un grand homme doit aussi mener à quelque chose de grand.

SCÈNE VII.

PICARDIN, LE DUC GEORGES.

GEORGES, *entrant par le fond d'un air gai.*

Ah! enfin, me voici chez moi!... Ma foi, je craignais d'en avoir pour jusqu'au soir.

PICARDIN.

Eh bien, qu'est-il arrivé pour ces jeunes fous qui voulaient tout bouleverser?... Car c'est fini, le procès?...

GEORGES.

Oui... fini... tout à l'heure!... Je suis horriblement fatigué!..... Huit jours sans désemparer!... c'est pour en mourir.

PICARDIN.

Ah! le jugement est prononcé?...

GEORGES.

Il va l'être!... Savez-vous qu'il fait froid, Picardin?... (*Picardin lui avance un fauteuil près du feu; il s'assied avec complaisance*

et met ses pieds sur les chenets.) C'est odieux d'être là du matin u soir !... ces coquins-là nous tueront.

PICARDIN , *avec empressement.*

Il faut bien vous reposer, monsieur le duc !

GEORGES.

Je n'ai pas eu un moment de plaisir tous ces jours-ci.

PICARDIN.

Quelle sera la peine ?

GEORGES.

La prison pour plusieurs. Mais qu'avez-vous à me dire de nouveau ? j'ai besoin de distractions.

PICARDIN.

Et les autres ?...

GEORGES.

Quelques-uns seront acquittés... et d'autres.... (*Il indique d'un geste que tout est fini pour eux.*) Sonnez donc, je vous prie ; qu'on mette du bois au feu... je ne me réchauffe pas.

PICARDIN.

Je vais moi-même. (*Il met du bois dans la cheminée.*) D'autres... condamnés ?...

GEORGES , *sans lui répondre et avec une grande bonhomie.*

Mon Dieu , qu'on a tort de s'agiter, de se donner tant de peine pour quelques folles idées ! .. Pourquoi ne réste-t-on pas ainsi dans un bon fauteuil , au coin d'un bon feu , dans un appartement bien chaud , à rêver et à travailler ?..... car la fortune ne m'a point fait perdre le goût du travail , à moi !... je ne suis pas de ces hommes qui consument leur temps en courses de chevaux , en chasses , en folies... N'est-ce pas, mon ami ? moi, je n'ai rien changé à mes habitudes !...

PICARDIN , *à part.*

Est-ce que ce serait moi qui me tromperais ? Il a l'air si sûr ! (*Haut.*) Oui , vous avez toujours là votre grand ouvrage , *l'Avenir du monde.*

GEORGES.

J'y pense constamment. ... et c'est à mon grand regret s'il n'avance pas davantage ! mais les affaires, les devoirs de société ne me laissent pas un instant !... N'avais-je pas aussi à me faire pardonner ma subite opulence? Si je m'étais affranchi des rapports de société, j'étais perdu.

PICARDIN.

Que de sagesse dans toutes vos paroles !

GEORGES.

Voyez-vous bien, Picardin , il y a des gens qui se plaignent toujours du sort... mais le malheur se compose de maladresses, et il ne

faut pas être maladroit... il faut suivre la foule !... faire comme tout le monde...

PICARDIN.

Aussi, votre considération, votre crédit... et même votre fortune, augmentent tous les jours !

GEORGES.

Et cela ne m'a pas fait oublier mes amis.

PICARDIN.

Je suis là pour le dire et le prouver. (*A part.*) Voici le moment de faire ma demande. (*Haut.*) Je pensais tout à l'heure, que, si Monsieur le duc le voulait, il pourrait me...

GEORGES, *sans l'écouter.*

Est-il venu quelqu'un ?

PICARDIN.

Une foule de solliciteurs, qui reviendront demain... D'abord ce préfet destitué qui compte sur la première préfecture vacante.

GEORGES.

Impossible ! elle est destinée à un parent de ma femme.

PICARDIN.

Ah !... puis un candidat à l'académie des sciences morales, qui espère la voix de monsieur le Duc.

GEORGES.

Impossible ! je porte mon ami Ranville.

PICARDIN.

Ah !... Mais il n'écrit pas ?

GEORGES.

Tant mieux !... ceux qui ont des titres se croient des droits, et ne nous savent aucun gré de les nommer.

PICARDIN, *d'un air aimable et obséquieux.*

Je connais quelqu'un qui saurait bien bon gré à monsieur le duc, s'il voulait...

GEORGES, *se levant sans l'écouter, et allant prendre la gauche du spectateur.*

Décidément, dès demain, je veux reprendre mon livre !... à présent, je vois les choses telles qu'elles sont.

PICARDIN, *à part.*

S'il pouvait voir qu'il me faut une bonne place...

GEORGES.

On est frondeur dans la jeunesse... plus tard on sent qu'il faut regarder les hommes comme les tableaux... avec le jour favorable.

PICARDIN.

S'il faut cent mille livres de rentes pour bien voir, je ne m'étonne plus que tant de gens voient mal.

GEORGES.

Ils ont tort.

PICARDIN.

Mais j'ai peur que madame la duchesse ne voie trop bien... elle m'a questionné sur mademoiselle Mathilde.

GEORGES.

Oh ! que c'est mal à propos !... je l'ai quittée.

PICARDIN.

Comment ?

GEORGES.

Oui... elle devenait exigeante, impérieuse.,. on ne forme de pareils liens que pour être parfaitement libre.

PICARDIN.

C'est heureux, car madame la duchesse m'a paru triste, inquiète et mécontente.

GEORGES, *d'un ton très-indifférent et avec bonhomie.*

Que veut-elle donc ? Je lui laisse toute liberté, je lui donne tout l'argent qu'elle souhaite !... elle se plaint toujours ! que peut-elle désirer !... Ce n'est pas raisonnable.

PICARDIN.

Peut-être ne comprenez-vous pas ses regrets et ses idées ?

GEORGES, *souriant.*

Ah ! nous y voilà !... les femmes sont singulières à présent !... quand on ne veut pas les adorer, elles disent qu'on ne peut pas les comprendre.

PICARDIN.

C'est leur faute, et non la nôtre !

GEORGES.

Après douze années d'un mariage de convenances, où certes elle a été heureuse !... jamais un reproche n'est venu l'attrister !... Vous savez, Picardin, que j'ai des idées... sur les femmes... qui n'ont pas plus changé que les autres !...

PICARDIN, *étonné.*

Vous croyez ?...

GEORGES, *allant s'adosser à la cheminée.*

Ma foi, les plaintes de Laurence, ma rupture avec Mathilde, l'envie de faire un beau voyage au printemps, tout cela m'a décidé à demander une ambassade.

PICARDIN.

Et vous l'aurez !... Est-ce qu'on peut vous refuser quelque chose en ce moment ?

GEORGES.

Puis... enfin... on peut arriver aux affaires... Un ministère peut se présenter... et il est toujours bon de s'aider de l'expérience des

cours étrangères... d'étudier de près la marche des gouvernements... tout cela dans l'intérêt des peuples !... C'est en Russie que je veux aller.

PICARDIN.

Pourquoi pas à Constantinople ?

GEORGES.

N'est-il rien arrivé de Madrid ?...

PICARDIN.

Non, monsieur le duc.

GEORGES.

Il me semble qu'on tarde à m'envoyer le grand cordon qui m'a été promis !..... et pour aller dans une cour étrangère, c'est indispensable. Je vous emmènerai, Picardin... Oui... vous viendrez avec moi, et vous aurez de gros appointements.

PICARDIN, *triomphant.*

Que de bonté !

GEORGES.

Sur le budget de l'ambassade.

PICARDIN.

Ah !... que c'est généreux !

GEORGES.

Je laisserai Laurence à Paris... quelque temps du moins..... Oh ! je ne suis pas jaloux !... elle ne m'a pas vu comme ces maris inquiets, qui épient et veulent régler jusqu'aux plus secrets mouvements du cœur de leurs femmes... qui se tourmentent de la moindre démarche..... Laurence est donc venue ici, dans mon cabinet, pendant mon absence ?

PICARDIN.

Oui... elle m'a interrogé avant de sortir.

GEORGES.

Ah !... Où peut-elle être allée ?

PICARDIN.

Je l'ignore.

GEORGES.

Qu'importe ? elle est libre !..... Il y a des maris qui font à leurs femmes des devoirs qu'ils sont loin de remplir eux-mêmes..... qui vont cherchant, s'inquiétant, et qui souvent trouvent plus qu'ils ne cherchent. (*En disant cela, il a touché le livre qui est sur la cheminée.*) Qu'est-ce que ce livre ?

PICARDIN.

Un volume renvoyé à madame la duchesse par monsieur son cousin.

GEORGES.

Ah ! ce fat... si impertinent !

PICARDIN.

Joseph a posé là ce livre...

GEORGES, *qui l'a ouvert et qui lit le titre.*

Poésies de l'âme. (*Il sourit.*) On fait donc toujours des vers?... à quoi bon?... personne n'en lit, cela ne sert à rien. (*En feuilletant le livre, il fait tomber un papier.*) Ah! un billet!...

PICARDIN, *à part.*

Diable!... j'ai peur que ceci ne serve à quelque chose.

GEORGES, *ramassant le papier.*

Un envoi sans doute?... (*Il lit à demi-voix.*) « Le temps est su-« perbe, la séance finira tard; ne vous promenez-vous pas au bois « aujourd'hui? » (*Avec agitation et colère comprimée.*) Encore une impertinence de ce fat!..... et l'étourderie de Laurence autorise...

PICARDIN.

Mais, monsieur le duc...

GEORGES, *sonnant.*

Laissez-moi, Picardin. (*Picardin sort, le Domestique entre.*) Madame est-elle rentrée?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur le duc...

GEORGES.

Dès qu'elle rentrera, je l'attends ici, je veux lui parler.

LE DOMESTIQUE.

On préviendra madame la duchesse... Mais il y a là un étranger qui vient pour la troisième fois, et qui insiste pour entrer.

GEORGES.

Allons, qu'il entre... que je me débarrasse de cet importun! (*A lui-même.*) Ce billet!... oh! madame la duchesse...

(Il froisse le billet avec colère. Le domestique reparaît au fond et introduit le prince Benati, qui est dans un costume pauvre, et qui va vers le duc avec une contenance timide. Le domestique s'est retiré.)

SCÈNE VIII.

GEORGES, LE PRINCE BENATI.

(Il présente une lettre à Georges, sans lever les yeux sur lui: Georges prend la lettre sans regarder le prince.)

LE PRINCE.

Cette lettre, monsieur le duc, me fut donnée par une femme jeune et belle, dont le grand talent enchante aujourd'hui l'Italie.

GEORGES, *ouvrant la lettre et jetant les yeux sur la signature.*

(*A lui-même.*) Méloé!... (*Haut.*) Encore à Rome?

LE PRINCE.

Oui, il y a deux mois. Je lui dois tout, monsieur le duc, jusqu'à la vie!

GEORGES, *d'un ton froid et indifférent.*

Ah!

LE PRINCE.

J'étais impliqué dans les derniers troubles de l'Italie.

GEORGES, *d'un ton mécontent.*

Vous, monsieur?

LE PRINCE, *avec embarras et toujours sans lever les yeux.*

Oui, je l'avoue... j'essayai d'affranchir mon pays.

GEORGES, *allant s'asseoir près du bureau.*

C'est cela! quelle folie!...

LE PRINCE.

J'avais d'autres idées quand je vins en France, il y a quelques années... mais de jeunes et nobles cœurs m'inspirèrent alors un généreux dévouement.

GEORGES.

Rêves d'étourdis avec lesquels on trouble son pays.

LE PRINCE.

Un surtout, dont la vertu sévère me sauva de plus d'une erreur, et m'apprit à mépriser ces vains titres que je tenais de ma naissance...

GEORGES, *avec dédain.*

Parce qu'il n'en possédait pas.

LE PRINCE.

A sacrifier ma fortune...

GEORGES, *haussant les épaules.*

Parce qu'il n'avait pas le sou.

LE PRINCE.

Tous mes biens, et jusqu'à ma vie, je les risquai pour le triomphe de ces idées... qu'il m'avait données.

GEORGES, *moqueur.*

Il vous avait rendu là un joli service!... (*Il regarde le prince d'un air de pitié dédaigneuse; puis en examinant son visage, il fait un mouvement qu'il réprime aussitôt, et dit à part.*) Le prince Benati!

LE PRINCE.

Je reportai ce dangereux courage dans ma patrie, je le fis partager à mes amis... mais notre pays ne fut pas sauvé!

GEORGES.

Et vous vous êtes perdus!

LE PRINCE.

Condamné, et captif pendant bien des années, ce fut celle qui

vous écrit qui parvint à me faire échapper de la prison, et à me procurer les moyens d'arriver à la frontière.

GEORGES, *très-froid.*

Elle vous donna cette lettre ?

LE PRINCE.

En me disant seulement : « Dès que vous serez à Paris, remettez-la vous-même. »

GEORGES.

Elle n'a rien ajouté ?

LE PRINCE.

Rien... mais il semblait, à sa manière de me dire cela, qu'elle y attachait une grande importance, un sens caché.

GEORGES, *d'un air très-indifférent, mais embarrassé.*

Ce n'est pourtant qu'une lettre de recommandation ordinaire.

LE PRINCE, *relevant la tête avec fierté.*

Et cela n'engage à rien, n'est-ce pas ? (*Ses yeux se sont attachés sur Georges ; il fait un mouvement de surprise.*) O ciel !

GEORGES, *qui l'a regardé aussi, à part.*

C'est bien lui !

LE PRINCE.

Mais... ce n'est pas possible... je me trompe !

GEORGES, *essayant de cacher son trouble.*

Quoi donc ?

LE PRINCE.

Une ressemblance !... Oh ! qu'elle ne vous offense pas... il était si noble et si bon !... ses idées si généreuses... Car c'était lui, monsieur, dont je parlais...

GEORGES, *avec embarras.*

Mais... monsieur...

LE PRINCE.

Je sais bien que ce ne peut être vous ! vos paroles... (*Regardant autour de lui.*) cette opulence, ce rang... (*Reportant les yeux sur Georges.*) Pourtant c'est à s'y méprendre.

SCÈNE IX.

GEORGES, PICARDIN, LE PRINCE.

PICARDIN, *entrant par le fond.*

Monsieur le duc...

(Georges s'est levé.)

LE PRINCE, *regardant Picardin.*

Mais cette figure aussi ne m'est pas inconnue.

PICARDIN.

Je me flatte que ma figure est bonne à connaître ; mais la vôtre, monsieur, me rappelle en effet...

LE PRINCE.

Non, non, je ne me trompe pas !... Ce que j'entends, ce que je vois... mais je n'en puis douter, c'est lui !... C'est vous, Georges !
(Il va à Georges, et se trouve ainsi placé entre lui et Picaadin, qui prend la droite du spectateur.)

PICARDIN, *à part.*

Bon ! j'y suis... un ami d'autrefois que nous ne reconnaissons pas !

GEORGES.

Je ne me rappelais pas bien...

LE PRINCE.

Il y a si longtemps ! et tout a bien changé ! Autrefois nous avions les mêmes idées, nous formions les mêmes vœux... et maintenant... ah ! je dirais qme mes yeux me trompent, si mon cœur ne me disait que c'est vous, Georges.

GEORGES, *prenant son parti.*

Votre cœur dit vrai !

(Il lui tend la main)

PICARDIN.

Oui, certainement. (*A part.*) Il paraît que nous le reconnaissons.

LE PRINCE, *avec joie.*

Je devine ! Le silence de Méloé, votre réserve, vos paroles, tout était concerté... une surprise ! Ah ! Georges, quel bonheur !

GEORGES, *avec embarras.*

Certainement.

PICARDIN.

Nous ne sommes pas de ceux qui oublient leurs amis.

LE PRINCE.

L'expression de Méloé, en me disant : « A lui !... remettez cet écrit à lui-même ! » aurait dû déjà me faire soupçonner quelque chose ; mais je n'osai l'interroger, car lorsque je la revis pour la première fois, c'était à Rome, peu de temps après son arrivée. Je lui parlai de Mathilde, cette charmante jeune fille près de laquelle j'avais eu bien de la peine à suivre vos leçons et vos exemples de sagesse... Je lui parlai aussi de vous, Georges, mais elle me parut tellement troublée à votre nom...

GEORGES.

Que dites-vous ?

LE PRINCE.

Elle devint tremblante, une larme brilla dans ses yeux.

GEORGES, *à part, tristement.*

Ah ! Méloé !

LE PRINCE.

J'avais lu dans son cœur, et la crainte de l'affliger m'empêcha de renouveler mes questions... Ah ! sa vie si glorieuse par ses talents, si pure et si noble par ses actions, n'est pas heureuse, je le crains. Un regret cruel, constant... (*Georges l'interroge du regard ; il continue un peu plus bas.*) Oui, Georges, elle vous aimait !

GEORGES, *vivement.*

Silence ! (*A part, avec douleur.*) Tu ne m'aurais pas trompé, toi, Méloé !

LE PRINCE.

Pardon, si je trouble ainsi votre cœur !... c'est que votre vue me rappelle tous ces beaux jours de la jeunesse et toutes les personnes que nous aimions ensemble... C'est avec une joie infinie que je vous revois ! c'est avec respect que j'ai gardé nos idées... En moi rien n'est changé : je n'ai perdu que ma richesse ; mais je ne me plaindrai plus du sort, puisque vous êtes heureux ! (*Regardant autour de la chambre et voyant Picardin.*) Je vois déjà un ancien ami dont vous avez fait la fortune...

PICARDIN, *à part.*

Fortune modeste !

LE PRINCE.

Avec qui vous partagez en frère !

PICARDIN, *à part.*

Frère cadet !

LE PRINCE.

Sans doute les autres aussi... ce cher Jules ?

GEORGES, *embarrassé.*

Jules ?...

LE PRINCE, *vivement.*

Oh ! je n'ai rien oublié !... c'était un enfant, mais déjà plein d'âme et de force pour le bien ! Je parie qu'il est arrivé, grâce à vous, à une belle situation ?

GEORGES, *embarrassé et regardant autour de lui, à part.*

Ne viendra-t-il personne ?

LE PRINCE, *gaiement.*

Je pense à tout.

PICARDIN, *à part.*

Et il s'en vante !

LE PRINCE.

Et cette bonne Laurence ? Ses richesses en auront tenté plus d'un dans ce siècle de calcul ?

GEORGES, *à part.*

Que dit-il ?

PICARDIN, *à part.*

Il ne finira pas.

LE PRINCE.

Mais parlez donc, Georges... Ma joie, ma surprise, mes questions vous étonnent et vous embarrassent... Vous savez ce que c'est que nos vives impressions : notre cœur est comme notre soleil, plein de chaleur et de joie !... Ditez donc vite tout votre bonheur à votre ami, afin que tous ses chagrins soient effacés.

(On entend un meuble tomber dans la bibliothèque à droite du spectateur.)

GEORGES, *content de ce qui peut l'enlever à son embarras.*

Quelqu'un est là... Voyez donc Picardin !

PICARDIN, *allant vers la porte.*

Ce ne peut être que madame la duchesse.

LE PRINCE.

Ah ! vous êtes marié ?

GEORGES, *avec impatience.*

Qu'on entre donc !

(Mathilde troublée s'avance.)

SCÈNE X.

LE PRINCE, GEORGES, MATHILDE, PICARDIN.

GEORGES, *à part.*

Dieu !

LE PRINCE.

Que vois-je ?

MATHILDE, *à Georges.*

J'attendais là que vous fussiez seul.

LE PRINCE, *très-gracieux.*

C'était nous enlever un bonheur, Georges, c'est elle... Je reconnais encore là toute la générosité de votre âme.

MATHILDE, *à part.*

Que dit-il ?

LE PRINCE.

Bien, mon ami !... Et à vous mon compliment, madame !

PICARDIN, *à part.*

Il la prend pour sa femme !

LE PRINCE, *à Mathilde.*

Vous avez oublié sans doute le pauvre étranger?... Ce n'est pas étonnant : le bonheur, la fortune... mais, je le jure, il eût été capable de faire pour vous tout ce qu'a fait son ami.

PICARDIN, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit, mon Dieu? qu'est-ce qu'il dit?

GEORGES, *bas à Mathilde.*

Pourquoi venir ici ?

MATHILDE, *bas à Georges.*

Pourquoi ne venez-vous plus ?

LE PRINCE.

Encore plus jolie et plus belle dans ce rang élevé où nos respects seuls doivent vous chercher !

PICARDIN, *à part.*

L'Italien s'enferre dans ses compliments !

MATHILDE, *avec embarras.*

Monsieur...

LE PRINCE, *à Georges, riant.*

Ah ! il y avait peut-être un peu de jalousie dans vos bons conseils... j'en eus l'idée ; mais vous aviez raison, vous étiez libre, vous, et comme vous le disiez, ce n'était pas un hommage dont elle pût rougir qu'il fallait offrir à cette jeune personne si innocente et si pure... Voyez comme je me souviens, même de vos expressions !

GEORGES, *à part.*

Quel supplice !

PICARDIN, *à part.*

Ce diable d'homme a une mémoire impitoyable !

LE PRINCE.

Ainsi, quand l'opulence est venue, ce nom, ce rang, l'éclat qui l'environne, servirent à récompenser la vertu ?

MATHILDE, *bas à Georges.*

Emmenez-le d'ici... ses paroles me tuent !

GEORGES.

Que dire ?

PICARDIN, *à part.*

Comment les tirer de là ?... Je ne trouve rien !...

(On entend dans la coulisse au fond Laurence s'écrier : *Viens, viens !*)

SCÈNE XI.

LE PRINCE, GEORGES, LAURENCE, MÉLOÉ, MATHILDE, PICARDIN.

GEORGES, *à part.*

Laurence !...

MATHILDE, *de même.*

Mon Dieu, protégez-moi !

LE PRINCE.

Que dit-elle ?

LAURENCE, *entrant au fond avec Méloé.*

Viens donc, Méloé !

LE PRINCE.

Méloé!... c'est elle!...

GEORGES.

Méloé!

LAURENCE, *apercevant Mathilde.*

Mathilde, ici!... Mathilde!

MÉLOÉ.

Qu'as-tu donc?

LAURENCE.

Sais-tu ce qui l'amène chez moi? ses amours avec monsieur le duc!... chez moi!... moi... qui suis sa femme!

LE PRINCE.

Qu'entends-je?

GEORGES, *allant à Laurence, et lui montrant le billet, à demi-voix.*

Qu'avez-vous à dire, vous à qui l'on ose écrire ainsi?

LAURENCE.

Comment?

GEORGES.

Lisez, madame!...

LAURENCE.

Mais, monsieur...

(Georges la repousse d'un geste.)

MÉLOÉ, *qui s'est avancée et a entendu ce qu'a dit Georges.*

Mais ce n'est pas vrai!... Tout ce que j'entends là n'est pas possible!... O mes amis, qu'êtes-vous devenus?

GEORGES, *avec une espèce d'effroi.*

Méloé!...

MÉLOÉ, *près de Georges et à demi-voix avec douleur.*

Georges... à quoi donc aura servi mon sacrifice?...

(Georges fait un mouvement.)

MATHILDE, *à Méloé.*

Ne m'abandonnez pas.

LAURENCE, *lui prenant la main de l'autre côté.*

Mon Dieu!... il ne peut m'entendre!

GEORGES, *à lui-même.*

Elle ici!... Dans quel moment!...

MÉLOÉ.

Oui, moi... qui vous croyais tous heureux... qui me croyais seule à plaindre.

GEORGES.

O mon Dieu!...

MÉLOÉ.

Moi qui trouve Laurence au désespoir... Mathilde mourante... et

vous, Georges, vous... ah ! vous êtes peut-être le plus malheureux de tous !

GEORGES, *faisant un mouvement.*

Moi ?

MÉLOÉ.

Oui !... Savez-vous pourquoi je suis venue?... pourquoi j'ai quitté l'Italie ? pourquoi, quand j'ai rencontré Laurence, je l'ai entraînée en lui disant : Conduis-moi près de lui, à l'instant?... Près de vous, Georges !... ah ! ce n'était pas ainsi que je pensais vous retrouver !... Je serais venue plus tôt si je vous avais su si malheureux !... c'était un autre que je devais sauver, et pour qui j'accourais vous implorer !

GEORGES.

M'implorer ?... sauver un autre !... ah ! ne parlez pas, Méloé !... J'ai peur de vous entendre rappeler un passé que nous devons tous oublier.

MÉLOÉ.

Non !... parlons-en, au contraire, de ce passé !... de ce passé où nous étions ensemble, où chacun de nous n'avait ni tort à regretter, ni malheur à prévoir; où, dans notre misère, nous étions tous si riches d'avenir et d'innocence !... oui, tous, qui sommes ici maintenant tristes, pâles et désolés !... puis un autre encore... le seul qui manque en ce moment parmi nous, le plus jeune et le plus joyeux ; Jules, cet enfant qui vivait de notre affection, qui pensait avec nos pensées, qui, dans l'âge où toutes les impressions se gravent éternellement au cœur, reçut de nous... de vous, Georges... toutes ses idées !... qui apprit de vous à s'irriter contre l'injustice, à s'armer contre la puissance !

GEORGES.

Arrêtez !... grand Dieu !...

MÉLOÉ.

Savez-vous où il est le pauvre enfant devenu homme ?... Hélas ! je dois m'accuser la première !... Quand la fortune vint à vous, Georges, il me fallut partir, moi, pauvre fille qui ne pouvais plus rester, car j'aurais vu la misère, le malheur et l'abandon de ma triste retraite le jour où votre amitié n'aurait plus été là pour me les cacher !... Je me réfugiai sur une terre étrangère, où j'espérais trouver l'oubli !... Jules, dont le cœur s'était près de nous ouvert à la tendresse, chercha le bonheur et l'affection avec une jeune fille dont il unit le sort au sien. Marié à vingt ans, sans fortune, sans état, il ne put être malheureux sans se rappeler les idées, les espérances et les projets où vous l'aviez jadis mis de moitié... Il leur dévoua son courage, sa force, sa vie de jeune homme... et maintenant, maintenant, Georges, savez-vous où l'ont conduit ces idées, ces projets et ces espérances?... sur le banc des accusés, devant vous qui êtes son juge !

GEORGES, *avec égarement.*

Oh! ne dites pas cela!... c'est une erreur, un songe, une méprise!... car je l'aurais vu, je l'aurais défendu!... sauvé!... Ce n'est pas possible!... ce serait épouvantable!...

MÉLOÉ, *qui a tiré une lettre de son sein.*

Il y a huit jours, j'étais encore à Rome, vous croyant tous heureux... La fortune, la puissance, les plaisirs, vous aviez tout... J'étais tranquille... Cette lettre m'arriva... Écoutez... (*Elle lit.*) « Je suis « perdu, Méloé!.. mais quand un jugement me condamnera, vous « saurez encore trouver dans votre cœur des raisons pour m'absou- « dre, ou des larmes pour me pleurer!... C'est donc à vous que je « lègue ma fille, qui déjà n'a plus de mère, et qui bientôt sera seule « en ce monde... mais des douleurs que le ciel me gardait, il en est « une que je n'avais pas prévue, et contre laquelle mon courage s'est « brisé!... Si vous saviez qui siége parmi mes juges, calme, insen- « sible et froid comme le marbre des palais qu'il habite à présent!... « qui m'a vu sans se rappeler mes traits!... qui m'a entendu pro- « noncer ses propres paroles sans les reconnaître!... qui condam- « nera mes idées sans se souvenir qu'elles furent les siennes!... « c'est lui!... Georges!... mon premier ami!... lui qui me pressa « jadis sur ce cœur plus changé mille fois que sa fortune. » Voilà ce qu'il m'écrivait, lui, Jules Dermond!... Une heure après, j'étais en route pour Paris... et, depuis ce moment, je n'ai quitté ma voiture qu'à la porte de votre hôtel, monsieur le duc!

GEORGES, *avec égarement.*

Tout cela est-il bien vrai?... ne suis-je pas sous le poids d'un horrible rêve!... mais cela n'est pas possible.

MÉLOÉ.

Voyez!... tout est réel!... leur malheur et votre oubli!... Comprenez-vous enfin?

GEORGES.

O mon Dieu!

MÉLOÉ.

Vous disiez jadis : Au milieu du monde des intérêts et des plaisirs, un homme ne pense plus qu'à lui seul!... et vous ajoutiez : Malheur à celui dont le cœur insensible a conçu cette idée cruelle : Chacun pour soi! Oui, vous disiez cela, vous!

GEORGES.

Oui!... je le disais jadis... mais, riche et puissant, j'ai fait comme les autres, j'ai tout oublié, tout sacrifié à moi seul!... (*Regardant autour de lui.*) Laurence... Méloé... Mathilde... (*Au prince*) Vous!... et lui... Jules!... oh! tout est perdu!

MÉLOÉ.

Non !... car à ma voix vous avez pâli ; au nom de Jules, vous avez tremblé !... et vous le sauverez !...

GEORGES.

Le pourrai-je, grand Dieu ?...

MÉLOÉ.

Je sais qu'on n'en appellera pas en vain à votre cœur !... qu'il y avait dans ce cœur une générosité si vive, que ni le pouvoir ni les richesses n'ont pu l'éteindre... Pourquoi, malgré la fortune, ne seriez-vous pas le noble Georges d'autrefois ?... Revenez à vos idées, à vos amis... sauvez un malheureux, fût-il même coupable... Justice à l'innocence, ou pitié pour l'erreur. Georges, au nom du ciel, vous m'écouterez !... Oui, n'est-il pas vrai ?... vous m'entendrez, et vous le sauverez !

GEORGES.

Mais est-ce encore possible ?... le passé se répare-t-il à volonté ?... Éloignez-vous donc, vous qui rappelez des souvenirs qui troublent et qui déchirent le cœur !

TOUS, *faisant un mouvement vers lui.*

Georges !

GEORGES.

Éloignez-vous tous !... fuyez un malheureux qui ne mérite que l'abandon, ou laissez-moi vous fuir ; car je ne sais pas si, dans ce moment cruel, ma raison ne va pas elle-même m'abandonner aussi... Adieu !

(Il sort violemment par le fond.)

PICARDIN, *le suivant.*

Nous ne le quitterons pas.

MÉLOÉ.

Où va-t-il ?... que va-t-il faire ?

LAURENCE.

Je ne le verrai plus !

LE PRINCE.

Restez !... je le suis, et je le ramènerai près de vous.

SCÈNE XII.

LAURENCE, MÉLOÉ, MATHILDE.

MATHILDE.

O mon Dieu ! quel triste jour !...

MÉLOÉ.

Vous souvenez-vous d'un autre jour où nous étions ainsi toutes les trois ensemble ? Que de belles espérances alors ?... que de cruels regrets maintenant !... Mais nous nous étions promis secours et

appui... Mon Dieu, tu m'as envoyée à propos, je peux les consoler ou partager leurs douleurs... Mathilde !... Laurence !... ah ! je veux tout savoir !

LAURENCE.

Pitié pour moi !... il ne m'aima jamais.

(Elle tombe assise sur un fauteuil près du bureau et pleu e.)

MATHILDE.

Ah ! je n'ose parler !

MÉLOÉ, *lui serrant la main.*

Pitié pour tous !... Je me souviens de notre enfance, de la bonté de Laurence, de sa générosité dans la fortune... du joyeux courage de Mathilde pour supporter la misère... Que s'est-il donc passé ?

MATHILDE, *entraînée par Méloé sur le devant, et d'une voix étouffée.*

Oui, Méloé, vous saurez tout !... Quelques années j'ai lutté encore insouciante et joyeuse, dans un grenier, contre la misère et la séduction. Ils m'offraient tous de l'or... je manquais parfois de pain... et je refusais pourtant !... Lui, que j'avais aimé quand il n'avait rien, il me rencontra après ces longs jours de privation... il vit ma pauvreté, voulut me secourir, me consoler... Nos entrevues étaient d'abord toutes de bonté et de protection de sa part, toutes de reconnaissance de la mienne... Mais je ne sais comment cela se fit... il me parla d'amour... Ah ! ne l'accusez pas... peut-être ma joie en le revoyant avait-elle parlé avant lui... Bientôt je n'eus plus d'autre volonté que la sienne !... voilà pourquoi l'on m'a vue parée et brillante !... il le voulait !

MÉLOÉ.

Mon Dieu, la pauvre enfant avait tant souffert !

MATHILDE.

Georges ne m'aime plus !... abandonnée par lui, j'ai voulu le revoir encore une fois... Ah ! soyez-en sûre, jamais je ne l'aurais cherché jusqu'ici, jamais je ne serais venue dans cette maison, si mon sacrifice n'avait été complet, si mon cœur n'avait renoncé à lui pour toujours... Mais le ciel, pour me punir, m'a fait paraître devant vous, et maintenant, méprisée, sans ressources, la mort, j'espère...

MÉLOÉ, *très-vivement.*

O Mathilde !... n'as-tu pas au ciel un Dieu qui honore le repentir à l'égal de la vertu ?... et sur la terre, une amie qui partagera avec toi ce qu'elle possède ?..... Viens, viens, je ne t'abandonnerai jamais !

MATHILDE, *à genoux devant elle.*

Mon Dieu, donnez-lui tout le bonheur qu'elle mérite ! (*Elle la regarde.*) Mais elle aussi, elle est pâle et changée !... des traces de

souffrances... Oh ! ce n'est pas possible, elle !... tant de vertus, de succès, d'hommages, ont embelli sa vie...

MÉLOÉ, *lui prenant vivement la main et la relevant.*

Ne parle pas de moi... je n'ai pas cherché la gloire, mais l'oubli... Si j'ai méprisé les hommages, refusé les plaisirs, et repoussé l'amour, c'est qu'un regret remplissait tout mon cœur ! (*Laurence s'est levée et s'est approchée d'elle : Méloé lui prend la main, ainsi que celle de Mathilde, qui se tient de l'autre côté, mais un peu en arrière.*) J'ai bien souffert aussi !... Ah ! pitié pour tous !... On vient !... j'entends la voix de Georges... c'est lui !

LAURENCE.

Méloé, je compte sur toi.

(Elle remonte au fond à gauche.)

MÉLOÉ.

Reste !

(Mathilde va s'asseoir, et pleure au fond à droite.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, *entrant vivement, et tombant accablé sur le fauteuil près de la cheminée.*

Crédit et puissance, j'ai tout perdu !

MÉLOÉ.

Que dit-il ?

GEORGES.

Mais il est sauvé, lui !... Jules !

MÉLOÉ, *allant à lui.*

Bien, Georges, bien !...

GEORGES, *se levant.*

Oui, Méloé, dès que votre voix s'est fait entendre, tous mes sentiments d'autrefois se sont réveillés... Oui, j'ai couru au secours de Jules ; j'ai combattu pour lui, contre mes paroles de ce matin, contre mes intérêts, contre mes convictions peut-être... je me suis accusé moi-même !... Enfin, Jules est absous, voilà tout ce que je puis dire... il vous sera rendu !... Mais, pour moi, crédit, puissance et bonheur, tout est perdu !

MÉLOÉ, *vivement.*

Tout est sauvé !... car vous êtes redevenu le meilleur et le plus noble des hommes !

SCÈNE XIV.

MÉLOÉ, GEORGES, PICARDIN, LAURENCE, MATHILDE.

PICARDIN, *entrant par le fond, et tenant des papiers, ainsi qu'une dépêche sous enveloppe et avec large cachet.*

Me voilà enfin !... que d'affaires !... Tout arrive à la fois, au milieu de préparatifs faits à la hâte pour un voyage, car on dit que monsieur le duc veut partir à l'instant... Où va-t-il donc ?

GEORGES.

A la campagne.

PICARDIN, *stupéfait.*

Quoi !... la retraite ?... c'est d'un sage !... et moi ?...

GEORGES.

Je double vos appointements, et vous restez ici.

PICARDIN, *avec enthousiasme.*

A rien faire ?... C'est d'un héros cela !

GEORGES.

Je pars seul.

MÉLOÉ, *amenant Laurence vers lui.*

Avec elle... avec elle, qui vous a toujours aimé !

(Elle prend la main de Laurence, et la met dans celle de Georges : puis elle va vers Mathilde. Le prince paraît à la porte du fond.)

LE PRINCE.

Jules est en bas.

TOUS.

Jules !

LE PRINCE, *à Méloé.*

Il vous attend.

MÉLOÉ.

Merci, Georges, merci !

GEORGES.

Si ma fortune peut être utile...

MÉLOÉ, *allant à Georges.*

Mathilde, le prince et Jules, n'ont besoin de rien, j'ai assez pour nous tous... ce sera ma famille.

GEORGES, *bas avec attendrissement et regret.*

Ah ! Méloé, votre bonheur...

MÉLOÉ.

Impossible, le ciel le sait.

GEORGES, *bas.*

Et moi !...

MÉLOÉ.

Ah ! adieu !

(Elle va reprendre sa place entre le prince et Mathilde.)

GEORGES, *les regardant avec un profond accablement.*

Tous malheureux !... et par moi seul !

PICARDIN, *qui pendant tout cela s'est tenu contre la cheminée et a ouvert la dépêche, s'approche de Georges d'un air rayonnant.*

Vous êtes nommé ambassadeur de France en Russie, et vous avez le grand cordon d'Espagne.

GEORGES.

Je refuse l'un et l'autre.

PICARDIN, *stupéfait.*

Ceci ne s'est jamais vu.

FIN DE GEORGES.

UN

MARIAGE RAISONNABLE,

Comédie en un acte en prose, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français le 4 novembre 1835.

PERSONNAGES.

LE BARON DE NORMONT.
LE COMTE ARTHUR DE LA VILLETTE, chef d'escadron, aide de camp du ministre de la guerre.
M. DE VERPY, oncle de lady Nelmoor.
LADY NELMOOR, jeune veuve.
EMMA DEMELVILLE, son amie de pension.
MARIETTE, femme de chambre de lady Nelmoor.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à quelques lieues de Paris, dans un château appartenant à lady Nelmoor, en 1835.

Le théâtre représente un salon, porte au fond, deux portes latérales. Une fenêtre à la droite du spectateur, à gauche une psyché. Une table. Sur la table, un vase plein de fleurs. Lady Nelmoor a une robe blanche. Sur la table une grande mantille noire, un chapeau très simple et des gants.

SCÈNE PREMIÈRE.

LADY NELMOOR, *puis* EMMA.

(Au lever du rideau, elle est assise, la tête appuyée sur sa main et plongée dans la plus profonde rêverie. Après un instant elle relève la tête, passe la main sur son front, sourit et se lève.)

A quoi bon tant réfléchir? Ne suis-je pas décidée? Et n'ai-je pas mis tant de raison dans ma conduite que, si le bonheur ne venait pas, ce serait sa faute, et non la mienne?...

EMMA : *elle s'est arrêtée au fond et a entendu la dernière phrase; elle est en élégant négligé de voyage.*

Bien certainement.

(Elle s'avance.)

LADY NELMOOR.

Que vois-je ? ma chère Emma !

EMMA.

Oui, moi qui viens te surprendre ici à la campagne. Toute la nuit dernière, j'ai réfléchi.

LADY NELMOOR, *souriant.*

Bah ! toi aussi !

EMMA.

Une fois n'est pas coutume.. Tu étais l'objet de mes réflexions ; j'ai pensé qu'il n'était pas naturel que tu quittasses Paris deux jours avant celui où tu dois signer ton contrat de mariage, et dès le matin je me suis mise en route pour apprendre ce qui arrive à ma chère Adine. Quoi ! partir au moment de te marier ! En vérité, tu as l'air d'un soldat qui s'effraie et déserte devant l'ennemi.

LADY NELMOOR.

Rien n'est plus simple que ma conduite.

EMMA.

C'est ce dont je jugerai quand tu me l'auras expliquée.

LADY NELMOOR.

Très-volontiers.

EMMA.

Eh bien ! permets d'abord que je me dispose à t'entendre. (*Elle ôte son chapeau et son écharpe.*) Asseyons-nous et causons.

LADY NELMOOR.

A l'instant d'épouser M. le baron de Normont, j'ai voulu prendre encore vingt-quatre heures de solitude pour bien penser à tout, et méditer à mon aise, tant j'ai peur de faire un mariage qui ne soit pas parfaitement raisonnable.

EMMA.

C'est une belle chose que la raison !... mais, en fait de mariage, il y a plus de hasard que de bien joué.

LADY NELMOOR.

Oui, lorsqu'à seize ans nos parents nous marient avec quelqu'un que nous ne pouvons ni connaître ni juger ; mais quand à dix-neuf ans, veuve, libre de mon choix, éclairée par les malheurs d'un premier mariage, je me décide à en contracter un second, je ne veux pas risquer de faire une nouvelle folie.

EMMA.

Quoique ton aînée d'un an, et mariée depuis quatre, je commence à prendre pour toi un terrible respect ! Sais-tu que j'ai presque peur en songeant que tu vas être unie à M. de Normont ?... Vous serez bien le couple le plus épouvantablement raisonnable de tout Paris... Je connais ton futur depuis quelques années... et mon mari l'a vu dès son enfance ; eh bien ! il a toujours été aussi calme qu'il l'est à

trente-cinq ans ! point de folies, point de jeunesse ! jamais distrait par le plaisir, jamais entraîné par le caprice ! Il n'a point de premier mouvement ! Il pense à tout, calcule tout, et il semble qu'il soit venu au monde à soixante ans.

LADY NELMOOR.

Quel bonheur pour moi d'avoir rencontré un semblable caractère ! c'était là l'objet de toute mon ambition ! avec lui point de crainte et de jalousie ! ce sera toujours la même personne et mon cœur sera toujours paisible.

EMMA.

Je te l'avouerai, ma chère Adine ; depuis trois mois que tu es arrivée d'Angleterre je me donne une peine infinie pour retrouver en toi ma joyeuse compagne d'autrefois. Je sais bien qu'il s'est passé plusieurs années ; que tu as été mariée, que tu es veuve, et que ce sont là de ces événements qui changent bien un peu les idées ! mais enfin je n'ai jamais vu, par exemple, que cela donnât l'envie de paraître laide.

LADY NELMOOR, *souriant.*

Voilà un grand crime, n'est-ce pas ?

EMMA.

Il faut être bien généreuse pour te le reprocher, et je suis peut-être la seule femme qui ne soit pas enchantée de te voir constamment, depuis ton retour, affublée de cette grande et vilaine mantille noire qui cache entièrement ta jolie taille ; ensevelie sous ce chapeau qui ne laisse voir ni tes beaux cheveux ni ton frais visage ! car aujourd'hui seulement et pour la première fois depuis que tu es à Paris, tu as une figure humaine. Toujours enveloppée de cette horrible toilette, on ne s'aperçoit pas que tu es charmante ; et vraiment il n'y a que M. de Normont qui ait pu songer à faire sa femme d'une personne aussi...

LADY NELMOOR.

Allons, tranche le mot ! aussi disgracieuse ! eh bien ! j'ai donc réussi ! Il m'a choisie pour compagne en me croyant dénuée de tous les agréments.

EMMA.

Explique-moi cela un peu plus clairement, je te prie. Nous sommes seules ; c'est l'instant ou jamais de me faire tes confidences.

LADY NELMOOR.

Te souviens-tu du jour où ta mère vint te chercher à la pension, et où tu me laissas si désolée de ton absence, moi pauvre orpheline, qui ne voyais d'autre terme à ma captivité que le mariage ?

EMMA.

Oui, sans doute ; mais j'appris bientôt que M. de Verpy, ton oncle

et ton tuteur, t'avait confiée à une Anglaise, une ancienne amie de ta mère. Tu l'as suivie à Londres.

LADY NELMOOR.

Mon tuteur, qui a pris des années sans vieillir, crut faire merveille en me remettant à lady Nelmoor, parce qu'elle était l'arbitre du bon goût et de l'élégance de la société anglaise : sa réputation de femme à la mode durait depuis vingt ans.

EMMA.

Nous serions bien heureux en France si celle de nos hommes célèbres en durait autant! nos voisins ont du bon.

LADY NELMOOR.

Grâce à ses conseils, je parus dans le monde avec éclat. Dans ce pays les jeunes filles sont comptées pour quelque chose; elles parlent, agissent, plaisent et choisissent; elles sont élégantes, coquettes...

EMMA.

Il paraît que c'est comme ici les femmes mariées! Nos voisins ont beaucoup de bon! chez eux point de temps perdu.

LADY NELMOOR.

Je fus bientôt l'objet de l'attention générale; les dandys les plus à la mode m'entourèrent : parmi eux, le neveu et l'héritier de lady Nelmoor se faisait remarquer : c'était le plus joli homme de Londres; je l'aimai, il m'adora... et je devins lady Nelmoor.

(Elles se lèvent)

EMMA.

Voilà un malheur avec lequel bien des femmes se trouveraient fort heureuses!

LADY NELMOOR.

Les fêtes commencèrent alors pour ne plus cesser; pendant un an toutes les têtes folles de l'Angleterre furent pénétrées d'admiration; nos chevaux, nos équipages, le train de notre maison, le luxe de nos raouts firent parler tous les désœuvrés et excitèrent l'envie de tous les étourdis! Le fait est que nous étions si occupés de ces soins importants qu'au bout d'une année nous n'avions pas eu le temps de faire connaissance. Je savais que lord Nelmoor conduisait merveilleusement un tilbury, qu'il franchissait à cheval des fossés profonds, que ses habits étaient les plus admirablement coupés des trois royaumes. Il savait que le monde me trouvait jolie, qu'on admirait ma toilette, que je faisais à son gré les honneurs de sa maison; mais nous n'avions jamais eu une demi-heure d'entretien intime; mais de l'esprit, des idées, du caractère de l'un et de l'autre, pas un mot!... et nous aurions pu passer toute notre vie de la même façon, sans en savoir davantage!

EMMA.

C'est le moyen de ne pas se lasser l'un de l'autre.

LADY NELMOOR.

Sans quelques petites scènes de jalousie et le nom de lady Nelmoor que je portais, j'aurais oublié que j'étais mariée !

EMMA.

Il y a tant de gens qui sont fâchés de s'en souvenir !

LADY NELMOOR.

Au milieu de ce fol enivrement, lord Nelmoor me fut enlevé. A la suite d'une perte considérable au jeu, une violente dispute amena un duel, et il fut tué.

EMMA, *lui tendant la main.*

Pauvre amie !

LADY NELMOOR, *serrant sa main affectueusement.*

Pour bien connaître le monde et apprécier l'amitié, il faut avoir été malheureux. Lord Nelmoor laissait une fortune en désordre ; ceux qui l'avaient aidé à la manger ne prirent pas sur leurs amusements un instant pour pleurer sa perte ! et moi, quand je fus triste, malade, vivant avec économie dans la retraite, je n'eus pas une compagne pour mes chagrins ! J'en avais eu pourtant un si grand nombre pour mes plaisirs ! Je compris alors qu'il n'y avait de relations durables, d'attachements sincères, que quand ils sont fondés sur des qualités et des vertus. J'ai bien réfléchi pendant deux années de veuvage passées à la campagne.

EMMA.

Je le crois bien, là, toute seule, tu ne savais que faire.

LADY NELMOOR.

Et je pris la résolution de revenir en France ! On ne me connaissait point à Paris. Je ne voulus pas m'y faire connaître par ces agréments frivoles qui m'ont si peu servie ; je parus sans toilette, je ne cherchai point à me montrer aimable ; j'annonçai une fortune si médiocre qu'elle ne peut tenter ceux qui pensent à spéculer sur les avantages d'un mariage ; et encore, mon projet est-il, avant d'épouser M. de Normont, d'essayer l'effet que produira sur lui la nouvelle que je ne possède plus rien au monde. Tu vois, ma chère, que je me suis dépouillée de tous les moyens de succès ; simple et sérieuse, je n'ai pas eu d'adorateurs ; mais j'espère avoir trouvé un ami ! c'est tout ce qu'il faut !

EMMA.

Tu auras beau dire, cela ressemble à de la fausseté. Depuis trois mois que tu es en France, tu t'es rendue laide à faire plaisir à toutes les autres femmes.

LADY NELMOOR.

Aussi, ma chère Emma, je vais faire ce que j'avais résolu, un mariage raisonnable.

EMMA, *riant.*

Voilà qui est superbe ! tu parles comme un livre, et tu agis comme un sage ! Il n'y a au monde que M. de Normont digne de tant de raison ! lui qui ne dit et qui ne fait que ce qui est parfaitement convenable !

SCÈNE II.

MARIETTE, LADY NELMOOR, EMMA.

(Mariette arrive en courant, et s'arrête en voyant Emma.)

MARIETTE.

Madame ?

EMMA.

Eh bien ! que veut donc Mariette ?

MARIETTE.

Quelqu'un à cheval entre dans l'avenue.

EMMA,

Ah ! ce ne peut être que ton futur.

LADY NELMOOR.

M. de Normont ? Il ignore que je suis ici.

EMMA.

Mais non, c'est qu'il ne l'ignore pas.

LADY NELMOOR.

Comment ?

EMMA.

Il était si inquiet d'apprendre où tu étais...

LADY NELMOOR.

Que tu le lui as dit.

EMMA.

Je crois que oui.

LADY NELMOOR.

Et tu penses qu'il viendra ?

EMMA.

J'ai peur de le lui avoir conseillé.

LADY NELMOOR.

Mais c'est une trahison !

EMMA.

Que tu me pardonneras.

LADY NELMOOR.

Il le faut bien.

EMMA.

Et j'espère que tu ne refuseras pas la porte à ton futur ?

LADY NELMOOR.

Le moyen ? Allons, recevons-le ! mais aide-moi d'abord à reprendre mon costume ordinaire.

EMMA.

Laisse-moi faire ! Et vous, Mariette, allez pour qu'il ne nous surprenne pas.

(Mariette sort.)

LADY NELMOOR, *riant pendant qu'Emma l'aide à placer sa mantille.*

Il doit penser, j'en suis sûre, que j'ai au moins la taille de travers, tant je prends soin de la cacher.

EMMA, *lui donnant son chapeau.*

Tiens, ton affreux chapeau qui te donne dix années de plus.

LADY NELMOOR, *riant en mettant ses gants.*

Il doit me supposer des mains affreuses.

EMMA, *arrangeant le bonnet qui est sous le chapeau.*

Attends, cette dentelle ne tombe pas assez bas ; elle laisse encore voir un peu de tes cheveux.

LADY NELMOOR, *se regardant au miroir.*

Oh ! mais tu me rends horrible !

EMMA.

C'est par amitié. Tu m'as convertie à tes principes.

LADY NELMOOR, *souriant.*

T'en serviras-tu pour ton usage ?

EMMA.

Je ne suis pas encore assez parfaite pour cela ! Et puis, vois-tu, ma chère Adine, pour se faire aimer avant le mariage, on peut avoir du superflu en fait de beauté ; mais après on n'a rien de trop... (*Elle examine lady Nelmoor de tous côtés.*) Que dira M. de Normont, qui t'a toujours vue ainsi, et qui croit n'épouser qu'une femme respectable, quand il trouvera une jolie femme ? Il est capable de se plaindre de ce que la mariée est trop belle.

LADY NELMOOR, *riant.*

Oh ! alors je serai sa femme, et il ne s'apercevra peut-être pas si je suis jolie.

EMMA.

C'est possible ; d'ailleurs, avec un homme si raisonnable, la beauté... ce sera du bien perdu.

LADY NELMOOR, *soupirant.*

Ah !...

EMMA.

Voilà un soupir qui n'est pas du même avis que tes paroles de tout à l'heure.

LADY NELMOOR, *avec un peu d'impatience.*

Ecoute, Emma ! autrefois à la pension, tu passais pour la plus contrariante et la plus moqueuse de nos compagnes : est-ce que ce serait encore comme autrefois ?

EMMA.

Par exemple ! est-ce que toi, autrefois, tu n'étais pas étourdie, coquette ? Et à présent, Dieu merci, tu as de la sagesse plus qu'il n'en faut à une femme pour son usage ! Cela m'effraie, j'ai peur qu'il n'arrive quelque malheur.

LADY NELMOOR, *riant.*

Et que veux-tu qu'il arrive, folle ?

EMMA.

Cela n'est pas naturel ; car enfin les autres femmes me trouvent déjà prude et sévère, moi, parce que je n'ai envie de plaire qu'à mon mari ! Ce qui n'empêche pas pourtant que je ne sois bien aise quand les autres me trouvent aimable et jolie.

LADY NELMOOR.

Ah ! ah ! mais c'est de la coquetterie, cela !

EMMA.

Allons donc, il faut bien se distraire un peu, surtout lorsqu'on a un mari officier, qui passe la moitié de l'année à son régiment et qui ne nous aime que par semestre.

LADY NELMOOR.

Eh bien ! cela n'est pas prudent. On est sage... c'est vrai ; mais il vaut encore mieux fuir le danger.

EMMA.

C'est aussi ce que je fais... quand il peut y avoir du danger. L'hiver dernier, par exemple, j'ai consigné à ma porte un jeune fou, un de nos hommes à la mode, qui me suivait partout et faisait mille extravagances ! Ah ! j'ai été d'une sévérité ! d'autant plus que ces mauvais sujets ont toujours un je ne sais quoi...

LADY NELMOOR.

Quelle horreur ! peux-tu bien dire cela ?

EMMA.

Que veux-tu ? c'est que c'est vrai ! Ils réussissent souvent à plaire aux femmes les plus raisonnables et l'emportent sur les hommes les plus sensés.

LADY NELMOOR.

Tu as vraiment des idées !... Pour moi, ma chère amie, on m'en avait présenté un de ce genre-là dès les premiers jours de mon

arrivée à Paris; on avait imaginé un projet de mariage... Ah! si tu savais comme je l'ai traité...

EMMA.

Moi, je n'ai jamais voulu recevoir le mien! Eh bien! je te l'avoue, je crois que j'ai eu tort; il ne faut jamais prendre de résolutions extrêmes!

LADY NELMOOR.

Au contraire! et je lui ai fait fermer ma porte impitoyablement.

EMMA.

Pourquoi cela? tu ne risquais rien, toi, puisque tu as les hommes à la mode en horreur et que tu serais digne de te mettre à la tête d'une croisade contre les étourdis.

LADY NELMOOR.

Encore!

EMMA.

Ne te fâche point! Mais pourquoi donc M. de Normont n'arrive-t-il pas? Mariette le retient peut-être.

LADY NELMOOR, *souriant.*

Elle pense sans doute que je ne suis pas prête à le recevoir.

SCÈNE III.

LADY NELMOOR, MARIETTE, EMMA.

EMMA.

Eh bien! cette visite que vous nous aviez annoncée!

LADY NELMOOR.

Vous vous étiez donc trompée, Mariette?

MARIETTE.

Non, Madame! la visite y est.

EMMA.

Où est-elle?

MARIETTE.

Ici, à côté.

LADY NELMOOR.

Comment.

MARIETTE, *hésitant.*

Mais... je...

LADY NELMOOR.

Achevez!

MARIETTE.

J'ai refusé la porte; ce n'était pas M. de Normont.

LADY NELMOOR.

Qui était-ce donc?

MARIETTE, *soupirant.*

Le plus beau jeune homme.

EMMA *et* LADY NELMOOR, *ensemble*

Ah ! vous avez très-bien fait.

EMMA.

Son nom ?

MARIETTE.

Je ne l'ai pas demandé ; j'ai vu tout de suite qu'il avait une charmante figure, pas trente ans, et alors... (*elle soupire.*) j'ai refusé de le recevoir.

EMMA, *riant.*

C'est donc là ta consigne .. trente ans, l'âge de rigueur... comme à la Chambre des députés ; tu ne veux te laisser donner des lois que par ceux qui sont d'âge à en faire.

LADY NELMOOR, *à Mariette.*

Il est parti tout de suite, sans difficultés...

MARIETTE.

Par exemple ! je ne pouvais lui faire entendre raison.

LADY NELMOOR.

Mais du moins vous lui avez parlé poliment ? vous êtes quelquefois si brusque.

MARIETTE.

Certes je ne lui ai rien dit de désagréable : j'ai dit que ces dames voulaient être seules, parce que les visites les ennuient. Que lui, particulièrement, ne pouvait pas entrer ; que...

EMMA.

Je pense qu'il a dû s'en aller de fort mauvaise humeur.

MARIETTE.

Ah ! bien oui... Il ne s'est pas en allé du tout !

LADY NELMOOR.

Qu'entends-je ?

MARIETTE.

Puisqu'il est encore là...

LADY NELMOOR.

Retournez donc le congédier.

MARIETTE.

C'est que...

EMMA.

C'est que... quoi ?

MARIETTE.

Ce monsieur a une manière de trancher les difficultés qui lui est particulière... Il m'a déjà embrassée trois fois... une pour chaque prétexte.

LADY NELMOOR.

Est-ce possible ?

MARIETTE.

Et gare pour la quatrième... car, tenez, je l'entends.

UNE VOIX, *en dehors.*

Mademoiselle Mariette !

LADY NELMOOR, *à part.*

Je connais cette voix.

EMMA, *à part.*

Je ne me trompe pas, c'est lui.

SCÈNE IV.

LADY NELMOOR, EMMA, LE COMTE ARTHUR DE LA VILLETTE.

ARTHUR, *avant d'entrer.*

Vous ne plaidez pas ma cause assez vivement, mademoiselle Mariette...

(Il s'arrête en voyant les deux dames et les salue très-gracieusement.)

EMMA.

Monsieur le comte Arthur de la Villette ! (*A part.*) C'est bien lui.

LADY NELMOOR, *à part.*

Mon étourdi !...

(Elle fait signe à Mariette qui sort.)

ARTHUR.

Veuillez me pardonner, Mesdames, si je viens plaider moi-même et solliciter l'hospitalité. Egaré sur la route...

EMMA.

De Paris à Fontainebleau, c'est avoir du malheur.

ARTHUR.

Arrivé par hasard à la porte de ce château...

LADY NELMOOR.

Par hasard ! et vous voulez y entrer de force.

ARTHUR.

Surpris par l'orage qui menace...

EMMA.

Le temps est superbe ; il ne pleuvra pas de quinze jours.

ARTHUR.

Mon malheureux cheval...

LADY NELMOOR.

Galopait, dit-on, bien lestement dans l'avenue.

ARTHUR.

Enfin... puisque l'on ne se contente pas de ces raisons-là, j'en ai d'autres. (*Il avance des siéges aux dames.*) Mais...

LADY NELMOOR, *à part.*

Eh bien !

(Arthur a l'air de les supplier de s'asseoir ; les deux dames prennent place, moitié étonnées, moitié resignées.

EMMA, *souriant à part.*

Allons !

ARTHUR, *debout entre elles d'un air gracieux.*

Dans le monde où nous vivons, Mesdames, dans ces élégantes habitudes qui sont les vôtres, ne voyez-vous pas le plus maussade, le plus ennuyeux des hommes avoir le droit d'importuner de ses visites la plus gracieuse et la plus spirituelle des femmes ? Et il n'est pas que vous n'ayez été dans le cas d'exercer votre patience à cette rude épreuve. Je n'ai même jamais vu que les ennuyeux fussent plus mal reçus que les autres. A plus forte raison, ne sont-ils jamais expulsés. Je citerai pour exemple mon ami de Normont.

EMMA.

Ah !

ARTHUR.

Je vous jure qu'il n'a jamais été éconduit; et pourtant, c'est bien l'ennuyeux le mieux conditionné...

LADY NELMOOR, *sévèrement.*

Monsieur.

EMMA.

L'homme le plus parfait.

ARTHUR.

C'est ce que je voulais dire ! Il n'a point de défauts, et ce sont nos défauts qui nous amusent et qui amusent les autres. Eh bien ! puisque l'ennui ne fait pas exclure d'une maison un honnête homme, il faut qu'il y ait quelque chose de bien grave pour motiver une semblable punition ; alors quand une femme nous bannit, on a le droit de lui dire : Madame, il n'y a ni tribunaux, ni jurys, ni conseils de guerre qui condamnent sans dire pourquoi, et avant de me résoudre à subir mon jugement, je désire apprendre quel est mon crime. Veuillez donc me le dire, je vous en prie.

EMMA, *à part.*

Eh bien ! est-ce qu'il faudra lui avouer qu'on le craignait ?

LADY NELMOOR, *à part.*

Voilà une question assez embarrassante.

ARTHUR.

Pourquoi cette sévérité pour moi seul ? une femme charmante, à laquelle mon cœur vouait un culte involontaire, m'a banni de sa présence, mis hors de la loi commune ; quels sont donc mes torts ?

LADY NELMOOR, *à part.*

C'est qu'il n'en a pas.

EMMA, *à part.*

J'étais sûre qu'en lui fermant ma porte j'avais fait une sottise.

ARTHUR, *d'un ton caressant.*

Et l'on ne daigne pas me répondre!

(Les deux femmes échangent des regards. Enfin Lady Nelmoor prend son parti, elle se lève. Emma se lève aussi.)

LADY NELMOOR, *d'un ton froid.*

Lors même, Monsieur, qu'on aurait été sévère à votre égard, il est peu généreux à vous d'abuser de la situation où se trouve une femme seule à la campagne avec une amie. Que penserait-on de votre séjour ici? Ce serait les compromettre toutes deux que d'y rester plus longtemps; mais demain nous retournons à Paris. Bientôt le mari d'Emma sera de retour.

ARTHUR.

Ah!

LADY NELMOOR.

Et M. de Normont aura reçu ma main.

ARTHUR, *riant.*

Votre main! Normont! cela n'est pas possible!

LADY NELMOOR, *après avoir jeté sur lui des regards d'étonnement.*

Si ces messieurs veulent vous voir chez eux, nous n'y mettrons point d'obstacle, et vous, Monsieur, comme tout autre, vous pourrez vous y présenter.

ARTHUR.

Alors! oh! non! ce n'est pas ainsi! je voudrais auparavant!...

LADY NELMOOR, *l'arrêtant du regard.*

Monsieur le comte!

EMMA, *à part.*

Adine a vraiment très-bien parlé; après cela, je n'ai plus rien à dire.

ARTHUR.

Eh quoi! refuser obstinément de m'expliquer pour quel motif je suis consigné!

LADY NELMOOR.

Monsieur, insister davantage ne serait pas digne de votre politesse. Je vous recevrai plus tard, sous les auspices de M. de Normont.

ARTHUR.

Allons, je vois qu'il faut me retirer; en m'éloignant du moins, j'emporte le sentiment de mon innocence, et il me sera moins difficile de pardonner votre injustice que de l'oublier. Daignez, Mesdames, agréer l'hommage de mon respect.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Lady NELMOOR, EMMA.

EMMA.

Tu as été bien sévère.

LADY NELMOOR.

Mais aussi quelle audace !

EMMA.

Il est vrai qu'il n'est pas mal étourdi ! venir jusqu'ici et entrer de force !

LADY NELMOOR.

Si M. de Normont fût arrivé.

EMMA.

Il n'en faut pas davantage pour compromettre une femme.

LADY NELMOOR, *souriant.*

Est-ce qu'il serait véritablement amoureux ?

EMMA, *riant.*

Mais j'en ai peur ! et je t'ai vraiment une grande obligation.

LADY NELMOOR, *étonnée.*

Et de quoi donc ?

EMMA.

De m'avoir épargné l'embarras de le congédier moi-même.

LADY NELMOOR.

N'est-ce pas moi seule que cela regardait ?

EMMA.

Oui, parce que nous sommes chez toi ! mais enfin cet embarras, c'est moi qui te l'ai attiré.

LADY NELMOOR.

Comment ?

EMMA.

Puisqu'il venait ici pour moi.

LADY NELMOOR.

Tu te trompes, ma chère, c'est moi qu'il cherchait.

EMMA.

Mais non. C'est mon étourdi, dont je te parlais tout à l'heure.

LADY NELMOOR.

C'est celui que j'ai banni de chez moi.

EMMA.

Est-ce possible !... (*Riant aux éclats.*) Un adorateur pour nous deux quand nous croyions en avoir chacune un ! Oh !

LADY NELMOOR.

Peux-tu rire de cela ?...

EMMA.

Veux-tu donc que j'en pleure?

(Elle rit.)

LADY NELMOOR.

Voilà bien tes gens à la mode.

EMMA.

C'est assez plaisant ; il n'a pas eu l'air embarrassé, et ne s'en est pas tiré trop mal ! chacune a pu se croire seule adorée ! s'il fût resté, il serait peut-être parvenu à nous tromper toutes les deux.

LADY NELMOOR.

Oh ! je l'en défie bien ! je méprise trop un semblable caractère.

EMMA.

Ah ! oui, j'oubliais ! toi, tu es invulnérable ! Mais comment l'as-tu donc connu ?

LADY NELMOOR.

Cette étourdie de Caroline, notre ancienne compagne, ne me l'avait-elle pas présenté comme un parti convenable, il y a trois mois, dès mon retour en France ? Je l'ai vu quelquefois.

EMMA.

Ah ! c'était lui ? En effet il est le cousin de Caroline ! et j'aurais dû me rappeler... (*Elle rit.*) Ah ! ah ! ah !

LADY NELMOOR.

Tout te fait rire aujourd'hui.

EMMA, *riant.*

Et tu as cru vraiment ?...

LADY NELMOOR.

J'ai cru... quoi ?

EMMA, *d'un ton insouciant.*

Oh ! rien !... un souvenir ! je te dirai cela plus tard ; mais sais-tu bien que c'était un parti charmant. Riche ? d'une famille distinguée, lieutenant-colonel à vingt-six ans, neveu et aide de camp d'un maréchal de France !

LADY NELMOOR.

C'est cela, un aide de camp, un jeune fou faisant la cour à toutes les femmes et incapable d'en aimer une réellement.

(On entend le bruit d'une voiture.)

EMMA.

Oh ! pour le coup, voilà notre futur ! Il ne vient pas à cheval, lui, comme notre écervelé d'amoureux ! oh non. Un bon landaw ! Tout ce qu'il fait est grave et paisible ! Il n'a pas cet empressement qui nous troublerait, et il suit le précepte du sage : Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le baron de Normont, M. de Verpy...

LADY NELMOOR, *étonnée.*

Ah ! mon oncle aussi.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Et M. le comte Arthur de la Villette.

EMMA.

Comment ?

LADY NELMOOR.

Par exemple.

M. DE VERPY, *en dehors.*

Prenez bien garde.

M. DE NORMONT, *en dehors.*

Appuie-toi sur moi !

(La porte s'ouvre. Arthur paraît, soutenu par MM. de Verpy et de Normont. Il a l'air de ne pouvoir se poser sur un de ses pieds.)

SCÈNE VI.

M. DE VERPY, ARTHUR, M. DE NORMONT, LADY NELMOOR, EMMA

M. DE VERPY.

Ma nièce, je vous amène un blessé !

ARTHUR.

Daignerez-vous me pardonner, Madame ?

LADY NELMOOR, *à part.*

Est-ce possible !

M. DE VERPY.

A peu de distance de l'avenue, M. de la Villette, qui allait de Paris à Fontainebleau, a été jeté violemment à terre par son cheval, et il semble avoir le pied démis.

(On assied Arthur dans un fauteuil.)

M. DE NORMONT.

Un cheval trop vif ! tu es si étourdi !

ARTHUR, *d'un ton moqueur.*

C'est juste ; tu as de la raison, toi !

M. DE NORMONT.

Heureusement, nous arrivions au moment même...

ARTHUR.

Quel bonheur pour moi !

M. DE VERPY.

Et j'ai pensé que ma nièce, en noble châtelaine, voudrait bien recueillir un beau chevalier blessé.

EMMA, *à part.*

Je n'en reviens pas.

M. DE VERPY.

Eh bien, Adine, vous avez l'air tout étonné ?

LADY NELMOOR.

J'avoue... que... cet accident...

M. DE NORMONT.

Ce ne sera rien, j'ai une recette excellente pour les foulures.

ARTHUR.

Oh ! mon ami, combien je te serai obligé !

LADY NELMOOR, *à part.*

Il se moque de lui, c'est sûr.

M. DE VERPY.

Mais je ne vous comprends pas, ma nièce ! vous ne dites rien, vous êtes là...

LADY NELMOOR.

Pardon, mon oncle ! pardon ! c'est qu'en vérité j'ai été troublée... Je m'attendais si peu... Mais je vais envoyer chercher un médecin.

M. DE NORMONT.

J'ai pris ce soin, Madame, en entrant ici, car j'ai pensé que vous permettriez... J'ai aussi à m'excuser d'être venu sans votre autorisation ; mais votre amie...

EMMA.

J'ai déjà obtenu le pardon pour vous et pour moi.

M. DE VERPY.

Et M. de Normont est venu me chercher, pensant que ma présence rendrait sa visite plus convenable.

ARTHUR.

Ce cher Normont, comme il songe à tout ! Un autre, un étourdi comme moi, eût été si empressé, que l'idée ne lui serait pas venue de se choisir un témoin ! à mon dernier duel, moi, je l'oubliais ! Jugez donc si pour une tendre entrevue...

M. DE NORMONT, *d'un air satisfait de lui-même.*

C'est que toi, Arthur, ou moi, c'est un peu différent.

ARTHUR.

Oh ! je te rends justice ! Aujourd'hui, par exemple, à ma place, tu n'aurais pas eu le pied démis comme moi.

M. DE NORMONT, *riant.*

Certainement non.

M. DE VERPY.

Ah çà, ma nièce, savez-vous que nous avons fait huit lieues... et que...

LADY NELMOOR, *sonnant.*

Ah ! mon oncle, veuillez m'excuser. (*A un domestique qui entre.*) Qu'on prépare à déjeuner pour ces messieurs.

(Le domestique sort.)

ARTHUR.

Oui, ces messieurs, après un voyage, ont besoin de réparer leurs forces; moi, pauvre blessé, je resterai ici pendant ce temps.

(Ici M. de Verpy commence à examiner Arthur.)

M. DE VERPY, *à part.*

Ah!... rester!....

EMMA, *à part.*

C'est cela, il espère n'être pas seul.

LADY NELMOOR, *à part.*

Je comprends! il veut parler à Emma.

M. DE NORMONT.

Mais, Arthur, tu dérangerais ces dames, à qui vraiment j'ai bien des excuses à faire pour tout l'embarras que je leur donne avec ta blessure.

ARTHUR.

Laisse donc, laisse donc! c'est moi que cela regarde, et je veux être chargé tout seul de la reconnaissance.

M. DE NORMONT.

Non pas, c'est pour moi que madame veut bien te recevoir. (*A lady Nelmoor.*) N'est-il pas vrai?

LADY NELMOOR, *avec un peu d'impatience.*

Pour vous si vous le voulez.

M. DE NORMONT.

J'ai bien l'honneur de vous remercier. (*A Arthur.*) Tranquillise-toi donc, et sois ici comme chez toi.

ARTHUR.

C'est là tout ce que je voudrais. (*A demi-voix.*) Ah! si je pouvais lui parler seul!

M. DE VERPY, *examinant le visage de tout le monde, à part.*

Diable, diable... (*Haut.*) La blessure de monsieur me rappelle qu'en 1805 j'étais comme lui lieutenant-colonel...

ARTHUR.

Et vous fûtes blessé à l'armée en défendant la patrie!

M. DE VERPY, *le regardant avec intention.*

Non pas; mais un jour je fis semblant de l'être pour avoir accès dans une maison dont l'entrée m'était interdite.

ARTHUR.

Ah!

LADY NELMOOR, *à part.*

Il a des soupçons.

EMMA, *à part.*

Le cher oncle devine.

M. DE NORMONT, *à de Verpy en souriant.*

Quelque amourette!... ah! vous avez été un peu...

M. DE VERPY.

Beaucoup.

M. DE NORMONT, *d'un ton plus sérieux.*

Vous nous conterez cela entre hommes, ces dames ne permettent pas...

M. DE VERPY.

Vous croyez que ces dames ne permettent pas... (*A part.*) Ma nièce a rougi, Arthur est inquiet !... je ne me suis pas trompé.

M. DE NORMONT.

C'est que de votre temps les jeunes gens étaient très-audacieux : sous l'empire !... et les femmes étaient coquettes !..

M. DE VERPY.

Oh ! c'est si différent maintenant !

M. DE NORMONT.

Ce n'est plus cela, plus cela du tout.

M. DE VERPY.

Oh ! mon Dieu, non.

M. DE NORMONT.

Voyez plutôt lady Nelmoor : quelle simplicité, quelle absence de toute coquetterie ! aussi j'ai rendu hommage à tant de raison. Toujours douces, égales et bonnes, voilà les femmes que nous aimons maintenant ; ce n'est pas comme à votre époque, une folie passagère ; c'est une estime et une amitié de toute la vie.

EMMA, *à part.*

Ce pauvre Normont! (*Haut.*) Ces Messieurs avaient parlé de déjeuner ?

M. DE VERPY.

Oui ; mais je désire auparavant avoir quelques instants d'entretien avec ma nièce.

LADY NELMOOR, *étonnée.*

Avec moi ?

M. DE VERPY.

Oui, je vous en prie. (*Il a sonné, un domestique entre.*) Aidez M. de la Villette à passer dans la salle à manger, où j'irai le retrouver bientôt.

ARTHUR.

A vos ordres, Monsieur. (*Il se lève soutenu par un domestique. A part.*) Maudits souvenirs de 1805.

M. DE NORMONT, *allant à son aide.*

Prends donc garde ; et le médecin qui n'arrive pas. J'ai bien envie de t'indiquer ma recette pour les foulures.

EMMA.

Je vais te remplacer, ma chère Adine, et faire les honneurs du déjeuner en attendant ton arrivée à table et celle de Monsieur.

M. DE VERPY.

Nous ne tarderons pas à vous rejoindre.

(Ils sortent. Arthur est soutenu par Normont et le domestique.)

SCÈNE VII.

LADY NELMOOR, M. DE VERPY.

M. DE VERPY.

Ma chère nièce, une petite explication, s'il vous plaît.

LADY NELMOOR.

Tant que vous voudrez, mon oncle.

M. DE VERPY.

Vous connaissez mon expérience, c'est une vertu qui coûte assez cher en général pour qu'on n'en dédaigne pas l'usage ; la mienne me sert donc à éventer une embuscade et à deviner les manœuvres d'un ennemi. Je suis comme ces vieux soldats qui ont encore du plaisir à aider de leurs conseils ceux qu'ils ont le regret de ne plus pouvoir suivre dans les combats.

LADY NELMOOR.

Je ne vous comprends pas, mon oncle.

M. DE VERPY.

Patience !... voici mes observations : au moment de vous remarier, vous fuyez brusquement Paris, et vous venez vous enfermer dans ce château, c'est peu naturel ; votre futur vient vous y surprendre, c'est bien imprudent ; il se trouve des blessés sur la route, c'est fort extraordinaire. Voyons, avec qui la guerre est-elle déclarée ? où est l'ennemi, quels sont les alliés... et qui est-ce qu'on veut attraper ?

LADY NELMOOR, *d'un ton sévère.*

Personne, mon oncle ; je suis libre, et mes actions, dictées par ma volonté, le sont d'abord par la raison ; jamais je n'épouserai un étourdi, ce n'est pas moi qui pardonnerais à des folies : j'ai eu trop à en souffrir ; si l'on eût mieux dirigé ma jeunesse, on m'eût épargné les chagrins que m'a causés le caractère léger de lord Nelmoor, et ce n'est qu'au plus raisonnable des hommes que je veux confier le bonheur de mon avenir.

M. DE VERPY.

Vrai ? c'est bien vrai ?... alors, je n'y comprends plus rien, et je ne sais que penser de tout ce qui se passe ici ! Mais on vient...

SCENE VIII.

LADY NELMOOR, M. DE VERPY, MARIETTE.

MARIETTE.

On demande M. de Verpy.

M. DE VERPY.

Moi?

MARIETTE.

Un homme accourant en toute hâte pour une affaire importante et mystérieuse...

M. DE VERPY.

C'est impossible: je n'ai jamais eu d'affaires importantes, et je n'en ai plus de mystérieuses.

LADY NELMOOR.

Êtes-vous bien sûr que ce soit mon oncle qu'on demande?

MARIETTE.

Oui, Madame, et cela paraît être très-pressé.

M. DE VERPY.

Que diable ce peut-il être... j'aurai plus tôt fait d'aller voir moi-même. Je vous retrouverai tout à l'heure, ma nièce, et nous reprendrons l'entretien.

LADY NELMOOR, *souriant.*

Allez, mon oncle, et que l'inquiétude sur mon compte ne vous empêche pas de déjeuner; mon cœur est si tranquille que rien ne pourra le troubler désormais.

M. DE VERPY.

C'est ce que nous verrons. Allons, Mariette, conduisez-moi vers cet homme.

(Il sort avec Mariette.)

SCÈNE IX.

LADY NELMOOR, *puis* ARTHUR.

LADY NELMOOR, *seule un instant.*

Oui, mon cœur est paisible; peut-être pourrait-il y avoir un peu plus de tendresse pour l'homme à qui je vais m'unir; mais ce n'est pas ma faute, on ne règle pas les mouvements de son âme, on n'y met pas ce qu'on veut, on y prend ce qu'on y trouve, et je n'y trouve pas d'amour pour M. de Normont; mais cela vaut mieux, beaucoup mieux.

(En ce moment Arthur grimpe en dehors de la fenêtre qui est restée entr'ouverte; il la pousse et saute dans la chambre.)

LADY NELMOOR.

Ciel !

ARTHUR.

Enfin.

LADY NELMOOR.

Est-il possible ?

ARTHUR.

M'y voici donc !

LADY NELMOOR.

Que vois-je par cette fenêtre ? vous, Monsieur, quand votre blessure...

ARTHUR.

Ah ! cette blessure, vous n'en avez pas été dupe.

LADY NELMOOR.

Mais que voulez-vous ?

ARTHUR.

Vous voir, vous parler seul un instant... Qu'il m'a fallu de peines pour arriver là !.. mais eussé-je dû risquer dix fois ma vie, j'y serais parvenu.

LADY NELMOOR, *reculant.*

Oh ! laissez-moi.

ARTHUR.

Vous ne me fuirez pas, vous ne vous éloignerez pas ; songez, Madame, que depuis un mois je vous cherche, je vous poursuis partout pour saisir ce moment, pour obtenir une explication nécessaire à mon bonheur, au vôtre peut-être.

LADY NELMOOR.

Monsieur...

ARTHUR.

Vous êtes la seule femme que j'aie aimée.

LADY NELMOOR.

Si je le demandais à Emma ?

ARTHUR.

Si j'ai offert à elle ou à d'autres cet hommage qu'un jeune homme ne peut refuser à la beauté, c'est qu'alors je ne vous connaissais pas... mais quand j'eus entendu votre voix si douce, vos paroles dont la grâce et le charme m'ont seuls révélé ce que la raison peut ajouter à l'esprit, ce que la bonté peut prendre d'empire sur le cœur, j'ai senti que c'était vous, Madame, que je devais aimer.

LADY NELMOOR.

M'aimer, moi si grave, si sérieuse...

ARTHUR.

Justement ; ne me fallait-il pas dans l'objet de mon choix, de la raison pour deux ?

LADY NELMOOR.

Vous, si élégant, si frivole...

ARTHUR.

Ah ! cette austère sévérité de votre extérieur, cette simplicité qui prend autant de soin pour se dérober à nos hommages que lés autres femmes en mettent à les chercher, n'est-ce pas un mérite qui n'appartient qu'à vous seule, et qui inspire plus d'admiration que tout l'art de la coquetterie ne peut inspirer d'amour ?

LADY NELMOOR, *un peu troublée.*

Monsieur, ne parlez pas ainsi, je ne dois ni ne veux le permettre... Encore une fois, éloignez-vous !

ARTHUR.

Non, Madame ; j'ai appris que vous étiez engagée, que, par je ne sais quelle erreur, vous croyiez trouver un sort heureux avec l'homme du monde le moins fait pour vous convenir.

LADY NELMOOR.

Son noble caractère, sa raison si sûre, conviennent à mes idées, à mes principes, à mes projets.

ARTHUR.

Vous vous trompez, Madame, car vous avez une âme tendre, quoique vertueuse ; le premier besoin d'une âme comme la vôtre est d'éprouver, en les inspirant, des sentiments tendres et vifs, et avec mon ami Normont que ferez-vous de tout cela ?

LADY NELMOOR.

Mais, Monsieur...

ARTHUR.

Oh ! je m'y connais, et d'ailleurs j'étais trop intéressé pour ne pas tout voir : il n'y a qu'un instant, n'était-il pas là, près de vous? et je cherchais, Madame, s'il y avait en lui quelque chose qui pût convenir à votre nature aimante et délicate. Je regardais ses yeux, rien n'y paraissait ; il n'y avait pas une émotion dans ses paroles ; le son de sa voix n'exprimait rien, et quant aux mouvements de son cœur, il n'en perçait aucun. Ah ! il n'est point de sentiments qui puissent se contraindre si bien qu'un rival ne les sache deviner. Il ne vous aime pas, Madame ; il est froid, il est glacé !... s'il sentait quelque chose il s'animerait : l'amour est comme le feu, il échauffe du moins, s'il ne brûle pas ; non, Madame, il ne vous aime point, et quand il est des cœurs pleins d'amour, qui recevraient avec ravissement le bonheur que vous lui destinez, irez-vous lui donner un bien dont il ne saura pas comprendre tout le prix ?

LADY NELMOOR, *un peu émue.*

En vérité, Monsieur, ce langage doit me surprendre, et je ne sais de quel droit...

ARTHUR.

Du droit que me donne votre injustice envers moi, du droit que me donne l'amour le plus vrai, le plus sincère.

LADY NELMOOR, *se réveillant.*

Et je vous écoute! et je vous réponds! mais vraiment je suis aussi folle que vous.

M. DE VERPY, *en dehors.*

Ah çà! où diantre êtes-vous donc, monsieur de Normont?

LADY NELMOOR, *inquiète.*

C'est la voix de mon oncle.

ARTHUR, *avec embarras.*

Quoi, déjà!

NORMONT, *en dehors.*

Venez me délivrer, monsieur de Verpy, je suis enfermé.

LADY NELMOOR.

Enfermé! comment?

ARTHUR.

Oh! ce n'est rien; mais ils vont venir.

LADY NELMOOR, *troublée.*

Et que leur dirai-je? Sortez, Monsieur, sortez.

(Arthur va vers le fond. On entend la voix d'Emma.)

EMMA, *en dehors de la porte du fond.*

Adine, es-tu là?

ARTHUR.

Je suis pris de tous les côtés.

LADY NELMOOR.

Et si l'on vous voit, que pensera-t-on? il ne faut pas qu'on vous trouve ici. Que faire? Ah! entrez là! Et voyez, Monsieur, à quoi m'expose votre imprudence, (*à elle-même*) et la mienne.

ARTHUR, *saisissant sa main et la baisant.*

Oh! pardonnez! pardonnez!

(Il sort par la porte de gauche.)

LADY NELMOOR.

Quelle folie! et si on l'eût vu, quelles idées on aurait pu concevoir!

(Elle s'assied et arrange des fleurs sans trop savoir ce qu'elle fait.)

SCÈNE X.

EMMA, LADY NELMOOR, *puis* M. DE VERPY, NORMONT.

EMMA, *entrant.*

Enfin je te trouve! que fais-tu donc là?

LADY NELMOOR.

Tu le vois, je... ces fleurs...

EMMA.

Voilà une affaire bien pressée, pour faire oublier le déjeuner !

LADY NELMOOR.

Ah ! oui, le déjeuner !

EMMA.

Il y a une heure que je suis toute seule dans la salle à manger ; sous prétexte qu'il souffrait de sa blessure, M. le comte de la Villette s'est fait conduire par M. de Normont dans une chambre ; j'attendais toujours ou l'un d'eux ou M. de Verpy... personne n'a paru.

LADY NELMOOR.

Vraiment ?

EMMA, *à Normont.*

Ah ! c'est bien heureux ! pourquoi donc, Monsieur, ne vous ai-je pas revu ?

NORMONT.

N'en accusez qu'une étourderie inconcevable d'Arthur ! Il me conduit dans une chambre afin que je lui prépare ma recette pour les foulures qu'il voulait employer en attendant le médecin ; tout à coup il me quitte, appuyé sur le bras d'un domestique ; il va revenir, me dit-il. Point du tout, il ne revient pas, et quand je veux sortir, je m'aperçois que, sans y prendre garde, il a tourné deux fois la clef dans la serrure et que je suis enfermé. Point de sonnette ! je crie, on ne me répond pas, et si M. de Verpy ne fût venu à passer et ne m'eût entendu, je serais peut-être resté toute la journée dans cette chambre. Quel étourdi que cet Arthur !

LADY NELMOOR, *à part, souriant.*

Je m'en doutais, c'est une nouvelle espièglerie.

EMMA, *riant.*

Allons ! et d'un ! je parie qu'il est aussi arrivé quelque aventure à M. de Verpy.

M. DE VERPY.

Mais oui, à peu près ! une espèce de paysan m'a retenu presque de force pour me raconter une longue dispute accompagnée de coups de poing, qu'il a eue avec un de ses camarades. J'avais beau faire et beau dire, il ne voulait pas absolument me laisser partir, et ce n'est qu'au bout d'un grand quart d'heure que j'ai su qu'il me prenait pour le maire ou le juge de paix du canton.

LADY NELMOOR, *riant.*

Oh ! mais c'est drôle !

M. DE VERPY, *la regardant avec intention.*

Je ne sais pas si c'est drôle ; mais je crois savoir que c'est quelque mauvais plaisant.

LADY NELMOOR, *riant.*

Bah ! vous soupçonnez toujours quelque malice.

M. DE VERPY.

J'ai tort, n'est-ce pas ?

EMMA, *regardant lady Nelmoor.*

Mais M. Arthur, est-ce qu'on le retiendrait aussi quelque part ?

M. DE VERPY.

Oh ! il ne me semble pas de ceux qu'on attrape, lui, mais de ceux qui attrapent les autres.

LADY NELMOOR, *riant.*

Ce n'est pas le plus mauvais rôle.

NORMONT.

Est-ce que vous supposeriez Arthur capable de se moquer de nous ?

M. DE VERPY.

Il n'oserait pas ; mais j'ai l'idée qu'il a voulu se ménager un tête-à-tête.

NORMONT.

Et avec qui ?

EMMA.

Ce n'est pas avec moi qu'on a laissée seule à table.

M. DE VERPY.

Alors...

NORMONT, *indiquant lady Nelmoor.*

Ce ne peut pas être avec madame.

EMMA.

Je ne le crois pas, car ce serait bien singulier.

LADY NELMOOR.

Singulier ?

M. DE VERPY.

Pas si singulier que vous le pensez.

EMMA.

Pardon, pardon ! et je peux prouver ce que j'avance.

LADY NELMOOR.

Quoi donc ! que prouverais-tu ?

EMMA.

Que M. Arthur ne peut pas, ma chère Adine, penser à te plaire, d'après la façon dont il s'exprime sur ton compte.

NORMONT.

Et puis cela n'est pas possible, par la raison qu'il connaît nos engagements.

M. DE VERPY.

Ah ! vous croyez...

EMMA.

Je vous assure qu'il ne songe pas à Adine.

LADY NELMOOR.

En vérité, je voudrais savoir ce qui te rend si sûre.

EMMA.

Mon Dieu ! si tu es si curieuse, j'ai de quoi te satisfaire ; c'est là le souvenir qui me faisait rire tantôt. Tiens, voici une lettre qu'il écrivit à sa cousine Caroline le lendemain du jour où elle te l'avait présenté ; tu te le rappelles ?

LADY NELMOOR.

Oui ; mais comment cette lettre est-elle entre tes mains ?

EMMA.

Caroline, notre ancienne compagne, me l'avait communiquée. Je la priai de me la confier, parce que je voulais t'en donner connaissance, afin de te faire voir combien ton système de conduite réussissait auprès des étourdis comme M. Arthur. C'était pure amitié de ma part.

LADY NELMOOR, *amèrement.*

Oh ! je n'en doute pas.

M. DE VERPY, *moqueur.*

Cela se voit tout de suite.

EMMA.

Et maintenant qu'on soupçonne M. de la Villette, l'instant de te faire lire son épître ne pouvait être mieux choisi.

LADY NELMOOR, *prenant la lettre.*

Voyons donc !

M. DE VERPY, *à part.*

Bon petit cœur de femme ! (*Haut.*) Prenez garde, ma nièce, la curiosité est souvent dangereuse.

LADY NELMOOR, *lisant.*

« Ma chère cousine, chez quelle bizarre personne m'avez-vous « conduit ! et avez-vous perdu la raison en imaginant que je pour- « rais en faire ma femme ? » (*Parlé.*) Comme si l'on eût voulu de lui ! (*Lisant.*) « Son air de puritaine et sa toilette singulière dé- « guisent, j'en suis sûr, plus de défauts que de beauté ; les cheveux « qu'on aperçoit par hasard, cachent ceux qu'elle ne peut montrer, « et ce n'est pas sans cause qu'elle nous dérobe sa taille, son amie « elle-même me l'a donné à entendre. » (*Parlé.*) Ah ! je vous remercie, Emma.

EMMA, *à demi-voix.*

J'entrais dans tes vues, je voulais te rendre service.

LADY NELMOOR.

Vous êtes trop obligeante ; mais continuons. (*Elle lit.*) « Il n'y a

« qu'une chose qui pourrait donner l'envie de plaire à lady Nel-
« moor, c'est qu'il semblerait très-original qu'on l'eût entrepris.»

NORMONT.

Le moyen, après cela, de croire qu'il est amoureux de madame ?

EMMA.

Tu me pardonnes, ma chère Adine ?

LADY NELMOOR, *très-colère.*

Et de quoi me demandez-vous pardon? que me font vos paroles ? que me font les sottes impertinences d'un fat ?

M. DE VERPY.

Remettez-vous, ma nièce, remettez-vous !

LADY NELMOOR.

Que je me remette ! et qui vous dit que cela me trouble ? Quel intérêt puis-je y prendre ? je ne sais en vérité pourquoi j'ai lu ces sottises ; j'ai bien autre chose à faire vraiment ! Et dans ce moment puis-je m'occuper de ces pauvretés ridicules, moi qui peux à peine songer aux choses essentielles, tant je suis souffrante, malade.

NORMONT.

Comment, Madame !

LADY NELMOOR.

Oui, Monsieur, la fatigue, le bruit... Je viens ici, à la campagne pour me reposer quelques heures dans la solitude, et je suis accablée de visites, d'embarras.

M. DE VERPY.

Nous allons nous retirer.

LADY NELMOOR, *allant s'asseoir près de la table.*

Je vous en prie, un moment de repos, je n'en puis plus.

EMMA.

Si mes soins...

LADY NELMOOR.

Laissez-moi, de grâce.

EMMA, *à part.*

Quelle humeur !

M. DE VERPY, *à part.*

Infortuné Normont !

NORMONT.

J'espère, Madame, que votre indisposition n'aura pas de suite. Si c'était une migraine, j'ai une recette excellente.

LADY NELMOOR.

Merci, merci, ce ne sera rien.

NORMONT.

Ce pauvre Arthur commence à m'inquiéter aussi ! où peut-il être ?

M. DE VERPY, *d'un air moqueur.*

Ah! c'est lui qui vous inquiète? vous êtes bien bon! Allons, venez, suivez-moi, laissons ma nièce seule; c'est, je crois, la meilleure recette pour son mal.

SCÈNE XI.

LADY NELMOOR; *puis* ARTHUR.

LADY NELMOOR, *seule un instant. Elle se lève vivement, regarde la lettre qu'elle tient encore et la cache dans son sein.*

Voilà-t-il assez de choses désagréables! Emma était-elle contente! Il lui semble qu'il me serait impossible de plaire à M. Arthur. (*Souriant.*) Pourtant, si je le voulais bien... mais non certes, non pas! Je vais le renvoyer de la bonne manière. (*Elle va ouvrir la porte de la pièce où est Arthur.*) Sortez, Monsieur, sortez, je vous prie!

ARTHUR.

Ah! vous êtes seule enfin, Madame, ils sont partis.

LADY NELMOOR, *émue et colère, mais tâchant de se contraindre.*

Oui, je suis seule.

ARTHUR.

Quel bonheur!

LADY NELMOOR, *d'un ton froid et très-sévère.*

Et disposée, Monsieur, à écouter ce qui vous reste à me dire; c'est très-important sans doute, à en juger par tout ce que vous avez fait pour obtenir cet entretien.

ARTHUR, *souriant.*

Ah! vous savez, Madame.

LADY NELMOOR.

Parlez donc, Monsieur, puisque je veux bien vous entendre.

ARTHUR.

Quel ton froid et sévère!

LADY NELMOOR.

Vous trouvez?

ARTHUR.

Vous n'étiez pas ainsi tout à l'heure!

LADY NELMOOR.

Tout à l'heure, c'est possible! mais que disiez-vous alors quand on vous a interrompu?

ARTHUR.

Oh! il m'est bien facile de le répéter; car c'est une pensée qui ne me quitte pas. Je disais, Madame, que le bonheur de vous plaire eût été la plus grande ambition de mon cœur.

LADY NELMOOR.

Ah !

ARTHUR.

Et qu'être aimé de vous eût réalisé toutes mes espérances.

LADY NELMOOR.

Vraiment ? *C'est original*, n'est-ce pas ? *Et vous avez là une bien singulière idée !*

ARTHUR.

Que signifie ce ton moqueur ?

LADY NELMOOR, *avec beaucoup d'ironie*

Non, je ne me moque pas ! pourquoi donc me moquerais-je ? il n'y a rien de plus sincère que vos paroles ! Vous exprimiez si naturellement tout à l'heure ce qu'une âme aimante et bonne peut éprouver, qu'on voit bien que vous êtes incapable d'essayer de tromper une femme sur les sentiments qu'elle vous inspire.

ARTHUR.

Ce cruel langage est-il une punition du passé ? Quand je mentais, on me croyait ! ne me croit-on plus quand je dis vrai ?

LADY NELMOOR, *toujours ironique.*

Oh ! sans doute, vous dites vrai, ce n'est pas vous qui chercheriez à pénétrer par surprise dans le cœur d'une femme craintive et réservée ! qui voudriez, par défi et comme difficulté vaincue, lui inspirer des sentiments que vous n'auriez pas, que vous ne pourriez jamais avoir pour elle.

ARTHUR.

Mais vos paroles, le ton dont vous les prononcez, m'étonnent et me troublent ! Ah ! Madame, cette amère dérision...

LADY NELMOOR, *d'un ton plus sérieux.*

Oh ! oui, ce serait une amère dérision, comme vous dites, si, rencontrant une femme modeste, sans prétentions, un homme employait auprès d'elle, par bravade, ce langage fait pour séduire !

ARTHUR.

Mais cela est impossible !

LADY NELMOOR.

Si, la poursuivant jusque dans la retraite où elle veut cacher plus de défauts que de beauté...

ARTHUR, *cherchant à se souvenir.*

Qu'est-ce donc ? je m'y perds !

LADY NELMOOR.

Il venait lui exprimer tout ce qui peut porter dans l'âme le trouble et la persuasion. Et si alors la pauvre dupe croyant qu'elle est aimée, imaginant que ce rêve de la vie des femmes, ce bonheur qu'elles devinent et qui fuit toujours devant elles, l'amour fondé sur l'estime, garanti par la noblesse du cœur, exprimé par la déli-

catesse ; s'imaginant, dis-je, qu'elle a rencontré tout cela, si elle abandonnait son âme à cette espérance pour découvrir ensuite qu'un étourdi s'est joué de son repos, s'est moqué de son bonheur, et pour rester d'autant plus malheureuse qu'il lui faudrait renoncer à l'espoir d'être aimée après en avoir entrevu tout le charme ! (*Elle s'est un peu attendrie vers les dernières phrases.*) Oh ! oui, ce serait une amère dérision.

ARTHUR.

Si vous saviez quel trouble agite mon âme.

LADY NELMOOR, *revenant à un ton plus calme et essayant de sourire.*

Heureusement, Monsieur, rien de tout cela ne pouvait arriver ; vous nous avez donné des armes pour nous défendre (*elle sourit et lui donne la lettre*), et voici un bouclier sous lequel notre cœur était aisément invulnérable.

ARTHUR, *atterré.*

Ciel ! ma lettre à ma cousine !

LADY NELMOOR.

C'est dommage, n'est-ce pas ? C'eût été une *entreprise si originale* que de chercher à plaire à lady Nelmoor !

ARTHUR.

Je suis perdu !

LADY NELMOOR.

Eh bien ! Monsieur ?

ARTHUR, *confus.*

Eh bien ! Madame ?

LADY NELMOOR.

Cette lettre...

ARTHUR.

Je ne puis la nier !

LADY NELMOOR.

Et...

ARTHUR.

Et lady Nelmoor ne la pardonnera jamais ! J'aurais beau lui dire que chaque fois que je l'ai vue depuis ce moment une impression nouvelle, vive et profonde, a rempli mon âme de tendresse et d'admiration !

LADY NELMOOR.

Elle ne vous croira pas.

ARTHUR.

Je suis bien malheureux !

LADY NELMOOR, *à la psyché, ôtant son chapeau.*

Cette pauvre lady Nelmoor est si laide !

ARTHUR.

Je n'ai pas écrit cela !

LADY NELMOOR, *ajustant ses cheveux.*

Elle cache ses cheveux parce qu'elle ne pourrait pas les montrer !

ARTHUR.

Que vous êtes cruelle !

LADY NELMOOR, *ôtant sa mantille et la jetant sur la table.*

Sa taille est certainement de travers, elle l'enveloppe avec tant de soin !

ARTHUR.

Madame...

LADY NELMOOR.

Sans goût, comme sans grâces, elle ignore cet art de donner à la coquetterie un air de négligence, d'être simple avec élégance, gracieuse sans affectation.

ARTHUR, *l'examinant, enchanté.*

Mon Dieu ! sous quel aspect nouveau !

LADY NELMOOR, *d'un ton plus sérieux.*

Lady Nelmoor, Monsieur, avait été choisie par son mari pour sa figure et ses talents ; elle avait brillé par son élégance ; et tout cela, en flattant sa vanité, n'avait pas satisfait son cœur ! aussi, dédaignant les hommages et méprisant l'amour, elle s'était promis de ne sacrifier sa liberté qu'à la seule amitié !

ARTHUR.

L'amitié, vous ?

LADY NELMOOR.

Et vous êtes venu, Monsieur, insulter à sa raison, qui vous condamne ; défier son cœur, qui vous échappe ; vous moquer de sa figure...

ARTHUR.

Qui s'en venge bien !

LADY NELMOOR, *souriant.*

Ah ! je lui en saurais gré.

ARTHUR.

Vraiment ?

LADY NELMOOR, *riant d'un air mutin.*

Oui, vous mériteriez qu'on fût assez jolie pour vous donner des regrets ! ce serait vengeance permise que de souhaiter de vous plaire ! Ma colère est si grande, que je voudrais, Monsieur, vous paraître charmante, et qu'en vous disant adieu... pour toujours, je voudrais vous laisser un souvenir qui ne s'effaçât jamais !

(Elle le salue et sort par la droite.)

SCÈNE XII.

ARTHUR, *seul et exalté.*

Elle est charmante, délicieuse! j'en suis amoureux fou! Elle a repris tous les attraits, toutes les grâces, toute la coquetterie, tous les défauts d'une femme; il ne lui manque plus rien pour être adorée! Mais que faire maintenant pour l'apaiser?

(Il s'assied à gauche et réfléchit.)

SCÈNE XIII.

NORMONT, ARTHUR, *puis* LADY NELMOOR.

NORMONT, *entrant du fond et se parlant à lui-même.*

Je savais bien que lord Nelmoor avait laissé des affaires en désordre; mais ruiné à ce point! mais les dettes qui ne sont pas payées! mais cette terre... (*Il aperçoit Arthur.*) Ah! te voilà! Eh bien! mon ami, il y a du nouveau!

ARTHUR.

Quoi, tu le sais déjà?

NORMONT.

Sans doute!

ARTHUR.

C'est impayable!

NORMONT.

J'en tremble!

ARTHUR.

Comment?

NORMONT.

Je croyais lady Nelmoor plus raisonnable que cela.

ARTHUR.

Elle veut être aimée pour ses seules vertus.

NORMONT.

C'est bien romanesque!

ARTHUR.

C'est charmant!

NORMONT.

Je ne vois pas ce que tu peux trouver de charmant dans tout cela? Une terre magnifique!

ARTHUR, *qui ne l'a pas écouté.*

Elle est vraiment délicieuse!

NORMONT.

Oui, mais elle n'est pas payée.

ARTHUR, *étonné.*

Payée ?

NORMONT.

Elle était déjà hypothéquée, et je l'ignorais.

ARTHUR.

Hypothéquée ? ah ça, as-tu perdu la tête ?

NORMONT.

Ne sais-tu pas qu'on va la saisir ?

ARTHUR.

Saisir ? quoi ?

LADY NELMOOR, *entr'ouvrant la porte de droite et s'arrêtant quand elle les aperçoit.*

(*A part.*) Ah ! il est encore là !... et M. de Normont avec lui !

ARTHUR, *à Normont.*

Achèveras-tu ?

NORMONT.

Que j'achève ? mais je te dis depuis une heure qu'on va saisir la terre de lady Nelmoor !

ARTHUR.

Cela se pourrait-il ?

LADY NELMOOR, *à part.*

Écoutons !

NORMONT.

Il ne lui reste rien ; cette terre étant sa seule propriété, et de nouveaux créanciers de son mari se présentant...

ARTHUR.

Juste ciel !

NORMONT.

Comment lui apprendre cette nouvelle ? et comment supportera-t-elle ce malheur ?

ARTHUR, *se levant vivement.*

Ah ! qu'on le lui cache ; un chagrin à elle ? oh ! non, non !

NORMONT.

Prends donc garde à ta foulure.

ARTHUR.

Il s'agit bien de cela ! qu'elle ignore toujours ce qui arrive.

NORMONT.

C'est impossible.

ARTHUR.

Impossible ! Ah ! s'il le faut, moi, je réponds pour elle !

NORMONT.

Toi, qui n'as jamais le sou.

ARTHUR.

Il est vrai que j'ai le tort ou la raison de manger ordinairement

mon revenu de l'année prochaine ; c'est une malice que je fais à mes héritiers ! mais je suis riche, mes biens sont considérables. Je peux répondre pour bien plus que ce château. Et, s'il était nécessaire, Normont, dispose de toute ma fortune.

NORMONT.

Allons, tu n'es guère raisonnable non plus. Mais tu as bon cœur, voilà un trait qui me montre toute ton amitié pour moi.

ARTHUR.

Hein, plaît-il ?

NORMONT.

Il est vrai qu'entre anciens camarades ; puis tu sais qu'avec moi... tu n'as rien à risquer. Mais c'est égal, c'est fort beau, et j'en garderai une vive reconnaissance.

ARTHUR.

Encore une fois, cours donc vite, et toi qui sais si bien calculer, arrange tout cela.

NORMONT.

J'y vais, j'y vais, mais sois tranquille, tu auras des sûretés. (*Il sort.*)

LADY NELMOOR, *à part.*

Ah ! comment n'être pas touchée en voyant un cœur si généreux ? (*Elle vient en scène.*) Merci, monsieur Arthur, merci ! Combien je bénis l'erreur à laquelle je dois de vous avoir vu si noble et si bon !

ARTHUR.

Vous étiez là, Madame ?

LADY NELMOOR.

Heureusement.

ARTHUR.

Quoi ! vous avez entendu ! et vous savez ce que je voulais vous cacher.

LADY NELMOOR.

Ne craignez rien, je ne suis pas inquiète sur ma fortune ! je suis riche, fort riche! et n'ai point cessé de l'être !

ARTHUR.

Comment ! ces créanciers...

LADY NELMOOR, *riant.*

Ces créanciers ! une plaisanterie que j'avais imaginée, comme j'avais imaginé d'annoncer ma ruine !

ARTHUR.

Ah !

LADY NELMOOR.

Les deux années que j'ai passées dans la retraite ont payé toutes les dettes de lord Nelmoor ; mais, venant en France avec l'intention de m'y fixer par un second mariage, je n'ai voulu rien devoir

à ma fortune, et, au moment de m'engager, une dernière épreuve devait m'assurer de la tendresse désintéressée de l'homme que j'avais choisi! oui, je connaissais sa raison, et je voulais éprouver son cœur!

ARTHUR.

Ah! vous l'estimez donc bien peu?

LADY NELMOOR.

Comment?

ARTHUR, *d'un ton froid et contraint.*

Je sais, Madame, que cela ne me regarde point, que je n'eus jamais de droits sur votre cœur, et que vous venez à l'instant même de me bannir de votre présence; c'est pour celui que vous aimez que je m'offense, que je m'afflige de vos soupçons! Ah! si j'avais été assez heureux pour être à sa place, si vous m'eussiez choisi, je souffrirais beaucoup en ce moment, je l'avoue, et je ne sais si je pardonnerais à celle que j'aime de m'avoir fait rougir devant elle en me soumettant à cette outrageante épreuve.

LADY NELMOOR.

Que dites-vous?

ARTHUR.

Cacher votre fortune, pour vous assurer que ce n'est pas elle qu'on cherche en vous aimant..... Ah! la femme à qui il faut une preuve convaincante de l'honnêteté d'un homme, et qui prend avec lui les précautions du mépris, elle ne l'aime pas, Madame, elle ne l'aimera jamais! Il y a dans l'amour une estime si grande, une admiration si vive, un sentiment si juste de ce que vaut celui qu'on aime, qu'il ne peut s'élever dans l'âme aucun doute, aucun soupçon! Les apparences fussent-elles contre lui, le monde l'eût-il condamné, c'est près de celle qu'il aime qu'un homme doit trouver justice. Pensez donc, Madame, si, quand tous l'estiment, il peut lui pardonner d'avoir osé douter de lui.

LADY NELMOOR.

Quel langage!

ARTHUR.

J'ai tort peut-être d'exprimer aussi vivement ma pensée! Excusez-moi, Madame! Je me retire. Auprès de vous, je ne suis assez maître ni de mes paroles ni de mes sentiments.

(Il fait un profond salut et sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

LADY NELMOOR; *puis* M. DE VERPY.

LADY NELMOOR, *seule et agitée.*

Eh bien! il part, il s'éloigne et je ne puis le retenir. Que lui dire? Je l'ai offensé, je l'ai banni. Il ne reviendra plus! Quelle noblesse de pensées! quelle chaleur d'expressions, quelle délicatesse de sentiments! et je ne le reverrai jamais! Oh!..... il faut..... (*Elle va vers la porte du fond sans trop savoir ce qu'elle fait. M. de Verpy paraît.*) Mon oncle...

M. DE VERPY.

Où couriez-vous ainsi, ma nièce? Et quel changement, bon Dieu! Cette robe, cette coiffure, c'est charmant, charmant, en vérité! Mais qu'avez-vous? ce n'est pas seulement votre toilette qui est différente; vous, si calme d'ordinaire, si paisible, vous êtes troublée...

LADY NELMOOR.

Moi!

M. DE VERPY.

Vos yeux sont pleins de larmes.

LADY NELMOOR.

Mais non.

M. DE VERPY.

Mais si, (*il lui prend la main*) et vous tremblez!

LADY NELMOOR.

Vous vous trompez, mon oncle.

M. DE VERPY.

Non, je ne me trompe pas, et je viens de rencontrer M. Arthur; il était troublé aussi. Ma nièce, auriez-vous à vous plaindre de cet étourdi?

LADY NELMOOR.

A me plaindre de lui? de M. Arthur? oh! non, c'est impossible.

M. DE VERPY.

Impossible, allons donc! un jeune fou, audacieux, inconséquent.

LADY NELMOOR.

Et où avez-vous pris, mon oncle, qu'il est fou, audacieux et inconséquent?

M. DE VERPY.

Où je l'ai pris? mais quand il n'y aurait que toutes les extravagances qu'il a faites aujourd'hui.

LADY NELMOOR.

Quoi donc?

M. DE VERPY.

Eh bien, sa chute de cheval ?

LADY NELMOOR.

Un événement malheureux.

M. DE VERPY.

Malheureux ! je voudrais savoir pour qui ? Et Normont, enfermé dans une chambre, pendant qu'on me retenait d'un autre côté !

LADY NELMOOR.

Une méprise, sans doute !... un accident !...

M. DE VERPY.

Un accident qui a des suites, il me semble !

LADY NELMOOR.

Vous croyez ?

M. DE VERPY.

J'en ai peur !... et cet amour qu'il promène aux pieds de toutes les femmes, qu'il a offert à votre amie même !...

LADY NELMOOR.

La vanité d'une femme peut si bien se tromper sur ces choses-là !

M. DE VERPY.

Ah ! mais ses affaires en désordre.

LADY NELMOOR, *vivement.*

Du désordre ! lui qui tout à l'heure offrait une somme considérable qu'il croyait m'être nécessaire.

M. DE VERPY.

Bah !... ah çà, mais c'est donc un garçon très-rangé, un modèle de sagesse ?

LADY NELMOOR.

Et si bon... si noble...

M. DE VERPY.

Oui-dà ?

LADY NELMOOR.

Jamais aucun homme n'a si bien senti tout ce qui convient au caractère et au cœur d'une femme.

M. DE VERPY.

Vraiment !

LADY NELMOOR.

Il devine ses idées, partage toutes ses petites susceptibilités...

M. DE VERPY.

Voyez-vous ça ?...

LADY NELMOOR.

Comprend tout ce qu'elle peut éprouver, tout ce qui peut servir à son bonheur.

M. DE VERPY.

Qui diantre se serait douté de pareille chose ?

LADY NELMOOR.

Certes, il faudrait une grande injustice pour ne pas trouver sa conduite et ses paroles pleines de bonté, d'esprit et de raison.

M. DE VERPY.

En vérité?...

LADY NELMOOR.

Oui, mon oncle...

M. DE VERPY.

Malepeste! M. Arthur a fait bien du chemin pour un boiteux!

LADY NELMOOR.

Que dites-vous?

M. DE VERPY.

Je dis, ma nièce, que je m'associe à vos inquiétudes, à votre trouble, car vous êtes agitée, émue, comme quelqu'un qui aurait à réparer une erreur ou une injustice... envers M. Arthur! eh bien, nous réparerons cela? n'est-ce pas? (*Il la regarde malicieusement.*) après votre mariage avec M. de Normont!

LADY NELMOOR, *reculant et comme frappée de stupeur.*

Mon mariage avec M. de Normont!

M. DE VERPY.

N'est-ce pas demain que nous signons le contrat?

LADY NELMOOR.

Demain!...

M. DE VERPY.

Sans doute; est-ce que les vingt-quatre heures de réflexion...

LADY NELMOOR, *vivement.*

Les vingt-quatre heures de réflexion prouvent que j'avais encore la possibilité de changer d'avis.

M. DE VERPY.

Certainement!... si vous trouviez qu'il y avait moyen de faire un mariage plus raisonnable!... est-ce que...

(Il la regarde avec intention.)

LADY NELMOOR, *maligne et caressante.*

Convenez, mon oncle, que des gens méchants pourraient trouver M de Normont... quelque peu ridicule!...

M. DE VERPY.

Ah! ah! vous avez découvert cela aujourd'hui! Tudieu! que de découvertes en un jour? allons, allons!... j'y suis! et moi aussi, j'en ai fait une!

SCÈNE XV.

EMMA, LADY NELMOOR, M. DE VERPY, NORMONT, ARTHUR.

NORMONT, *amenant Arthur.*

Eh ! non, je te répète que tu ne partiras pas ainsi ; nous retournerons à Paris tous ensemble.

M. DE VERPY, *examinant Arthur et sa nièce.*

Monsieur partait ! Oh ! je comprends le trouble !

EMMA, *à lady Nelmoor.*

Quelle métamorphose, ma chère Adine !...

NORMONT.

Tiens, c'est vrai ! moi qui ne voyais pas ! (*D'un air de triomphe à Arthur.*) Eh bien, Arthur ?

ARTHUR.

Je vous demande bien pardon, Madame, d'être revenu sans votre permission... et..

NORMONT.

Puisque c'est moi qui t'ai ramené ! Mais à propos, quand je t'ai arrêté, tu courais comme un lièvre !

ARTHUR.

J'ai été guéri par ta recette !

NORMONT.

Tu ne t'en es pas servi !

ARTHUR.

C'est égal ; l'intention seule.

M. DE VERPY, *à Arthur.*

Il est des gens qui ont obligation à M. de Normont de vous avoir fait rester, Monsieur. Moi d'abord, qui dois m'excuser, car je vous avais jugé légèrement, et ma nièce vient de me détromper sur une foule de choses.

ARTHUR.

Comment?

LADY NELMOOR, *bas.*

Mon oncle !

M. DE VERPY.

Oui, oui, j'avais la maladresse de vous prendre pour un étourdi, vous, si sage, si rangé, si fidèle, si...

NORMONT, *à Arthur.*

Est-ce qu'on se moque de toi ?

M. DE VERPY.

Pas le moins du monde ! si je répétais ce que ma nièce vient de m'apprendre !...

ARTHUR.

Madame ?

LADY NELMOOR, *bas.*

Encore une fois, mon oncle !...

M. DE VERPY.

Oui, par exemple...

EMMA.

Oh ! moi, je sais à fond l'opinion d'Adine sur M. Arthur, car ce matin nous parlions de lui, et cela ne ressemble guère. .

M. DE VERPY.

Pas du tout..... vous croyez savoir, et je gage que vous ne savez rien !... Tenez, entre autres choses, ma nièce m'a prouvé que la coquetterie de quelques femmes qui interprétaient comme témoignage d'amour des politesses insignifiantes, valait seule à Monsieur sa réputation de légèreté.

EMMA.

Ah ! votre nièce a dit cela ! (*A part.*) C'est aimable !

LADY NELMOOR.

Mon oncle, je vous en prie.

M. DE VERPY.

Elle ajoutait que M. Arthur, tendre, délicat, sensible ! oh si je répétais tout... n'aime qu'une seule femme !

ARTHUR.

Je le jure.

NORMONT.

Bah !

M. DE VERPY.

Oui, ma nièce m'en paraît assez persuadée !

ARTHUR.

Et croit-elle que je l'aimerai toute ma vie ?

M. DE VERPY, *après les avoir regardés l'un et l'autre.*

Je pense que c'est là ce qu'elle sera bien aise de savoir.

ARTHUR, *allant à lady Nelmoor.*

Madame !

(Elle baisse les yeux et ne répond pas.)

EMMA.

Allons, allons, je devine !

NORMONT.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

M. DE VERPY.

Que ma nièce s'était promis de faire un mariage parfaitement sage et raisonnable, et qu'il paraît que...

EMMA.

M. Arthur lui a prouvé qu'il était le plus sage de vous deux.

NORMONT.

Pas possible !

ARTHUR, *tendrement à lady Nelmoor.*

Est-il vrai que mes torts soient pardonnés ?

LADY NELMOOR, *lui tendant la main et se détournant timidement.*

Il paraît que celui qu'on aime a toujours raison.

NORMONT, *pétrifié.*

Ah ! çà !... mais que suis-je donc venu faire ici ?

M. DE VERPY.

Vous avez guéri la foulure de Monsieur.

NORMONT.

Permettez... il me semble...

M. DE VERPY.

Un homme sage comme vous êtes prend son parti et ne se fâche point.

EMMA.

Voilà un mariage raisonnable comme il s'en fait beaucoup.

M. DE VERPY.

C'est qu'en fait d'amour, une femme a beau en appeler à sa raison, c'est toujours son cœur qui décide..... c'était déjà comme cela de mon temps.

FIN D'UN MARIAGE RAISONNABLE.

LE

CHATEAU DE MA NIÈCE,

Comédie en un acte et en prose, représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 8 août 1837.

A MADAME LA COMTESSE PALAMÈDE DE MACHECO.

Je veux, chère amie, que ton nom soit inscrit sur ce petit ouvrage, en mémoire de notre amitié d'enfance, respectée par l'absence et le temps, qui respectent si peu de choses.

Mon intention a été de montrer dans cette légère esquisse, que la seule puissance de l'esprit peut suffire à une femme élevée dans la retraite, et la rendre tout aimable, même au milieu d'un monde brillant et frivole où elle n'a jamais vécu; car le bon goût est produit par le bon sens; les bonnes manières sont l'expression des bons sentiments, et la fine et légère plaisanterie est la suite d'un bon esprit.

Tout cela existe dans une nature distinguée, et de même que les artifices de la toilette sont inutiles à la beauté parfaite, et ont été inventés pour en donner l'apparence à qui ne la possède pas, les usages du monde ont été convenus pour essayer d'imiter les vertus et les grâces. C'est la dorure qui reproduit l'éclat de l'or à sa superficie.

J'ai donc, cette fois encore, esquissé une figure de femme : car il y a une idée à laquelle ce que j'écris se rapporte toujours, même à mon insu, et cette pièce n'est vraiment que le rôle de la présidente.

Tu verras que j'ai fait venir cette noble provinciale de Dijon, la ville où je suis née, où commença notre amitié, où sont encore mes affections de famille. Plus on avance dans la vie, et plus il s'attache aux lieux où s'écoula notre enfance, de touchants et chers souvenirs. La joie des premières années, les tendres soins qui les entourent, les surprises qu'apporte alors à notre esprit chaque nouvelle idée, cette confiance qu'inspire l'avenir, les douces illusions et toutes les brillantes espérances de la vie, planent entières et intactes autour de cette époque, et plus tard la pensée s'y reporte pour essayer de les retrouver.

Toutes deux nous avons quitté bien jeunes le pays natal; toi pour le calme solennel d'un château de l'Auvergne, aux sites pittoresques et majestueux; moi pour la vie agitée de la ville aux mille agitations. Pourtant sur ce sol mouvant, où la fortune, la puissance, et même la gloire, ont si peu de stabilité, comme sous l'ombrage tranquille de tes forêts séculaires, notre amitié, fleur de nos jours d'enfance, a continué de croître paisiblement pour durer autant que notre vie.

Virginie ANCELOT.

10 août 1837.

LE
CHATEAU DE MA NIÈCE.

PERSONNAGES.

Le Marquis DE STAINVILLE.
M. DE LUSSAN.
M. le chevalier D'ALBY.
GOMBAUD, valet-de-chambre de la Présidente.
Un Domestique.
La Présidente DE LAMORINIÈRE.
La Comtesse DE SURGIS, sa nièce.
MARGUERITE DE LUSSAN, sœur de M. de Lussan.

L'action se passe en 1745, au château de la comtesse de Surgis, à douze lieues de Paris.

SCENE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond. Portes latérales. Une table, et tout ce qu'il faut pour écrire, à droite de l'acteur. Fauteuil à gauche.

LE CHEVALIER D'ALBY, M. DE LUSSAN.

(Le chevalier entre par le fond ; l'autre par la porte à la gauche de l'acteur.)

LE CHEVALIER.

Eh bien ! Lussan, quel horrible ennui l'on éprouve au château !... Vingt-quatre heures de sagesse !... c'est trop fort, il faut que cela finisse.

LUSSAN, *il a l'air fort triste.*

Je ne m'ennuie pas, moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes malheureux... cela occupe ! (*Lussan fait un mouvement.*) Oui, vous êtes amoureux de ma cousine, et vous êtes jaloux du marquis de Stainville.

LUSSAN.

Ah ! je n'y veux plus penser !... Oui, je l'aimais de bonne foi, et

de toute mon âme... Elle paraissait touchée de ma constance, et j'espérais... car, veuve et libre, son cœur devait seul être consulté pour un nouveau choix... Mais depuis l'arrivée du marquis, tout espoir m'a quitté, et mes regrets...

LE CHEVALIER.

Raison de plus pour vous amuser!... Moi aussi j'ai des regrets : j'aime votre sœur, Lussan, et nous sommes tous deux sans fortune, j'attends un héritage, il est vrai ; mais penser que mon mariage dépend d'un enterrement... c'est triste!... Tant qu'on dansait, qu'on jouait la comédie, qu'on faisait mille folies au château... à la bonne heure!... on pouvait supporter ses chagrins... mais à présent...

LUSSAN.

A présent, madame la comtesse de Surgis attend sa tante, sa grand'tante, la présidente de Lamorinière, et tous nos amusements sont interrompus.

LE CHEVALIER.

Bah! c'est un prétexte.

LUSSAN.

Comment!...

LE CHEVALIER.

Je parie qu'elle n'a annoncé l'arrivée de cette prétendue tante que pour ramener le calme dans ce château, dont le bruit fatiguait l'indolence du marquis.

LUSSAN.

Quoi! madame de Surgis, qui cherchait tant les plaisirs, le bruit, les fêtes!... elle y renoncerait pour plaire à M. de Stainville?... Elle aimerait donc bien cet homme blasé que tout ennuie, un fat qui, lui, ne peut rien aimer?...

LE CHEVALIER.

Précisément : une difficulté vaincue, cela tente toutes les femmes!... D'ailleurs sa haute naissance, sa grande fortune... O mon pauvre ami, il faut vous distraire, c'est ce que vous pouvez faire de mieux... et je veux vous aider!... Ecoutez : je vais vous faire une confidence.

LUSSAN.

Quoi donc?

LE CHEVALIER.

J'ai trouvé une petite vengeance!

LUSSAN.

Ah!

LE CHEVALIER.

Ils nous menacent d'une tante imaginaire... moi, je vais leur en donner une réelle.

LUSSAN.

Une tante?...

LE CHEVALIER.

Lafleur, mon valet de chambre, est un garçon très-intelligent; nous ne sommes qu'à douze lieues de Paris... il y est allé cette nuit, pour la seconde fois, et vous verrez tout-à-l'heure arriver un vieux carrosse à l'ancienne mode, des chevaux qui ressemblent à ceux de l'Apocalypse, et une tante en conséquence. Ils sont au village voisin et se disposent à faire ici une entrée triomphale, à ma grande joie, et pour leur mystification à tous.

LUSSAN.

Ce n'est pas possible.

LE CHEVALIER.

Mais cela est!... madame de Sargis n'a jamais vu sa tante : s'il est vrai qu'elle l'attende, elle s'y trompera... ce sera drôle!... Et dans tous les cas cette plaisanterie troublera un peu la tranquillité dont nous avons le malheur de jouir.

LUSSAN.

Mais comment avez-vous pu vous procurer une tante?...

LE CHEVALIER.

Soyez tranquille! ma tante est tout aimable, vive, gaie, ne pensant qu'à s'amuser! ah! si toutes les tantes étaient comme cela, il ferait bon être neveu, je vous assure.

LUSSAN.

Mais enfin, qui est-ce?

LE CHEVALIER.

Ah! ne grondez pas!... car c'est pour vous!... Oui, tenez, Lussan, je vois bien que depuis l'arrivée du marquis vous êtes tout changé, tout désespéré : le chagrin, cela fait mal!... Il faut des distractions, et, quand ce ne serait que par amitié, je veux faire quelques folies!... on se doit à ses amis!

LUSSAN.

Et ma sœur? que dira-t-elle?

LE CHEVALIER.

Votre sœur?... c'est aussi dans son intérêt!... Toutes les folies avant le mariage, afin de n'en plus faire après!... Ah! mon Dieu!... j'entends sa voix... chut!... je m'éloigne... on n'aurait qu'à me retenir... Le secret, Lussan! le secret!

(Il sort vivement par le fond.)

LUSSAN, *à lui-même.*

Quel étourdi!...

SCÈNE II.

LE MARQUIS DE STAINVILLE, LA COMTESSE DE SURGIS, LUSSAN, MADEMOISELLE DE LUSSAN.

(Le marquis, la comtesse, et mademoiselle de Lussan entrent par la porte à droite de l'acteur.)

MADAME DE SURGIS, *vivement à Lussan.*

Quoi !... le chevalier n'est pas ici !...

MADEMOISELLE DE LUSSAN, *avec colère.*

Grand Dieu !...

LE MARQUIS, *souriant.*

Il sera allé au-devant de la présidente.

LUSSAN.

Que dites-vous ?

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Je parie, mon frère, que vous savez tout ! vous êtes le confident du chevalier.

MADAME DE SURGIS.

Ah ! j'espère que M. de Lussan ne se prêterait pas à une pareille inconvenance !

LUSSAN.

Une inconvenance ?...

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Ne faites pas l'étonné, mon frère !... La plaisanterie du chevalier est connue.

MADAME DE SURGIS.

Nous savons tous ses projets.

LUSSAN, *à part.*

C'était bien la peine de tant me recommander le secret !...(*Haut.*) Mais comment ? qui vous a dit ?...

MADAME DE SURGIS.

Une de mes femmes a tout appris du valet de chambre du chevalier. Mais où est-il lui ?... comment empêcher cette folie ?...

MADEMOISELLE DE LUSSAN, *à part.*

Je n'ose pas dire que je viens de lui écrire pour le supplier d'y renoncer.

MADAME DE SURGIS.

Et devinez-vous, monsieur de Lussan, quelle femme il a choisie pour jouer le rôle de ma grand'tante ?... Une soubrette de la Comédie Italienne.

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Qu'on dit charmante !... Oh ! c'est affreux.

LUSSAN.

Il s'ennuyait... beaucoup depuis qu'on était un peu raisonnable...

MADAME DE SURGIS.

Est-ce ma faute?... J'apprends que ma tante est à Paris et veut me surprendre en arrivant ici à l'improviste : eh bien, savez-vous ce que c'est que ma tante?... Une grave et sévère personne, élevée en province, mariée il y a vingt ans à mon grand-oncle ; qui en avait cinquante et qui était premier président au parlement de Dijon. Veuve depuis deux années, des affaires l'ont conduite en Allemagne, et elle aura ajouté à l'austérité des habitudes parlementaires la froide dignité germanique : qu'aurait-elle pensé en nous trouvant occupés de mille amusements frivoles!

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Elle n'a point d'enfants, est immensément riche, et vous êtes son unique héritière.

MADAME DE SURGIS.

Lui plaire, m'en faire aimer, moi qu'elle n'a jamais vue, c'est mon devoir et mon désir. J'ai donc voulu qu'elle fût reçue chez moi avec tous les honneurs et tous les égards que son âge, son caractère et ses habitudes commandent, et cette espièglerie du chevalier.....

LE MARQUIS.

A été connue assez à temps pour empêcher que votre erreur ne prête à rire à la société et ne dérange la réception de votre tante. Je vous conseille donc, mesdames, de rentrer chacune dans votre appartement dès qu'on apercevra le carrosse de cette femme. Vos gens sont prévenus, la fausse présidente ne trouvera personne sur son chemin, et une fois qu'elle sera entrée ici, je me charge de la congédier. Fiez-vous à moi!

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Si... vous cherchiez à lui plaire?...

LE MARQUIS, *souriant malignement.*

Ah! vous croyez que je devrais lui faire la cour, peut-être?

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Rien que pour plaisanter.

LE MARQUIS, *souriant.*

Et pour empêcher qu'un autre la lui fasse?

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Mais...

LE MARQUIS.

Mon Dieu! si cela peut rendre service à quelqu'un et qu'elle soit jolie moi je ne demande pas mieux.

MADAME DE SURGIS, *un peu mécontente.*

Ah! vous, monsieur, qui depuis quinze jours que vous êtes ici,

semblez si insouciant, si dédaigneux..... vous prendriez cette peine ?...

LE MARQUIS.

Dédaigneux ?... Ici ?... Oh, non !... mais, je l'avoue, le monde et ses frivoles amusements ne m'inspirent plus qu'ennuis et dégoût, et je cherche un intérêt qui puisse redonner du charme à mes journées et du courage à mon cœur. Je savais, madame, que votre château était le rendez-vous de tous ceux qui placent la gaieté et la liberté bien avant les plaisirs de vanité et d'ostentation ; que chez vous on s'amusait sans prétention et sans soucis ; que vous étiez bonne, indulgente et naturelle... Je suis venu, j'ai vu... je ne dirai pas comme César, mais enfin vous êtes veuve... il est vrai que vous n'avez pas vingt ans et que j'en ai plus de trente.... Quoi qu'il en soit, ma famille me presse de me marier, et vous ne me défendez pas d'espérer.

LUSSAN, *bas à sa sœur.*

Je ne me trompais pas, il l'aime et je la perds, elle dont les promesses...

(Madame de Surgis jette un regard sur Lussan.)

MADEMOISELLE DE LUSSAN, *bas à son frère.*

Oui !... croyez aux promesses d'amour. Ah ! mon frère, je suis bien malheureuse aussi.

LE MARQUIS, *à madame de Surgis.*

Dans ce moment, si je veux voir cette femme, c'est uniquement pour vous rendre service et vous venger. Permettez-moi de regarder déjà ce devoir comme mon droit.

UN DOMESTIQUE, *entrant par le fond.*

Un carrosse entre dans l'avenue.

LE MARQUIS.

Déjà ! le chevalier n'a pas perdu de temps.

MADEMOISELLE DE LUSSAN, *à part.*

Il n'a tenu aucun compte de ma prière.

LE DOMESTIQUE.

Le carrosse arrive au galop des chevaux.

LE MARQUIS.

Il est clair que ce n'est pas votre tante ; les chevaux du parlement ne vont qu'au pas.

MADEMOISELLE DE LUSSAN, *à part.*

Si je pouvais l'apercevoir avant de rentrer dans ma chambre !

MADAME DE SURGIS.

Retirons-nous jusqu'à ce que vous ayez éloigné cette femme.

LE MARQUIS, *lui offrant la main.*

Permettez...

(Le domestique est sorti; madame de Surgis, le marquis et mademoiselle de Lussan sortent par la porte à droite.)

LUSSAN, *les regardant s'éloigner.*

Oui, je dois perdre tout espoir et chasser de mon cœur ce cruel souvenir. Je partirai, je quitterai le château dès aujourd'hui, et je chercherai loin d'ici les plaisirs et les distractions. Mais tâchons de voir cette actrice qui a consenti à jouer un pareil rôle. (*Il va à la porte du fond.*) Eh! vraiment c'est une jeune et jolie femme. Comment n'a-t-elle pas seulement les habits de son caractère? Elle approche... allons, il faut qu'elle fasse une entrée aussi solitaire dans le salon que dans l'antichambre.

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

LA PRÉSIDENTE, *entrant seule par le fond.*

(*Encore à la porte.*) Quoi donc! personne ici!... (*Elle entre.*) Personne au bout de l'avenue, au perron, au vestibule!... personne nulle part!... Si nous étions en temps de guerre, on pourrait croire que le château de ma nièce a été pris d'assaut et tous les habitants passés au fil de l'épée. Mais ici l'on ne fait la guerre qu'à l'ennui, et, si ce n'est pas toujours sans danger, les suites du moins n'en sont pas si funestes. Allons!... (*Elle s'assied sur le fauteuil à gauche.*) Peut-être ai-je eu tort d'arriver ainsi sans me faire annoncer? Feu M. de la Morinière aurait appelé cela une inconvenance. C'était un homme de mérite que M. le premier président!... et je l'estimais tant que j'avais fini par l'aimer malgré ses quarante ans de trop. Mais moi? qui en ai maintenant près de trente, et qui, au sortir du couvent, entrai dans son austère maison, je n'y appris rien des plaisirs du monde. Ces plaisirs, disait M. le président, ces jeux, cette gaieté que d'autres peuvent se permettre et que moi-même j'ai connus jadis, mes sévères devoirs me les défendent aujourd'hui. Ceux dont l'honneur ou la vie est à la merci de mes lumières, que penseraient-ils si je me livrais à la dissipation?.... Il avait raison, sans doute... et moi pauvre femme de vingt ans, je vivais comme un juge de soixante. (*Elle se lève.*) Aussi, parfois, il s'éveillait en moi un vague désir de plaisirs inconnus. Ma pensée s'envolait vers ce monde qui m'était interdit, et je me disais : Il doit pourtant y avoir une autre manière d'être heureuse. Parfois aussi je sentais une folle gaieté, une envie de rire, de plaisanter! Mais il fallait comprimer ces joies d'enfant que les sévères habitudes de nos journées et les gens si graves qui m'entouraient ne me

permettaient pas. Depuis deux ans que je suis veuve et libre, d'importantes affaires m'ont conduite en Allemagne : une année passée à Vienne m'a fait voir la société ; ses usages ne me sont pas tout-à-fait étrangers, car le grand monde est, dit-on, le même dans toutes les grandes villes. Mais c'est Paris surtout que je brûle de connaître ! où il me semble que je vais commencer à vivre ! Paris que je n'ai fait qu'entrevoir ; car il faut le quitter bien vite si l'on ne veut pas s'y oublier. Il me tardait de voir ma nièce, de chercher près d'elle les douces et intimes affections de famille que j'ai toujours désirées. Oui, mon isolement m'attriste. Ma liberté, ma richesse sont de grands biens sans doute ! mais le plaisir de les avoir ne vaut peut-être pas le bonheur de les donner. Aussi j'étais empressée d'arriver ; et, grâces aux informations que j'ai prises, je sais qui je vais rencontrer dans ce château. C'est d'abord le brillant marquis de Stainville, dont la conquête tente la vanité de ma nièce... qui lui sacrifie l'amour sincère de M. de Lussan ; puis le cousin de madame de Surgis, un étourdi de chevalier dont on m'a raconté mille extravagances, et enfin cette bonne petite Marguerite de Lussan, qui, dit-on, ne le voit pas avec indifférence. N'oublions pas ces renseignements. Avec eux je ne serai pas dépaysée au milieu des gens qui habitent ici, et je tâcherai de ne pas trop prêter à rire aux dépens de la provinciale. Mais on tarde bien... en entrant, j'ai envoyé un de mes gens avertir ma nièce... Ah ! le voici...

SCÈNE IV.

LA PRÉSIDENTE ; GOMBAUD, *effaré et en désordre entrant par le fond.*

LA PRÉSIDENTE.

Gombaud, mon valet de chambre, en cet état !...

GOMBAUD.

Le ciel soit loué !... madame la présidente existe encore.

LA PRÉSIDENTE.

Comment ?

GOMBAUD.

Mais il n'y a pas de temps à perdre pour prendre la fuite.

LA PRÉSIDENTE.

Êtes-vous ivre, Gombaud ?

GOMBAUD.

Ah ! cet affront après ceux que je viens d'endurer...

LA PRÉSIDENTE.

Des affronts ? ici ? Que s'est-il donc passé ?

GOMBAUD.

Il s'est passé..... D'abord j'ai annoncé, avec toute la dignité convenable, l'arrivée de madame la présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien?

GOMBAUD.

Eh bien! les gens m'ont ri au nez, et aucun n'a voulu dire à madame la comtesse que sa tante était au château.

LA PRÉSIDENTE.

C'est incroyable.

GOMBAUD.

Alors, j'ai voulu y aller moi-même. Ah bien! oui... Ils se sont jetés sur moi, m'ont assommé, et m'auraient tué sans doute si je n'étais parvenu à m'échapper de leurs mains.

LA PRÉSIDENTE.

Je n'y comprends rien!

GOMBAUD.

Je suis bien forcé, moi, de comprendre leurs coups de poing et leurs coups de pied... C'est clair cela!... et les injures donc?...

LA PRÉSIDENTE.

Mais que pouvaient-ils dire? je veux le savoir.

GOMBAUD.

Vous le voulez? Eh bien! ils disaient que madame la présidente n'était pas une présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Ah!

GOMBAUD.

Qu'on les avait prévenus; que personne n'y serait trompé; que c'était abominable de venir ainsi sous un nom supposé, et de profiter de ce qu'on attendait une vraie tante...

LA PRÉSIDENTE, *se recueillant.*

Un nom supposé? Il y a quelque méprise. Voyons, Gombaud, on attendait une tante?

GOMBAUD.

Oui, Madame, et l'on avait tout préparé; mais ce n'est pas vous.

LA PRÉSIDENTE.

Ce n'est pas moi?

GOMBAUD.

Quelque chose que j'aie pu dire, ils ont prétendu que j'étais payé pour jouer la comédie.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, il y a là-dessous un mystère que je pénétrerai.

GOMBAUD.

Les coups que j'ai reçus...

LA PRÉSIDENTE.

Écoutez, Gombaud, il faut voir la suite.

GOMBAUD.

Comment! il y aura une suite?

LA PRÉSIDENTE.

Je veux éclaircir cette plaisanterie.

GOMBAUD.

On a une drôle de manière de plaisanter dans ce pays-ci.

LA PRÉSIDENTE.

Il est évident qu'on avait été averti de mon voyage; qu'on avait tout disposé pour l'arrivée de la présidente, mais qu'on ne croit pas que ce soit moi... Tâchons donc de savoir pour qui l'on me prend.

SCÈNE V.

MADEMOISELLE DE LUSSAN, LA PRÉSIDENTE, GOMBAUD.

MADEMOISELLE DE LUSSAN, *se montrant à la porte à droite.* (*A part.*)

Voyons quelle figure elle a.

LA PRÉSIDENTE, *l'apercevant, à Gombaud.*

Et tenez, j'aperçois une petite mine qui ne doit effrayer personne. Rassurez-vous, Gombaud, et pourtant que mon carrosse reste au bas du perron. Allez... (*Gombaud sort par le fond; la présidente va à mademoiselle de Lussan.*) Approchez, Mademoiselle... mais approchez donc... Je suis...

MADEMOISELLE DE LUSSAN, *avec ironie.*

Madame la présidente de Lamorinière, n'est-il pas vrai?

LA PRÉSIDENTE.

Sans doute... et ce ton...

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Allez, nous savons tout.

LA PRÉSIDENTE.

Que savez-vous?

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Que vous venez ici pour plaire au chevalier.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! au chevalier? (*A part.*) C'est la jeune Marguerite de Lussan.

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Il est un peu étourdi! mais autrefois...

LA PRÉSIDENTE.

Autrefois?

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Il était bon, sage, excellent, avant d'avoir fait certaine connaissance...

LA PRÉSIDENTE, *souriant.*

S'il n'a pas fait d'autre connaissance que celle que vous supposez, je vous assure qu'il est toujours bon, sage et excellent.

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Vraiment?

LA PRÉSIDENTE.

Écoutez, ma belle enfant: vous dites donc qu'on savait mon arrivée au château?

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Certainement, vous veniez pour vous amuser.

LA PRÉSIDENTE.

C'est vrai; eh bien?

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Eh bien! suivez mon conseil, repartez tout de suite; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

LA PRÉSIDENTE.

Vous trouvez?

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

D'ailleurs, depuis qu'on a su que la présidente devait venir, presque toutes les personnes qui étaient au château ont reçu des lettres qui les forçaient de partir, et moi-même je vais le quitter aujourd'hui avec mon frère, car il n'y a plus ici pour nous que du malheur.

LA PRÉSIDENTE.

Du malheur? mais on était si gai dans ce château, disait-on?

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Sûrement... on se divertit pour se distraire. Est-ce qu'on aurait besoin de tant de bruit si l'on était heureux?

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Serait-ce là ce bonheur qui de loin me semblait si beau? (*Haut.*) Mais pourquoi toutes ces autres personnes sont-elles parties? Pourquoi n'ont-elles pas voulu se trouver avec la présidente?

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

C'est qu'elle a mille préjugés ridicules.

LA PRÉSIDENTE.

Ah!

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Elle ne connaît rien ni aux manières ni à l'esprit qui peuvent plaire ici.

LA PRÉSIDENTE.

J'entends.

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Je ne devrais pas être près de vous; mais j'ai voulu vous donner un bon conseil... profitez-en... votre ruse est découverte.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ah! madame la présidente de la Morinière est une personne ridicule? Elle ne comprend rien à l'esprit et aux conversations du monde? Nous verrons...

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Ciel! M. le marquis!

LA PRÉSIDENTE.

Ah! ah! ce terrible marquis...

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE DE LUSSAN, LE MARQUIS, LA PRÉSIDENTE.

LE MARQUIS, *entrant par le fond.*

Que vois-je? Vous ici, Mademoiselle? Vous, qui ne deviez pas sortir de votre chambre?

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Un peu de curiosité, je l'avoue... mais je me retire.

LE MARQUIS.

Voulez-vous me permettre de vous offrir ma main?

(Il la conduit jusqu'à la porte de droite.)

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Je suis un peu curieuse de le connaître, ce célèbre marquis, dont on m'a tant parlé.

LE MARQUIS, *revenant en scène, à lui-même.*

Elle est, ma foi, fort jolie.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Voyons si je découvrirai pour qui l'on me prend?

LE MARQUIS, *après avoir salué.*

Maintenant que nous voilà seuls, parlons raison.

LA PRÉSIDENTE.

C'est tout ce que je demande.

LE MARQUIS.

Vous aller renoncer au personnage que vous deviez jouer ici, et reprendre vos rôles ordinaires.

LA PRÉSIDENTE, *étonnée.*

Mes rôles?

LE MARQUIS.

Oui, les soubrettes, les travestissements...

LA PRÉSIDENTE.

Ah!

LE MARQUIS.

Vous y excellez... à ce qu'on m'a dit... car moi, je ne vais jamais qu'au théâtre de la cour.

LA PRÉSIDENTE.

Au théâtre ?

LE MARQUIS.

Mais ce diable de chevalier, il va partout, lui... c'est un vrai mauvais sujet, n'est-ce pas ?

LA PRÉSIDENTE.

Sans doute !... et moi, je suis...

LE MARQUIS.

Une charmante actrice... c'est connu.

LA PRÉSIDENTE.

Ah !... (*A part.*) Me voilà donc au fait !... (*Haut.*) Je suis une actrice qui joue les soubrettes, et qui...

LE MARQUIS.

Etes venue, à la prière du chevalier, pour représenter une respectable tante de province que nous attendions à notre grand ennui.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

C'est aimable !

LE MARQUIS.

Et pour laquelle madame de Surgis nous avait fait interrompre bals, jeux et comédie.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ah ! elle voulait se cacher de moi ?...

LE MARQUIS.

Vous voyez que nous savons tout... mais cet espiègle de chevalier aurait bien dû songer qu'on ne pourrait s'y tromper.

LA PRÉSIDENTE, *souriant.*

Et qu'on ne me prendrait pas pour une vieille maussade et grondeuse tante, comme on vous a dit qu'était la présidente de la Morinière !

LE MARQUIS.

Certainement.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Il paraît que, pour être de fantaisie mon portrait n'en était pas plus flatté... ah ! il faut que je me venge.

LE MARQUIS.

Cette vive gaieté, ce doux sourire, tout trahissait la vérité.

LA PRÉSIDENTE.

Vous croyez ?

LE MARQUIS.

Maintenant, votre rôle est fini.

LA PRÉSIDENTE.

Peut-être !

LE MARQUIS.

Il n'aura pas été brillant.

LA PRÉSIDENTE.

C'est ce qu'il faudra voir.

LE MARQUIS.

Quand je suis entré, vous aviez un air embarrassé, craintif, qui vous eût fait deviner, quand même nous n'aurions pas su à l'avance que vous n'étiez point la présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Ce n'est pas étonnant... j'ignorais...

LE MARQUIS.

Sûrement... quand on ne sait pas à qui l'on parle...

LA PRÉSIDENTE.

On peut faire et dire mille choses ridicules.

LE MARQUIS.

Je le crois.

LA PRÉSIDENTE, *le regardant.*

Et moi, j'en suis sûre!... A présent, ce sera différent; je commence enfin à savoir positivement ce que je dois dire et faire.

LE MARQUIS.

A présent vous ne forcerez plus vos grâces naturelles pour une dignité qui ne vous va pas; vous ne prétendrez plus à notre respect, mais à notre amour.

LA PRÉSIDENTE.

Pas plus à l'un qu'à l'autre.

LE MARQUIS.

Seriez-vous donc si dédaigneuse?

LA PRÉSIDENTE.

Seriez-vous donc si présomptueux?

LE MARQUIS.

Présomptueux!... vous croyez encore être une grande dame!

LA PRÉSIDENTE.

Et je ne le suis pas... (*A part.*) Prenons l'esprit de mon rôle.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes plus qu'une jolie femme.

LA PRÉSIDENTE.

Ai-je gagné ou perdu au change?

LE MARQUIS.

Gagné cent pour cent!... et nous donc?

LA PRÉSIDENTE.

Nous?

LE MARQUIS.

Heureux celui qui peut faire reconnaître ses droits.

LA PRÉSIDENTE.

On ne perd pas de temps pour les faire valoir, à ce qu'il me paraît.

LE MARQUIS.

Le succès en toute chose se dispute ici à la course; le prix est à celui qui va le plus vite.

LA PRÉSIDENTE.

Ah !

LE MARQUIS.

On commence par se plaire, par s'aimer.

LA PRÉSIDENTE.

Avant de se connaître ? c'est peut-être prudent.

LE MARQUIS.

Vous pensez ?

LA PRÉSIDENTE.

Il y a tant de gens qu'on ne peut plus aimer quand on les connaît !

LE MARQUIS.

Heureusement, je ne puis prendre cela pour une personnalité, car vous ne me connaissez pas.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! qui ne connaît pas le marquis de Stainville, l'homme le plus spirituel de la cour, dont les bons mots sont cités partout ?

LE MARQUIS.

Si l'on vous a dit cela, vous allez croire que je garde mon esprit pour une meilleure occasion.

LA PRÉSIDENTE, *souriant.*

Ah ! l'on ne peut pas penser que monsieur le marquis soit pour l'esprit comme les autres pour l'argent; qu'il vienne à la campagne afin de faire des économies?

LE MARQUIS.

A quoi bon faire des économies?... je ne compte plus rien dépenser.

LA PRÉSIDENTE.

Que voulez-vous dire ?

LE MARQUIS.

Que je suis rentré dans la vie réelle et positive.

LA PRÉSIDENTE.

Quelle plaisanterie !

LE MARQUIS.

Je ne plaisante plus.

LA PRÉSIDENTE.

Vous, chargé d'amuser jusqu'au roi ?

LE MARQUIS.

Si j'ai perdu l'esprit qu'il faut pour cela ?

LA PRÉSIDENTE, *riant.*

Comment serait-il parti ?

LE MARQUIS.

D'abord, il faudrait savoir comment il m'était venu.

LA PRÉSIDENTE.

Vous n'avez eu qu'à parler.

LE MARQUIS.

Au contraire !... je n'ai rien dit.

LA PRÉSIDENTE.

Ah !...

LE MARQUIS.

Nous étions trois frères...

LA PRÉSIDENTE.

D'une grande et illustre famille, je le sais... mais continuez donc, je vous écoute.

LE MARQUIS.

L'aîné héritait naturellement du titre, de la fortune et d'une grande charge à la cour ; le second eut un régiment ; le troisième... c'était moi... devait entrer dans l'église ; je refusai... ma famille parla de Malte, de... que sais-je ?... moi, je ne voulus rien entendre.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, l'on m'a dit que vous aviez toujours passé pour être un peu singulier.

LE MARQUIS.

Pas du tout !... j'étais seulement très-paresseux et fort ignorant ; un précepteur avait été chargé de m'enseigner le latin qu'il ne savait guère, et les usages du monde qu'il ne savait pas ; mais il ne me fallait à moi que ma liberté... commander ou obéir me déplaisait également, car ceux qui commandent et ceux qui obéissent ici me semblent également frivoles et inconséquents... Enfin on cessa les prières, et je me crus tranquille possesseur de ma personne... ah ! bien oui ! je m'aperçus tout à coup que j'étais l'objet de l'attention ; le roi me distinguait, on m'entourait... Devinez ce qui était arrivé ?... Pour me donner à la cour une position particulière, ma famille conspirait contre moi ; on répandait que j'étais sans ambition, dédaignant la grandeur, méprisant le pouvoir... un original enfin !... ce qui suppose toujours un esprit supérieur.

LA PRÉSIDENTE.

Vous étiez de la conspiration sans le savoir.

LE MARQUIS.

On allait jusqu'à me prêter des bons mots, et je me trouvai sans

m'en douter avec une réputation d'homme d'esprit à soutenir, c'est-à-dire avec la charge qui coûte le plus, et qui rapporte le moins.

LA PRÉSIDENTE.

Et, au dire de tous, on ne pouvait la mieux remplir.

LE MARQUIS.

Mon pauvre frère aîné, qui n'avait rien à désirer, et qui représentait la dignité de la famille, mourut... d'ennui peut-être ; le second se fit loyalement tuer l'année dernière, au siége de Fribourg... Fortune, titres, charges, tout me revint alors ; le roi va me donner un gouvernement ; mes parents veulent que je me marie ; ainsi, l'honneur, la gloire, la postérité de la famille reposent maintenant sur moi seul... se charge de l'esprit qui voudra... j'ai donné ma démission.

LA PRÉSIDENTE.

Mais on ne l'a peut-être pas acceptée ?

LE MARQUIS.

Au reste, moi, je ne connais que deux choses au monde, l'ennui et l'amusement... fuir l'un et chercher l'autre, voilà toute la vie, n'est-il pas vrai ?

LA PRÉSIDENTE.

Mais je parierais que vous trouvez toujours celui que vous ne cherchez pas... que serait-ce donc loin de la cour et de Paris ?... aussi, je suppose que ce gouvernement dont vous parliez...

LE MARQUIS.

Manger à la cour les cent mille écus qu'il rapporte...

LA PRÉSIDENTE.

Est tout ce que vous pouvez faire pour la province, n'est-ce pas ? S'imagine-t-on monsieur le marquis habitant une petite ville, recevant les notables de l'endroit et faisant sa cour... à une présidente peut-être ?

LE MARQUIS, *riant*.

Ah ! ah !

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! mais vous vouliez bien me faire la cour, à moi ?

LE MARQUIS.

C'est très-différent !... d'abord, j'ai des chances de succès.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne crois pas.

LE MARQUIS.

Et si je voulais me faire aimer ?

LA PRÉSIDENTE.

On ne peut pas tout ce qu'on veut.

LE MARQUIS.

J'ai bien envie de vous prouver le contraire.

LA PRÉSIDENTE.

Ce serait singulier.

LE MARQUIS.

Ce serait charmant.

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! mon Dieu ! à quoi cela vous servirait-il ? est-ce que l'amour d'une femme est un cadeau de noce à parer la corbeille d'une mariée ?

LE MARQUIS.

Ah ! vous savez ?... un projet de mariage ?

LA PRÉSIDENTE.

Oui, vous offrez votre nom, votre rang, votre fortune à une femme...

LE MARQUIS.

Qui ne demande que cela de moi.

LA PRÉSIDENTE.

Vous la prenez sans savoir si elle vous convient, sans désirer qu'elle vous aime.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas romanesque, et il est temps que je me range.

LA PRÉSIDENTE.

C'est-à-dire qu'après avoir fait des folies à vous tout seul, vous voulez faire une sottise à deux ?

LE MARQUIS, *vivement.*

Que tu as d'esprit, Lisette... ou Marton ?

LA PRÉSIDENTE, *lui lançant un regard fâché.*

Ah !

LE MARQUIS, *d'un ton plus cérémonieux.*

Je sens vraiment le désir de vous plaire : mon esprit et mon cœur se réveillent près de vous.

LA PRÉSIDENTE, *moqueuse.*

C'est cela !... Homme de cœur et fort ennuyé, vous aimez la nouveauté, n'est-il pas vrai ?... Oui, quelque chose ici vous manque, monsieur le marquis, je le parierais ! Cette vie inutile, toute de vanité frivole et mesquine ; cette femme que vous épousez sans que votre cœur l'ait choisie, sans que le sien se soit ému pour vous, ah ! tout cela vous semble insipide, n'est-ce pas ?... (*Avec un profond dédain.*) Vous rêviez mieux peut-être ?... mais croyez-vous donc que l'actrice... Lisette ou Marton, comme vous dites, puisse vous donner tout ce qui vous manque ?

LE MARQUIS.

Ce ton dédaigneux...

LA PRÉSIDENTE.

Vous étonne ?... Oh ! sans doute ce n'est pas ainsi qu'on accueille

d'ordinaire les doux propos de monsieur le marquis... Oui, je sais qu'il est des femmes étourdies et folles qui cherchent avec empressement ces hommes oisifs qui n'apportent près d'elles que des heures dont ils ne savent que faire, des paroles qui ne veulent rien dire, et une fastueuse inutilité dont ils sont vains. On m'avait dit cela ; mais j'en doutais encore, car je croyais qu'une femme devait garder son empressement pour le mérite, son estime pour les talents, son sourire pour ce qui est vraiment aimable, et sa tendresse pour celui dont la vie est glorieuse et utile.

LE MARQUIS.

Utile ?..

LA PRÉSIDENTE.

Oui, utile !... ce qui n'empêche ni d'être agréable ni d'être amusant... (*Riant.*) Car convenez-en, monsieur le marquis, il y a bien des gens qui ne sont bons à rien, et qui n'en sont pas moins mortellement ennuyeux... Mais j'entends du bruit... la comtesse sans doute ?

LE CHEVALIER, *en dehors.*

Ce n'est pas elle.

LE MARQUIS.

La voix du chevalier !

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ah ! le chevalier qui avait imaginé une si jolie plaisanterie !

LE MARQUIS.

J'entends aussi madame de Surgis.

(Il va au-devant d'eux.)

LA PRÉSIDENTE, *à part, sur le devant.*

Bien... voici l'ennemi... A mon tour à présent !... Du courage et même un peu d'audace! nous verrons si ce sera toujours aux dépens de la présidente qu'on rira.

SCÈNE VII.

LUSSAN, MADEMOISELLE DE LUSSAN, LE CHEVALIER, MADAME DE SURGIS, LE MARQUIS, LA PRÉSIDENTE.

LE CHEVALIER, *dans le fond, à demi-voix.*

M. le marquis est encore là, il va me défendre, me justifier à vos yeux.

LE MARQUIS.

Du moins, chevalier, si quelqu'un ici est tenté de vous gronder, ce n'est pas moi; car, en vérité, pour être juge contre elle, il ne faut ni la voir ni l'entendre.

LE CHEVALIER.

Je ne l'ai jamais entendue, je ne l'ai jamais vue, et, je le répète,

la crainte de vous déplaire m'a fait renoncer à la plaisanterie dont on vous a parlé.

MADAME DE SURGIS.

Qui est-ce donc?

(Tout le monde s'est approché.)

LA PRÉSIDENTE.

Allons, chevalier, plus de mensonges!... Tout est fini... l'embarras où m'a jetée votre absence a trahi tous nos secrets.

LE CHEVALIER, *stupéfait.*

Nos secrets?

MADAME DE SURGIS, *étonnée.*

Comment?

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien! oui, nos secrets pour nous moquer ensemble des tantes, des nièces, des marquis, des...

LE CHEVALIER, *confondu.*

Mais je ne vous connais pas, moi!

LE MARQUIS, *à part, étonné.*

Qu'est cela?

LA PRÉSIDENTE.

Puisque je vous dis que la plaisanterie est terminée.

LE CHEVALIER.

Laquelle?

LA PRÉSIDENTE, *riant.*

Ah çà! qu'a-t-il donc, M. le chevalier? Il ne reconnaît plus ses amis... il ne se souvient plus, dans le grand monde, de ceux avec lesquels il se délasse de l'ennui qu'il y éprouve?

LE CHEVALIER, *allant à madame de Surgis.*

Écoutez-moi, Madame!

MADAME DE SURGIS, *s'éloignant de lui.*

Cette obstination... c'est trop inconvenant!...

LA PRÉSIDENTE.

Il faut excuser le chevalier... trop sûr de la tendresse d'une enfant, il cherche des distractions.

LE CHEVALIER, *à mademoiselle de Lussan.*

Ah! ne croyez pas!...

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Fi, Monsieur!... vous êtes impardonnable!... Nous ramener ici en protestant que vous ne connaissez pas madame... quelle imposture!... Je ne veux vous revoir de ma vie...

(Elle sort par la porte de droite.)

SCÈNE VIII.

LUSSAN, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LA PRÉSIDENTE.

LE CHEVALIER.

Est-on plus malheureux? (*A la Présidente.*) Et c'est vous, Madame...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Quoi donc?... je viens ici (tout le monde le sait, car on me le répète depuis une heure), je viens uniquement pour vous faire plaisir... et cela n'a pas l'air de vous faire plaisir du tout.

LE CHEVALIER.

Comment? moi, qui...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Vous deviez tant rire de la figure que chacun ferait en me voyant!... et il n'y a que vous qui fassiez une figure risible!

LE MARQUIS, *à part.*

Est-ce lui qui se moque de nous? est-ce elle qui se moque de lui?

LE CHEVALIER, *avec impatience.*

Encore une fois, je n'y puis rien comprendre.

MADAME DE SURGIS.

Ah! c'est affreux, Monsieur!... Et vous, Madame, comment avez-vous eu l'idée de venir ici?

LA PRÉSIDENTE.

Mais... ne m'attendait-on pas? n'étais-je pas invitée à prendre part à vos plaisirs, à jouer aussi un rôle dans la comédie?

MADAME DE SURGIS.

Mais enfin...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

N'est-ce pas jouer la comédie, qu'essayer de passer aux yeux de tous pour ce qu'on n'est point; qu'accepter, par exemple, la main d'un homme, c'est-à-dire lui promettre sa tendresse quand on ne peut la lui donner?...

(Elle fixe ses regards sur madame de Surgis, qui fait un mouvement.)

MADAME DE SURGIS.

Madame!...

LA PRÉSIDENTE, *regardant Lussan.*

Quand un autre la possède, et qu'on sacrifie pourtant et l'amour qu'il éprouve et celui qu'il inspire à un rang, à une fortune qu'il ne peut offrir et dont la vanité ne saurait se passer?...

LUSSAN, *à part.*

C'est très-bien ce qu'elle dit là!

LA PRÉSIDENTE, *continuant et regardant le marquis.*

Offrir à toutes les femmes un amour menteur ; déployer l'esprit, les grâces qui peuvent les charmer ; et, s'il en était une qui mît son bonheur dans notre tendresse, l'abandonner bientôt pour des distractions nouvelles, ah ! voilà la comédie qu'on ne devrait pas jouer, voilà celle où je ne voudrais pas de rôle, moi, et à laquelle je conseillerai toujours de renoncer.

MADAME DE SURGIS.

Quel langage !

LE CHEVALIER, *à demi-voix.*

Vous voyez bien que c'est la présidente... Est-ce que Marton ferait de la morale ?

LA PRÉSIDENTE, *à Lussan.*

Vous, Monsieur, au lieu de vous charger du rôle de soupirant malheureux, ce qui est toujours un peu triste, que ne demandiez-vous conseil au chevalier ?

LUSSAN.

A lui ?

LA PRÉSIDENTE, *souriant.*

Sans doute !... un chevalier de Malte !... Est-ce que les chevaliers de Malte ne sont pas institués pour soumettre les infidèles ?

MADAME DE SURGIS, *à part.*

Infidèle !...

LE MARQUIS, *à demi-voix.*

Vous voyez bien que c'est Marton... Est-ce qu'une présidente plaisanterait ainsi ?

LA PRÉSIDENTE.

Le bon sens naturel d'une femme étrangère au monde a dissipé le nuage qui enveloppait la vérité ; chacun sait maintenant à quoi s'en tenir. Chevalier, vous êtes un étourdi, vous ne connaissez pas encore le prix d'un naïf et sincère attachement, et vous courez trop après toutes les femmes pour qu'on vous en donne une à vous.

LE CHEVALIER.

Quoi... encore ?..

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant et s'adressant à Lussan.*

Monsieur de Lussan, vous aimez de bonne foi : il vous en faut une qui sache préférer votre affection à de vains plaisirs : vous la cherchiez où elle n'était pas.

MADAME DE SURGIS.

Je ne souffrirai pas plus longtemps...

(Le marquis l'arrête.)

LA PRÉSIDENTE, *s'adressant au marquis.*

Quant à vous, marquis, ah ! vraiment il n'est pas facile de savoir

ce que vous voulez : vous ne le savez pas vous-même !... Il faudrait amuser votre esprit, qui a le droit d'être difficile, intéresser votre cœur... il faudrait... mais de plus habiles s'en chargeront, sans doute. (*Elle passe entre le marquis et la comtesse. A madame de Surgis.*) Vous, Madame, vous apprendrez peut-être que les conquêtes sont plus faciles à faire qu'à garder, et que, si le brillant éclat d'une femme à la mode les attire, il faut quelque chose de mieux pour les fixer. (*Mouvement de madame de Surgis. La présidente continue.*) Recevez pourtant mes remerciements pour votre hospitalité, quelque singulière qu'elle ait pu me paraître : je lui dois de connaître ce que vous cachiez à d'autres, et la vérité est une si belle chose, qu'on ne peut la payer trop cher !... Chevalier, donnez-moi la main... Vous m'avez exposée à tant d'inconvénients à mon arrivée, que vous ne pouvez vous dispenser de protéger mon départ. Adieu, Madame, excusez-moi si je ne sais pas les beaux usages du grand monde.

(Elle sort avec le chevalier.)

SCÈNE IX.

LUSSAN, MADAME DE SURGIS, LE MARQUIS.

MADAME DE SURGIS.

Quelle est cette femme ?

LE MARQUIS.

Je l'ignore et n'y comprends plus rien.

MADAME DE SURGIS.

Certes, ce n'est pas la présidente, mariée à mon oncle avant ma naissance, et dont j'entends parler depuis le berceau. Elle ne peut être une jeune et jolie femme; une grand'tante n'aurait pas cette tournure.

LE MARQUIS.

Une soubrette de la Comédie Italienne ne saurait avoir ce langage.

MADAME DE SURGIS.

C'est juste ; mais alors qui est-elle ?

LE MARQUIS.

Ma foi, je suis si curieux de le savoir, que je vais la suivre à l'instant même.

LUSSAN, *vivement*.

Oh ! c'est moi qui veux l'accompagner.

LE MARQUIS.

Vous dont le cœur a tant d'occupations !

LUSSAN.

Vous dont l'âme est si désœuvrée !

MADAME DE SURGIS.

Eh quoi ! Messieurs, vous disputer ici à qui s'attachera aux pas de cette femme ?

LE MARQUIS.

Pardon, Madame, pardon ! mais je n'aurai pas un moment de repos que je n'aie su qui elle est.

(Il sort par le fond.)

LUSSAN.

Et moi, il faut absolument que je la rejoigne.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

MADEMOISELLE DE LUSSAN, MADAME DE SURGIS.

MADAME DE SURGIS, *seule.*

Partis !... occupés d'elle seule et me quittant ainsi !... Quoi ! M. de Lussan !... lui !...

MADEMOISELLE DE LUSSAN, *à la porte de droite.*

Est-elle sortie ?...

MADAME DE SURGIS.

Oui, ma chère Marguerite, et tous l'ont suivie !... Votre frère lui-même !... Ah ! si vous pouviez lire dans mon cœur !... ma douleur m'éclaire !... votre frère... je l'aimais.

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Vous l'aimiez ?... et vous écoutiez le marquis ?...

MADAME DE SURGIS.

Vous saurez tout !... Oui, cette femme a deviné !... Une folle dissipation a dérangé ma fortune, et le marqnis m'offrait une opulence à laquelle je suis habituée... mais je sens qu'elle ne me donnerait pas le bonheur, et que je ne peux le trouver qu'avec lui... que j'ai perdu peut-être, car il est parti !

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Perdu ?... parti ?... non, non, non, c'est impossible !... On avait dit à vos gens de s'amuser un peu de ceux de cette femme : ils ont si bien usé du privilége que son cocher est enfermé au belvéder, les chevaux et la voiture à une demi-lieue d'ici !... Un seul de ses gens échappé est allé, a-t-il dit, chercher secours à la ville voisine. Je venais vous avertir de tout cela.

MADAME DE SURGIS.

Ah ! mes gens ont abusé de la permission ! je vais voir et donner l'ordre qu'un carrosse soit préparé et emmène cette femme.

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

Un mot de vous retiendra mon frère pour toujours !... Mais, j'entends du bruit, c'est peut-être elle qui revient ?

MADAME DE SURGIS.

Suivez-moi, ma chère, nous retiendrons aussi le chevalier!... quelque coupables qu'ils soient, il vaut mieux leur pardonner que de laisser cette inconnue l'emporter sur nous. Je l'entends!..... venez!... et ne nous trouvons pas une seconde fois avec elle.

(Elles sortent par la porte de droite; la présidente entre par le fond.)

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, LA PRÉSIDENTE, LUSSAN, LE MARQUIS.

LA PRÉSIDENTE, *entrant*.

Me voilà prisonnière!... Aucun moyen de partir!... mes gens, ma voiture, tout a disparu!... et je pourrais m'effrayer; car je ne sais, Messieurs, si vous êtes des gardiens pour une captive, ou des défenseurs pour une femme en danger!...

LE MARQUIS.

Des gardiens?... Vous doutez de notre loyauté?...

LA PRÉSIDENTE.

Mais que dois-je penser? après avoir voulu me faire quitter le château, on m'empêche d'en sortir; et vraiment tout ce qui m'arrive, ce que je vois, ce que j'entends doit me paraître fort singulier! pourtant j'aime mieux en rire que m'en fâcher, et j'ai même envie d'occuper les loisirs de ma captivité à vous rendre service à tous. On ne veut pas que je me mêle à vos plaisirs? eh bien! je vais me mêler de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Et comment cela?

LA PRÉSIDENTE.

Vous verrez! Chacun ici est mécontent, et désire ce qu'il n'a pas: M. de Lussan est jaloux; M. le marquis est ennuyé, et le chevalier est, dans ce moment surtout, fort contrarié!... Il ne tient peut-être qu'à moi que tout change! si vous me secondiez, avant une heure chacun serait satisfait.

LUSSAN.

Ce n'est pas possible?

LE MARQUIS.

Oh! je serais curieux de voir cela.

LE CHEVALIER.

Et que faudrait-il faire?

LA PRÉSIDENTE.

Rien! que me promettre de suivre mes conseils.

LE MARQUIS.

Je ne demande pas mieux.

LUSSAN.

Qu'est-ce que je risque?

LE CHEVALIER.

J'y consens, moi.

LA PRÉSIDENTE.

Alors, Messieurs, j'ai votre parole de m'obéir ?

TOUS LES TROIS.

Notre parole ?... vous l'avez !. .

LA PRÉSIDENTE.

Je la reçois, et j'y compte !... Ainsi, vous m'obéirez aveuglément pendant une heure !... Vous, marquis, par curiosité !... M. de Lussan, par vengeance!... et vous, chevalier, par nécessité, puisque vous êtes mon complice.

LUSSAN.

Quels que soient nos motifs, nous obéirons.

LA PRÉSIDENTE.

Une heure, et trois chevaliers comme vous !... mais avec cela je ferais la guerre à une province !... jugez donc si je rétablirai la paix dans un château !... Voilà qui est décidé?... obéissance complète pendant une heure !...

LUSSAN.

Pendant toute ma vie!

LE CHEVALIER.

J'ai promis une heure.

LA PRÉSIDENTE, *riant.*

Oh ! vous êtes un sujet révolté.

UN DOMESTIQUE, *entrant par la porte de droite.*

Mademoiselle de Lussan demande M. son frère, et madame la comtesse prie M. le chevalier de passer chez elle.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ! Messieurs, mes projets réussissent... on ne peut pas mieux même !... (*Au domestique.*) Dites à ces dames que ces messieurs n'iront pas.

LE CHEVALIER.

Comment?...

LA PRÉSIDENTE.

Silence !... (*Au domestique.*) Ces messieurs présentent leurs respects à ces dames, et partent pour Paris... Allez; mais allez donc !... (*Le domestique sort après un peu d'hésitation.*) Monsieur de Lussan, vous avez ici des chevaux ?

LUSSAN.

Deux chevaux de selle.

LA PRÉSIDENTE.

Quittez à l'instant le château tous deux : que l'on vous voie sor-

tir !... puis, au bout de l'avenue, vous reviendrez par le village ; vous y laisserez vos chevaux, et vous pourrez rentrer sans être vus, dans ce salon, où je vous attends.

LUSSAN, *hésitant.*

Mais enfin...

LE CHEVALIER, *de même.*

Si cependant...

LA PRÉSIDENTE.

Est-ce que l'obéissance doit se permettre les *si* et les *mais?* j'ai reçu votre parole.

LUSSAN.

Nous n'y manquerons point, et nous partons !... Venez, chevalier !.....

LE CHEVALIER, *à Lussan.*

Je vous assure que madame se moque de nous.

LA PRÉSIDENTE.

C'est possible !... mais cela n'empêche pas les chevaux de galoper. Partez vite !...

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE XII.

LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LA PRÉSIDENTE.

Vous, marquis...

LE MARQUIS.

Moi je reste !... et rien au monde ne m'en empêcherait !... J'ai fait un pari !... c'est de ne pas sortir d'ici sans avoir su au juste à qui je parle.

LA PRÉSIDENTE.

Et si j'avais parié, moi, que vous ne le sauriez pas ?

LE MARQUIS.

Eh bien ! l'un de nous deux perdrait !

LA PRÉSIDENTE.

Ce sera vous.

LE MARQUIS.

Ou vous.

LA PRÉSIDENTE.

Nous verrons.

LE MARQUIS.

Un homme un peu habile ne devine-t-il pas tout ce qu'une femme veut lui taire ?

LA PRÉSIDENTE.

Une femme un peu adroite ne cache-t-elle pas à un homme tout ce qu'elle veut lui laisser ignorer?

LE MARQUIS.

Si vous consentiez seulement à répondre à deux questions?

LA PRÉSIDENTE.

Deux?... je vous crains si peu, que je vous promets de n'en pas laisser une sans réponse.

LE MARQUIS.

Par exemple, si je demandais à quoi se passe votre temps?

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien, je vous le dirais.

LE MARQUIS.

Et je devinerais alors qui vous êtes.

LA PRÉSIDENTE.

Ce n'est pas sûr... la vie se passe en soins si frivoles!... Quelle femme ne donne pas d'abord bien des heures à une toilette plus ou moins riche, même quand cette parure ne lui doit servir à rien?... Quelle est celle qui ne sacrifie pas son temps à visiter ou à recevoir des personnes que parfois elle n'estime guère?... En est-il une enfin qui ne soit obligée de renoncer à d'innocents plaisirs pour obtenir l'estime de gens que souvent elle n'aime pas?... et non seulement cela est commun à toutes les femmes, mais convenez, Monsieur, qu'il est bon nombre d'hommes qui ne font pas des choses plus utiles et plus raisonnables, et que voilà une vie bien employée par les uns comme par les autres.

LE MARQUIS, *souriant*

Fort bien!... mais si je demandais ce qui occupe votre pensée?

LA PRÉSIDENTE.

Cela ne vous dirait pas davantage ce que vous désirez savoir.

LE MARQUIS.

Voyons!... mais la vérité?

LA PRÉSIDENTE.

La vérité est qu'il y a une pensée qui vient à toutes les femmes, qui passe dans l'esprit de la plus sage comme dans le cœur de la plus légère, c'est que le bonheur consiste à aimer et à être aimée!... mais comme ce désir vient à toutes, il ne peut vous aider à deviner à quelle classe appartient celle qui le forme.

LE MARQUIS.

Pourtant je devinerai.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne me suis pas donné tant de peine pour deviner le marquis de Stainville.

LE MARQUIS.

Me deviner, moi ?

LA PRÉSIDENTE.

Je sais qu'une réputation d'homme d'esprit ne l'a pas satisfait... quoiqu'il y ait dans le monde terriblement de gens qui vivent à moins; et pour qu'il fût heureux, il faudrait...

LE MARQUIS.

Qu'il pût vous plaire !

LA PRÉSIDENTE, *riant.*

Pas du tout !... car, en ajoutant une conquête à ses nombreux succès, M. le marquis ne fait ordinairement que changer le genre de son ennui !... Non !... il lui faudrait l'ambition, la gloire !...

LE MARQUIS.

Celles que je vois m'en dégoûtent.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! je le comprends !... Cette ambition, désir insensé d'accumuler titres, charges, emplois et richesses ?... cette gloire qui n'est que du bruit ?... cela convient-il aux âmes élevées, aux esprits délicats ?... Mais attacher son nom à de nobles projets, se rendre célèbre par un vrai mérite, devenir utile au bonheur des autres ?... mais être riche quand il y a tant de bien à faire ?... mais être puissant quand il y a tant de grandes choses à exécuter ?... Ah ! qui pourrait dédaigner la richesse et la puissance avec cette pensée-là?

LE MARQUIS.

Quels discours !... quels regards !...

LA PRÉSIDENTE.

Puis, à côté de ces graves idées, ne reste-t-il pas des plaisirs ?

LE MARQUIS.

Les plaisirs ?... j'en suis las.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, sans doute, de ce mouvement, de ces fêtes ?... Oh ! comme cela doit fatiguer !... Mais cultiver les arts, appeler à soi les talents qui charment la vie, occuper son esprit de mille idées nouvelles ?... Voilà ce que je croyais être le plaisir et ne lasser jamais !..... Peut-être mon ignorance des choses de ce monde me rend-elle bien ridicule à vos yeux.

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes à mes yeux la plus noble et la plus charmante des femmes, et ce qui ne lasserait jamais, ce serait de vous voir, de vous entendre..... Mais, dans tous ces moyens de bonheur, oublierez-vous celui qu'on ne peut oublier près de vous ?... l'amour ?

LA PRÉSIDENTE, *souriant.*

Que dirais-je moi qui ne le connais pas ?... moi qui ai seulement

appris qu'on ne peut être amoureux sans faire de sottises, ni parler d'amour sans en dire ?

LE MARQUIS, *vivement.*

Il n'en serait pas ainsi si l'on trouvait un noble cœur et un esprit éclairé, si l'on s'estimait pour s'aimer, et qu'on s'aimât pour la vie !...

LA PRÉSIDENTE, *étonnée.*

Est-ce un homme à la mode, dédaigneux et ennuyé, qui parle de la sorte ?

LE MARQUIS, *vivement.*

Ah ! de même qu'il est une ambition et des plaisirs que j'ignorais, serait-il un amour que je ne connaîtrais pas ? La femme qui a fait battre mon cœur à de graves idées, au projet d'une vie raisonnable et utile, aurait-elle un pouvoir que nulle autre n'exerça sur moi ?... Il me semble que tout est changé là ! Parlez encore !...

LA PRÉSIDENTE, *un peu troublée.*

Moi !...

LE MARQUIS.

Vous, dont la voix est si douce, dont les mots sont si touchants !... vous, que l'on ne peut s'empêcher d'aimer !... vous, qui avez réveillé en moi les nobles idées, qui, je le sens, pouvaient seules me rendre heureux !... vous, près de qui l'on conçoit si bien la gloire et le bonheur ! parlez encore ! Quelle est cette puissance de votre esprit qui vient ainsi ranimer tout le mien ?

LA PRÉSIDENTE, *à elle-même.*

Pourquoi suis-je troublée ?...

LE MARQUIS.

Vous, dont la pensée devine tant de choses !

LA PRÉSIDENTE.

Mais dont le cœur ignore tout.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce trouble, cet embarras, parce que j'ose dire que je vous aime ?... Ce langage...

LA PRÉSIDENTE.

M'est inconnu, je le répète.

LE MARQUIS.

Quoi !... vous ignorez ?...

LA PRÉSIDENTE, *souriant pour cacher son trouble.*

Eh ! mais... vous disiez bien tout à l'heure que jusqu'à ce moment vous n'aviez pas compris la gloire !

LE MARQUIS.

Dites, oh ! dites-moi aussi que jusqu'à ce moment vous n'aviez pas compris l'amour !

LA PRÉSIDENTE, *souriant.*

Moi... qui ne voulais que vous parler raison !

LE MARQUIS.

Moi qui voulais vous la faire oublier !

LA PRÉSIDENTE, *émue.*

Oh ! si vous pouviez profiter de mes conseils !

LE MARQUIS, *tendrement.*

Oh ! si vous vouliez suivre les miens !

LA PRÉSIDENTE.

Si vous m'écoutiez, comme on vous admirerait !

LE MARQUIS.

Si je pouvais me faire comprendre, comme vous m'aimeriez !...

LA PRÉSIDENTE, *troublée.*

Mais... la raison ?...

LE MARQUIS, *tendrement.*

Mais... l'amour ?

LA PRÉSIDENTE, *essayant de plaisanter pour déguiser son émotion.*

En vérité, il me semble que nous ne nous entendons plus du tout.

LE MARQUIS, *remarquant son trouble.*

Il me semble, au contraire, à moi, que nous commençons à nous entendre... Ah !... quelqu'un.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Le coureur de monsieur le marquis vient d'apporter pour lui des dépêches, des ordres.

LE MARQUIS.

Des dépêches ? des ordres ?

LE DOMESTIQUE.

De la part du roi.

LE MARQUIS.

Donnez. N'ai-je pas bien raison de maudire les grandeurs dont je viens d'hériter ?

(Il prend le paquet, et par un geste demande à la présidente la permission de lire : le domestique sort; le marquis a pris la droite de l'acteur.)

LA PRÉSIDENTE, *à elle-même, pendant qu'il lit.*

O mon Dieu !... aurait-il fait dans mon cœur tout le chemin que je voulais faire dans son esprit ?... Donnez donc des leçons de morale !

LE MARQUIS.

C'est ma nomination au gouvernement de la province de Bourgogne.

LA PRÉSIDENTE.

Ah !...

LE MARQUIS.

A la faveur qu'il me fait, le roi ajoute celle de me permettre de ne point résider.

LA PRÉSIDENTE.

Et... (*Le marquis est près de la table où se trouve tout ce qu'il faut pour écrire.*) Et vous allez répondre que demain vous irez remercier le roi de la première de ces faveurs et refuser la seconde ?...

LE MARQUIS.

Comment ?...

LA PRÉSIDENTE, *avec grâce et finesse.*

Voyez comme je vous devine toujours !... L'occasion de faire le bien... quand on en a déjà la volonté !... (*Le marquis est debout devant la table, hésitant : elle continue en se reculant.*) Je me retire, si je vous empêche de répondre.

LE MARQUIS.

Oh ! restez...

(Il s'assied à la table et a toujours l'air d'hésiter sur ce qu'il fera.)

LA PRÉSIDENTE.

Il est parfois loin du trône de grands talents ignorés, des vertus méconnues, des faibles persécutés et des pauvres qui souffrent ; ah ! c'est un beau droit que celui de les protéger, de les défendre et de les secourir ; c'est une belle part de l'autorité royale que Sa Majesté vous confie.

LE MARQUIS, *vivement.*

Oui, c'est un noble partage !... Que mes actions de grâces au roi lui prouvent...

(Il a commencé à écrire, puis il s'arrête.)

LA PRÉSIDENTE.

Que nul n'en saurait si bien remplir les devoirs.

LE MARQUIS.

Un pouvoir envié des plus grands !

LA PRÉSIDENTE.

Qu'on peut faire bénir des plus petits !

LE MARQUIS, *après avoir écrit encore quelques phrases, la regarde en souriant.*

Mais plus de loisirs !...

LA PRÉSIDENTE.

Plus d'ennuis non plus !

LE MARQUIS.

Plus de ces belles fêtes de la cour !... Mais peut-être quelques bénédictions dans le peuple.

LA PRÉSIDENTE, *le regardant avec finesse.*

Plus de succès enviés et de jours brillants.

LE MARQUIS.

Mais si vous vouliez, quelques heures heureuses ?

LA PRÉSIDENTE.

Plus de ces nombreuses conquêtes de femmes à la mode, éblouies par la grandeur, le luxe et l'éclat?...

LE MARQUIS, *l'interrogeant du regard.*

Une seule nous aimant pour nous-même ?

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton très-affectueux.*

De bonnes actions souvent!... de la gloire quelquefois.

LE MARQUIS, *prenant sa main.*

Du bonheur toujours... n'est-il pas vrai ?

LA PRÉSIDENTE, *retirant sa main.*

Écrivez donc !...

UN DOMESTIQUE, *deux lettres à la main, sort de la porte de droite et se dirige vers la porte du fond en disant :*

J'exécuterai vos ordres, Madame.

LA PRÉSIDENTE, *au domestique.*

Approchez; on vient de vous remettre deux lettres? une pour M. de Lussan, l'autre pour le chevalier?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Madame.

LA PRÉSIDENTE.

J'en étais sûre!... Vous avez l'ordre de partir à l'instant pour Paris, et de les porter à ces messieurs ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Vous ne les trouverez pas : il n'y a que moi qui puisse savoir où ils sont. Donnez, je me charge de rendre ces lettres. (*Elle les prend.*) Allez, votre course est faite.

LE DOMESTIQUE.

Mais, Madame!...

LA PRÉSIDENTE.

Allez donc, je réponds de tout.

LE MARQUIS, *qui a fermé sa lettre et qui la remet au domestique.*

Donnez, je vous prie, celle-ci à mon coureur.

(Le domestique sort.)

LA PRÉSIDENTE, *les deux lettres à la main.*

Je devine ce que contiennent ces deux épîtres.

LE MARQUIS, *qui a pris la gauche de l'acteur.*

Vous devinez donc tout ?

LA PRÉSIDENTE, *riant.*

Et vous rien.

LE MARQUIS.

Je sais ce que je voulais savoir.

LA PRÉSIDENTE.

Et quoi donc ?

(Ici la comtesse de Surgis et mademoiselle de Lussan sortent de la porte de droite, s'arrêtent et écoutent.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE SURGIS, MADEMOISELLE DE LUSSAN, *au fond*, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à la présidente.*

Ne m'avez-vous pas dit ?...

LA PRÉSIDENTE.

Que ?

LE MARQUIS.

Qu'être aimée est le désir de toutes les femmes.

MADAME DE SURGIS, *bas à mademoiselle de Lussan.*

Comment ? encore au château ?... Et il paraît qu'elle en veut aussi au marquis !...

LA PRÉSIDENTE, *au marquis en riant.*

J'ai dit cela, moi ? mais c'est de la folie.

LE MARQUIS, *tendrement.*

De la raison !... car cela promettait le bonheur.

MADEMOISELLE DE LUSSAN, *bas à madame de Surgis.*

Il y va de votre gloire de ne pas la laisser faire.

MADAME DE SURGIS, *bas.*

Oui, vous allez voir.

LA PRÉSIDENTE, *au marquis.*

Tout à l'heure je plaisantais.

LE MARQUIS, *lui prenant tendrement la main.*

Et moi, maintenant je ne plaisante plus.

MADAME DE SURGIS, *s'avançant en riant aux éclats.*

Bien, monsieur de Stainville, très-bien !... Je vous fais compliment.

LE MARQUIS, *contrarié.*

Compliment ?

MADAME DE SURGIS.

Savez-vous que, pour tromper avec tant de grâce, il faut en avoir une grande habitude ?

LE MARQUIS.

Tromper?

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Que dit-elle ?

MADAME DE SURGIS.

Votre voix était si tendre que si je n'avais su ce dont nous étions convenus...

LE MARQUIS, *étonné.*

Convenus !... (*Se rappelant.*) Ah !...

(Il fait des signes à madame de Surgis.)

MADAME DE SURGIS.

Il est temps que tout cela finisse.

LA PRÉSIDENTE, *avec impatience.*

Parlez donc, madame !... qu'y a-t-il ?

MADAME DE SURGIS.

Il y a que ce matin nous convînmes d'une petite vengeance avec M. le marquis.

LE MARQUIS, *vivement.*

Moi, de rien du tout !... Je ne suis convenu de rien.

MADAME DE SURGIS.

Il ne serait ni honnête ni généreux de faire durer cette plaisanterie, et M. le marquis est trop dangereux pour qu'il n'y ait pas de la cruauté à exposer une femme à ses séductions.

LA PRÉSIDENTE, *à part, avec chagrin.*

C'était un jeu !...

MADAME DE SURGIS.

Monsieur devait feindre de l'amour, chercher à plaire, et nous amuser ensuite par le récit de...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah ! je jure que mes paroles...

LA PRÉSIDENTE, *commençant dignement, et finissant très-émue.*

Qu'elles soient oubliées ! et si les miennes ont été écoutées... eh bien, je ne veux pas les regretter..... (*A part.*) Tous les combats ont leurs périls, et il n'y a pas de victoire qui n'ait coûté quelque chose.

LE MARQUIS, *à part.*

Comme elle est émue !...

LA PRÉSIDENTE.

Mais à présent tout est fini, et je me serais déjà retirée si mon carrosse était là, et si j'avais remis ces deux lettres...

MADAME DE SURGIS, *étonnée.*

Nos lettres !... vous avez nos lettres ?

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

C'est affreux !

LA PRÉSIDENTE.

C'est que je les avais promises ces lettres (*elle va vers la porte de gauche*) à ces deux messieurs.

MADAME DE SURGIS.

Comment!...

LA PRÉSIDENTE.

Venez, monsieur de Lussan ; venez, chevalier.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. DE LUSSAN, LE CHEVALIER.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous délie de votre serment.

MADEMOISELLE DE LUSSAN, *à part.*

Ils étaient ici.

LA PRÉSIDENTE.

On vous aime, on vous rappelle pour vous le dire !... Je l'avais prévu, il ne fallait que la crainte de vous perdre pour qu'on sentît le prix de votre amour.

(Elle leur remet les lettres.)

MADAME DE SURGIS.

Oh !... qui êtes-vous donc, madame !

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton digne mais ironique.*

Demandez à M. le marquis de Stainville ; car s'il s'était engagé à séduire une femme qu'il n'aimait pas, il avait aussi parié de deviner son nom qu'il ignorait !... (*Souriant malignement.*) Est-ce qu'il aurait perdu toutes ses gageures ?

(Lussan et le chevalier, après avoir lu les lettres, sont allés près de madame de Surgis, et de mademoiselle de Lussan. Les personnages se trouvent alors placés ainsi qu'il suit : Lussan, madame de Surgis, le chevalier, mademoiselle de Lussan, la présidente, le marquis.)

LE MARQUIS, *vivement.*

De par le ciel, je ne les perdrai pas !... Hier encore, mes jours fortunés étaient pleins de dégoût, de tristesse et d'ennui ; maintenant, je sens que faire le bien donnerait du bonheur, même dans l'infortune !... Qui a prêté à mon âme cette force qui lui manquait ?... C'est la puissance de l'esprit d'une femme, et cette femme... oh ! je serais le plus malheureux des hommes si son nom, quel qu'il soit, ne changeait pas bientôt pour celui de la marquise de Stainville !

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Serait-il possible ?

MADAME DE SURGIS, *surprise.*

Quoi ! vous l'aimeriez ? vous, qui ce matin...

LE MARQUIS.

Oh ! c'est que le mensonge du matin est quelquefois une vérité le soir.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GOMBAUD, *accourant.*

GOMBAUD.

Nous sommes sauvés !... Un ami de madame, M. le premier président au parlement de Paris, dont j'ai reconnu la voiture sur la grande route, vient au secours de madame la présidente.

MADAME DE SURGIS.

Qu'entends-je ?...

(Etonnement général.)

LA PRÉSIDENTE, *riant.*

C'est bon !... Il soupera avec nous... si ma nièce le permet.

GOMBAUD, *stupéfait.*

Ah !...

(Il sort.)

MADAME DE SURGIS, *passant près de la présidente tandis que le chevalier et mademoiselle de Lussan vont prendre la gauche de l'acteur.*

Quoi ! c'est ma tante !...

TOUS.

Sa tante !

LA PRÉSIDENTE, *riant.*

Et pour achever de me faire reconnaître, je dote ma nièce et je répare les folies qui ont dérangé sa fortune ! Monsieur de Lussan, comme vous allez devenir mon neveu, vous me permettrez de doter aussi votre sœur et de la marier au chevalier, quoique notre connaissance ne date que de ce matin.

LE CHEVALIER, *à mademoiselle de Lussan.*

Vous voyez que je ne mentais pas.

MADAME DE SURGIS.

Ma tante !... ma grand'tante... comment cela peut-il être ? il y a plus de vingt ans que vous êtes mariée !

LA PRÉSIDENTE.

J'avais dix ans, j'étais orpheline, riche héritière : un jour, on m'amena du couvent au milieu d'une grande assemblée, on me dit de signer quelque chose, et, quand cela fut fait, on m'appela madame la présidente. Puis on me montra un monsieur à visage sévère, qui n'avait jamais ri ; on me dit qu'il était estimé de tous depuis cinquante ans, qu'il se nommait M. de la Morinière, et que j'étais sa femme ; moi, enfant, j'eus peur !... voilà mon mariage ! Je

rentrai au couvent pour quelques années, et depuis, mes jours se sont passés près d'un vieillard, homme d'esprit et homme de bien; je n'ai rien vu, rien su, rien appris que ce qu'a voulu M. le premier président : voilà ma vie... J'arrivais pour apprendre si la raison et l'esprit de province peuvent aussi servir à Paris.

MADAME DE SURGIS.

Pardonnez une erreur, une surprise !...

LA PRÉSIDENTE.

Il faut n'avoir rien à cacher, et les surprises ne sont pas à craindre !... Mais moi aussi j'ai agi légèrement, et j'ai vraiment un peu peur d'avoir compromis le respectable nom du président de la Morinière.

LE MARQUIS, *lui présentant la main.*

Vous voyez donc bien qu'il faut consentir à en changer.

LA PRÉSIDENTE, *souriant.*

Ah ! .. pas si vite !...

LE MARQUIS.

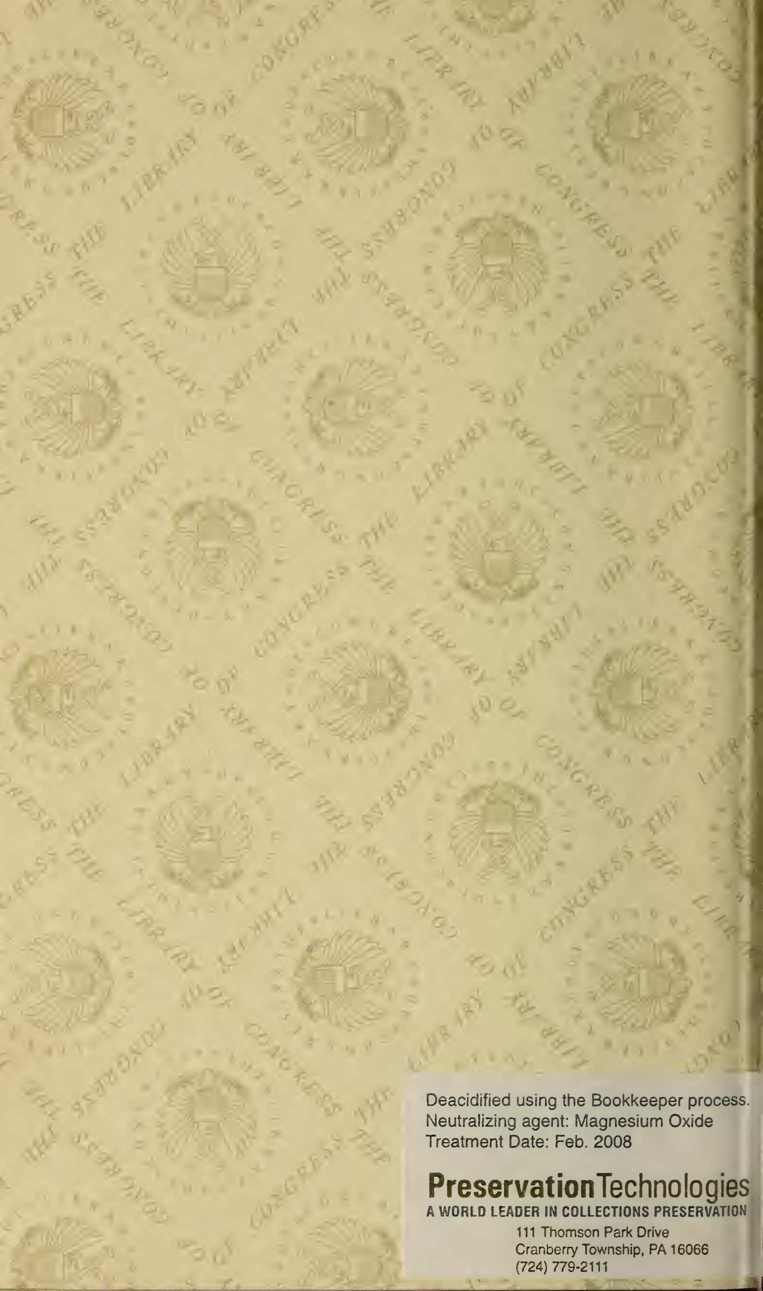
On ne saurait trop se presser d'être heureux.

LA PRÉSIDENTE, *souriant.*

Je prêchais la raison, vous l'amour !... Est-ce qu'il se serait fait deux conversions ?... Quelle singulière journée !... Ah! convenez qu'on a bien raison de dire qu'il se passe d'étranges choses dans le château de ma nièce.

FIN DU CHATEAU DE MA NIÈCE.

TABLE DES MATIÈRES.




THE LIBRARY OF CONGRESS